

Fidelma 21- Un calice de sang

Tremayne, Peter

VISIT...

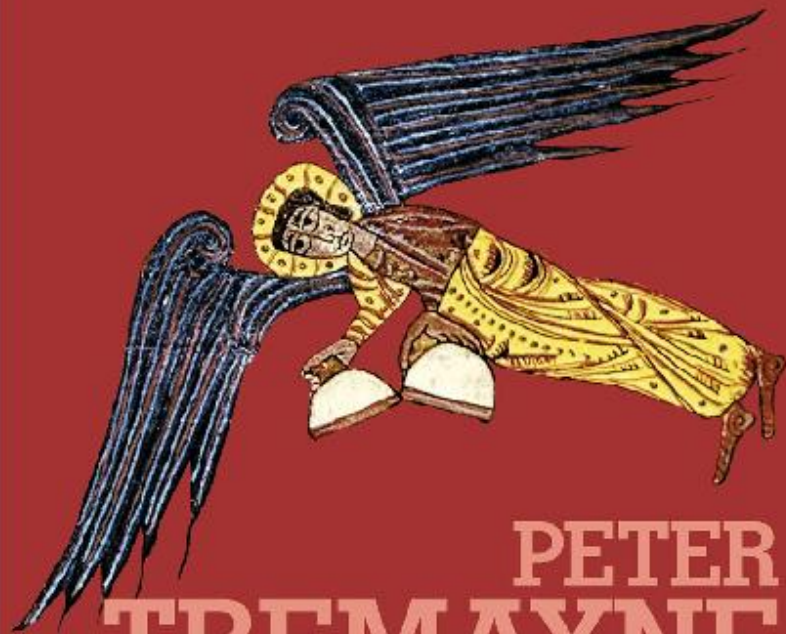
LANZAROTE
Caliente.COM



PETER
TREMAYNE
Un calice de sang

Grands détectives





PETER
TREMAYNE

Un calice de sang

Grands détectives



PETER TREMAYNE

UN CALICE DE SANG

Traduit de l'anglais
par Hélène Prouteau

10
18

Grands détectives

créé par Jean-Claude Zylberstein

Toute ma gratitude à David R. Wooten de
Charleston, en Caroline du Sud. Voilà dix ans
qu'il dirige de main de maître l'International
Sister Fidelma Society, la revue *The Brehon* et
le site consacré à mon héroïne.

... *Abba, Pater, omnia tibi possibilia
sunt, transfer calicem hunc a me.*

... Abba (Père) ! tout t'est possible :
éloigne de moi cette coupe.

MARC, 14, 36

Vulgate de Jérôme, V^e siècle

Hic est enim calix sanguinis mei...

Car ceci est le calice de mon sang...

Messe en latin du haut Moyen Âge

Personnages principaux

Sœur Fidelma de Cashel, *dálaigh* ou avocate des cours de justice de l'Irlande du VII^e siècle

Frère Eadulf de Seaxmund's Ham de la terre des South Folk, son époux

À Bingium

Huneric, chasseur et guide

Frère Donnchad de Lios Mór

À Cashel

Colgú, roi de Muman et frère de Fidelma

Ségdae, abbé d'Imleach, archevêque de Muman

Frère Madagan, son intendant

Caol, commandant du Nasc Niadh, la garde du roi

Gormán, un guerrier du Nasc Niadh

Brehon Aillín, un juge

À Cill Domnoc

Frère Corbach

À Lios Mór

Iarnla, abbé de Lios Mór

Frère Lugna, *rechtaire* ou intendant

Frère Giolla-na-Naomh, forgeron

Frère Máel Eoin, *bruigad* ou hôtelier

Frère Gáeth, ancien *anam chara* (âme sœur) de frère Donnchad

Frère Seachlann, médecin

Frère Donnán, *scriptor* (bibliothécaire)

Frère Echen, *echaire* ou responsable des écuries

Vénérable Bróen, membre très âgé de la communauté

Lady Eithne d'An Dún, mère de frère Donnchad

Glassán, maître d'œuvre

Gúasach, son fils adoptif et apprenti

Saor, charpentier et assistant du maître d'œuvre

À Fhear Maighe

Cumscrad, chef des Fir Maige Féne

Cunán, son fils, assistant bibliothécaire

Muirgíos, maître de barge

Eolann, batelier

Uallachán, chef des Uí Liatháin

Frère Temnen, bibliothécaire d'Ard Mór

Prologue

Il se mit à tomber de gros flocons qui leur brûlaient le visage et obscurcissaient la vision du sentier serpentant le long de la rivière. Les montagnes au loin étaient recouvertes d'un linceul immaculé. Voilà plusieurs semaines qu'il neigeait, les oiseaux s'étaient tus, les animaux se terraient, et eux-mêmes progressaient dans un silence irréel. On n'entendait que le grondement étouffé de la rivière, qui poursuivait inexorablement sa course entre les arbres immobiles, ployant sous leur fardeau glacé.

— C'est encore loin ?

L'homme barbu et de haute taille qui ouvrait la voie ne tourna même pas la tête.

— Nous approchons, lança-t-il.

Ce n'était pas la première fois que son compagnon, qui se hâtait derrière lui, avait posé la question. Enveloppé dans ses robes de bure, il était plus svelte et plus jeune. La réponse de son guide à la forte carrure, vêtu d'une cape de chasse en fourrure de blaireau, n'avait pas changé depuis qu'ils progressaient péniblement le long de la berge.

Juste avant que le paysage ne soit voilé par les flocons, le religieux avait jeté un coup d'œil anxieux aux nuages gris qui s'amoncelaient à l'est, escamotant le sommet des montagnes. Le jour commençait à décliner.

— Y arriverons-nous avant la nuit ? demanda-t-il tout en se frottant les yeux car il n'y voyait plus rien.

La lumière changeait rapidement et il faisait de plus en plus froid.

— Oui, confirma son guide.

Puis il eut un rire rocailleux.

— Pourquoi vous inquiéter, mon ami ? Si nous sommes pris dans une tempête, votre Dieu veillera sur vous.

— Je suis impatient d'arriver, voilà tout, répliqua l'autre d'un ton sec.

— Tout de même, drôle d'endroit pour un frère de la foi ! Qu'est-ce qui vous pousse à vous rendre là-bas ?

Le religieux ne répondit pas et l'autre haussa les épaules. Peu importait les motivations de ce pèlerin qui avait requis ses services. Lui-même avait été engagé par le père Audovald, le vieux prêtre de la chapelle consacrée au bienheureux Martin. Audovald était le chef de la petite bourgade de Bingium¹ sur les rives du Renos². Il avait dit à Huneric qu'il ne savait rien de cet

homme arrivé tôt ce matin. L'inconnu avait débarqué d'une barge qui faisait du commerce dans la région et il avait aussitôt réclamé l'assistance d'un guide. On l'avait conduit au père Audovald qui s'était adressé à Huneric.

Huneric, un chasseur qui connaissait chaque pouce des forêts et des montagnes environnantes, avait observé son client à la dérobée pour tenter de savoir d'où il était originaire. Il venait du sud, son visage était hâlé malgré l'hiver, mais il ne ressemblait guère à un habitant des pays de la Méditerranée. Il avait des taches de rousseur, des cheveux cuivrés et parlait un excellent latin, plus raffiné que la langue commune dont usait Huneric quand il commerçait avec les Gaulois.

Le sentier, difficile à repérer sous le blanc manteau, s'écartait maintenant de la rivière et ils pénétrèrent dans un petit bois où la neige verglacée craquait sous les pas. Les arbres les protégeaient de la tourmente, mais ce répit ne durerait pas.

— Nous allons traverser la Nava³, grommela le guide en s'ébrouant pour faire tomber la neige de sa cape. Elle se jette dans le Renos et les courants sont dangereux. Heureusement, elle est enjambée par un vieux pont de bois.

— Encore un cours d'eau ? geignit le pèlerin.

— Eh oui. La Nava – les Gaulois vivant ici avant mon peuple l'avaient appelée ainsi – signifie « la tumultueuse ».

Le temps qu'ils traversent le petit bois, la neige avait cessé, toutefois les nuages lourds n'annonçaient rien de bon. Ils atteignirent le pont sans encombre. Les tourbillons et les flots bouillonnants qui se déversaient dans le Renos donnaient le frisson. Impossible de traverser en bateau.

Le guide s'arrêta.

— Comme vous pouvez le constater, le Renos amorce un virage vers le nord, en direction des collines. Dans les temps anciens, les légions romaines avaient construit leur Via Ausonia le long de cette rive pour faire communiquer Bingium avec la cité d'Augusta Treverorum⁴. Ils avaient même édifié une forteresse au confluent des deux cours d'eau, afin de mieux surveiller les échanges militaires et commerciaux.

— On est encore loin de la nécropole ? s'impatienta le religieux.

Huneric fronça les sourcils, s'interrogeant une fois de plus sur les motivations de son client.

— Ce cimetière romain, ou plutôt ce qu'il en reste, est situé juste derrière ces arbres, de l'autre côté du pont. Allons, venez, et faites attention en traversant : les planches sont verglacées.

Le moine, épuisé, perdit l'équilibre par deux fois et dut s'accrocher au garde-corps pour ne pas s'étaler sur les planches. Une fois sur la terre ferme, il se remit à patauger dans la neige fraîche derrière Huneric. Maintenant, il distinguait les vestiges d'anciennes demeures et les ruines de la forteresse dont les pierres avaient dû servir à construire de nouvelles habitations non loin d'ici. Puis il repéra la trace d'une route désertée depuis longtemps.

Huneric l'entraîna jusqu'à la lisière d'une épaisse forêt qui laissait entrevoir

par endroits des feuillages d'un vert sombre. Surpris, le religieux leva la tête vers les grands arbres, qui se dressaient comme un mur impénétrable ceint de ronces et d'épines. Dieu merci, Huneric connaissait une sente qui leur permit de franchir cette barrière naturelle. Le religieux repéra des ifs et des chênes verts, reconnut l'écorce vert tendre des jeunes houx et celle, douce et grise, des plus développés, que les feuilles piquantes sur les premiers rameaux protégeaient des animaux. En fixant la cime des arbres dénudés par l'hiver, il fut intrigué par ce qu'il prit tout d'abord pour des nids d'oiseaux avant de comprendre qu'il s'agissait d'efflorescences de gui.

Dans cette forêt étrangement silencieuse, les renards et les loups semblaient avoir disparu. Le grondement de la rivière s'était tu.

Huneric tourna la tête et, percevant l'anxiété du moine, lui adressa un petit sourire.

— Courage, mon ami, plus que quelques toises à parcourir.

L'instant d'après, ils débouchaient dans une clairière située au cœur d'une végétation très dense. Elle était remplie de monuments funéraires à moitié écroulés et recouverts de plantes grimpantes.

— Voilà où les légions romaines en garnison dans la forteresse enterraient leurs morts, annonça Huneric avec solennité. Cette nécropole date de plusieurs siècles.

— Savez-vous ce que je cherche ? demanda le religieux.

— Une des tombes de la première cohorte des archers, répliqua le guide. Suivez-moi, je vais vous la montrer.

Il s'immobilisa devant une stèle, arracha les sarments qui la dissimulaient aux regards et gratta la mousse. Le religieux s'accroupit.

— C'est bien celle-là, murmura-t-il.

Il poussa un profond soupir.

— L'épithaphe dit qu'il était originaire de Sidon.

Fier des enseignements que son maître, le père Audovald, lui avait prodigués, Huneric hocha la tête.

— C'était bien un homme de Sidon, en Phénicie.

— ... *miles ex-signifer Cohorte Primus Saggiatariorum hic situs est*, lut le moine. C'était le porteur d'enseigne de la première cohorte d'archers.

Au grand étonnement d'Huneric, l'homme fouilla dans la sacoche qu'il transportait et en tira une tablette en bois qui se repliait sur ses gonds pour former un diptyque. Il l'ouvrit, réchauffa avec les mains la couche de cire qui recouvrait chacune des sections et entreprit d'y consigner, à l'aide d'un stylet, le texte en latin qu'il avait sous les yeux. Puis il referma la tablette avec un claquement sec et la remplaça avec le stylet dans sa sacoche.

— Je vous remercie, lança-t-il d'un ton lugubre après un instant de recueillement. Nous pouvons retourner à Bingium quand il vous plaira.

— Mais... vous avez fait tout ce chemin juste pour lire cette inscription ? Ce Romain était-il un de vos ancêtres ?

Le religieux secoua la tête avec un petit sourire.

— Non, pas du tout.

— Ce qu’il représentait pour vous valait-il que vous entrepreniez un tel voyage ?

— Quelle importance ?

Une grande tristesse se peignit sur le visage du moine et Huneric craignit qu’il n’éclate en sanglots.

— Cet homme, déclara soudain le religieux avec un geste du bras en direction de la stèle, est sans doute l’auteur d’un mensonge qui a changé la face du monde.

1- Bingen. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

2- Rhin.

3- Nahe.

4- Trèves.

Chapitre premier

Ce n'était pas encore la fin de l'été, mais l'air s'était rafraîchi et l'abbé Iarnla rapprocha sa chaise de la cheminée. Il poussa un soupir d'exaspération. Le bois brûlait mal et la pièce s'était emplie de fumée.

— Ces bûches sont trop humides, frère Gáeth, grommela-t-il à l'adresse d'un religieux au visage peu avenant qui venait d'allumer le feu.

— Pardonnez-moi, père abbé, balbutia Gáeth. Le toit de chaume de la cabane où nous entreposons le bois a besoin d'être réparé. Avec la pluie, nous avons découvert des fuites.

L'abbé eut un geste péremptoire de la main.

— *Mox nox in rem*, lança-t-il. Bientôt la nuit, mettez-vous au travail.

Le porteur de bûches baissa la tête et murmura qu'il allait quérir sur-le-champ des bûches sèches. Frère Gáeth était grand, assez laid, et sa mine déconfite fit aussitôt regretter à l'abbé sa brusquerie. À l'évidence, Gáeth était un garçon un peu demeuré, au latin rudimentaire. L'abbé se força à sourire.

— Je vous remercie par avance, je suis glacé.

Le moine se précipita vers la porte, l'ouvrit, et se retrouva nez à nez avec un homme de haute taille, au visage émacié et aux yeux bleu pâle. Frère Gáeth s'effaça devant le visiteur avant de s'éclipser. Frère Lugna, le *rechtaire* de l'abbaye de Lios Mór, était le personnage le plus important de la congrégation après l'abbé.

— Entrez, frère Lugna.

Iarnla lui indiqua un siège face au sien.

— Je voulais justement m'entretenir avec vous.

Frère Lugna avait trente ans passés et ses longs cheveux blonds étaient rasés sur le haut du crâne en *corona spina*, la tonsure de Rome symbolisant la couronne d'épines. L'abbé arborait la tonsure de saint Jean, celle du clergé irlandais, qui dégagait la partie antérieure du crâne. Lugna semblait contrarié et il alla s'asseoir sans prononcer un mot.

Le vieil abbé aux cheveux argentés, aux yeux marron mélancoliques et au visage empâté qui trahissait un mode de vie sédentaire, indiqua les flammes du menton.

— Le bois est humide, se plaignit-il.

L'intendant hocha la tête d'un air absent.

— Je sais, j'ai déjà réprimandé notre *tugatóir*, notre couvreur, qui a mal

entretenu le toit de chaume de la remise.

L'abbé lui adressa un regard acéré.

— Qu'est-ce donc qui vous tracasse, mon fils ? Le bien-être de frère Donnchad ? Le vénérable Bróen ? Il paraît qu'au *refectorium*, ce matin, il a annoncé qu'il avait vu un ange à sa fenêtre la nuit dernière.

La figure de Lugna s'allongea.

— Le vénérable Bróen est vieux et il commence à battre la campagne. Mais c'est frère Donnchad le principal sujet de préoccupation de la communauté.

— Les voyages et les aventures qu'il a connues auraient troublé les esprits les plus forts.

Le moine pinça les lèvres.

— Personnellement, il ne m'inquiète pas outre mesure. On m'a rapporté qu'avant son départ pour la Terre sainte avec frère Cathal il était déjà d'un tempérament renfermé, sujet à des accès de mélancolie.

— Ce qui n'est pas étranger à la nature de notre vocation, ironisa l'abbé. S'il traverse des crises de langueur, pourquoi en prendre ombrage ?

— Je respecte l'érudition et l'engagement de frère Donnchad envers la foi. Cependant, ses états d'âme me causent quelque tourment. Depuis son retour, il n'est toujours pas sorti de son abattement. Il lui arrive même de se montrer désagréable avec ses compagnons, tout particulièrement avec frère Gáeth qui a été son *anam chara*, son âme sœur.

Il fit la grimace.

— Le choix de Gáeth comme *anam chara* pour un homme de la renommée de Donnchad m'a toujours semblé bizarre. Après tout, ce n'est pas une mauvaise chose qu'il ait changé d'attitude envers Gáeth et s'en soit éloigné.

L'abbé Iarnla se renversa sur son siège.

— Quand vous avez rejoint notre communauté, Cathal et Donnchad n'étaient déjà plus là. Dommage que vous n'ayez pas connu Donnchad à cette époque.

Il poussa un profond soupir.

— D'une certaine façon, il a perdu son frère de sang et son frère dans le Christ. Je me souviens comme si c'était hier du jour où ils se sont présentés ici. Ils arrivaient directement de la forteresse près du gué, à quelques milles en aval de la rivière...

— Je n'ignore rien de leur histoire, étant moi-même parrainé par leur mère, lady Eithne d'An Dún, dit l'intendant d'un ton d'ennui.

— Je ne l'avais pas oublié. C'est une dame très pieuse, fervent défenseur de la foi, et qui a toujours pris fait et cause pour notre congrégation. Ses fils étaient des garçons très intelligents et Cathal s'est rapidement distingué comme un de nos meilleurs enseignants. Hélas, il semblerait que son talent ait également entraîné sa disgrâce. Maolochtair, le prince des Déisi qui régnait sur les terres allouées à l'édification de l'abbaye, a pris ombrage de son érudition. Il a dénoncé Cathal auprès du roi de Cashel, affirmant qu'il se livrait à la sorcellerie.

— La fable est bien connue. Maolochtair était vieux et malfaisant.

— Cependant, personne ne se serait avisé de le proclamer à haute voix. Il y a une trentaine d'années, c'est lui qui avait convaincu l'époux de lady Eithne de donner cette propriété à notre fondateur, le bienheureux Carthach. Bien que son esprit commençât à s'égarer, nous étions dans l'obligation de respecter Maolochtair. Le ressentiment qu'il nourrissait contre sa famille et ses amis prenait des proportions inquiétantes. Il s'était persuadé qu'ils se ligueraient pour lui nuire. Nous avons essayé de protéger Cathal en l'envoyant administrer la paroisse de Sean Raithín, la forteresse dans les montagnes au nord, où Maolochtair s'obstina à le poursuivre de sa vindicte.

« Il demanda à Colgú, le roi de Muman, de jeter Cathal en prison afin que soient examinées les graves accusations dont il faisait l'objet. Maolochtair ayant épousé la tante de Failbe Flann, le père du souverain, Colgú n'osa pas s'opposer à ses exigences. Pour régler l'affaire il dépêcha sa sœur, la princesse Fidelma, avocate devant les cours de justice. Pour finir, Cathal fut libéré et blanchi des charges qui pesaient contre lui. Et pour calmer les esprits, Fidelma conseilla à Cathal et Donnchad de s'éloigner en attendant le passage du tyran dans l'autre monde.

— Lady Eithne m'a tout raconté. Il y a cinq ans, les deux frères décidèrent de se rendre en Terre sainte. Peu de temps après leur départ, Maolochtair mourait de *delirium tremens*.

— Tandis que nos deux pèlerins parvenaient sans encombre à Jérusalem. Quelle joie a dû être la leur quand ils ont mis leurs pas dans ceux de Notre-Seigneur !

L'abbé souriait, perdu dans la vision idyllique d'un tel exploit.

— Sauf que leur ravissement a été de courte durée ! Sur le chemin du retour, leur bateau sombra au large des côtes du sud de l'Italie.

— Grâce à Dieu, ils ont survécu.

— Quelques personnes sont effectivement parvenues à nager jusqu'au rivage. Mais la plupart, dont les membres d'équipage, périrent dans les flots.

— Cathal fut accueilli à bras ouverts par les habitants de la ville où on les conduisit. Comment s'appelle-t-elle déjà ? Ah oui, Tarente. Et Cathal, enchanté par son séjour dans cette cité, décida de s'y installer. En un rien de temps, il en était nommé évêque.

Frère Lugna renifla.

— Le gain des habitants de Tarente était une perte pour nous, surtout pour son frère et sa mère, lady Eithne, qui le pleure encore aujourd'hui. Quant à Donnchad, il se sentit contraint de revenir à Lios Mór.

L'abbé fixa l'intendant d'un air songeur.

— Serait-ce une critique de frère Cathal ?

Lugna considéra l'abbé d'un air froid.

— Du tout. Cathal est resté à Tarente parce qu'il estimait que le Christ l'avait appelé là-bas pour Le servir. De son côté, lady Eithne m'a confié qu'elle s'était sentie trahie. Quant à Donnchad, il n'est plus le même depuis

qu'il est rentré seul de son périple. Dieu m'est témoin qu'il a entrepris un voyage mémorable en se rendant à Rome, où j'ai étudié, puis en rejoignant nos frères à Lucca avant de poursuivre sa route jusqu'à Bobbio et de nous revenir nimbé de gloire.

« Combien de nos frères ont effectué pareil pèlerinage ? s'exalta Lugna. Rien que toucher la semelle des sandales de Donnchad, qui ont foulé la même terre que Notre-Seigneur, élève l'esprit de chacun d'entre nous.

— Frère Donnchad a usé bien des sandales depuis qu'il a quitté la Terre sainte, rétorqua Iarnla. Celles qu'il chaussait à Jérusalem ont été jetées au rebut depuis longtemps.

Interdit, Lugna fixa l'abbé en se demandant s'il se moquait de lui. Son visage serein et impassible ne lui permit pas de trancher.

— À quoi attribuez-vous la mélancolie qui accable frère Donnchad ? poursuivit Iarnla.

— Je n'ai pas de réponse. Il a fait peu d'efforts pour renouer avec la communauté et passe la majeure partie de son temps dans sa cellule. Là, il étudie des ouvrages anciens qu'il a rapportés et qui sont écrits dans une langue dont j'ignore tout. Il s'absorbe dans leur lecture comme s'il y cherchait un message. Il lui arrive d'ignorer l'appel pour le *refectorium* et même de manquer la messe.

— Donc son comportement ne s'améliore pas, soupira l'abbé. Je suppose que vous en avez parlé à frère Gáeth ?

— Oui, mais il ne m'a donné aucune explication cohérente quant aux raisons qui ont poussé Donnchad à le rejeter. Et même à lui interdire de l'approcher !

— Vraiment ? s'étonna l'abbé.

— En ce qui me concerne, si Donnchad n'appliquait cette interdiction à tous les membres de la communauté, j'applaudirais des deux mains. Cette relation trop étroite était plutôt malsaine. Malheureusement, l'attitude négative de Donnchad ne fait qu'empirer. Il n'assiste plus aux services à la chapelle et refuse de s'expliquer. Voilà quelques jours il s'est même absenté de l'abbaye toute une journée sans fournir la moindre explication. Et pour autant que je le sache, il n'a rien mangé depuis hier et a condamné la porte de sa cellule, ce qui est contraire à la règle.

— Pourtant, à votre demande, lady Eithne s'est rendue par deux fois auprès de lui pour tenter de remédier à son état de prostration.

— Mon intervention n'excédait pas mes fonctions ! se défendit le *rechtaire*.

— Je n'en doute pas. Ces visites ont-elles été bénéfiques ?

— Hier soir, après un court entretien avec son fils, lady Eithne m'a rejoint dans le hall d'entrée du monastère. Elle était très agitée et pleurait à chaudes larmes. Je pense qu'il est grand temps de prendre des mesures. La règle de l'abbaye s'applique à tous. Par la faute de Donnchad, de nombreux frères montrent des signes de nervosité, le désordre guette et j'aurais besoin de votre appui pour essayer de mettre fin à cette situation.

L'abbé Iarnla semblait hésitant.

— Frère Donnchad est non seulement un grand érudit, mais aussi un héros pour les plus jeunes moines, et un exemple pour les autres...

— Justement, son comportement est dangereux et il faut que cela cesse.

L'abbé se redressa.

— Vous avez raison, frère Lugna. Par respect pour ses exploits, j'ai trop attendu et mon indulgence est coupable. Il faut que je lui parle.

Il se leva, imité par l'intendant, et tous deux sortirent de la pièce. Ils croisèrent frère Gáeth, rougeaud, les bras pleins de bûches sèches destinées à la cheminée de l'abbé. Gáeth s'écarta de leur chemin, tête basse, sans qu'ils lui prêtent une quelconque attention.

De l'autre côté de la cour intérieure au milieu de laquelle murmurait une fontaine, alimentée par une source naturelle, s'élevait un bâtiment en pierre tout neuf, de deux étages. Le coin qu'il occupait marquait la limite nord de l'abbaye de Lios Mór. Au-delà, le terrain s'inclinait en pente douce jusqu'aux eaux sombres de l'An Abhainn Mór, la « grande rivière ». Tous les autres édifices, à l'exception de la chapelle, étaient en bois. Les travaux actuels visaient à les remplacer progressivement par des constructions en pierre.

Malgré son âge et son embonpoint, l'abbé Iarnla se déplaçait avec agilité. Il pénétra dans le bâtiment neuf et grimpa l'escalier, frère Lugna sur les talons. Le *cubiculum* de Donnchad, la « pièce du sommeil » en latin, se trouvait à l'extrémité du couloir du second étage. L'abbé appuya sur la poignée de la porte. En vain.

Irrité, l'abbé leva le poing et frappa trois coups.

— Ouvrez, frère Donnchad ! C'est l'abbé Iarnla !

Pas de réponse. Des taches rouges apparurent sur les joues du vieil homme. Derrière lui, Lugna toussota.

— Comme vous pouvez le constater, son comportement est de plus en plus étrange. Il nous ignore.

L'abbé frappa à nouveau et s'écria d'une voix de stentor :

— Je sais que vous êtes là !

Comme le silence se prolongeait, l'abbé se tourna vers son *rechtaire*.

— Allez chercher frère Giolla-na-Naomh.

L'intendant s'éclipsa et réapparut avec le forgeron de l'abbaye.

— Enfoncez la porte ! lança Iarnla.

Giolla-na-Naomh, le « serviteur des saints », était un homme grand et musclé, qui ne rechignait devant aucune tâche physique, et dont on avait depuis longtemps oublié le nom de baptême. Il fit signe aux deux autres de s'écarter, recula d'un pas et donna un violent coup de pied. La porte se fendit et la serrure tomba avec un bruit sec.

— Je vous remercie, vous pouvez disposer, dit l'abbé en pénétrant à l'intérieur de la pièce. Frère Donnchad, je vous avais averti...

Il se figea et frère Lugna guigna par-dessus son épaule.

L'occupant des lieux était étendu sur son lit, sous la fenêtre. Il semblait

dormir.

Frère Lugna s'avança, alla poser la main sur le front du moine et la retira comme s'il s'était brûlé.

— Frère Donnchad a rendu l'âme, dit-il d'une voix sans timbre.

— *Attende Domine, et miserere...* entonna l'abbé.

Il interrompit sa prière en voyant Lugna faire basculer le corps sur le côté, puis le remettre dans sa position initiale.

— Que cherchez-vous ? Craindriez-vous qu'il se soit ôté la vie ?

Le sang s'était retiré du visage de l'intendant.

— S'ôter la vie ? Nul n'est capable de se poignarder dans le dos par deux fois avant de s'allonger sur son lit.

L'abbé se signa d'une main tremblante.

— *Lux perpetua lucent eis qui erant in poenis tenebrarum*, murmura-t-il d'une voix rauque. Que la lumière éternelle brille sur ceux qui souffraient dans l'obscurité.

Chapitre II

— Mais que dites-vous, Fidelma ? Auriez-vous perdu la foi ?

Fidelma se tenait devant l'abbé Ségdæ d'Imleach, dans la chambre privée qui était toujours à sa disposition au palais de Cashel. En tant qu'archevêque de Muman, Ségdæ était traité avec le plus grand respect quand il rendait visite au souverain.

— Je ne rejette pas la foi, mais l'état de religieuse, répondit posément Fidelma.

L'abbé l'étudia d'un air suspicieux.

— Cela ne me plaît guère. Je sais que vous avez traversé de dures épreuves au cours de ces dernières années...

Fidelma leva la main.

— Quand j'étudiais à l'école du brehon Morann où j'ai passé mes examens de droit – la justice a toujours été ma passion –, mon frère n'était pas encore roi de Muman et il fallait que je subviensse à mes besoins. Ma réputation de *dálaigh*, d'avocate des cours de justice, était loin d'être établie. Mon cousin, l'abbé Laisran de Durrow, me suggéra de rejoindre l'abbaye de Brigitte, à Cill Dara, où on était en quête d'une juriste. Cela se passait il y a quelques années et depuis, j'ai quitté la communauté de Brigitte pour les raisons que vous savez¹.

L'abbé Ségdæ haussa les épaules.

— Ce n'est pas parce qu'une pomme est pourrie que toute la récolte est perdue.

Fidelma fit la moue.

— Il semblerait qu'il y ait beaucoup de pommes pourries de par le monde. Au cours des sept années que j'ai consacrées à l'exercice de ma fonction, j'ai été confrontée aux pires turpitudes, y compris dans le palais du Saint-Père à Rome. Depuis mon départ de Cill Dara, je me suis installée ici, au château de mon frère, que j'ai fidèlement servi ainsi que le haut roi chaque fois qu'ils sollicitaient mes conseils. Quant à l'Église, je ne lui suis pas d'une grande utilité.

— Mais alors que suggérez-vous ?

— J'aimerais renoncer à l'état de religieuse. Il y a longtemps que je n'appartiens plus à une communauté. Même avant d'intégrer Cill Dara, je ne m'étais jamais intéressée aux législations et aux règlements qui régissent les

congrégations. Je me suis soumise au sacerdoce de la vie monastique pour me rassurer dans un monde incertain. Par contre, aujourd'hui, mon frère me prie souvent de l'assister pour les questions juridiques et administratives du royaume.

L'abbé fronça les sourcils.

— Je comprends votre dilemme, Fidelma. Mais êtes-vous sûre que vos nouvelles dispositions ne sont pas liées à l'état de vos relations avec frère Eadulf ?

Fidelma rougit.

— Comment l'entendez-vous ? demande-t-elle, sur la défensive.

L'abbé se renversa sur son siège et l'examina avec attention.

— Depuis votre retour du concile d'Autun, qui vous a valu bien des aventures après votre embarquement au port de Naoned², vous et Eadulf menez des vies séparées. Pourquoi cela ?

— C'est une affaire privée, s'obstina Fidelma.

L'abbé secoua la tête.

— Tout ce qui affecte la sœur du roi, et la conduit à renoncer à l'état de religieuse, me concerne également. Ne suis-je pas le conseiller spirituel de notre souverain ?

— Ma décision ne concerne en rien Eadulf, je vous assure. J'avais besoin de réfléchir et Eadulf désirait faire une retraite à l'abbaye de saint Rúan, rien de plus.

— Vraiment ?

— Puisque je vous le dis !

— Mon enfant, à peine êtes-vous de retour à Cashel qu'Eadulf gagne l'abbaye de Rúan pendant que vous demeurez ici avec votre fils Alchú...

— Voyez-vous des objections à ce que je me consacre à mon fils ? s'énerma la jeune femme.

— ... puis vous venez m'annoncer que vous désirez retourner à la vie laïque. Excusez-moi, mais il est difficile de ne pas faire le rapprochement.

Fidelma se renferma dans le silence.

— Nous nous connaissons depuis longtemps, reprit l'abbé. Votre intelligence hors pair et vos capacités étonnantes pour questionner les faits et révéler la vérité vous ont distinguée comme une des meilleures juristes des cinq royaumes. Je sais que cela vous conduit parfois à remettre en question les principes de notre foi. Or la foi ne se laisse pas définir par la pensée rationnelle ou les textes de loi. Elle n'est pas une science.

Fidelma pinça les lèvres.

— Je ne questionne pas la foi, dit-elle d'une voix douce.

— Avez-vous parlé de cela au roi ?

— Tout à fait. À l'heure actuelle, Colgú s'appuie beaucoup sur moi. Or le chef brehon de Muman, Baithen, est malade et il veut renoncer à ses fonctions.

Ségdae ouvrit de grands yeux.

— Et vous projetez d’assumer la charge de chef brehon du royaume ?

Fidelma releva le menton.

— Le conseil des brehons appuierait ma requête.

— Baithen s’était élevé au rang d’*ollamh*...

— Et moi à celui d’*anruth*, le titre le plus éminent après celui d’*ollamh*. Le haut roi et les rois des provinces me prient régulièrement de mener des investigations en leur nom.

— Je ne voulais pas vous offenser, mon enfant. C’est juste qu’il y a d’autres *ollamh* au conseil des brehons de Muman. Que penseraient-ils si votre frère vous préférerait à eux ?

— Si cela convient à mon frère, pourquoi devraient-ils s’y opposer ? rétorqua Fidelma avec fougue.

L’abbé poussa un profond soupir.

— Il y a des fois où vous me surprenez, mon enfant.

— Mes projets, monseigneur, et mon désir de renoncer à l’état de religieuse, incompatible avec mes ambitions, ont-ils votre bénédiction ?

— Ce n’est pas si simple, déclara l’abbé avec fermeté. Je dois réfléchir et consulter certaines personnes. Votre frère pour commencer. À la vérité, je ne suis pas certain d’être en possession de toutes les informations nécessaires.

Fidelma se raidit.

— Je ne mens jamais.

L’abbé leva la main en signe d’apaisement.

— Je ne mets pas en doute votre parole, mais il est possible que vous ne m’ayez pas tout dit... ou que, sans vous en rendre compte, vous refusiez de vous avouer certaines choses à vous-même.

Fidelma renifla d’un air agacé.

— Je vous ai exposé tout ce que j’estimais nécessaire pour étayer ma requête. Je précise qu’avec ou sans votre approbation, je poursuivrai les buts que je me suis fixés. Et maintenant, permettez-moi de me retirer.

L’abbé fixa un instant la porte que la jeune femme venait de claquer derrière elle.

— Vous avez entendu ça ?

Le rideau qui séparait le salon de la chambre à coucher s’ouvrit sur l’intendant de l’abbé.

— J’ai bien entendu, dit Madagan, un homme grand et mince, au visage grave, avec des yeux noirs enfoncés dans leur orbite.

— Qu’en pensez-vous ?

— Il est toujours déplaisant de mettre un oiseau en cage.

L’abbé sourit.

— Nous savons depuis des années que Fidelma a une personnalité hors du commun. Pour ce qui touche à son itinéraire personnel, elle ne se laisse influencer par personne. Une fois qu’elle a décidé quelque chose, rien ne l’arrête.

— Exactement.

— Et si elle devait s'égarer, serait-il de notre devoir d'intervenir ?

— Mieux vaut qu'elle tire elle-même les leçons de ses errements. Si nous la dissuadions de suivre la voie qu'elle s'est choisie, elle nous en voudrait. Sommes-nous si sûrs d'être les mieux placés pour la guider ? Après tout, nous pourrions aussi l'encourager.

— Vous êtes un bon conseiller, frère Madagan. Je me demande si Fidelma est consciente que la plupart des membres du conseil se sont prononcés en faveur du brehon Aillín des Eóghanacht Glendamnach ?

— À mon avis, cela ne la fera pas dévier d'un pouce.

L'abbé Ségdæ garda un instant le silence.

— J'ai tout de même le sentiment que quelque chose ne va pas. Son désir de se consacrer uniquement à sa carrière ne me semble pas aussi simple qu'elle le prétend.

— Vous pensez à sa séparation de frère Eadulf ?

L'abbé changea de position.

— Ces théologiens ésotériques qui tentent d'imposer le célibat comme mode de vie pour les religieux n'ont peut-être pas tout à fait tort. Parfois, les relations de couple dans les communautés sont source de problèmes.

— Fidelma et Eadulf ont suffisamment démontré leur attachement mutuel au cours des ans, sans compter que leur association pour résoudre les énigmes s'est révélée particulièrement efficace. Nul besoin de vous rappeler comment ils ont volé à mon secours quand frère Mochta et les reliques de saint Ailbe ont disparu³.

— Je m'en souviens et si quelqu'un a un devoir de reconnaissance envers eux, c'est bien moi. Ce qui explique en partie mon inquiétude. S'ils affrontent une crise, alors je dois tout mettre en œuvre pour leur venir en aide.

— Comment comptez-vous vous y prendre ?

— Je vais consulter le roi. Nous avons reçu un message alarmant de l'abbé Iarnla de Lios Mór qui pourrait bien nous fournir une occasion d'éclaircir certains points.

Colgú, roi de Muman, le plus grand des cinq royaumes d'Éireann, passa la main dans sa chevelure rousse tout en fixant sa sœur d'un air perplexe.

— Je ne comprends pas. L'abbé Ségdæ est tout à fait dans son droit quand il te demande de t'expliquer.

— Et je lui ai répondu, protesta Fidelma tout en faisant les cent pas. Mais rien ne l'autorise à venir fouiner dans mes affaires privées.

— Ton rang t'expose aux regards et les spéculations vont bon train depuis ton retour avec Eadulf du royaume des Britons.

Le feu dangereux qui s'alluma dans les yeux verts de Fidelma ne laissait présager rien de bon.

— Tu sais que c'est la vérité, poursuivit Colgú.

Il se préparait déjà à la tempête qui menaçait d'éclater quand Fidelma se laissa tomber dans le fauteuil en face de lui, l'air maussade.

— Mon couple n'influe en rien sur mes décisions. Enfin, pas directement.

Colgú adorait sa sœur au tempérament volcanique et, au cours de ces deux dernières semaines, il s'était fait beaucoup de mauvais sang à propos de sa vie conjugale. Il avait appris à apprécier Eadulf, un Angle de Seaxmund's Ham, et la perspective d'une séparation des deux époux l'attristait.

— Pourquoi ne te confies-tu pas à moi ?

Fidelma haussa les épaules et regarda au loin.

— Quand tu n'étais qu'une enfant, après la mort de nos parents, tu venais toujours m'ouvrir ton cœur quand tu avais des problèmes. Nous serions-nous éloignés l'un de l'autre ?

— Si tu veux tout savoir, Eadulf est de plus en plus attiré par la vie religieuse. Il a adopté la règle de Rome et m'a proposé de nous retirer dans un monastère avec Alchú, pour l'élever au service du Christ. Autant dire qu'il renonce à la carrière de juriste.

Colgú hocha la tête d'un air pensif.

— As-tu essayé de le raisonner ?

— Bien sûr. Il a hérité d'un esprit logique, aiguisé aux arcanes du droit, et il n'a pas encore compris qu'il n'était pas fait pour la contemplation. Il va s'ennuyer à périr, j'en suis certaine.

— Ses aspirations expliquent qu'il ait rejoint l'abbaye de saint Rúan.

— C'est moi qui lui ai dit de partir seul. Autant qu'il découvre par lui-même qu'il n'est pas taillé pour la vie monastique.

Son frère fit la grimace.

— Tu lui as dit de partir ? J'imagine l'effet d'une telle injonction...

— C'est notre cousin Laisran qui m'a persuadée d'entrer à Cill Dara ! Tu sais bien que je n'ai pas vocation de répandre la foi, mais plutôt la vérité et la justice comme elles sont présentées dans nos textes. Pour moi, la loi prime sur la religion. Si j'ai décidé d'abandonner l'habit de religieuse, c'est pour mieux me consacrer à mes devoirs de brehon.

Colgú sourit.

— Et peut-être espères-tu que je te nommerai chef brehon lors de la prochaine réunion du conseil ?

Fidelma s'empourpra.

— Je n'ai pas l'intention de te persuader de te prononcer en ma faveur. Je me contenterai de laisser ma renommée parler à ma place.

— Qu'en pense Eadulf ?

— Il voudrait que je le rejoigne à l'abbaye de saint Rúan, or il n'en est pas question. Pourquoi refuse-t-il de respecter mes volontés ?

— Et les siennes, qu'en fais-tu ?

— Ce n'est pas pareil.

— Ah !

— Depuis que j'ai atteint l'*amsir togú*, l'âge du choix, la loi est mon principal centre d'intérêt. Et nos parents nourriciers ont respecté ma vocation en m'envoyant étudier à l'école du brehon Morann. Peut-être que si je n'avais

pas écouté les conseils de notre cousin...

— Avec des « si », comme tu me l'as souvent dit toi-même, on mettrait Tara et le palais du haut roi dans un flacon !

Fidelma repoussa l'argument d'un geste de la main.

— Quoi qu'il en soit, j'ai pris ma décision. Je me consacrerai à la justice, avec la bénédiction de l'abbé Ségdæ ou sans elle.

— Même chose pour l'accord de ton époux ?

— Oui, les dés sont jetés.

Un lourd silence succéda à cette déclaration. Puis Colgú se tourna vers le feu et contempla un instant les flammes avant de revenir à Fidelma.

— Très bien. J'ai déjà discuté de ce problème avec l'abbé Ségdæ. Tu es une avocate bien trop douée pour gâcher tes talents. Cependant, je ne t'appuierai pas dans ta démarche pour devenir chef brehon. Je resterai neutre et laisserai le conseil agir comme bon lui semble.

Fidelma lui adressa un large sourire.

— Dieu veuille qu'il prenne la bonne décision.

— En attendant, j'ai des préoccupations plus urgentes.

Fidelma, qui s'apprêtait à sortir de la pièce, se retourna.

— L'abbé Ségdæ et moi-même sommes convenus d'un commun accord de poser une condition à la réalisation de tes désirs.

— Une condition ? s'écria Fidelma d'un air soupçonneux.

— Tu connais l'abbaye de Lios Mór ?

— Bien sûr. Quand frère Cathal remplaçait l'abbé Iarnla qui avait dû s'absenter, j'ai siégé au tribunal de l'abbaye pour des affaires mineures.

— Mais tu as déjà rencontré Iarnla ?

— Brièvement.

— Ce matin, l'abbé Ségdæ et moi-même avons reçu un message de détresse.

— Que se passe-t-il ?

— Il y a quelques années, on a sollicité tes conseils à propos d'accusations portées contre frère Cathal et frère Donnchad.

— Tout à fait. Maolochtair, le vieux prince des Déisi, voyait des conspirations partout. Rappelle-toi, il perdait la tête mais personne n'osait le dire à haute voix. Il accusait Cathal et son frère de sang Donnchad de comploter contre lui. J'ai soufflé à ces deux garçons, issus d'une famille princière des Déisi, de partir en pèlerinage et de ne réapparaître que lorsque le danger serait passé. Pendant leur voyage en Terre sainte, Maolochtair a rendu l'âme. Donnchad n'a pas tardé à rentrer à Lios Mór au début de l'été, tandis que Cathal préférait s'installer dans une ville au sud de Rome. À quel nouveau dilemme l'abbé Iarnla est-il confronté ?

— Hier, Donnchad a été retrouvé poignardé dans sa cellule. Il reposait sur sa couche comme s'il dormait et sa porte était fermée de l'intérieur. Inutile de préciser que l'abbaye est en grand émoi.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— Ségdae et moi-même, ajouta Colgú, avons envoyé un message assurant à l'abbé Iarnla que tu te mettrais en route pour Lios Mór dès demain matin.

Fidelma ne cacha pas son excitation. Au cours de ces dernières semaines, elle avait fini par s'ennuyer, rien ne venant rompre la monotonie de sa vie quotidienne à Cashel. Elle ressentit un bref pincement de culpabilité en songeant à Alchú. Heureusement que sa nourrice, Muirgen, prenait bien soin de lui. Selon son habitude, Fidelma avait monté à cheval et parfois nagé dans la rivière, mais, sans Eadulf, ces passe-temps s'étaient révélés bien fades. Elle avait même songé à demander au brehon Baithen s'il ne connaissait pas un tribunal où elle aurait pu siéger. C'est ainsi qu'elle avait appris que le chef brehon de Colgú était malade et renonçait à ses fonctions. Dans dix-huit jours, le roi et son conseil de juges se réuniraient pour lui nommer un successeur et Fidelma avait décidé de poser sa candidature. En attendant, aller mener des investigations à Lios Mór était un cadeau du ciel. Si elle s'en sortait avec les honneurs, cela rehausserait sa réputation de juriste.

— Merci de m'avoir choisie, dit-elle avec un grand sourire.

— Remercie l'abbé Iarnla, c'est lui qui a exigé ta présence. Il s'était montré très satisfait de l'habileté dont tu avais fait preuve pour résoudre les conflits avec Maolochtair.

— C'est quand même gentil de ta part.

— Et maintenant, venons-en à la condition. Dans la réponse envoyée à Iarnla et en supposant que tu nous approuverais...

— Je refuse de retirer ma candidature pour la fonction de chef brehon, l'interrompit Fidelma.

— Il ne s'agit pas de cela. Nous t'avons adjoint une deuxième personne.

Fidelma s'assombrit.

— Après tout ce temps, tu n'as pas confiance dans mes capacités ? lança-t-elle d'un ton acide.

— Au contraire. Cependant, je me méfie un peu de tes réactions trop vives.

— Qui as-tu décidé de m'imposer pour mener cette enquête ? demanda-t-elle d'un ton rogue.

— Quelqu'un avec qui tu as longtemps travaillé et à qui mon royaume doit beaucoup. J'ai demandé à Eadulf de se présenter ici cet après-midi.

Des émotions diverses se reflétèrent sur le visage de Fidelma.

— J'ignorais tes talents d'entremetteur, murmura-t-elle enfin.

— Moi aussi. L'enquête qui t'est proposée tourne autour d'accusations de sorcellerie et deux esprits rationnels au lieu d'un me semblent indispensables. Nieras-tu que par le passé, toi et Eadulf avez fait merveille sur de tels sujets en les éclairant des lumières de la raison ?

— Certes, mais es-tu vraiment conscient des nouvelles aspirations d'Eadulf ?

— Parfaitement conscient.

— Je suis certaine qu'il refusera de rentrer.

— Dans ce cas, tu seras autorisée à partir seule.

— Très bien.

Fidelma gagna sa chambre où elle réfléchit à la situation. En réalité, elle espérait de tout cœur qu'Eadulf reviendrait, mais c'était un homme obstiné et elle s'était montrée particulièrement caustique au cours de leur dernière querelle. Elle fixa le feu tout en se rappelant comment ils s'étaient quittés. Il lui avait reproché son arrogance et son égoïsme. Il lui avait jeté à la figure qu'elle ne tolérait pas les opinions divergeant des siennes. C'était injuste. Elle connaissait ses défauts.

Quand il avait ajouté qu'elle était une orgueilleuse qui méprisait les autres, elle avait perdu patience. Ce qu'elle ne supportait pas, c'était l'ignorance et la vanité, quant à son érudition dans le domaine juridique, elle refusait de l'assimiler à de l'orgueil. Elle en usait quand c'était nécessaire, il n'y avait rien de mal à contrer les imbéciles présomptueux. Et si elle était fière de son travail, elle-même ne s'accordait pas grande importance, et ne rappelait ses qualités et ses titres de noblesse que si on lui manquait de respect. Elle refusait aussi de se plier à une autorité arbitraire, et, quand on empiétait sur son indépendance, elle réagissait avec détermination. Sans doute était-ce ce qu'Eadulf ne supportait pas ?

Consciente qu'elle cherchait à justifier ses fautes, elle se mordit la lèvre. Eadulf... il était le deuxième homme de sa vie. Le premier, un jeune guerrier du nom de Cian, l'avait éveillée à l'amour physique alors qu'elle était jeune fille, puis il l'avait sans ménagement rejetée pour une autre. Elle avait à peine dix-huit ans quand elle avait rencontré le beau guerrier des Fianna, la garde du haut roi. Pour Cian, elle n'était qu'une conquête de plus dont il s'enorgueillissait. À cette époque, la vie de Fidelma était devenue un enfer d'émotions violentes et contradictoires. Le souvenir de Cian l'avait longtemps poursuivie, jusqu'à ce qu'elle le retrouve sur un bateau de pèlerins⁴. Elle avait alors compris la folie de cette liaison douce-amère de sa jeunesse.

Sous bien des aspects, Eadulf était l'opposé de Cian. Elle avait fait sa connaissance lors du concile de Whitby⁵, convoqué sous l'égide du roi Oswy à l'abbaye de Streoneshalh. À la fin du synode, ils étaient devenus amis. Mais elle avait eu du mal à accepter qu'une amitié puisse donner naissance à l'amour. Elle s'était montrée d'une prudence excessive et, dans un premier temps, elle avait imposé un mariage à l'essai, d'un an et un jour, comme les lois de son peuple l'y autorisaient. D'après les *Cáin Lánammus*, elle était donc devenue la *ben charrthach* d'Eadulf, dont elle respectait l'intégrité et l'intelligence. C'est lui qui l'avait défendue quand elle avait été accusée de meurtre et il lui avait sauvé la vie. Il avait toute sa confiance. Ensemble, ils avaient traversé bien des épreuves, et elle s'était sentie blessée qu'il accorde aussi peu d'importance à sa charge de *dálaigh* et de brehon en lui proposant de se retirer dans un monastère.

Changeant de position, elle prit une pièce de tissu et s'essuya les yeux.

Et puis il y avait leur fils, le petit Alchú. Cet enfant réveillait toujours en elle une culpabilité diffuse. Après sa naissance, il y a trois ans de cela, elle

avait sombré dans la mélancolie. Les responsabilités qu'entraînait l'éducation d'un enfant lui semblaient insurmontables. Quand elle avait été appelée à enquêter sur une série de meurtres à l'abbaye de Finnbar, elle avait été envahie par un merveilleux sentiment de liberté. Mais à son retour à Cashel, elle avait connu une nouvelle crise de désespoir. Pourtant, elle adorait cet enfant ! Dans son égarement, elle s'était demandé si elle était faite pour le mariage.

Son esprit revint à son époux. Les lois d'Éireann ne l'avaient guère favorisé. Elle était de sang royal et Eadulf, en tant qu'étranger, n'avait droit à aucune de ses possessions. En éprouvait-il de la rancœur ? Mais que deviendrait-elle sans le soutien d'Eadulf ? Qui d'autre supporterait ses sautes d'humeur, qu'elle se reprochait constamment ? Elle appréciait la compagnie de son mari, sa chaleur, sa tolérance... mais n'avait-elle pas pris les attentions qu'il lui prodiguait comme allant de soi ? Il y a quelques semaines, quand il lui avait proposé de quitter Cashel... ils avaient échangé des paroles cinglantes. Depuis son départ, elle éprouvait un sentiment d'isolement et de solitude que ses projets ambitieux ne parvenaient pas à dissiper.

Comment s'excuser auprès d'Eadulf pour ses colères injustifiées tout en revendiquant le droit de poursuivre sa carrière ? Elle se languissait d'une union harmonieuse, dans la complicité et le respect mutuel. Fallait-il vraiment que l'un des deux renonce à ses désirs les plus légitimes ? Elle se sentait perdue.

Soudain, elle se réveilla de sa méditation en entendant des pas dans le couloir et un sourire flotta sur ses lèvres. On frappa à la porte.

— Entre !

Eadulf se tenait sur le seuil. Fidelma se leva et s'avança vers lui, les bras tendus.

— Tu m'as manqué, dit-elle simplement.

— Toi aussi.

Ils s'embrassèrent, puis se reculèrent, confus et hésitants.

— Il faut que tu saches, lui dit-elle en le fixant droit dans les yeux, que j'ai demandé sa bénédiction à l'abbé Ségdæ pour me retirer de l'ordre des religieux.

Il demeura impassible.

— Je ne doutais pas un seul instant que tu ne t'obstines dans tes projets.

Elle retourna à son fauteuil.

— Ferme la porte et viens t'asseoir près de moi. Tu sais, je suis certaine d'avoir pris la bonne décision.

— Abandonner la robe n'est pas une mince affaire, répliqua-t-il avec tristesse.

— Porter la bonne parole, prêcher ou enseigner ne m'a jamais attirée. Quant à la contemplation, elle ne convient guère à ma nature, qui est davantage portée vers l'action. Je suis une juriste, Eadulf. Telle est ma vocation.

— Je suppose que tu vas bientôt poser ta candidature pour la fonction de chef brehon du royaume de Muman ?

— Qui t’a prévenue de ma démarche ? demanda aussitôt Fidelma.

Il eut un bref sourire.

— Personne, juste une déduction logique. J’ai appris que le brehon Baithen était malade et que le conseil se réunirait bientôt. L’abbé Séгдаe t’a-t-il donné sa bénédiction ?

Fidelma secoua la tête.

— Il préfère attendre, car il est persuadé que j’ai été influencée par nos désaccords.

Eadulf fronça les sourcils.

— Comment cela ?

— Il est convaincu que notre séparation est responsable de... de...

Elle haussa les épaules.

— En réalité, il cherche des causes concrètes à mon éloignement de l’Église.

— Ce qui est assez logique.

— Sauf qu’il se trompe. Même s’il me désapprouve et que je ne suis pas élue, cela ne changera rien.

— Comment ai-je pu m’imaginer que je pouvais te faire dévier de ta route ? Au cours de ces dernières semaines, j’ai procédé à un sévère examen de conscience. Les gens sont comme ils sont. À quoi bon tenter d’infléchir leur nature profonde ? *Quid existis in desertum videre... Hominem mollibus vestitum ?*

Fidelma reconnut une citation de Matthieu. *Qu’êtes-vous allé contempler au désert ? [...] Un homme vêtu de façon délicate*⁶ ? Ce qui signifiait qu’il ne fallait pas juger les autres selon ses propres critères.

— Désormais, je te laisserai libre de tes choix, poursuivit Eadulf. Fais ce que bon te semble. De mon côté, je réfléchirai à la meilleure manière de m’accomplir.

Surprise, Fidelma l’examina avec attention. Il paraissait fatigué, résigné, et un sentiment de désolation l’envahit. Puis elle se reprit. Cette conversation pouvait attendre. Ils auraient bien le temps plus tard.

— Tu as vu mon frère ? lui demanda-t-elle.

— Oui, ainsi que l’abbé Séгдаe.

— Et leur proposition t’a suffisamment intéressé pour que tu reviennes à Cashel ?

— Leur proposition ressemblait à un ordre. Après tout, Colgú est le roi. Mais je crois avoir persuadé Séгдаe que ses soupçons étaient infondés et que ton désir de revenir à la vie laïque remonte à loin.

— Tu serais donc prêt à venir enquêter avec moi à Lios Mór ?

— J’ai d’abord cru que ton frère s’efforçait de nous rapprocher... d’un autre côté, le meurtre de frère Donnchad doit lui causer bien des soucis.

— Certes. Il n’en demeure pas moins que les motivations de mon frère sont

ambiguës. Mais l'abbé a insisté pour que nous nous chargions de cette affaire.

Elle hésita.

— Alors ? Tu acceptes ?

— À toi de voir. Je leur ai dit que je ne t'imposerais pas ma présence si tu ne la souhaitais pas.

Le visage de Fidelma s'éclaira.

— Nous avons toujours très bien travaillé ensemble, nous nous complétons à merveille. Si tu m'accompagnes, j'en serai ravie.

Un silence embarrassé succéda à cette déclaration.

— Si nous devons partir demain matin, il faut que je me trouve un endroit pour dormir, conclut Eadulf.

— Muirgen va faire ton lit dans la chambre d'Alchú, dit très vite Fidelma. Ces derniers jours, il n'a pas arrêté de te réclamer et il sera enchanté de ta présence. Tu es venu à pied ou à cheval ?

— À cheval, ton frère ne m'a guère laissé le choix.

— À quoi ressemble ta monture ? Pour atteindre Lios Mór il nous faudra passer par des sentiers montagneux. La journée de demain ne sera pas de tout repos.

— Tu connais mon goût pour l'équitation, ironisa Eadulf. J'ai emprunté ma jument à un fermier.

Fidelma avait appris à monter alors qu'elle savait à peine marcher. Quant à Eadulf, même s'il avait fait des progrès à son contact, il ne serait jamais un cavalier émérite. Voilà pourquoi elle veillait toujours à lui choisir une monture résistante et docile.

— Très bien, pendant que tu vas retrouver Muirgen et Alchú, dit Fidelma, j'irai jeter un coup d'œil à ta jument. Si elle ne me plaît pas, je t'en donnerai une autre.

Ils se levèrent avec un bel ensemble et Fidelma alla ouvrir la porte avant de se tourner vers son époux.

— Je suis très heureuse que tu sois venu, lui dit-elle avec tendresse.

Pour la première fois depuis des semaines, Eadulf se sentit délivré d'un grand poids. Se retrouver dans les appartements qu'il avait partagés avec sa femme et son fils le remplissait d'aise, et il eut la brève impression d'être rentré à la maison. C'était idiot, car à Cashel, il n'était rien. Et pourtant... il regrettait la vie commune avec Fidelma : leurs dissensions avaient pris des proportions démesurées et les choses leur avaient échappé. À quoi bon lui réclamer ce qu'elle ne pouvait donner ? À peine avait-il quitté Cashel qu'il regrettait déjà leur séparation.

De quoi s'agissait-il exactement ?

L'orgueil, sans doute. Au fond de lui, il n'avait jamais accepté d'être inférieur à Fidelma devant la loi. Autrefois, il était un *gerefa*, un juge héréditaire au pays des Angles, où Fidelma n'aurait pas été considérée son égale. Et elle ne l'aurait pas supporté. Mais bien que conscient de leurs

différences, il n'avait jamais regretté de s'être marié avec elle et de s'être établi dans le royaume de Muman. Cependant, le ressentiment était toujours demeuré vivace. S'ils s'étaient retirés dans une communauté religieuse, ils auraient été considérés comme des égaux, mais il fallait être idiot pour penser que cela aurait résolu leurs problèmes.

Quelle erreur grossière ! Fidelma n'était pas du genre à se laisser brider par des règles. Combien de fois l'avait-il vue se rebeller contre les limites qu'on tentait d'imposer à sa liberté ? Quelle vanité de vouloir domestiquer un animal sauvage ! Espérons qu'il n'était pas trop tard pour rattraper cet égarement.

Le cœur gonflé d'amour il se dirigea vers la chambre du petit Alchú. Il était impatient de revoir son fils. Leur fils.

1- Voir *De la ciguë pour les vêpres*, 10/18, n° 4074.

2- Nantes. Voir *La Colombe de la mort*, 10/18, n° 4523.

3- Voir *Le Sang du moine*, 10/18, n° 3962.

4- Voir *Le Pèlerinage de sœur Fidelma*, 10/18, n° 4017.

5- Voir *Absolution par le meurtre*, 10/18, n° 3630.

6- Évangile de Matthieu, 11, 7-8.

Chapitre III

Quand Fidelma et Eadulf sortirent dans la cour du château, construit sur un rocher dominant la plaine, la pâle lueur annonciatrice de l'aube éclairait les sommets des collines à l'est. Les palefreniers les attendaient avec leurs chevaux déjà sellés. Le jeune guerrier Gormán était là lui aussi, monté sur son étalon. Gormán appartenait au Nasc Niadh, le Collier d'or, qui regroupait l'élite des gardes des rois de Muman. Il était aussi le fils de Della, l'amie de Fidelma, une ancienne *be taide* ou prostituée qui vivait dans la ville en contrebas. Fidelma avait successivement défendu Della et Gormán dans des affaires où ils étaient accusés de meurtre. Gormán, devenu un guerrier émérite, avait partagé plusieurs aventures avec Eadulf et Fidelma.

Le trio se salua.

— Alors comme ça, vous nous accompagnez ? demanda Eadulf.

— Le roi m'a prié de vous escorter à Lios Mór, annonça Gormán avec un grand sourire.

Après un instant de contrariété, Fidelma se réjouit elle aussi de la présence du jeune homme, discret et plein de ressources. Il les avait souvent aidés dans leurs investigations.

— Fort bien. Une longue chevauchée nous attend et j'aimerais atteindre Lios Mór avant la nuit.

— Je suppose que nous prendrons la Rian Bó Pádraig, la vieille route qui passe par les montagnes ?

— Exact.

Eadulf remarqua qu'on lui avait réservé un cob à la robe rouanne, musclé et trapu. Il était connu pour sa docilité et sa nature conciliante, ce dont Eadulf se félicita. Alors qu'ils se mettaient en selle, Colgú apparut, escorté de Caol, le commandant de la garde, venus leur souhaiter bonne chance.

— N'oublie pas que les enjeux sont importants, lança Colgú à sa sœur. Depuis son retour de Terre sainte, frère Donnchad était considéré comme un saint ou presque par les frères de sa congrégation. Ce meurtre va provoquer de vives réactions dans tout le royaume, et peut-être même au-delà.

— J'ai bien compris, Colgú.

Elle le salua rapidement de la main et franchit l'enceinte du château. Eadulf et Gormán pressèrent leurs montures à sa suite.

Ils descendirent avec précaution le sentier escarpé qui menait à la cité

nichée à l'ombre du château. Dès qu'ils eurent rejoint la route, Fidelma éperonna son étalon. Elle montait son cheval favori, un cadeau de son frère qui l'avait acheté à un marchand gaulois. Elle l'avait appelé Aonbharr, le « magnifique », comme le cheval magique de Mannanán mac Lir, le dieu des Océans. Selon la légende, il galopait sur la mer et nul ne pouvait le tuer, pas même un dieu. Son Aonbharr à elle avait des membres robustes et secs, une forte encolure, une queue attachée bas et une crinière soyeuse. Les Gaulois utilisaient cette race pour la bataille. Aonbharr était fougueux, endurant, volontaire, et il aurait facilement battu les chevaux d'Eadulf et Gormán à la course.

Fidelma et Eadulf ne s'étaient pas vraiment reparlé depuis la veille et ils bénissaient la présence de Gormán, qui empêchait toute conversation privée. Ils se dirigeaient maintenant vers les montagnes au sud qui séparaient la plaine de Cashel de l'abbaye de Lios Mór. Ils passèrent devant plusieurs forteresses en ruine, qui autrefois gardaient la route. Chacune avait un nom : *rath* des Prunelliers, *rath* d'Aongus... La plus impressionnante se dressait sur la colline de Rafon. Fidelma avait déjà expliqué à Eadulf qu'il s'agissait de l'ancienne demeure des rois Eóghanacht de Muman, où ils étaient intronisés et prononçaient leur serment.

Bientôt ils arrivèrent à la Siúr. Un village s'était construit sur ses berges, au pied de la forteresse de Cathair. Au sud, se rappela Eadulf, se dressaient des falaises en calcaire avec des grottes en bordure du cours d'eau. Au retour d'une expédition à l'ouest, il s'était réfugié dans l'une d'elles, avec Fidelma, qui connaissait alors une de ses périodes dépressives, après la naissance d'Alchú, ce qui lui causait beaucoup de soucis. Maintenant la route obliquait vers le sud-ouest, toujours suivant la rivière, qu'ils quittèrent pour un chemin circulant dans une plaine de terres cultivées. Plus tard, en se dirigeant vers le sud-ouest, ils retrouvèrent la Siúr. Les heures s'écoulaient. Ils chevauchaient en silence, à part une réflexion occasionnelle sur les paysages qu'ils traversaient.

Il était temps de laisser souffler et boire les chevaux, et de manger un peu. Cette région était dominée par le *rath* Ard, siège d'une famille noble des Múscairge Breogáin. Gormán pensait que Fidelma y demanderait l'hospitalité, mais elle estima que cela les retarderait. Pour la même raison, elle s'abstint de faire halte à Ard Fhionáin, l'abbaye de Fionán le lépreux.

L'abbaye se dressait au cœur d'un village, près d'un gué. L'endroit était plaisant. Les barges des commerçants qui remontaient la rivière venaient s'y amarrer, ils transféraient leurs cargaisons d'animaux et de marchandises sur des embarcations plus petites qui leur permettaient d'atteindre les endroits les plus reculés du royaume. Mais à ce gué, les courants étaient violents, le traverser n'était pas toujours de tout repos, et l'abbaye veillait à ce qu'un « garde du gué » s'assure en permanence que personne n'était en difficulté. En cas d'accident, il suffisait de sonner une cloche accrochée à un pilier pour le prévenir.

Après avoir dépassé l'abbaye, Fidelma et Eadulf furent surpris de voir qu'un pont tout neuf venait d'être construit. Le bois couleur miel n'avait pas encore eu le temps de vieillir.

— Vous ne l'aviez pas encore vu ? s'étonna Gormán. Ce sont les frères de la communauté qui l'ont édifié.

Fidelma l'écouta d'une oreille distraite. C'était ici même qu'elle et Eadulf avaient appris le meurtre de Sárail, la nourrice d'Alchú, et l'enlèvement de leur fils par l'abominable Uaman le lépreux, seigneur des défilés de Sliabh Mis¹. Gormán, l'amoureux de Sárail, avait tout d'abord été accusé du crime. Elle jeta un coup d'œil à Eadulf qui avait apparemment choisi le silence.

Ils avisèrent une taverne, près du pont, et décidèrent d'y faire halte.

Comme il faisait bon, ils s'assirent à l'extérieur. Un palefrenier s'occupa de leurs chevaux pendant que l'aubergiste leur apportait un pichet d'hydromel. Comme ils étaient les seuls clients, le brave homme s'attarda un peu. Il parla du temps favorable pour la récolte et des nouveaux venus qui construisaient des maisons, autour du monastère, afin de s'installer dans la région.

— Le pont est-il sûr ? demanda Eadulf après avoir vidé son gobelet.

L'aubergiste, un robuste gaillard aux yeux comme des billes, éclata d'un rire qui fit trembloter ses bajoues.

— Une troupe de cavaliers pourrait y galoper sans qu'une seule poutre frémissse.

— Il me suffira de le franchir sans encombres pour être satisfait, maugréa Eadulf.

Fidelma coupa court à la conversation en se levant et elle fit signe au garçon d'écurie de ramener les chevaux. Gormán paya l'aubergiste et quelques instants plus tard, ils s'engageaient sur le pont. Les flots tourbillonnants venaient se briser sur ses piles – quinze troncs d'arbre gigantesques de chaque côté. Il présentait la même largeur réglementaire qu'une route irlandaise et permettait à deux carrioles d'avancer de front. Eadulf ne regrettait pas le passage du gué à cheval. La dernière fois, il avait bien cru que sa dernière heure était arrivée.

— Cet ouvrage est un grand progrès, qui permet de gagner du temps, fit observer Fidelma.

Bientôt, ils abordaient la paisible Teara, un affluent de la Siúr divisée par une île sablonneuse.

— Je me suis souvent demandé pourquoi cette route s'appelle « le sentier de la vache de Patrick », dit Eadulf tandis qu'ils traversaient à gué.

— La Rian Bó Pádraig ? C'est une vieille légende, lança Gormán en jetant un coup d'œil à Fidelma.

Elle l'encouragea à raconter l'histoire.

— Eh bien, les Anciens affirment que le bienheureux Patrick, qui a aidé à répandre la bonne parole dans les royaumes du Nord, avait une vache, et cette vache, un veau. Ils paissaient paisiblement sur les rives de la Teara quand un voleur originaire des environs d'Ard Mór vola le veau. Furieuse, la vache

poursuivit le voleur. Ils franchirent les montagnes jusqu'à Ard Mór et la route suit les traces qu'ils ont laissées.

— Mais je croyais que cette route reliait Cashel à Lios Mór ?

— Oui, et elle se poursuit jusqu'à Ard Mór, précisa Gormán avec un sourire ironique.

— Il ne faut pas prendre les légendes au pied de la lettre, intervint Fidelma. Cette route est bien antérieure à Patrick. Elle rejoint le Slíge Dalla, la route des Aveugles, à Cashel, une des cinq voies qui mènent directement à Tara. Les légendes naissent de façon hasardeuse. Saint Ailbe a converti notre royaume à la nouvelle foi longtemps avant l'arrivée de Patrick et l'édification par Declan de son abbaye à Ard Mór. Pourquoi Patrick aurait-il eu du bétail sur les rives de la Teara ? Cela n'a pas de sens.

— Les légendes sont souvent le résultat d'événements mal assimilés, déclara Gormán. Et plus les gens les racontent, plus ils les transforment.

— Il n'empêche qu'elles se basent souvent sur des faits réels, rétorqua Eadulf.

— Oui, mais comment découvrir la vérité ? soupira Fidelma.

— Les légendes ne créent-elles pas leurs propres vérités ? s'interrogea Gormán.

Eadulf se mit à rire.

— Voilà que vous devenez philosophe.

Le jeune guerrier se tourna vers lui et, sans prévenir, il lui porta un coup qui le fit tomber de cheval. En touchant terre, Eadulf perçut un étrange sifflement dans l'air, puis quelque chose percuta un arbre derrière son cheval. Gormán, qui avait dégainé son épée, cria à Fidelma de se mettre à couvert. Puis il éperonna son étalon qui galopa jusqu'à un bouquet d'arbres non loin de la route.

Avant de glisser à bas de sa monture et de s'aplatir sur le sol, Fidelma avait eu le temps de voir un archer lâcher une deuxième flèche. Le sifflement qu'elle entendit l'informa que ce n'était pas elle que l'archer visait.

— Ne te relève pas ! cria Fidelma à son époux qui gisait dans la poussière.

— Gormán est-il devenu fou ? protesta Eadulf.

— Il vient de te sauver la vie ! Un peu plus et tu étais transpercé par une flèche !

Gormán, l'épée au clair, attaqua l'homme qui s'apprêtait pour la troisième fois à bander son arc. L'épée l'atteignit à la gorge et il s'effondra avec un hurlement. Un second bandit avait sauté sur son cheval et s'enfuyait au grand galop. Gormán se lança à sa poursuite, mais abandonna d'autant plus vite la partie qu'il refusait de s'éloigner trop longtemps de ses compagnons.

— Désolé, mais il était trop rapide, leur dit-il en revenant vers eux. Cependant, je le reconnaîtrais sûrement. C'est un homme mince avec de longs cheveux blancs.

— Un vieillard ? s'enquit Fidelma.

— Non, un *bánai*, un albinos.

Fidelma, qui n'en avait rencontré que deux dans sa vie, se rappelait les cils et les sourcils décolorés ainsi que les yeux pâles rosis par la lumière.

— Vous croyez que ce sont des voleurs ?

— Des assassins sûrement, mais des voleurs, je l'ignore.

— Merci de m'avoir sauvé la vie, dit Eadulf, vaguement embarrassé.

— Je n'ai fait que mon devoir, lança Gormán en se dirigeant vers l'arbre où une flèche s'était plantée.

Il l'examina avec attention.

— Rien n'indique son origine. Elle est très bien taillée, mais ne porte pas de signe distinctif.

— Allons voir si notre assaillant peut nous donner des explications, proposa Fidelma.

Gormán fit la grimace.

— J'en doute.

L'assaillant était mort et bien mort. L'épée lui avait tranché la carotide. Il était plus jeune que ses cheveux gris coupés court auraient pu le laisser supposer, avec un visage hâlé, rasé de près. Fidelma regarda ses mains. Elles n'étaient ni calleuses comme celles d'un paysan, ni soignées comme celles d'un noble. Et il portait des vêtements ordinaires, en cuir et en fourrure. Ils ne trouvèrent aucun sac qui aurait permis de l'identifier.

Fidelma observa l'épée et les flèches glissées dans sa ceinture. Elles auraient pu appartenir à un guerrier. Il y avait aussi une dague à la poignée ouvragée qui ne convenait guère à un fermier. Fidelma ramassa l'arc que le brigand avait lâché quand Gormán lui avait asséné un coup fatal. C'était un arc de guerre, différent de ceux qu'on utilisait pour chasser. Elle le tendit à Gormán.

— Une arme de professionnel, grommela-t-il. Bien équilibrée.

Il l'essaya.

— La tension est parfaite et le bois ne glisse pas dans la main.

— Cet homme ne porte aucun ornement, fit remarquer Fidelma, ce qui est inhabituel. Regarde, Eadulf, que penses-tu de cela ?

Elle désigna une marque autour du cou, où la peau avait bleui. Cela rappela à Eadulf les coutumes de son pays.

— L'empreinte d'un collier d'esclave ? avança-t-il.

— Et vous, Gormán, qu'en pensez-vous ?

Le jeune guerrier pinça les lèvres.

— Dans les ports, j'ai déjà vu des esclaves saxons porter des colliers en fer. Mais je doute que ce gaillard soit saxon. Vu ses armes et son accoutrement, je miserais sur un torque.

Il porta la main au collier autour de son cou, qui le signalait comme appartenant au Nasc Niadh.

— Lui aussi serait un guerrier d'élite ? s'étonna Eadulf.

— Pourquoi pas ? dit Fidelma.

— Mais certainement pas du Nasc Niadh, précisa Gormán.

— Nous ne sommes pas le seul peuple usant du torque d'or. Il s'agit d'une ancienne coutume, que l'on retrouve chez les Gaulois et les Bretons.

— Cet homme serait donc un guerrier déguisé ? s'exclama Eadulf. Je ne comprends rien.

Fidelma se mordit la lèvre.

— En tout cas, il pose plein de questions. Que faisait-il sur ce chemin avec son compagnon ? S'ils étaient des voleurs, pourquoi voulaient-ils nous tuer ? Des voleurs se seraient contentés de nous menacer.

— Peut-être manquaient-ils de courage et se proposaient-ils de nous éliminer avant de nous dépouiller ? dit Gormán.

— À mon avis, ils nous attendaient, déclara Eadulf.

— C'est absurde, répliqua Fidelma.

— Pas tant que ça, objecta Gormán. Vous et Eadulf vous êtes fait beaucoup d'adversaires au cours des dernières années. De même qu'une abeille fabrique le miel, démasquer des coupables engendre des ennemis. Cet homme était bien en embuscade, et avec un arc de belle facture. Si je n'avais pas poussé frère Eadulf... il visait bien, cet archer. Et si je ne vous avais crié de vous mettre à couvert, la deuxième flèche aurait été pour vous, lady.

— Et je ne pense pas qu'ils vous auraient laissé la vie sauve, ironisa Fidelma.

— Moi aussi j'ai quelques ennemis, soupira Gormán.

— Bref, ces gens-là étaient décidés à ce que nous n'arrivions pas à Lios Mór, conclut Eadulf.

Fidelma se tourna vers Gormán.

— Quand mon frère Colgú vous a prié de nous escorter jusqu'à l'abbaye, soupçonnait-il que nous courions un quelconque danger ?

— Il pensait que vous auriez peut-être besoin de moi, rien de plus. S'il avait su ce qui nous attendait, il aurait exigé que deux de mes compagnons se joignent à nous.

Fidelma baissa les yeux sur le cadavre.

— Si c'est un ennemi, je ne le reconnais pas. Bon, assez spéculé dans le vide, et restons sur nos gardes au cas où le mécréant qui a réussi à s'enfuir ferait demi-tour. Nous allons emmener le cheval du mort et prendre ses armes, cela pourrait nous permettre de l'identifier. Quant au corps, jetons-le dans ce fossé. Je crains que nous ne soyons obligés de l'abandonner aux loups et aux charognards.

Gormán récupéra les armes et les fixa du mieux qu'il put sur la selle d'un poney marron, attaché non loin de là.

— Cette race est appréciée dans la région, mais cette monture ne porte aucune marque, observa-t-il.

Fidelma hocha la tête. Gormán venait de lui rappeler avec sa diplomatie coutumière qu'elle avait oublié d'examiner le cheval.

— Va-t-on changer d'itinéraire ? demanda Eadulf. Si on veut nous empêcher d'atteindre Lios Mór, peut-être vaudrait-il mieux prendre des

sentiers moins fréquentés.

Fidelma se remit en selle.

— Il nous faut absolument rejoindre l'abbaye avant la nuit et c'est la route la plus rapide. D'ici, elle oblique vers la Gallagher, la rivière qui passe dans la vallée des Pierres. Tu t'en souviens sûrement, à l'entrée du défilé il y a une hôtellerie, à côté de la petite chapelle de Domnoc. Nous y ferons halte avant de franchir la montagne et de là, nous serons à une heure à peine de Lios Mór.

— Vous vous chargez du poney ? demanda Eadulf à Gormán.

Ce dernier devina qu'Eadulf, à l'idée d'escalader des pentes abruptes, craignait de ne pas être en mesure de s'occuper de l'animal à cause de ses médiocres qualités de cavalier.

— Ne vous inquiétez pas ! lança-t-il gaiement.

— Je passe la première, annonça Fidelma.

Ils ne firent aucune mauvaise rencontre jusqu'à Domnoc. Un homme robuste qui travaillait dans les champs avec une houe se redressa en les voyant et s'avança vers eux. C'était frère Corbach, le moine aux joues rouges et aux beaux yeux bleus chargé de la chapelle. Il reconnut aussitôt Fidelma et salua le trio avec chaleur.

— Si vous le désirez, je peux vous offrir de bons lits pour la nuit, ajouta-t-il, mais Fidelma refusa sa proposition.

— Nous aimerions dormir à Lios Mór, si le temps le permet.

Frère Corbach jeta un coup d'œil au ciel.

— Le temps sera clément. Est-ce le drame qui s'est produit à l'abbaye qui vous appelle là-bas ?

— Le drame ? répéta Fidelma.

— J'ai appris par des voyageurs que frère Donnchad avait été assassiné.

— Et vous avez eu beaucoup de voyageurs ?

— Juste quelques-uns.

Gormán désigna le poney.

— Auriez-vous, par hasard, vu deux hommes dont un montait ce poney et portait ces armes attachées à la selle ?

Corbach alla étudier l'arc et les flèches de plus près.

— Effectivement, tôt ce matin, deux hommes sont passés par ici et se sont arrêtés pour se désaltérer. Qu'est-il arrivé à l'archer ?

— Je l'ai tué.

Le religieux parut choqué.

— C'est une plaisanterie de mauvais goût, mon ami.

— Non, c'est la triste réalité, intervint Fidelma. Ces deux bandits nous ont tendu une embuscade. Gormán a tué un des assaillants et mis l'autre en fuite. Les connaissiez-vous ? Les aviez-vous rencontrés auparavant ?

— Non, ils m'étaient inconnus. Ils venaient du sud.

— Je suppose qu'ils avaient un accent. Pourriez-vous me dire d'où ils étaient originaires ?

Frère Corbach réfléchit un instant.

— À mon avis, celui qui chevauchait ce poney appartenait aux Uí Liatháin. Et celui aux cheveux blancs était un étranger.

Gormán fronça les sourcils.

— Un Uí Liatháin ? Ces gens-là causent toujours des problèmes !

Les clans des Uí Liatháin s'étaient installés au-delà des montagnes et de la rivière An Tuairigh, plus au sud. Ils se disaient Eóghanacht, d'une branche distincte de celle de Corc, qui avait fondé la dynastie royale de Cashel. Ils prétendaient que leur ancêtre Bressal avait été roi de Muman. Or les généalogistes des Eóghanacht de Cashel démentaient fermement pareil lignage. De plus, les Uí Liatháin se vantaient que la fille de leur chef, Tasach, avait été la femme de Laoghaire, le haut roi qui avait accueilli Patrick. Elle se serait convertie à la nouvelle foi et aurait donné naissance à Lughaidh, premier haut roi chrétien.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que l'autre était un étranger ? s'enquit Fidelma.

— Il n'a pas prononcé un mot, mais il en avait l'apparence.

— Avez-vous bavardé avec son compagnon ?

— Non, comme tout le monde, il a juste demandé si j'avais vu des gens passer.

Fidelma le vit hésiter.

— Quelque chose vous revient ?

— Il a précisé « des voyageurs venant de Cashel et se dirigeant vers le sud ».

— Et donc se rendant à Lios Mór, dit Gormán en jetant un regard en coin à Fidelma.

— Évidemment, où voulez-vous qu'ils aillent ? grommela frère Corbach.

— Et maintenant, si nous allions nous restaurer ? dit Fidelma. Mais nous ne nous attarderons pas. Pouvez-vous nourrir nos chevaux ?

— Certainement, si on m'aide.

Gormán se précipita.

Un instant plus tard, ils étaient assis autour d'une table dans la petite *bruden*, l'hôtellerie de frère Corbach. Ils entamèrent un repas de viandes froides, de fromage et de pain arrosé de bière.

— Que vous ont raconté les voyageurs sur le meurtre de frère Donnchad ? demanda soudain Fidelma.

Le visage de frère Corbach s'allongea.

— La plupart étaient choqués par la nouvelle. Frère Donnchad, un érudit vénéral, avait fait le pèlerinage en Terre sainte !

— Quelqu'un a-t-il émis une opinion sur les raisons de sa mort ? insista Eadulf.

— Il paraît que frère Donnchad a été retrouvé poignardé dans sa cellule, qui était fermée de l'intérieur. On évoque une vengeance surnaturelle.

Fidelma ne put retenir un reniflement méprisant.

— Comment cela ? dit très vite Eadulf pour prévenir une remarque

désobligeante.

Frère Corbach haussa les épaules.

— Les voyageurs s'interrogent sur les circonstances de la mort de ce saint homme.

Puis la conversation s'orienta sur les commérages concernant les habitants du pays et l'état de la route qui franchissait les montagnes. La loi exigeait que les voies de communication soient entretenues par le chef local ou par le noble dont elles traversaient les terres.

Quelques instants plus tard, le trio put juger par lui-même de la qualité de l'entretien : la route s'était réduite à un sentier montant à l'assaut de Cnoc Mhaol Domhnaigh. Il se faufilait par un col dans le massif montagneux dont un sommet se situait à l'ouest et l'autre à l'est. Ce dernier s'appelait Cnoc na gCnámb, ce qu'Eadulf traduisit par « la montagne des ossements ». Puis le sentier descendait les pentes sud et traversait une vallée, la Caoimh, qui signifiait « douce et calme » et désignait également le clan de la région. La descente fut ardue. Ils franchirent un torrent, juste avant qu'il ne se jette dans un cours d'eau dit des « lits de cailloux ». Un nom qui avait une résonance poétique aux oreilles d'Eadulf. Ils avaient maintenant une vue plongeante sur l'An Abhainn Mór, la « grande rivière », et sur l'abbaye dont les différents édifices se dressaient sur la rive sud.

— Courage, nous serons à Lios Mór avant la nuit, lança Fidelma.

Gormán semblait perplexe.

— Ma dernière visite remonte à loin et je constate que l'abbaye a connu beaucoup de changements, lady.

— Oui, vous avez raison. Elle compte de nombreux bâtiments neufs.

— Ou en construction, précisa Eadulf. J'aperçois des artisans. Apparemment, l'abbaye est très prospère.

— Les bâtiments en bois sont remplacés par d'autres en pierre, fit observer Gormán. Quelqu'un a dû faire une donation au monastère.

1- Voir *La Cloche du lépreux*, 10/18, n° 4280.

Chapitre IV

Fidelma et Eadulf se reposaient de leur chevauchée dans de larges fauteuils, devant le feu, dans les appartements de l'abbé Iarnla. Avant de se retirer, un des moines leur avait servi la traditionnelle timbale d'hydromel et ils s'étaient retrouvés seuls avec l'abbé et son intendant à la triste figure. L'abbé se pencha vers les flammes tandis que son *rechtaire*, frère Lugna, demeurait droit comme un I, posé sur le rebord de son siège. C'est lui qui les avait accueillis, sans chaleur excessive, aux portes de l'abbaye. Ils avaient laissé Gormán avec l'*echaire*, qui veillait sur les écuries.

— Je n'étais pas venue ici depuis longtemps, dit Fidelma. Il semblerait que l'abbaye connaisse une certaine prospérité,

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda l'abbé.

— Toutes ces constructions...

— Les bâtiments en bois étaient adaptés à ceux qui ont fondé ce monastère il y a une trentaine d'années, commenta le *rechtaire*. Depuis, la communauté s'est agrandie. La pierre est destinée à proclamer la pérennité et la ferveur de la congrégation.

— Dommage que votre visite en ces lieux ait été provoquée par la mort d'un des membres les plus éminents de notre communauté, soupira l'abbé.

— À part vous et votre intendant, qui était informé de notre arrivée ? s'enquit Eadulf.

Le vieil homme fronça les sourcils.

— Ce n'est un secret pour personne et la nouvelle s'est vite répandue. Naturellement, j'ai dû prévenir lady Eithne, la mère de ce pauvre Donnchad.

— Quelque chose vous aurait-il contrariés ? s'inquiéta l'intendant.

— Nous avons été attaqués en chemin, expliqua Eadulf. Il semblerait qu'on nous ait tendu une embuscade.

L'abbé ouvrit de grands yeux.

— Et vous avez fait le lien avec l'investigation sur le meurtre de Donnchad que je vous ai confiée ?

— Il n'y en a peut-être aucun, s'empressa de corriger Fidelma. Il ne s'agissait sans doute que de voleurs prêts à détrousser n'importe quels voyageurs. Sauf qu'ils avaient la ferme intention de nous tuer et nous avons trouvé cela curieux.

— Que sont-ils devenus ? demanda frère Lugna.

— Gormán, notre garde du corps, en a tué un pendant que l'autre s'enfuyait.

Il y eut un lourd silence.

— En voyant que vous étiez escortés d'un membre de la garde du roi, sans doute ont-ils décidé de vous attaquer pour éviter d'avoir à affronter un guerrier. Je parierais que vos voleurs étaient des couards, sœur Fidelma, déclara Lugna avec dédain. Et pour vous parler franc, je n'étais pas partisan de solliciter votre concours pour résoudre notre affaire.

Fidelma eut un sourire crispé.

— Pour quelle raison ?

— Mon *rechtaire* pense que cette affaire gagnerait à être réglée sans intervention extérieure, intervint promptement Iarnla. Il estime qu'en tant qu'abbé je dispose du pouvoir de juger et punir. Il oublie que notre monastère ne souscrit pas aux pénitentiels.

Eadulf perçut une tension palpable entre le *rechtaire* et l'abbé.

— D'où j'en déduis que vous-même êtes en faveur des pénitentiels, frère Lugna, dit-il d'un air pensif. Donc vous favorisez la règle de Rome... et arborez la tonsure de saint Pierre.

— Tout comme vous, frère Eadulf. Et puis j'ai étudié cinq ans à Rome.

— D'où êtes-vous originaire ? s'enquit Fidelma. Vous n'avez pas l'accent des habitants de ce royaume.

— Je viens du Connacht et j'appartiens aux Uí Briuin Sinna de la plaine de la Mer.

— Vous êtes bien loin de chez vous.

— La foi est universelle, peu importe que l'on vienne de Rome, de Lios Mór ou du Connacht. Nous sommes tous frères et suivons le même enseignement.

Eadulf songea que décidément, il n'appréciait guère l'arrogance du jeune Lugna.

L'abbé Iarnla eut un sourire d'excuse.

— En tout cas, nous sommes ravis que vous soyez arrivés ici sains et saufs. Cette attaque dont vous avez été l'objet est alarmante et nous nous félicitons de son issue heureuse. Nous dirons une prière d'action de grâce à la chapelle ce soir. Personnellement, j'attendais votre arrivée avec impatience et je n'aurais fait confiance à personne d'autre pour l'affaire qui nous préoccupe.

Il coula un regard ambigu à son intendant.

— Voilà pourquoi j'ai pris la décision de vous faire appeler. À l'époque où Maolochtair tentait de nuire à Donnchad et Cathal, votre entremise nous avait évité bien des malheurs.

Fidelma eut l'impression qu'il ne s'adressait pas seulement à elle.

— J'ai cru comprendre que frère Cathal était resté à Tarente et qu'il ne rentrerait probablement jamais à Lios Mór ?

— Cathal a accepté le *pallium* que lui offrait le peuple de Tarente, déclara Lugna d'un ton aigre. Maintenant, on l'appelle Cataldus.

— Je me souviens que Cathal remplaçait l'abbé quand je siégeais ici, au tribunal, poursuivit Fidelma.

— Ah, oui ! confirma l'abbé. J'assistais à un concile à l'abbaye d'Imleach et j'avais prié Cathal d'assumer ma charge en mon absence. Frère Lugna ne nous avait pas encore rejoints. Il est entré ici il y a trois ans.

— Vous avez de la chance d'avoir accédé aussi rapidement à la fonction de *rechtaire*, glissa Eadulf.

— Bénis soient ceux qui savent distinguer le talent dans leur entourage, répliqua Lugna avec une douceur feinte.

Fidelma adressa un regard sévère à Eadulf avant de se tourner vers Iarnla.

— Vous dirigez cette abbaye depuis fort longtemps, père abbé.

— Quand je suis arrivé ici, Carthach, notre fondateur, à qui nous avons donné le surnom affectueux de Mo-Chuada, vivait encore. Il est mort la même année que votre père, le roi Failbe Flann. C'est triste que vous n'ayez connu ni l'un ni l'autre.

— Je n'étais qu'un bébé à la mort de mon père, répondit Fidelma.

Ne pas l'avoir connu était un de ses grands regrets. Quant à sa mère, décédée elle aussi quand elle était enfant, elle s'en souvenait à peine.

— Votre père et notre fondateur étaient d'excellents amis. Quand les Uí Néill l'ont chassé avec sa communauté de Raithean, il s'est réfugié au royaume de Muman. Votre père avait offert à Carthach des terres près de Cashel mais ce saint homme, qui avait eu une vision, a préféré l'endroit qu'il avait traversé quelques années auparavant. Saviez-vous que Carthach avait guéri Failbe Flann d'une affection oculaire ?

Fidelma parut surprise.

— Non, je l'ignorais.

— Votre père était au désespoir. Le roi de Laighin devait affronter une révolte fomentée par un lointain cousin, Crimthann mac Aedo Díbchine, qui espérait lui ravir son trône. Le roi Failbe avait signé un traité d'amitié avec le roi Fáelán, fils de Colmán de Laighin, et promis de lui porter secours à la tête de ses guerriers. À cause d'un mal mystérieux, votre père ne voyait plus que de l'œil droit. Comment aurait-il pu, dans cet état, conduire ses guerriers à la bataille ? Le bienheureux Carthach le soigna, le guérit, et lui permit de se joindre à l'armée de Fáelán et à celle de Conall, seigneur des Clann Cholmai et beau-frère de Fáelán. Ils défirent Crimthann et ses insurgés à Áth Goain, le gué du forgeron sur la rivière Lifé.

Fidelma eut un sourire triste.

— Je n'ignore rien de la victoire d'Áth Goain, souvent racontée par les bardes de notre famille. Mais ils ont omis cet épisode.

— Cela s'est passé quatre ans avant votre naissance, et quatre ans avant que votre père et Carthach aient rendu l'âme. Juste avant ces événements, j'avais appris que Maolochtair des Déisi avait offert ces terres à Mo-Chuada, que j'ai aussitôt rejoint. Carthach était un grand homme. Un érudit célèbre doté du pouvoir de transmettre son savoir à la jeunesse.

— Est-ce à sa mort que vous êtes devenu abbé ?

Iarnla se mit à rire.

— Non, j'étais bien trop jeune pour cela. C'est l'oncle maternel de Mo-Chuada, Cuanan, qui a été élu. Cuanan nous a quittés il y a vingt ans et je l'ai remplacé.

— Vous êtes donc bien informé de l'histoire de cette communauté.

— Oui, et il m'arrive de m'en vanter. Nul n'est parfait.

— Alors vous allez sûrement pouvoir me renseigner. Est-ce la coutume, dans cette congrégation, qu'un moine possède la clé de son *cubiculum* afin de s'y enfermer ?

— C'est inhabituel, mais il y a quelques exceptions.

— Pourquoi frère Donnchad était-il une exception ?

L'abbé hésita, puis se décida :

— Il a exigé une clé parce qu'il était rentré de Terre sainte avec des reliques qu'il désirait protéger.

Fidelma fronça les sourcils.

— Il craignait que quelqu'un ne lui dérobe ces trésors ?

— C'est une insulte à notre communauté, intervint frère Lugna qui s'était empourpré.

— Je n'insulte personne, mais quelle autre raison pouvez-vous avancer ?

Les deux hommes restèrent muets.

— Comment voulez-vous que je mène des investigations si vous retenez des informations ?

— Je pense que mon intendant est le mieux placé pour vous répondre, dit l'abbé en baissant la tête. Il a suivi cette affaire de très près.

Sous le regard inquisiteur de Fidelma, Lugna se résigna à donner des explications.

— Frère Donnchad est arrivé ici avec quelques objets, et des manuscrits qu'il désirait examiner seul. Tout comme son frère Cathal, Donnchad maîtrisait le grec, l'hébreu, le latin et l'araméen. Personnellement, je n'ai jamais vu ces documents.

— L'abbaye est célèbre pour sa bibliothèque, qui contient de nombreux ouvrages. Pourquoi n'a-t-il pas confié ces précieux documents au bibliothécaire ? Qu'avaient-ils de si... dangereux ?

Lugna haussa les épaules.

— Je l'ignore. En tout cas, après la mort de Donnchad, on ne les a pas retrouvés dans sa cellule.

Fidelma plissa les paupières.

— Et vous, abbé Iarnla, vous les avez vus ?

L'abbé secoua la tête.

— Frère Donnchad avait l'air tellement inquiet que nous avons accédé à son caprice en l'autorisant à faire mettre une serrure à sa porte, poursuivit Lugna.

— Pas un simple verrou à l'intérieur ?

— Il avait spécifié une serrure et une clé.
— Qui les a faites ?
— Notre forgeron, frère Giolla-na-Naomh, qui a été élevé au rang de *flaith-goba*, ajouta-t-il avec fierté.

Un *flaith-goba*, ou chef forgeron, avait accès à tous les métaux. Il existait deux autres distinctions qui étaient réservées à ceux qui n'étaient autorisés à travailler que certains métaux pour des tâches précises.

— Il a fabriqué combien de clés ?
— Une seule. Enfin, à ma connaissance.
— Croyant que frère Donnchad nous interdisait sa cellule, expliqua l'abbé, j'ai envoyé chercher frère Giolla-na-Naomh. Il a dû défoncer la porte. S'il avait eu une clé supplémentaire, il l'aurait utilisée pour éviter un tel gâchis.

— Oui, mais quand vous dites que vous avez « accédé à son caprice », qu'entendez-vous par là ?

Les deux hommes échangèrent un regard gêné et l'abbé se décida.

— Frère Donnchad était...
— Il commençait à se conduire bizarrement, le coupa frère Lugna.
— Comment cela ? s'étonna Eadulf.
— Il s'était replié sur lui-même, reprit l'abbé. Il n'adressait pratiquement plus la parole à ses frères, même les plus proches.

— Dernièrement, il avait cessé d'assister à la messe, grommela Lugna. J'ai alors envoyé quérir sa mère lady Eithne, en espérant qu'elle pourrait le convaincre de changer d'attitude.

— Et alors ?

Le *rechtair*e allait répondre quand leur parvint un bruit de chevaux qui venaient de pénétrer dans l'enceinte de l'abbaye.

Il se leva en murmurant des excuses, alla à la fenêtre et se retourna.

— Lady Eithne vient d'arriver avec une escorte, sœur Fidelma. Mieux vaut que vous la questionniez directement.

Il quitta la pièce pour aller accueillir les nouveaux venus.

Fidelma, qui était plutôt grande, dut lever la tête pour croiser le regard de lady Eithne, une femme imposante dont les traits avaient retenu une certaine beauté. Ses yeux bleus et perçants étaient peu marqués par les rides et il fallait être très près d'elle pour s'apercevoir qu'elle teignait au jus de baies ses sourcils et ses cheveux. Sa coiffure était particulièrement élaborée : trois tresses enroulées autour de la tête étaient maintenues par des épingles en or appelées *flesc*, tandis qu'une quatrième retombait sur son dos. La pointe d'un carré de tissu noir sur son front signalait qu'elle était veuve. Le seul bijou qu'elle portait était une croix d'or ouvragée et sertie de pierres précieuses. Sans doute l'œuvre d'un artisan étranger car Fidelma n'avait jamais rien vu de pareil. La dame arborait une robe d'un vert éclatant en *siriac*, de la soie, avec une cape bleu vif en *sróll*, ou satin, bordée de fourrure de blaireau.

Lady Eithne s'avança les mains tendues vers Fidelma.

— Vous êtes la bienvenue, lady. On m'avait informée de votre visite et

j'étais impatiente de vous rencontrer.

— Lady Eithne, dit Fidelma en s'inclinant profondément.

Bien que d'un rang supérieur, elle avait marqué de la déférence à cette femme à cause de son âge et de sa réputation.

En tant que *bancomharba* ou héritière, lady Eithne était le chef de la région, et aussi la veuve d'un prince des Déisi.

— Je suppose que vous êtes Eadulf de Seaxmund's Ham ? demanda la dame en s'adressant à Eadulf avec un sourire. J'ai beaucoup entendu parler de vous. Je suis heureuse de vous accueillir tous les deux sur mes terres.

L'abbé, qui paraissait troublé, n'eut droit qu'à un bref hochement de tête.

Il l'invita cependant à prendre son siège, ce qui surprit Eadulf car il était rare qu'un abbé donne la préséance à un noble local. Frère Lugna alla chercher un autre siège et l'abbé se rassit près de la visiteuse tandis que Lugna lui offrait la traditionnelle timbale d'hydromel.

— Votre visite est inattendue, dit l'abbé.

— Pas exactement, répliqua lady Eithne. Je suis venue dès que j'ai su que Fidelma de Cashel était là. Je suis aussi concernée que l'abbaye par la résolution de cette affaire. Peut-être même davantage.

C'était un rappel peu aimable de la priorité dans les douleurs.

— Le roi et toute notre famille se joignent à moi pour vous présenter leurs condoléances, dit Fidelma après un moment de silence embarrassé. Vous avez subi une perte très cruelle, lady.

— Je vous remercie pour votre compassion. Espérez-vous résoudre rapidement ce mystère ?

— Quand vous êtes arrivée, nous parlions des circonstances tragiques de la mort de votre fils, poursuivit Fidelma, sans répondre à sa question.

Lady Eithne lui jeta un regard plein de tristesse.

— N'essayez pas de m'épargner, mon chagrin a été suffisamment public. Maintenant je le garde pour moi. J'espère que vous découvrirez celui qui a assassiné Donnchad.

— Depuis son pèlerinage, frère Donnchad était tourmenté.

— Tourmenté ? répéta lady Eithne d'un air distant.

— L'intendant de cette communauté, frère Lugna, vous a même priée de venir lui parler. Frère Donnchad s'était retiré en lui-même et n'assistait plus aux services à l'abbaye.

— C'est exact, confirma lady Eithne.

— Nous pensons que vous avez été la dernière personne à vous entretenir avec lui.

Lady Eithne but une gorgée d'hydromel et reposa sa timbale.

— Ce n'est pas moi, mais son assassin. Quand je suis arrivée ici après avoir reçu le message de frère Lugna, j'étais très angoissée.

— Avez-vous découvert les raisons de son comportement étrange ? s'enquit Eadulf.

— Donnchad m'a avoué craindre pour sa vie, il parlait d'intrigues et de

jalousies à l'abbaye. Quelqu'un voulait s'approprier les manuscrits qu'il avait rapportés de ses voyages.

Fidelma vit que l'abbé Iarnla avait rougi. Il voulut parler mais elle l'en empêcha.

— Ses discours étaient cohérents ?

— Tout à fait.

— Il paraît qu'on n'a retrouvé ni manuscrits ni objets précieux dans sa cellule.

— Oui, et c'est ce qui m'étonne.

— Donc vous supposez que celui qui a tué votre fils a aussi subtilisé ses possessions ?

— Exactement.

— Que vous aviez vues lors de votre dernière visite ?

— Oui, quelques heures avant sa mort.

Fidelma se renversa sur son siège et jeta un regard en coin à Iarnla et à Lugna avant de revenir à lady Eithne.

— On avait émis des doutes sur l'existence des manuscrits.

L'abbé fixa les flammes et le *rechtaire* rougit. Quant à lady Eithne, elle eut un sourire sans joie mais garda le silence.

— Quand votre fils vous a confié ses craintes qu'on lui vole ces ouvrages, a-t-il précisé les origines du péril qui le menaçait ?

— Non.

— Pouvez-vous nous répéter les mots exacts qu'il a employés afin que nous tentions de les interpréter ? suggéra Eadulf.

Lady Eithne se raidit imperceptiblement et Fidelma redouta qu'elle ne prenne cette question comme une mise en cause de son récit.

— Eadulf a raison, dit-elle très vite. Cela nous permettra peut-être de découvrir l'origine de son désarroi.

Lady Eithne se détendit et réfléchit.

— Selon lui, la foi était menacée par ceux qui refuseraient d'entendre le message de ces documents.

— Donc des personnes chercheraient à les détruire, souligna Eadulf. A-t-il donné des noms ?

— Pas un seul.

— Quand vous êtes arrivée, reprit Fidelma, s'était-il enfermé dans sa chambre ?

— Oui.

— Mais il vous a ouvert ?

— Naturellement, ne suis-je pas sa mère ?

— On m'a affirmé qu'il n'existait qu'une clé de sa cellule, fabriquée par le forgeron de l'abbaye pour lui seul.

— Comme il craignait pour sa vie, je lui ai demandé si d'autres moines avaient une clé. Et il m'a confirmé qu'il n'en existait qu'une.

— À quoi ressemblaient ces manuscrits ?

Lady Eithne redressa le menton.

— Mon fils était un grand érudit. Moi-même je sais lire et écrire ma langue et j'ai quelques connaissances en latin, mais je suis bien incapable de comprendre les livres auxquels il avait accès. Je ne sais pas distinguer l'hébreu du grec.

— Une seule personne aurait-elle pu emporter ces manuscrits ?

— Sans doute. Il les avait bien ramenés de son voyage en Terre sainte.

— On a aussi fait allusion à des objets, dit Eadulf.

Lady Eithne porta la main à l'étrange croix qui ornait son cou.

— Oui. Par exemple un morceau de la vraie croix qu'il a offert à l'abbaye et ce bijou, cadeau de mes deux fils. Ils l'avaient acheté pour moi à Nazareth, où Notre-Seigneur a grandi.

— A-t-il rapporté autre chose ?

— Je l'ignore. Frère Lugna en sait sans doute plus que moi.

Frère Lugna changea de position et ouvrit les mains en un geste de perplexité.

— Le morceau de la vraie croix est maintenant dans la chapelle. Il nous a aussi fait cadeau de quelques icônes, c'est tout.

— Bien...

Lady Eithne se leva et les autres l'imitèrent.

— Je voulais juste vous accueillir en personne, Fidelma, et vous souhaiter bonne chance. Le ciel s'obscurcit et je vais maintenant rentrer dans ma forteresse qui n'est qu'à quelques milles d'ici. Je serai ravie de vous recevoir dans mon domaine et si vous avez besoin de mon aide, n'hésitez pas à la solliciter. J'ai perdu mes deux fils et je traverse une période difficile.

Elle eut un bref sourire.

— Cathal s'est établi à l'étranger, quant à Donnchad...

Elle haussa les épaules.

— Je vous remercie de votre collaboration, lady, murmura Fidelma avec un regard de gratitude.

Lady Eithne inclina la tête à l'adresse de Fidelma, puis d'Eadulf, jeta un regard désapprobateur à l'abbé et se dirigea vers la porte que frère Lugna s'empessa d'aller lui ouvrir.

Chapitre V

Lugna raccompagna lady Eithne dans la cour où l'attendait son escorte et Iarnla se rassit. Il semblait nerveux.

— Je ne pense pas me tromper, père abbé, en disant qu'il existe des tensions entre vous et lady Eithne, fit observer Fidelma.

— Je préside aux destinées de l'abbaye où son fils a été assassiné. Et j'étais déjà là quand ses deux fils ont été faussement accusés de préparer le meurtre de son cousin Maolochtair. Dans son esprit, c'est moi qui les ai forcés à partir en pèlerinage pour échapper au tyran.

— Sur ma proposition, rappela Fidelma.

— Il n'en demeure pas moins que c'est moi qu'elle blâme pour les malheurs accablant sa famille.

— Et vous estimez que c'est injuste ?

— Certes, mais elle n'en démordra pas.

— Lady Eithne est-elle très puissante ? demanda Eadulf. Généralement, une... *baintrebthach*, une veuve, n'exerce pas vraiment le pouvoir.

— Détrompez-vous. À la mort de son mari et du vivant de ses deux fils, elle est devenue une *comthigerna*, un des deux seigneurs de la région. Bien que vassale du vieux prince des Déisi, le successeur de Maolochtair, elle règne sans partage sur ce territoire.

— Un chef de plein droit, résuma Eadulf.

— Exactement, confirma le vieil abbé. Une *bancomharba*, une héritière de la seigneurie.

— Qu'a-t-elle voulu dire quand elle a parlé d'intrigues et de jalousies à l'abbaye ? s'enquit Fidelma, revenant au sujet qui les avait réunis.

— Je n'en ai aucune idée, se défendit l'abbé. C'est la première fois qu'elle porte une telle accusation. Mais il semblerait que je sois la principale cible de son hostilité.

Eadulf était songeur.

— Frère Donnchad n'avait-il pas un *anam chara* pour épancher ses tourments ? Cette personne pourrait nous apporter des précisions intéressantes.

L'*anam chara* ne remplaçait pas tout à fait le confesseur de l'Église romaine. C'était plutôt un ami intime avec lequel vous abordiez les pensées qui vous traversaient l'esprit et les problèmes que vous rencontriez.

Quelqu'un avec qui vous partagiez vos joies et vos souffrances et qui vous guidait dans votre quête de spiritualité. Cette coutume très ancienne, et donc antérieure au christianisme, semblait à Eadulf mieux adaptée à la vie sociale que la confession de péchés définis par des prêtres. Après tout, les moines vous absolveaient ou vous infligeaient des pénitences selon des critères arbitraires.

— Avant qu'il parte en pèlerinage, son âme sœur était frère Gáeth, répondit l'abbé. Donnchad passait beaucoup de temps avec lui et ils se connaissaient depuis l'enfance.

— Donc frère Gáeth devrait pouvoir nous aider, conclut Eadulf.

L'abbé échangea un regard gêné avec Lugna qui venait de rentrer dans la pièce.

— Je crains qu'il ne vous soit d'aucune utilité, affirma l'intendant d'un ton sans appel. À son retour, frère Donnchad a mis fin à leurs relations. Il avait même interdit à frère Gáeth de l'approcher.

— Je tiens à parler à frère Gáeth, s'obstina Fidelma. Quand au juste Donnchad l'a-t-il renié ? Je suppose qu'il s'est écoulé un certain temps entre son retour et cette étrange réclusion.

— Il est arrivé au début de l'été et les problèmes sont réellement survenus quelques jours avant sa mort. Ayant fait sa connaissance à son retour de pèlerinage, je l'ai toujours connu méfiant et replié sur lui-même.

L'abbé hocha la tête.

— Oui, il avait beaucoup changé. Il était devenu hostile, et s'était cloîtré dans sa cellule dont il refusait l'accès.

— Un événement a-t-il provoqué ce changement ?

— Pas que je sache. Toujours est-il que quatre jours avant son assassinat, il est rentré à l'abbaye et s'est enfermé dans sa chambre.

— Comment cela, il est rentré à l'abbaye ? s'écria Fidelma. Où était-il donc passé ?

— Donnchad s'est absenté toute une journée sans nous avertir, dit l'intendant d'une voix hésitante. Nous avons attribué ce manquement à nos règles à son état mental. En tant que *rechtaire*, j'avais la ferme intention de le réprimander pour ne pas avoir sollicité notre... enfin, l'autorisation de l'abbé. Puis il ne s'est pas présenté au premier service du matin. Frère Echen, le responsable des écuries, a mentionné que Donnchad était parti à cheval à l'aube, en précisant qu'il serait de retour le soir même. Echen était persuadé qu'il avait ma permission et celle de l'abbé.

— Il est rentré tard ?

— À la nuit tombée. Il a laissé son cheval à l'écurie et il est allé directement s'enfermer dans sa cellule. Le lendemain, j'ai envoyé chercher lady Eithne. Je ne l'ai jamais revu vivant.

— Quelle a été votre réaction à ce curieux comportement ?

— Juste avant la découverte du corps, nous avions discuté de la meilleure manière d'affronter la situation, intervint l'abbé. À tort ou à raison, j'avais

jusqu'alors préféré laisser le temps à frère Donnchad de régler seul ses problèmes. Mais ce matin-là, je me suis résolu à l'affronter. Et c'est comme cela que nous avons trouvé son cadavre dans les circonstances que nous vous avons expliquées.

Fidelma réfléchit.

— Avant qu'il n'adopte cette attitude hostile, lui aviez-vous parlé ?

— Oui, juste après son retour, mais pas depuis qu'il avait tellement changé et certainement pas au cours de la semaine précédant sa mort.

— De quoi avez-vous discuté ?

— De tout et de rien, de ses voyages en Terre sainte, des cadeaux qu'il avait rapportés, et aussi des changements survenus à l'abbaye, des nouvelles constructions... mais il n'était déjà plus le même, comme si son cœur et ses centres d'intérêt étaient ailleurs.

— Où pensez-vous qu'il soit allé lors de son escapade ? Chez sa mère ?

— Je lui ai posé la question, répondit frère Lugna. Elle aussi n'avait aucune idée de l'endroit où il s'était rendu.

Fidelma réfléchit.

— Avant que nous allions visiter sa cellule, j'aimerais que vous me disiez pourquoi vous étiez certains que la porte avait été fermée de l'intérieur.

— Parce que la clé reposait près du corps de Donnchad, rétorqua Lugna.

— Assez logique, murmura Eadulf. Encore faudrait-il être sûr qu'il n'y avait qu'une seule clé.

— À moins de remettre en cause la parole de notre forgeron, je ne vois pas comment il aurait pu en être autrement.

Il y eut un silence.

— Ces manuscrits sur lesquels il veillait jalousement, seule sa mère a pu confirmer leur existence, reprit Eadulf.

— Nous ne pouvons remettre en cause le témoignage de lady Eithne, ils ont sûrement été volés par celui qui a tué notre frère !

Fidelma se tourna vers Iarnla.

— Vous semblez dubitatif, père abbé.

— Personnellement, je n'ai jamais eu connaissance de ces manuscrits.

— Mettriez-vous en doute la sincérité de lady Eithne ?

— Je remarque simplement qu'elle ne sait pas distinguer le grec de l'hébreu. Dans ce cas, comment être certains qu'il s'agissait des « précieux ouvrages » de Donnchad ?

— À part lady Eithne, qui d'autre aurait pu voir ces manuscrits de grande valeur ? demanda Eadulf.

— Notre *scriptor*, frère Donnán, je suppose, répondit Lugna.

— Lui avez-vous posé la question ? s'enquit Fidelma. En tant que responsable de votre *scriptorium*, il s'est forcément intéressé à ces manuscrits.

— Nous n'avons encore interrogé personne, répliqua frère Lugna en évitant le regard de l'abbé. Nous préférons attendre votre arrivée.

— Très bien. Nous allons commencer par nous entretenir avec votre

scriptor et nous examinerons la cellule. Je suppose que frère Donnchad a déjà été enterré ?

— Nous avons procédé à l'inhumation après vingt-quatre heures de veille, selon la coutume, répondit l'abbé. Frère Donnchad repose maintenant dans le cimetière à l'extérieur des murs de l'abbaye.

— Votre médecin sera-t-il en mesure de me donner des précisions sur la façon dont il a été assassiné ?

— Il a été poignardé dans le dos, expliqua frère Lugna, ce qui se passe de commentaires.

— Il y a des détails que seul un spécialiste est en mesure d'apporter. Votre médecin l'a bien examiné ?

— Naturellement, se défendit l'intendant. Il s'appelle frère Seachlann.

Fidelma se leva et Eadulf l'imita tandis que l'abbé demeurait immobile, perdu dans ses pensées. Puis, prenant conscience que ses invités prenaient congé, il eut un geste de la main en direction du *rechtaire*.

— Frère Lugna veillera à satisfaire vos exigences. Mais le jour tombe, ne vaudrait-il pas mieux attendre demain pour commencer vos investigations ?

Fidelma entendit résonner une cloche au loin. Les moines travaillant dans les champs allaient rentrer pour faire leurs ablutions avant le repas du soir.

— Vous avez raison, concéda Fidelma. La journée a été longue.

Elle s'adressa à frère Lugna.

— Notre compagnon, Gormán, est-il bien installé ?

— J'y ai veillé. Et j'ai demandé à notre *bruigad* de vous préparer une chambre dans la *tech-oíged*, l'hôtellerie des invités.

— Nous aimerions des chambres séparées, dit Fidelma.

L'abbé fronça les sourcils.

— Mais je croyais...

Puis il enchaîna pour dissimuler son embarras :

— Bien sûr. Lugna va faire le nécessaire. Et après le bain du soir, nous vous attendrons dans le *refectorium*.

— J'ai demandé à ce qu'on prépare vos baignoires, ajouta l'intendant.

Quand Fidelma avait demandé des chambres séparées, Eadulf s'était senti embarrassé, mais il comprenait que la vie commune ne pouvait pas reprendre comme si de rien n'était. Le chemin serait long. L'hôtelier, qui s'appelait frère Máel Eoin, les guida jusqu'à un bâtiment en bois. Leurs chambres étaient voisines et quand Eadulf entra dans la sienne, le *dabach*, la cuve d'eau chaude traditionnelle, l'attendait. Les Irlandais avaient pour habitude de se baigner chaque soir et de se passer des huiles odorantes sur le corps. Après que les hôtes s'étaient lavés, coiffés et avaient revêtu des vêtements propres, ils prenaient le principal repas de la journée, le *prainn*.

Eadulf avait remarqué que frère Lugna avait remplacé le terme de *praintech* par celui de *refectorium*. Dans de nombreuses abbayes, les mots latins se substituaient au celte d'Éireann. Par exemple on disait *cubiculum* et non *cotultech* pour désigner une cellule, *scriptor* pour *leabhar coimedach*, gardien

des livres, et *scriptorium* pour *tech-screptra*, bibliothèque. À Lios Mór aussi, les temps changeaient. La tonsure romaine de frère Lugna symbolisait des bouleversements qui n'apparaissaient pas au premier abord.

Frère Máel Eoin le conduisit avec Fidelma au *refectorium*. Gormán les attendait devant la porte.

— On s'est bien occupé de vous ? lui demanda Fidelma.

— Mon lit est excellent, lady, répondit Gormán avec entrain. J'ai emménagé au-dessus des écuries avec l'*echaire*, le palefrenier en chef. Et je suis allé jeter un coup d'œil aux nouveaux édifices. L'abbaye s'agrandit à une vitesse incroyable. Une chapelle en pierre et deux autres bâtiments sont déjà terminés. Le monastère s'est beaucoup enrichi.

Avec frère Eoin, ils pénétrèrent dans le réfectoire. Des murmures s'élevèrent : les frères les observaient avec une curiosité non dissimulée. Il y avait peu de femmes dans la salle alors qu'autrefois Lios Mór était un *conhospitae*, une maison double où des couples élevaient leurs enfants au service de la nouvelle religion. Fidelma se rappela l'histoire de Carthach qui était arrivé à Lios Mór avec Flandait, la fille de Cuanan, et plusieurs de ses compagnes pour fonder la communauté. Une ermite du nom de Caimel vivait déjà près de la rivière et c'est elle qui avait pris la tête de la congrégation des femmes. Fidelma se demanda si l'abbé Iarnla ne poussait pas progressivement ses ouailles vers le célibat. Apparemment, aucune femme n'occupait de fonction prépondérante à l'abbaye.

Eadulf s'était fait la même remarque. Il nota également que les quelques femmes présentes avaient été placées à l'entrée du réfectoire. La table de l'abbé était située à l'autre bout, sur une estrade, où il siégeait avec son intendant et les membres les plus éminents de la congrégation. Frère Eoin les conduisit de l'autre côté d'une travée vers une table isolée. Eadulf s'étonna que Fidelma, en tant que fille d'un roi, n'occupe pas une place d'honneur auprès de l'abbé mais elle n'avait pas l'air de s'en formaliser. Un ou deux moines inclinèrent ostensiblement la tête sur son passage.

À leur table les attendaient deux autres invités qui se présentèrent. Glassán était un homme dans la force de l'âge, aux traits réguliers, avec des yeux d'un bleu intense et des cheveux bruns frisés. Le menton volontaire était creusé d'une fossette. Qu'il travaille en plein air semblait évident et ses vêtements laissaient deviner un corps musclé. Il exerçait un ascendant naturel sur son compagnon qui se présenta sous le nom de Saor. Celui-là était mince, sec, avec un teint basané et des yeux noirs trop rapprochés. En tout cas, ni l'un ni l'autre n'étaient des religieux.

— Je suppose que vous aussi êtes de passage ? s'enquit Fidelma en s'asseyant.

— Disons plutôt que nous sommes des invités permanents, se rengorgea Glassán.

— Diable ! Et qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de partager ce repas avec vous ? s'étonna Gormán, dont le regard brillait d'une lueur ironique.

— Ma fonction d'*ailtíre* ! déclara le bouillant Glassán. Saor est mon assistant et mon charpentier en chef.

— Ah ! Vous êtes un maître bâtisseur ! traduisit Eadulf.

— On m'a chargé de reconstruire l'abbaye, confirma Glassán avec une fierté naïve.

— Elle a beaucoup changé, déclara Gormán. La dernière fois que je suis venu, il n'y avait que des bâtiments en bois ou peu s'en faut.

— Voilà trois ans que j'organise et surveille les chantiers.

— Ce doit être un travail considérable, commenta Eadulf.

— J'ai toute une cohorte de *cailsleóir* sous mes ordres, des tailleurs de pierre du Sud, réputés les meilleurs.

— L'abbaye a des moyens considérables, observa Gormán.

Le maître d'œuvre fit la grimace.

— Sans doute. Pour connaître ses ressources, mieux vaut vous adresser à frère Lugna. Quant à moi, les sommes qui me sont dues sont définies par les lois des Fénechus et si un homme est blessé, il reçoit les compensations réglementaires.

Eadulf parut surpris.

— Un maître d'œuvre, lui expliqua Fidelma, tient le même rang que l'héritier d'un *bo-aire*, un chef local, et son prix de l'honneur s'élève à vingt vaches laitières, soit vingt *sed*s.

— Vous êtes férue de droit, ma sœur ? demanda Glassán, brusquement intéressé.

Puis il sourit.

— Suis-je bête ! Vous êtes le *dálaigh* dont parlaient les moines et vous vous êtes déplacée pour faire un rapport sur celui qui est mort.

— Vous le connaissiez ?

— Non, nous sommes trop occupés pour fréquenter les frères, et même s'ils se montraient plus aimables, cela ne changerait pas grand-chose.

Personne ne rit à part lui.

— Vingt *sed*s est une grosse somme, grommela Eadulf.

— Une faible compensation pour mes nombreuses années d'études et d'apprentissage, protesta Glassán. Superviser des gros travaux est une lourde responsabilité. Vous devez maîtriser la maçonnerie, la menuiserie...

Il jeta un coup d'œil condescendant à son compagnon.

— Heureusement que Saor me soulage de bien des tâches. C'est mon assistant.

— Mais si vous construisez avec de la pierre, vous avez davantage besoin de tailleurs de pierre que de charpentiers, fit remarquer Gormán.

— Que faites-vous des charpentes pour les toits et les fenêtres ? répliqua Saor d'un ton rogue. Sans compter les châssis et les assemblages en bois qui précèdent la construction proprement dite.

— C'est évident, renchérit Glassán, ravi de s'étendre sur les difficultés et la subtilité des problèmes qu'il rencontrait et qu'il résolvait toujours avec brio.

Il était logé à l'hôtellerie des invités tandis que son assistant et ses ouvriers avaient investi des cabanes neuves le long de la rivière, à l'extérieur de l'abbaye. Le reste du repas s'écoula au rythme du récit des aventures du maître bâtisseur.

Gormán semblait distrait, le regard perdu au loin. Saor, maussade, se contenta d'offrir quelques précisions techniques. Quant à Fidelma et Eadulf, ils se levèrent précipitamment à la fin du repas, soulagés d'échapper aux discours de Glassán.

Dans la *tech-oíged*, Fidelma s'arrêta devant la porte de sa chambre et se tourna vers Eadulf, l'air contrit.

— Je ne voulais pas t'embarrasser tout à l'heure en demandant des chambres séparées, mais si nous ne voulons pas retomber dans nos anciennes querelles, mieux vaut attendre un peu. Le temps que nos relations évoluent.

— Je comprends. C'est ton frère qui tente de nous raccomoder. Toi-même, tu n'as rien fait pour me ramener à Cashel.

— Je ne regrette pas qu'il soit intervenu, répliqua aussitôt Fidelma, car cela nous permettra peut-être de repartir du bon pied. J'ai la ferme intention de poursuivre dans la voie que je me suis choisie, ce serait mal de ma part de prétendre le contraire. Mais j'espère toujours que nous trouverons des accommodements. Nous en reparlerons quand nous ne serons pas distraits par nos investigations, qui ont aujourd'hui la priorité.

— Je partage ton point de vue, dit Eadulf avec un grand sourire. Pour l'instant, concentrons-nous sur notre travail.

Elle lui rendit son sourire.

— Ce soir, il me semble que Gormán nous a été utile.

— En rêvassant pendant que notre ami le maître d'œuvre nous persécutait avec ses interminables bavardages ? ironisa Eadulf. À la fin du repas, j'aurais juré que cet homme n'avait rien mangé alors qu'il avait nettoyé son assiette. Encore un mystère...

Fidelma se mit à rire.

— Je voulais parler des richesses de l'abbaye, qui s'est lancée dans des travaux pharaoniques.

— De nombreuses communautés font de même. Pourquoi pas Lios Mór ?

— Lios Mór est un monastère récent, fondé il y a un peu plus de trente ans. Le terrain a été aplani et clôturé par les moines et les moniales. Le bois de charpente, ils l'ont trouvé dans les bois avoisinants. Et voilà qu'ils remplacent de très honnêtes constructions en bois par des bâtiments en pierre.

— Dans les cinq royaumes, les congrégations qui se sont lancées dans ce type d'entreprise sont légion, objecta Eadulf.

— Oui, dans l'Ouest, où les carrières de pierre ne manquent pas. Ici, on utilise essentiellement du bois. Je sais bien que la communauté s'agrandit, mais louer les services d'un maître bâtisseur et d'une nombreuse main-d'œuvre est assez surprenant. Glassán a raison quand il rappelle que la loi a établi des règles très strictes quant aux rémunérations et au traitement des

artisans. Si la communauté peut se permettre d'avancer autant d'argent, c'est qu'elle en a les moyens. Comment a-t-elle réussi à amasser une telle fortune en aussi peu de temps ?

— Peut-être Glassán et ses hommes ont-ils fait des sacrifices pour le bien de l'Église ?

— Excuse-moi, mais Glassán n'est pas du genre mystique.

— Je crois que nous devrions aborder le sujet avec l'abbé Iarnla.

Fidelma hocha la tête d'un air absent, ouvrit la porte de sa chambre et se tourna vers son époux.

— Dors bien. Demain, la journée qui nous attend ne sera pas de tout repos.

La porte se referma et Eadulf la fixa un instant avec humeur. Puis il regagna sa cellule en soupirant.

Si Fidelma envisageait son avenir avec sérénité, il n'en était pas de même pour lui. Contrairement à ce qu'espérait Colgú, leur réconciliation ne serait pas facile.

Il s'étendit sur la paillasse de son lit au cadre en chêne et ramena la couverture sur sa tête. Il fut long à trouver le sommeil.

Chapitre VI

Le matin suivant, le soleil se leva dans un ciel sans nuages.

— Il va faire chaud, annonça frère Lugna après avoir salué Eadulf et Fidelma.

Ils sortaient du *refectorium* où ils avaient pris leur repas du matin.

— Profitons de la fraîcheur pour nous mettre tout de suite au travail, répliqua Fidelma.

Ils s'entendaient à peine dans la cacophonie des scies, des marteaux, et les exclamations des hommes qui lançaient des instructions. On était loin de l'atmosphère silencieuse et recueillie d'une abbaye.

— Certes, notre tranquillité souffre de ces travaux, hurla frère Lugna. Ils sont un petit sacrifice pour la reconstruction de notre monastère qui affrontera les siècles avec sérénité !

Ils traversèrent la cour rectangulaire, passant devant la *tipra*, la fontaine d'eau fraîche qui jaillissait dans un bassin de grès. Ils se dirigeaient vers le bâtiment à deux étages où se trouvait la cellule de frère Donnchad. Frère Lugna leur expliqua que les membres les plus âgés de la communauté allaient tous emménager dans cet édifice.

— Il est flambant neuf, dit Fidelma, admirant la blancheur immaculée de la pierre.

— Il a été inauguré il y a un an, juste après la nouvelle chapelle. La *tech-oïged* sera reconstruite en dernier, j'espère qu'elle est suffisamment confortable pour vous.

Fidelma se demanda si cette réflexion était ironique mais frère Lugna étant dépourvu d'humour...

— L'hôtellerie est tout à fait plaisante, lui dit-elle. Je suis surprise que vous teniez à dépenser autant d'argent pour la reconstruire.

— Lios Mór a pour ambition de devenir un des grands centres de la foi dans les cinq royaumes et même au-delà des mers. L'abbaye de Darú se vante d'avoir attiré des étudiants de dix-huit nations différentes. Pour atteindre notre but, il a été décidé que de nouveaux édifices étaient indispensables.

C'était la première fois qu'ils voyaient le sombre intendant s'animer.

— Peu important les matériaux, fit observer Fidelma. La célébrité d'une abbaye réside dans la ferveur de sa communauté, les écrits et les enseignements des érudits...

Géné, frère Lugna préféra changer de sujet.

— Le *cubiculum* de frère Donnchad est en haut.

Ils grimpèrent un escalier, longèrent un couloir et s'arrêtèrent devant une porte fendue que le *rechtaire* se contenta de pousser.

— Où sont passées la serrure et la clé ? demanda Fidelma.

— On les a rendues au forgeron qui les a conservées pour que vous les regardiez.

— Donc cette pièce a été laissée sans surveillance ?

— À l'évidence, Donnchad n'avait plus besoin de s'enfermer !

— Il possédait bien quelques effets personnels ?

— Pas grand-chose et l'abbé a ordonné qu'on ne touche à rien jusqu'à votre arrivée. Et puis nous vous avons déjà prévenue : il n'y avait là aucun manuscrit de valeur.

— Que s'est-il passé après la découverte du corps ?

— Il a été emmené par le médecin qui devait l'examiner et le préparer pour l'enterrement.

— Il ne l'a pas examiné ici ?

— Dans la mesure où frère Donnchad était mort, il n'y avait pas de raison que frère Seachlann s'attarde en ces lieux.

— Seriez-vous assez aimable pour le prier de nous rejoindre ?

Frère Lugna hésita.

— Pour quoi faire ? Il ne vous en dira pas plus que moi.

— Vous n'êtes pas médecin, que je sache.

L'intendant s'éclipsa à contrecœur.

Fidelma fit quelques pas dans la cellule et regarda autour d'elle. La pièce était éclairée par une fenêtre étroite dont le rebord lui arrivait au front. Elle prit une chaise, grimpa dessus, et étudia les murs lisses du bâtiment qui ne pouvaient être escaladés qu'avec une échelle. Le terrain juste au-dessous était meuble et boueux, à cause des récents travaux. Des buissons avaient eu le temps de pousser ici et là. Fidelma se tordit le cou pour regarder vers le haut. L'avancée du toit rendait impossible d'en descendre pour pénétrer dans la cellule par la croisée.

— À moins que l'assassin soit un nain ou un acrobate, je ne vois pas comment il aurait pu s'introduire ici, soupira-t-elle en descendant de sa chaise. Même avec une échelle que les artisans auraient laissé traîner, l'intrus en se glissant par cette ouverture aurait donné l'alarme à sa victime. Or on nous a affirmé qu'il n'y avait aucun signe de lutte.

— Sans compter qu'à en juger par la façon dont il a été poignardé, il tournait le dos à son assaillant et a été attaqué par surprise.

La deuxième chose qui frappa Fidelma, c'était la nudité de la pièce.

— Pour un érudit qui avait beaucoup voyagé, le cadre est plutôt spartiate.

— Or si nous en croyons l'abbé et son intendant, renchérit Eadulf, on a laissé cet endroit en l'état.

La paillasse du lit et la couverture étaient tachées de sang. Sur une des

étagères étaient posés des plumes d'oie et un petit couteau pour les tailler, un stylet brisé et un *adarcin*, un morceau de corne de vache rempli de *dhubh*, une encre fabriquée à partir du charbon. Toute trace de vélin, de parchemin ou d'appuie-main avait disparu. Même chose pour les livres, les rouleaux ou les manuscrits.

— Curieux, murmura Fidelma.

— Aucun sac pour transporter le moindre petit ouvrage, ajouta Eadulf qui avait lu dans ses pensées. On chercherait en vain un *marsupium* ou un *tiag luibhar*.

Fidelma pointa du doigt le coin d'un coffre à peine visible sous le lit.

— Regarde.

Eadulf s'agenouilla et tira vers lui une malle en bois dont le couvercle se souleva sans difficultés. Elle ne contenait qu'une paire de sandales, une robe de bure et des sous-vêtements. Ce qui ne présentait aucun intérêt.

— La seule supposition qui me vienne à l'esprit c'est que le voleur a dérobé tous les documents, précieux ou pas, déclara Fidelma tout en examinant les murs.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'étonna Eadulf.

— Si le meurtrier n'a pu entrer ni par la porte ni par la fenêtre, il y a peut-être une autre issue.

— Je sens que les histoires faisant appel au surnaturel ne vont pas tarder à se multiplier. Au réfectoire, on m'a affirmé ce matin qu'un des frères avait vu un ange voler près du bâtiment !

— Très drôle. Tu ne vois pas d'autre explication ?

— Si, une deuxième clé.

— Nous discuterons de cela plus tard avec le forgeron. En attendant, essayons d'éliminer les autres possibilités.

— S'il y avait d'autres moyens d'entrer ici, Glassán, le maître d'œuvre, serait le mieux placé pour le savoir et il en aurait informé l'abbé. Après tout, c'est lui qui a construit cet édifice.

— Mieux vaut vérifier par nous-mêmes.

Eadulf lui adressa un regard ironique.

— Si quelqu'un avait pénétré ici par une porte dérobée, le bruit aurait alerté frère Donnchad. Cette cellule n'est pas très grande, il se serait battu avec son agresseur. Et en y réfléchissant, il aurait réagi de la même manière si cet agresseur était entré par la porte grâce à une seconde clé.

Fidelma se figea.

— Tu as raison. Poussons le raisonnement plus loin : imaginons qu'il dorme profondément et qu'il n'ait pas entendu son assassin entrer, comment son meurtrier aurait-il pu le poignarder dans le dos sans qu'il oppose une résistance ?

Ils entendirent des pas dans le couloir et frère Lugna fit son apparition en compagnie d'un grand homme brun, dont l'humeur sombre s'accordait aux traits saturniens de son visage.

— Je vous présente frère Seachlann, annonça l'intendant.
— Comme je n'ai pas été en mesure d'examiner moi-même le corps, peut-être pourriez-vous m'expliquer de quelle manière on a tué frère Donnchad ? dit Fidelma.

— Il a été poignardé par deux fois et il est passé de vie à trépas. Que voulez-vous de plus ?

La désinvolture du médecin frisait l'insolence et Fidelma lui adressa un sourire pincé.

— C'est un peu juste. Pourriez-vous argumenter vos conclusions ? Où exactement a-t-il été touché ?

Au ton de sa voix, Eadulf s'attendait au pire.

Frère Seachlann fronça les sourcils d'un air d'ennui.

— Dans le dos. Aurait-on omis de vous le préciser ? Vous me faites perdre mon temps, ma sœur. Je suis un *liaig* qualifié et vous êtes censée me traiter avec un minimum de respect. Je n'ai pas à répondre à des questions dépourvues d'intérêt.

— Frère Seachlann, susurra Fidelma, jusqu'à présent personne ne vous a manqué de respect. Je suis *dálaigh*, avocate des cours de justice, élevée au rang d'*anruth*, et, en tant que médecin qualifié, on vous a sûrement appris que vous deviez répondre à mes questions. Si vous persistez dans votre arrogance, vous serez condamné à payer une amende. Je suis même habilitée à vous ôter votre *echlaisc*. Et maintenant, épargnez-moi la peine de vous arracher vos informations. Me suis-je bien fait comprendre ?

Fidelma venait de le menacer de lui interdire de pratiquer son art. Les médecins rendaient visite à leurs malades à cheval et l'*echlaisc*, le fouet, était devenu leur emblème.

Frère Seachlann rougit, ravala sa salive et jeta un coup d'œil à frère Lugna qui n'avait pas bronché.

— Frère Donnchad a été frappé par deux fois dans le dos et il est mort de ses blessures, siffla l'homme entre ses dents.

Fidelma se tourna vers Eadulf.

— Pourrais-tu présenter ton dos à frère Seachlann ? Bien. Et maintenant, mon frère, montrez-moi où étaient situées les plaies.

Seachlann toucha Eadulf sous la cage thoracique à gauche et à la base du cou, également à gauche.

— D'autres commentaires ? insista Fidelma.

— Le cou a été frappé de haut en bas et le rein de bas en haut.

— Frère Donnchad a-t-il perdu beaucoup de sang ?

— Oui. Il y en avait sur le sol et le lit.

— Autre chose ?

— Oui, il n'a pas survécu, grinça frère Seachlann sans prendre la peine de dissimuler son mépris.

— Qu'en dis-tu, Eadulf ? demanda Fidelma.

— D'après les travaux de Galien sur l'anatomie, les organes vitaux sont

assez bien protégés par les nombreux os qui structurent le dos. À mon avis, les coups portés indiquent que l'assassin avait des connaissances anatomiques assez précises. C'est indispensable pour trouver les tissus mous et atteindre un organe vital. La mort a dû être instantanée. Seul un guerrier ou un médecin possède un tel savoir.

L'irritation de frère Seachlann ne fit que croître.

— Qu'en savez-vous, Saxon ? Ici, c'est moi l'expert.

— Mon mari a étudié à l'école de médecine de Tuaim Brecaïn, un de nos collègues les plus réputés, répliqua Fidelma d'une voix coupante. Et il semblerait que son regard soit plus aiguisé que le vôtre.

Le médecin s'empourpra.

— Je suis un guérisseur et un apothicaire reconnu, qualifié au rang de...

— Vous l'avez déjà dit. Où avez-vous été formé ?

— À Sléibhte.

— Eh bien, Seachlann de Sléibhte, j'ignorais que les habitants de Laighin manquaient de respect à leurs brehons.

Le médecin jeta un coup d'œil à frère Lugna dans l'espoir qu'il volerait à son secours.

— Frère Seachlann vient de rejoindre notre communauté, murmura l'intendant. Nous n'avons eu qu'à nous féliciter de ses services.

— Tant mieux, mais il a oublié d'apprendre à témoigner devant un brehon.

Confus, Seachlann demeura muet.

— Et maintenant, voyons si votre diagnostic et celui de mon mari, Eadulf de Seaxmund's Ham, concordent. Les lésions ont-elles été infligées avec l'intention de tuer par une personne qui savait où frapper ? Ou êtes-vous d'avis qu'elles sont le résultat d'une bagarre désordonnée née de la colère ou d'une autre émotion ?

— Je dirais qu'elles sont le produit d'une intention précise, grommela le médecin.

— La surprise a-t-elle joué un rôle ? La victime était-elle consciente ou inconsciente de l'assaut dont elle allait être l'objet ?

— Elle ne s'en doutait pas. Sinon, frère Donnchad aurait affronté son assaillant de face afin de se défendre.

— A-t-il pu être frappé alors qu'il dormait, à plat ventre sur son lit ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Penché sur sa victime, le meurtrier n'aurait pas eu assez de force pour tuer. Donnchad devait obligatoirement être debout, le dos tourné à son assaillant. J'ajouterais qu'il a reçu la blessure au cou alors qu'il s'effondrait sur le sol. À moins que l'assaillant n'ait été de haute taille.

— Pourtant, on a retrouvé le corps étendu sur le lit.

— C'est ce que m'ont dit l'abbé et frère Lugna. Et ils ont précisé qu'ils ne l'avaient pas bougé.

— Je me suis contenté de mettre en évidence les causes de la mort en

faisant basculer le corps sur le côté, déclara Lugna d'un air satisfait. Et je l'ai remis dans sa position initiale.

— Qu'est-ce que cela vous inspire, frère Seachlann ?

— Frère Donnchad a dû tomber sur le sol et, vu la nature de ses plaies, il n'a pas pu regagner son lit tout seul.

— Il arrive que les gens accomplissent des exploits improbables au moment de la mort, mais dans ces circonstances, ce serait étonnant. Une fois le couteau plongé dans son cou, il a sans doute rendu l'âme avant de toucher les dalles. Ce qui signifie... ?

— Que l'assassin a soulevé le corps pour l'étendre sur le lit, conclut Eadulf. Qu'en pensez-vous, frère Seachlann ?

— C'est une déduction logique mais, bien sûr, je n'en jurerais pas.

— Bien sûr, persifla Fidelma. Mais c'est le plus vraisemblable.

— Oui.

— Nous ne vous retiendrons pas plus longtemps, frère Seachlann. Comme vous avez pu le constater, répondre aux questions d'un *dálaigh* n'a rien d'insurmontable.

Le médecin faillit répondre, préféra s'abstenir et sortit de la pièce.

Mal à l'aise, frère Lugna se balança d'un pied sur l'autre.

— Notre nouveau médecin est assez...

— Rustre ? suggéra Fidelma. Peu enclin à la bienveillance et aux amabilités d'usage ? Il doit bien y avoir une raison à cette attitude. Nous la découvrirons plus tard. Pour l'instant, ce n'est pas le plus important.

— En avez-vous fini avec l'inspection de la cellule ? s'enquit le *rechtaire*.

Fidelma consulta Eadulf du regard et hocha la tête.

— À propos d'autre chose, cette chambre est la dernière à cet étage avec celle d'en face. Qui occupe celle d'en face ?

— Personne, répondit Lugna. Ici, trois des cellules n'ont pas encore été allouées.

— Et celle du dessous ?

— Elle a été attribuée au vénérable Bróen. Il était un des compagnons du bienheureux Carthach qui a fondé cette abbaye. Aujourd'hui, il est très vieux, il perd la tête et a même des visions.

— Ah, c'est celui qui voit des anges, ironisa Eadulf. Nous ne le dérangerons pas. Dites-moi, frère Lugna, y aurait-il une trappe ou un passage secret dans cette pièce ?

— Non, la seule façon d'en sortir c'est par la porte.

Frère Lugna parlait sérieusement.

— J'aimerais tout de même aller voir la cellule voisine, dit Fidelma.

— Suivez-moi.

Ils se retrouvèrent dans un *cubiculum* en tout point semblable au précédent. Avec la même fenêtre. Mais il était vide. Et il n'y avait à l'évidence aucun mécanisme dissimulé dans le mur séparant cette chambre de celle de Donnchad.

— Peut-être aimeriez-vous maintenant parler à notre forgeron ? suggéra Lugna. J'ai un rendez-vous urgent avec le maître d'œuvre. La forge est à côté des écuries, vous devriez trouver votre chemin sans difficultés.

À l'entrée du bâtiment, ils regardèrent l'intendant traverser le quadrilatère en courant pour se rendre à son rendez-vous.

— Avant de questionner le forgeron, j'aimerais vérifier quelque chose, dit Fidelma en prenant Eadulf par le bras.

Perplexe, il la suivit alors qu'elle faisait le tour du bâtiment et s'arrêtait sous la fenêtre de Donnchad, située deux étages plus haut. Là, elle examina attentivement le sol.

— Je ne vois pas de traces prouvant que quelqu'un avait placé une échelle, conclut-elle.

— De toute façon, tu avais déjà acquis la certitude que cette voie était impraticable.

— Tu sais bien qu'il faut tout vérifier.

En se retournant, elle aperçut quelque chose de blanc à moitié enterré dans la boue, près d'Eadulf.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il se pencha et se saisit de ce qu'il prit d'abord pour un bout de tissu. En réalité, il s'agissait d'un morceau de parchemin sali et froissé.

— Quelqu'un a dû jeter ça ici...

— Fais attention, il y a quelque chose d'écrit.

Il défroissa le vélin comme il put et déchiffra quelques mots sur le support détrempe.

— Je crois qu'il s'agit d'une citation des Évangiles : *si vis transfer calicem istum a me...* et un peu plus loin *Deicide ! Deicide ! Deicide !* C'est tout.

— Le dernier mot signifie « assassin de Dieu » en latin.

Elle se pencha sur le texte.

— *Dei*, Dieu, et *cide*, du verbe *caedere*, couper.

— Tu crois que frère Donnchad essayait de mémoriser ce mot et qu'après il a jeté le bout de vélin par la fenêtre ?

— Un érudit comme Donnchad n'avait aucun problème pour retenir un mot aussi simple, et qu'il connaissait forcément.

— « Assassin de Dieu », c'est ce dont certains Pères de l'Église ont accusé les Juifs parce qu'ils exigeaient la crucifixion du Christ. Mais d'où vient la citation « Éloigne de moi cette coupe¹ » ?

— Le calice ou la coupe, tout dépend de la traduction. Je crois que c'est tiré de l'Évangile de Luc. « Père, si tu veux, éloigne de moi cette coupe ! »

Fidelma fronça les sourcils, prit le parchemin et l'examina à nouveau avant de le glisser dans le *ciorbholg* attaché à sa *criss*, sa ceinture. Le *ciorbholg* ou sac à peignes, dont une femme ne se séparait jamais en Irlande, contenait un *scathán*, un miroir, des *deimess*, des ciseaux, un *sleic*, un savon, un *phal*, un flacon de parfum – celui de Fidelma était au chèvrefeuille –, une petite pièce de tissu en lin et d'autres effets personnels.

— Allons trouver le forgeron, s'impacienta Eadulf, peut-être nous mettra-t-il sur la piste d'une seconde clé.

Habituellement, il était facile de repérer une forge au bruit du marteau sur l'enclume mais avec tous ces travaux, c'était chose impossible. Ils passèrent devant un édifice dont on dressait les murs avec des blocs de pierre. Soudain, Eadulf donna un coup de coude à Fidelma.

— Voilà le moyen de pénétrer dans le *cubiculum* de frère Donnchad et quelqu'un d'assez petit pour passer par la fenêtre.

Des maçons grimpaient à une échelle appuyée contre un mur. Assis au pied de l'échelle se tenait un enfant occupé à aiguiser un ébauchoir.

Fidelma lui adressa un regard scrutateur.

— Il est suffisamment petit mais il aurait dû compter sur la complicité de deux hommes pour l'aider à dresser l'échelle.

Elle se dirigea vers lui.

— Bonjour, je crois que c'est la première fois qu'on se rencontre.

Le gamin n'avait pas plus de dix ans, des cheveux blonds. Il leva la tête et lui adressa un sourire timide.

— Oui, je vous connais pas.

— Je m'appelle Fidelma et lui, c'est Eadulf. Et toi ?

— Gúasach. Il a un drôle de nom, votre ami.

Fidelma se mit à rire.

— C'est parce qu'il vient de loin, du royaume des Angles de l'Est. Tu travailles ici ?

— Oui, je suis un apprenti du maître d'œuvre ! répondit fièrement l'enfant.

— Depuis combien de temps...

Elle fut interrompue par un beuglement de l'autre côté du mur qui remplaçait les barrières en bois.

— Gúasach ! L'ébauchoir !

Le garçon sauta sur ses pieds et disparut par un trou dans la muraille avec un sourire d'excuse.

Fidelma se tourna vers Eadulf.

— Tout de même, cela m'étonnerait que nous ayons trouvé notre assassin.

— Pendant qu'on lui tient l'échelle, Gúasach grimpe les degrés, tue frère Donnchad, prend les papiers et les documents...

Il pouffa de rire.

— Je ne pense pas qu'il soit utile de continuer.

La *cérdcha* de frère Giolla-na-Naomh était située près de la porte principale de l'abbaye et jouxtait les écuries. Après quelques revirements, ils finirent par trouver leur chemin. Un jeune homme torse nu venait de saisir un morceau de métal rougeoyant avec des pinces. Il frappa en cadence le métal avec un *ord*, un énorme marteau, et des étincelles jaillirent. Un homme plus âgé, vêtu d'une culotte en cuir et protégé par un tablier en peau de daim, surveillait les gestes de son jeune compagnon. En apercevant les visiteurs, il se pencha vers l'apprenti pour lui donner des instructions. L'autre se détourna de l'enclume et

plongea le morceau de métal dans une *telchuma*, une auge pleine d'eau.

— Bien le bonjour, sœur Fidelma, lança le forgeron d'une voix grave et sonore qui s'accordait à son physique d'athlète. Je vous ai vue avec frère Eadulf au *refectorium*, hier au soir. Je suis frère Giolla-na-Naomh.

Le couple reconnut le forgeron, qui était assis à la table de l'abbé lors du repas du soir. Cela n'avait rien de surprenant : dans une communauté, un forgeron chevronné venait juste derrière l'abbé, son intendant et le bibliothécaire.

Le géant sourit à travers sa barbe noire et hirsute et les étudia attentivement de ses grands yeux clairs. Puis il leur tendit une main large et puissante.

— Bienvenue à Lios Mór. Il paraît que c'est la mort de frère Donnchad qui vous a amenés ici. Une bien triste histoire.

— Nous partageons votre peine et apprécions votre accueil, dit aimablement Fidelma.

Le forgeron se tourna vers son apprenti.

— Apporte-moi le verrou en métal derrière toi, sur l'étagère.

Le jeune homme s'exécuta.

— Et maintenant mets du *cual craing* dans la fournaise et tisonne-le bien.

Cual craing signifiait littéralement « charbon de bois ».

Le forgeron revint à eux et leur désigna un banc en pierre sous un if, un peu plus loin.

— Nous y serons mieux, ici on étouffe et l'arbre donne de la fraîcheur. Frère Lugna m'a prévenu que vous voudriez m'interroger.

Fidelma s'assit sur le banc et le forgeron en tailleur sur l'herbe tandis qu'Eadulf s'adossait à l'arbre.

— L'intendant ne vous a pas accompagnés ? demanda frère Giolla-na-Naomh.

— Pour quoi faire ? s'étonna Fidelma.

— Oh, rien !

L'homme sourit.

— C'est juste qu'il aime être informé de tout ce qui se passe. Si vous voulez mon avis, il manque d'expérience pour occuper la fonction de *rectaire*. Il nous a rejoints il y a à peine trois ans et il prend son rôle trop au sérieux.

— Parlez-nous de la serrure, dit Fidelma tout en notant que le forgeron ne portait pas l'intendant dans son cœur.

L'homme haussa ses larges épaules et la lui tendit. Il s'agissait d'un travail d'une précision admirable. Le forgeron n'était pas un novice dans son art.

— Pas grand-chose à raconter, grommela-t-il. Lugna est venu me trouver. Donnchad voulait une serrure et une clé pour son *cotultech*, pardon, son *cubiculum*. Frère Lugna insiste pour que nous employions les termes latins.

— Cela vous a-t-il paru bizarre ? s'enquit Eadulf.

Giolla-na-Naomh sourit.

— On m'a déjà fait des propositions plus étranges. Mais de telles

précautions sont plutôt inhabituelles dans notre communauté où la confiance est de mise. Cela fait partie de notre mode de vie.

— Y a-t-il d'autres verrous dans ces bâtiments ?

— Non, nous ne l'estimons pas nécessaire. Le *Didache* donne d'excellents conseils comme : « Partage avec ton frère et oublie la propriété privée. Si tu communies dans l'éternel, tu ne t'attacheras pas à ce qui est périssable. » N'ai-je pas raison, ma sœur ?

Fidelma parut surprise.

— Vous avez lu le *Didache* ? C'est un livre rare, je n'en ai feuilleté qu'un seul. Vous avez de la chance.

— Notre *tech-screptra* a une copie du texte grec. On le considère comme un des ouvrages fondamentaux du christianisme.

Eadulf ouvrit de grands yeux.

— *Didache* signifie « les enseignements », lui expliqua Fidelma. Mais le titre complet est *Les Enseignements des douze apôtres*, un ouvrage qui aurait été écrit peu de temps après la mort des compagnons de Jésus.

— Et qui est plein de sagesse, reprit le forgeron. Le bienheureux Tertullien ne nous a-t-il pas appris qu'en partageant un seul esprit et une seule âme on trouve naturel de distribuer les biens terrestres ?

— Revenons à nos affaires, mon frère.

— Je crois avoir bien exécuté la commande de frère Lugna. Comme vous le voyez, vous avez entre les mains un *glais iarnaidhi*, une serrure en fer qui ne ressemble à aucune autre.

— Il est vrai que je n'en ai pas vu de semblable. Et la clé ?

— On m'a prié d'en fabriquer une seule.

— Vous avez posé la serrure vous-même ?

— Bien sûr. Et j'ai confié l'unique clé à frère Donnchad.

— Elle a été retrouvée posée à côté de son cadavre. J'espère qu'elle n'a pas été égarée ?

— Non, je l'ai toujours.

Frère Giolla-na-Naomh fouilla dans la poche en cuir attachée à sa ceinture et en sortit la clé qu'il tendit à Fidelma. Elle faisait près de deux pouces de long et présentait des dents irrégulières inégalement espacées. L'autre extrémité, ronde avec un motif de fougères découpé, glissait un peu dans les doigts.

— Vous confirmez que c'est celle-là qu'on a trouvée près du cadavre ?

— Absolument.

— Personne ne pouvait ouvrir la porte sans elle ?

— Ça, je ne peux pas le jurer. Comme dit le proverbe, ce qu'un homme a fait un autre peut toujours le défaire.

— Mais cela prendrait du temps de crocheter la serrure et je suppose que cela laisserait des traces.

— Après que j'eus enfoncé la porte, l'abbé Iarnla me demanda d'examiner le verrou. Il était intact et ne portait aucune marque.

Fidelma fixa la clé posée sur la paume de sa main.

— Est-il vraiment nécessaire de la huiler pour qu'elle fonctionne correctement ?

Le forgeron fronça les sourcils.

— Non, pourquoi ? Quand je l'ai essayée, elle tournait sans difficultés. Faites voir ? On dirait qu'elle a été enduite de cire... Peut-être la chandelle de frère Donnchad a-t-elle coulé dessus sans qu'il s'en aperçoive ? Cela arrive fréquemment. Il y avait une bougie sur la table de chevet et frère Donnchad l'avait posée à côté.

Fidelma la glissa dans son *marsupium*.

— Vous gardez le verrou et moi la clé.

— Très bien. Mais à moins que ce ne soit indispensable, il ne faut pas en souffler mot à frère Lugna.

Fidelma et Eadulf le dévisageaient sans comprendre.

— Avant le repas du matin, il m'a demandé de la lui remettre et je lui ai dit que je l'avais égarée.

— Il voulait sans doute me la donner pendant que nous visitons la cellule de frère Donnchad.

Giolla-na-Naomh parut mal à l'aise.

— Sans doute.

Puis il ajouta :

— Gardez-le pour vous, Fidelma de Cashel. Je suis un loyal serviteur de l'abbé Iarnla, loyal à l'abbaye et à ce royaume. Mais notre intendant m'a exhorté de vous en dire le moins possible. J'ai refusé d'obéir à ses instructions en vous donnant toutes les informations que j'avais. Soyez prudente. À mon avis, le *rechtaire* a fait les mêmes recommandations à tous ceux que vous allez interroger.

Fidelma croisa le regard d'Eadulf.

— Merci pour votre avertissement, mon frère. Je ferai de mon mieux pour ne rien révéler de notre entretien, à moins que je n'y sois obligée dans le cadre de mon enquête.

— C'est assez légitime. Mon souhait le plus cher, c'est que l'abbaye continue de prospérer et que je puisse exercer mon art en toute tranquillité.

— Participez-vous à la reconstruction du monastère ? s'enquit Fidelma en jetant un coup d'œil circulaire aux chantiers.

L'homme secoua la tête.

— Glassán, le maître d'œuvre, a sa propre équipe d'artisans, lança-t-il avec humeur. Il possède même une forge en dehors de l'abbaye. Je ne travaille que pour les moines.

— Quand tout sera terminé, l'abbaye sera vraiment impressionnante, s'extasia Eadulf.

— Voilà trois ans que Glassán et ses hommes ont entrepris la reconstruction et il faudra bien encore trois ans avant qu'ils posent la dernière pierre.

— Les frais pour de tels travaux doivent être considérables, fit remarquer

Fidelma.

— Sans doute. Mais ces problèmes ne concernent que l'abbé et l'intendant. Frère Giolla-na-Naomh se leva.

— Excusez-moi, ma sœur, mais il y a des tâches urgentes qui m'attendent. Eadulf s'assit près de Fidelma et ils le regardèrent s'éloigner.

— Alors comme ça, l'intendant ne veut pas collaborer avec nous ? grommela Eadulf. C'est tout de même bizarre qu'il conseille aux gens de ne pas nous parler.

— Humm.

— Et s'il était l'assassin de frère Donnchad ?

— Eh bien, son attitude serait d'autant plus stupide. Il ne manquerait pas d'éveiller les soupçons de ses frères et du même coup les nôtres. Maintenant, je comprends mieux l'étrange comportement du médecin. Il s'efforçait sans doute de respecter les ordres du *rechtaire*. Nous devons surveiller de près frère Lugna.

Une cloche sonna au loin et Fidelma leva la tête.

— Si j'en juge par la position du soleil, je crois qu'on nous appelle pour l'*eter-shod*. Cette matinée a été très intéressante, mais je suis épuisée et je meurs de faim.

Chapitre VII

L'abbé Iarnla se dirigea vers eux alors qu'ils se levaient après avoir terminé leur repas. La communauté se retrouvait trois fois par jour au réfectoire. Les moines se réveillaient à l'aube, se lavaient le visage et les mains et rompaient le jeûne de la nuit par une collation. L'*eter-shod* se prenait à midi, quand le soleil était à son zénith. Dieu merci, Glassán et son assistant Saor mangeaient sur le chantier et Fidelma et Eadulf n'eurent pas à supporter son éternel monologue sur ses glorieux exploits. Quant à Gormán, l'heureux homme, il avait décidé d'aller pêcher sur les berges de la rivière.

— J'espère que vous avez eu une matinée instructive, dit l'abbé Iarnla. Avez-vous trouvé une piste ?

— Nous sommes encore loin d'avoir tiré des conclusions de nos investigations, répondit Fidelma. Pour l'instant, nous n'en sommes qu'aux préliminaires.

L'abbé jeta un coup d'œil furtif autour de lui et dit en baissant la voix :

— J'espère que vous me pardonnerez de vous avoir placée ici, Fidelma. En tant que sœur de notre roi, j'aurais préféré vous avoir à mes côtés avec Eadulf, mais frère Lugna m'a assuré que les coutumes de l'Église romaine...

Il s'interrompt, incapable de terminer sa phrase.

— Ne vous inquiétez pas, nous sommes très bien ici, le rassura Fidelma. Frère Lugna n'a pas caché qu'il n'appréciait guère notre présence, inutile de l'indisposer davantage.

— Je vous prie de l'excuser. Il ne supporte pas qu'on touche au règlement qu'il impose à la congrégation.

— Je croyais que c'était à l'abbé d'élaborer une règle pour la communauté ? s'étonna Fidelma.

— Il a estimé que les frères étaient trop insouciants et manquaient de discipline, confessa l'abbé à regret. Les temps changent, je suppose. J'ai essayé de diriger ce monastère dans l'esprit que lui avait impulsé notre bienheureux fondateur, Mo-Chuada, mais comme vous le savez la foi connaît de grands bouleversements. Des idées et des conceptions nouvelles nous sont arrivées de Rome. Et on m'a convaincu de laisser agir frère Lugna afin de revigorer la communauté.

Fidelma allait faire remarquer à l'abbé qu'il renonçait peut-être un peu vite à ses prérogatives quand il fit signe à un jeune moine d'approcher. Ce

religieux en aidait un autre, très âgé, à franchir l'espace encombré qui le séparait de la porte. Le jeune homme hésita, puis les rejoignit avec son compagnon.

Le vieil homme s'appuyait d'un côté sur une canne et de l'autre sur le bras de son guide. Son visage ridé comme une pomme était aussi blanc que du parchemin. Il avait des yeux gris et chassieux, des lèvres minces et presque exsangues, des cheveux réduits à un duvet et une barbe blanche de plusieurs jours, mal rasée entre la base du nez et la lèvre supérieure, là où l'*altan* a du mal à passer. De la bave blanche s'était figée aux coins de sa bouche.

Quant à son compagnon, une trentaine d'années environ, il était assez laid, avec un menton bleuâtre dû à une barbe drue qui repoussait trop vite et des cheveux d'un noir corbeau coupés très court, une coiffure plutôt inhabituelle en Irlande où on appréciait les cheveux longs tant chez les hommes que chez les femmes. Il arborait la tonsure des Irlandais. La prunelle était sombre, la lèvre inférieure pendante et le nez bulbeux. La bouche entrouverte révélait de mauvaises dents. Fidelma baissa les yeux sur les mains de l'homme et, comme elle s'y attendait, il avait les ongles sales, signe d'une mauvaise éducation. Chez les Irlandais, le soin que l'on apportait aux mains et aux ongles indiquait le degré de raffinement et le milieu social. Les plus riches passaient beaucoup de temps à se masser les mains et à les manucurer grâce à des onguents et des limes. Le moine n'était pas très grand et de mauvaise constitution. Toute son apparence donnait une impression de mélancolie et de servilité.

L'abbé le présenta :

— Voici frère Gáeth, l'*anam chara* de frère Donnchad. J'ai pensé que vous aimeriez lui parler.

À cet instant, le vieillard fixa Fidelma et plissa les paupières tout en allant la regarder sous le nez. Une lueur d'espoir avait éclairé ses traits. Puis il secoua la tête en soupirant :

— Vous n'êtes pas un ange...

Fidelma sourit devant l'embarras de l'abbé.

— Non, je ne suis que Fidelma de Cashel.

Le vieil homme continuait de branler du chef.

— Pas un ange du tout...

— Fidelma, voici le vénérable Bróen, murmura l'abbé, compagnon de Mo-Chuada quand l'abbaye a été fondée. Hélas, il est un peu... un peu...

— J'ai vu un ange, vous savez, chuchota Bróen sur un ton confidentiel.

— Cela n'arrive pas à tout le monde, répondit Fidelma avec gravité. Vous devez être béni.

Le vénérable poussa un gémissement d'extase.

— J'ai vu un messager de Dieu qui volait dans le ciel !

— Vous voudrez bien m'excuser ? dit très vite l'abbé Iarnla. Frère Gáeth, vous allez rester ici avec Fidelma pendant que je ramène le vénérable Bróen à son *cubiculum*.

— Ce séraphin était venu chercher l'âme de ce pauvre frère Donnchad, coassa Bróen pendant que l'abbé le prenait par le bras et l'entraînait plus loin.

Frère Gáeth avait baissé les yeux, les bras ballants. Il n'avait vraiment rien de l'âme sœur d'un érudit de la dimension de frère Donnchad, songea Fidelma. Puis elle fut envahie par un sentiment de culpabilité en se rappelant les paroles de Juvénal, dans les *Satires* : *Fronti nulla fides*, ne te fie pas aux apparences.

Elle désigna la table.

— Joignez-vous à nous, je vous en prie.

Elle-même s'assit, Eadulf suivit son exemple et Gáeth, qui n'avait toujours pas levé la tête, les imita.

— Je ne sais rien de la mort de frère Donnchad, dit-il brusquement. Il ne me parlait plus et voulait rester seul.

— Quand vous êtes-vous entretenu avec lui pour la dernière fois ?

— Deux ou trois jours avant sa mort.

— Vous le connaissiez depuis longtemps ?

— Vingt-cinq ans.

— Une longue période, murmura Eadulf qui donnait environ trente-cinq ans à leur interlocuteur.

— Je travaillais alors dans les champs. J'appartiens à la classe des *daer-fudir*.

Eadulf retint un mouvement de surprise. Un *daer-fudir* était un criminel qui, pour se racheter, devait travailler comme un esclave ou presque. Les *daer-fudir* éveillaient la méfiance. Ils n'étaient pas autorisés à porter une arme et ne jouissaient d'aucun droit dans le clan. La troisième génération de *daer-fudir* était automatiquement graciée, elle récupérait ses droits et était éligible à n'importe quelle fonction dans la société. Un *daer-fudir* était souvent un étranger, un captif ramené d'une bataille ou alors un fugitif d'un autre territoire venu chercher asile.

— C'est mon père qui a causé la chute de notre famille, grommela frère Gáeth pour prévenir les questions.

— Nous vous écoutons, murmura Fidelma.

— Après avoir tué le chef des Uí Liatháin, il s'est enfui avec ma mère et a cherché refuge auprès du seigneur des Déisi, Eochaid d'An Dún.

— Le père de Donnchad ? s'exclama Eadulf.

Gáeth acquiesça.

— J'étais très jeune. Eochaid aurait pu nous remettre aux Uí Liatháin, mais il préféra nous faire travailler pour lui. Mon père mourut au bout de quelques années de dur labeur et ma mère le suivit peu de temps après. Puis lady Eithne succéda à son époux Eochaid. C'était une maîtresse sévère.

— Comment se fait-il que vous soyez entré dans cette communauté ? s'enquit Fidelma.

— Grâce à l'intercession de Donnchad.

— Expliquez-vous.

— Bien qu'étant un serviteur du seigneur Eochaid et de lady Eithne, j'étais correctement traité par leurs fils, Cathal et Donnchad. Nous avions plus ou moins grandi ensemble. C'est grâce à eux que j'ai appris à lire et à écrire. Donnchad passait beaucoup de temps avec moi. Il me montrait comment former les lettres et construire les phrases. Et puis il m'entretenait avec beaucoup d'éloquence de la foi et me racontait de merveilleuses histoires. Un jour, il m'annonça que lui et son frère allaient rejoindre la communauté de Lios Mór. Désespéré d'être abandonné à mon triste sort, je l'ai supplié de m'emmener avec lui, lui proposant même d'être son serviteur.

« Il s'est mis à rire en me disant que les moines n'avaient pas de serviteur. Puis il m'a regardé d'une drôle de façon et il est parti. Quelques jours plus tard, il est venu me trouver dans les champs. Il avait parlé à sa mère qui était d'accord pour me laisser accompagner ses fils. Et voilà.

Il y eut un bref silence.

— Quelles tâches accomplissez-vous ici ?

Frère Gáeth eut un petit rire.

— J'ai échangé une vie de labeur au service de lady Eithne pour la même au service de l'abbé de Lios Mór. Et je suis toujours un *daer-fudir*.

Fidelma fronça les sourcils. Le rang de *daer-fudir* n'existait pas chez les moines.

— Vous semblez amer.

— Avant que mon père Selbach, seigneur des Dún Guairne, ne commette un crime, il était le chef des Uí Liatháin. Un beau jour, il s'embarqua pour Kernow, la Cornouaille terre des Bretons, avec des missionnaires et quelques-uns de ses compagnons. Un chef du nom de Teudrig massacra la majeure partie d'entre eux. Mon père et quelques autres s'échappèrent et parvinrent à rentrer chez eux. C'est alors que Selbach découvrit que son cousin avait usurpé sa fonction de chef et il le défia en combat singulier. Au cours du duel, mon père tua son cousin. Ses ennemis persuadèrent son peuple qu'il était un *fíngal*, un meurtrier de son sang. Le brehon, lui aussi un ennemi de ma famille, déclara que son crime était tellement abominable qu'il le condamnait à être remorqué au large dans un bateau sans voile ni rames avec de la nourriture et de l'eau pour un jour. Cette nuit-là, il réussit à fuir avec moi et ma mère pour aller chercher refuge chez les Déisi.

Fidelma le fixait avec attention.

— Ce que vous me racontez ne ressemble guère à la justice. N'a-t-on pu démontrer que le brehon était de parti pris et le jugement excessif ? Pourquoi n'a-t-on pas fait appel de la sentence devant le chef brehon du royaume ? Pourquoi n'a-t-on pas attiré l'attention du roi de Cashel sur cette affaire ?

Frère Gáeth haussa les épaules.

— À l'époque, je n'étais qu'un enfant et cela s'est passé il y a si longtemps...

— Le chef actuel des Uí Liatháin est-il un parent à vous ? demanda Eadulf.

— Uallachán est le neveu du cousin que mon père avait tué.

— Que s'est-il passé après que vous avez rejoint la communauté ? s'enquit Fidelma.

— J'ai continué à entretenir les meilleures relations avec Donnchad. Il était devenu un érudit réputé et passait le plus clair de son temps à la *tech-screptra* pendant que je transpirais dans les champs.

— Mais vous êtes devenu son *anam chara*.

— Oui, il m'aimait bien. Il continuait de me parler comme quand nous étions enfants. Il me racontait ce qu'il apprenait dans les grands livres de la bibliothèque. Et il insistait pour que je sois officiellement considéré comme son âme sœur.

— L'abbé approuvait-il votre relation ?

— Pas vraiment. Il avait le sentiment que Donnchad aurait dû entretenir une relation aussi étroite avec une personne du même niveau intellectuel que le sien.

Cette phrase sonnait bizarrement dans la bouche de Gáeth.

— Vous avez surpris une conversation ?

— Oui, ce sont les mots de l'abbé. Mais Donnchad a répliqué qu'il aimait se confier à moi. Et donc nous nous retrouvions avant le début du shabbat et il me racontait comment s'était déroulée sa semaine. J'ai souvent regretté de ne pas être capable de lire les ouvrages des grands saints, et aussi les paroles du Christ telles qu'il les avait prononcées lors de son passage sur terre.

Eadulf jeta un coup d'œil à Fidelma. Une âme sœur ne servait pas seulement à faire la conversation mais aussi à échanger des idées et à procurer une aide spirituelle. Elle était censée vous empêcher de commettre des erreurs et vous ramener dans le droit chemin quand vous vous égariez.

— Je suppose que vos relations cessèrent quand le maître des Déisi accusa Cathal et Donnchad de comploter contre lui, avança Fidelma.

— Oui, répondit Gáeth avec un soupir. Ils ont dû quitter la communauté pour aller se cacher. Donnchad a passé une nuit à l'abbaye avec son frère alors qu'ils étaient sur le chemin d'Ard Mór et des pays au-delà des mers. Il m'a confié qu'il partait avec Cathal pour la Terre sainte, là où avait vécu le Christ et où il avait enseigné. J'avais tellement envie de le suivre, mais je n'étais qu'un *daer-fudir*...

— Et donc vous êtes resté ici. Quand avez-vous revu Donnchad ?

Le visage ingrat de Gáeth s'éclaira.

— À son retour triomphal au monastère. Tout le monde, même l'abbé, était sorti pour l'accueillir.

Il secoua tristement la tête.

— Mais Donnchad avait changé. Quand je suis allé le saluer, il m'a reçu avec indifférence. Je l'ai laissé tranquille pendant quelques jours, pensant qu'il avait besoin de calme pour se remettre de ses voyages. Il semblait si préoccupé ! Puis je suis retourné le voir et là, il s'est montré dur et cruel avec moi.

Frère Gáeth se courba sous l'effet de l'émotion.

— Comment cela, cruel ? insista Fidelma.

— Il m'a dit qu'il ne me connaissait plus.

— A-t-il donné des explications ?

Gáeth ressemblait à un chien qui a été maltraité sans raison par son maître et ne comprend pas ce qui lui arrive.

— Non, aucune, murmura-t-il. Il a juste dit : Jette ta robe de bure aux orties et sauve-toi dans les montagnes. Là, tu trouveras la solitude et la sérénité. Il n'y a pas de bon sens parmi les hommes.

Fidelma se renversa sur son siège.

— Ce sont ses mots ?

— Oui, et je les entends encore.

— Quand cet entretien a-t-il eu lieu ?

— Un jour ou deux avant sa mort. Il a ajouté qu'il ne voulait plus me revoir. Je n'ai aucune idée des raisons qui l'ont poussé à me parler ainsi.

— Saviez-vous que juste avant que l'on découvre son cadavre, sa mère lui avait rendu visite ? demanda Eadulf.

— Je l'ai vue chevaucher en direction de l'abbaye alors que je travaillais dans les champs, mais je pense que cela se passait quelques jours avant l'assassinat de Donnchad.

— Vous étiez-vous entretenu avec elle depuis qu'elle vous avait autorisé à entrer au monastère ?

— Non, dit-il avec amertume. Lors de ses visites, elle passait devant moi comme si je n'existais pas. Elle se conduisait exactement de la même manière quand j'étais à son service. En vérité, je ne suis pas certain qu'elle me reconnaissait : pour elle, je n'étais qu'une ombre.

— Quels sentiments portait-elle à ses fils ? intervint Fidelma.

— Oh, elle les adorait ! Et elle était fière d'eux. C'est grâce à elle qu'on construit ici tous ces bâtiments.

Eadulf releva brusquement la tête.

— Vraiment ?

— Vous l'ignoriez ? Quand on a appris que Cathal et Donnchad étaient arrivés sains et saufs en Terre sainte, elle est venue trouver l'abbé. Et on a annoncé à la communauté qu'elle avait fait des dons pour que, grâce à elle, l'abbaye traverse les siècles. Elle veut que Lios Mór devienne un des phares du christianisme dans l'Ouest. Et elle a posé comme condition à ses libéralités que la nouvelle abbaye soit érigée à la gloire de ses fils.

— À son retour, Donnchad a-t-il commenté ce projet ?

— Pas avec moi, en tout cas.

— Savez-vous s'il s'est confié à un tiers ?

— Non.

— À votre avis, la contrariété qu'il affichait avait-elle un rapport avec cette affaire ?

— Tout ce que je sais, c'est qu'il s'est montré sombre et préoccupé dès l'instant où il a franchi les portes du monastère.

— Peut-être était-il chagriné que Cathal décide de rester à Tarente et accepte le *pallium* d'évêque ? avança Fidelma. Après tout, ils étaient très proches et n'avaient jamais été séparés. Cette rupture a dû beaucoup l'affecter.

Frère Gáeth hésita.

— Quand il m'a parlé pour la dernière fois, il a traité son frère d'imbécile et même pire, dit-il enfin.

La surprise se peignit sur les traits de ses interlocuteurs.

— Tout le monde fait le plus grand cas de Cathal et le considère déjà comme un saint ou peu s'en faut, protesta Fidelma. Pourquoi son propre frère l'aurait-il maudit ?

— Je ne peux que répéter les paroles de Donnchad, s'obstina Gáeth.

— Je vous remercie. Vous nous avez été très utile en acceptant de répondre à nos questions.

Le couple suivit Gáeth du regard, stupéfait de ce qu'il venait d'apprendre.

— Quand je pense qu'on nous l'avait présenté comme un simple d'esprit ! s'exclama soudain Fidelma. C'est un garçon intelligent qui a été bridé par les circonstances.

— Et ça l'a rendu mélancolique, conclut Eadulf. Comme le disait Horace, *non licet omnibus adire Corinthum* – tout le monde n'est pas autorisé à se rendre à Corinthe.

Du temps d'Horace, Corinthe était un lieu de plaisirs en tout genre que peu de personnes avaient les moyens de visiter. Et cette réflexion était devenue un dicton sur l'inégalité des destinées.

— Mais qui a changé son destin ? s'interrogea Fidelma.

— Comment cela ?

— Récapitulons. Son père est forcé de fuir un jugement injuste : on ne prononce une peine de mort que pour des criminels endurcis qui n'ont pas les moyens de payer des compensations et ne peuvent être réhabilités. Ce qui n'était pas le cas. Donc Selbach fuit le territoire de son clan et finit sa vie comme *daer-fudir*, ce qui implique encore deux générations d'esclaves. Pourquoi personne dans son peuple n'a-t-il pris sa défense ? N'avait-il pas au moins un ami ?

— Il semble que non. En tout cas, nous avons résolu un mystère.

— Lequel ?

— Nous savons d'où vient l'argent pour payer les nouveaux édifices.

— De lady Eithne, qui était fière de ses fils et de leurs succès. Une explication plausible.

— Et maintenant, que faisons-nous ?

— Allons au *scriptorium*, peut-être nous renseignera-t-on sur les manuscrits disparus.

— Que personne n'a jamais vus.

— Sauf lady Eithne. Pourquoi mentirait-elle ?

— Donc nous en restons à l'hypothèse que l'assassin les aurait dérobés. Oui, mais comment ?

— Espérons que le *scriptor* pourra nous aider.

Ils quittèrent le réfectoire et eurent la surprise de trouver l'abbé Iarnla qui les attendait devant la porte.

— Comment s'est déroulé votre entretien avec frère Gáeth ? demanda-t-il avec anxiété.

— Comme vous pouvez l'imaginer, il ne nous a pas appris grand-chose, répondit Fidelma. Depuis son retour, il n'était plus l'intime de Donnchad.

— Certes, dit l'abbé qui se balançait d'un pied sur l'autre d'un air gêné.

— Frère Gáeth a mené une vie assez triste, commenta Eadulf pour rompre le silence.

— Ah ! Il a évoqué sa condition de *daer-fudir*.

— Je croyais que dès qu'une personne entrait dans une communauté, de telles distinctions n'avaient plus cours. Un roi qui abdique pour rejoindre une congrégation se place au même niveau qu'un *daer-fudir* ou un *céile*, un homme libre.

— Pas tout à fait, frère Eadulf, et Fidelma vous le confirmera. Une abbaye est soumise aux nobles et aux rois qui lui prêtent les terres où elle est édifiée. Elle a des comptes à rendre. Nous sommes soumis aux lois des Fénéchus et au jugement des brehons au même titre que n'importe quel sujet.

— Pourtant, la situation a beaucoup évolué, fit valoir Fidelma. Avec l'adoption des concepts romains, les communautés deviennent propriétaires de leurs terres et sont soumises aux pénitentiels plutôt qu'à nos lois. Dans les monastères, les abbés sont souvent considérés comme les maîtres absolus.

L'abbé Iarnla s'empourpra.

— Mon abbaye obéit aux lois du royaume de Muman et ce malgré...

À l'évidence, il s'était retenu de dire « la règle de frère Lugna ».

— Transmettez ce message de ma part au roi, reprit-il. Quant à frère Gáeth il est entré dans cette communauté en tant que *daer-fudir*. Lady Eithne avait stipulé que le jugement initial ayant été prononcé par les Uí Liatháin, il était hors de question de le casser. Elle a été très claire. Seule la mort de Gáeth mettra fin à la condamnation dont il a hérité de son père.

— À moins qu'une dispense d'un abbé...

— Elle ne serait valable qu'avec l'accord du seigneur de ces domaines.

— Frère Gáeth n'est-il pas amer de porter la condamnation que vous et lady Eithne faites peser sur ses épaules ?

— Il vous a dit ça ? s'écria l'abbé.

Fidelma secoua la tête.

— Nous avons perçu un certain ressentiment, mais il ne s'est pas exprimé de façon directe. Je crois qu'il avait espéré qu'en entrant à l'abbaye sa vie changerait. Cela a été le cas pour beaucoup d'autres.

— Vous a-t-il raconté l'histoire de son père Selbach, qui a assassiné un chef des Uí Liatháin, et s'est réfugié auprès du seigneur Eochaid d'An Dún dont nous avons reçu ces terres ?

— Il nous l'a racontée.

— Lady Eithne, la veuve d'Eochaid, lui a permis de venir ici à la requête pressante de son fils Donnchad, mais la loi s'applique toujours. J'ai essayé de le traiter avec bonté et discernement, mais il continue de nous en vouloir.

— Vous ne pouviez guère vous attendre à autre chose.

— Sans doute, concéda l'abbé à regret.

— Et vous dites que vous ne pouvez changer son statut à cause de lady Eithne ?

— Elle refuse d'en discuter.

— Un *daer-fudir* ne pourrait-il accomplir d'autres travaux que des tâches subalternes ? Il semble plutôt intelligent.

— Certes, mais cela ne remplace pas l'éducation.

— Il dit qu'il sait lire et écrire et parle un peu de latin.

— Nous avons testé ses capacités mais hélas, elles sont insuffisantes pour qu'on lui confie des fonctions plus intéressantes.

— Lui avez-vous donné l'occasion d'améliorer son instruction ?

— Oui, nous ne sommes pas tout à fait insensibles, Fidelma. Bien sûr que nous avons essayé de l'aider. Maintenant il a atteint le niveau d'un jeune garçon, il lit lentement et les textes un peu compliqués lui échappent. Il est sujet à de violentes frustrations, il entre dans de grosses colères, comme les enfants. Frère Donnchad savait très bien le calmer.

— C'est d'ailleurs frère Donnchad qui lui avait donné ses premières leçons, dit Eadulf.

— Cela a dû vous contrarier que Donnchad choisisse Gáeth comme âme sœur, remarqua Fidelma.

— Cela semblait pour le moins étrange qu'un homme aussi intelligent et érudit que Donnchad élise Gáeth comme guide spirituel, admit l'abbé. Je ne voyais pas les bénéfices qu'il pouvait tirer d'une telle relation.

— Cathal participait-il de l'amitié étroite qu'ils entretenaient ?

— Cathal était plus âgé et ne s'occupait guère de Gáeth.

— Que s'est-il passé quand les deux frères sont partis en Terre sainte ?

— Dans quel sens l'entendez-vous ?

— Comment Gáeth a-t-il supporté l'absence de Donnchad, qui était le seul à pouvoir le tranquilliser quand il traversait des crises ?

— Ah ! Il nous a causé bien des problèmes. Il était de plus en plus irritable et renfermé. Une ou deux fois j'ai même cru qu'il allait s'enfuir de la communauté. Mais Gáeth a toujours été soumis à la loi et à la tradition, et il n'a pas osé rompre ses engagements.

— Vous voulez dire qu'il a définitivement accepté son sort de *daer-fudir* ? s'enquit Eadulf, incrédule.

— Je crois, oui, qu'il connaît sa place dans l'ordre des choses.

Eadulf surprit le regard d'avertissement de Fidelma et se tut.

— Pourquoi teniez-vous tant à ce que nous ayons un entretien avec frère Gáeth ? demanda-t-elle.

Une fois de plus, l'abbé manifesta des signes de nervosité.

— Je voulais qu'il vous expose son point de vue.

— Et maintenant qu'il l'a fait ?

— Eh bien... a-t-il mentionné son dernier entretien avec Donnchad ?

Fidelma fronça les sourcils.

— D'après lui, cela se serait passé deux ou trois jours avant la mort de Donnchad, répondit Eadulf.

— Alors il ne vous a pas dit la vérité. Ils se sont rencontrés la veille de l'assassinat de Donnchad. J'ai surpris Gáeth qui sortait précipitamment de sa cellule. Frère Lugna voulait allouer une des chambres à un de nos frères et j'ai voulu inspecter les lieux. J'étais dans un *cubiculum* non loin de celui de frère Donnchad quand j'ai entendu la porte de Donnchad s'ouvrir. Il a dit : « Je compte sur toi, Gáeth. » Puis les pas de Gáeth se sont éloignés dans le corridor.

— Frère Gáeth a-t-il répondu quelque chose ?

— Oui, il a dit : « Cela sera mis à la place des morts. Ne crains rien, tout sera fait selon ta volonté. » Puis j'ai perçu le bruit de la porte qui se refermait et de la clé qui tournait dans la serrure.

— Cela sera mis à la place des morts, ou du mort ? répéta Fidelma. Avez-vous interrogé Gáeth à ce sujet ?

— Non. J'ai guigné dans le couloir et je l'ai vu se diriger vers l'escalier. Il y a une fenêtre qui donne sur la cour. Je me suis penché et je l'ai aperçu alors qu'il sortait du bâtiment et mettait quelque chose sous sa cape.

— Vous avez pu deviner ce que c'était ?

Iarnla haussa les épaules.

— Peut-être un rouleau ?

— Quel genre ?

— Un parchemin.

— Je regrette que vous ne m'ayez pas parlé de tout ça avant ma rencontre avec Gáeth, s'énerva Fidelma.

— J'espérais qu'il vous dirait la vérité et qu'il ne vous obligerait pas à le confronter aux faits. En tout cas, si frère Donnchad a confié une tâche spécifique à Gáeth, on peut supposer que leurs liens d'amitié n'étaient pas totalement rompus.

— Hum. Selon vous, cette « place des morts » est-elle une référence à un *relec*, un cimetière, ou à un *otharlige*, une sépulture particulière ? Davantage de précision pourrait nous donner un indice sur l'endroit où il s'apprêtait à enterrer l'objet que Donnchad lui avait confié.

Le visage de l'abbé s'éclaira.

— Vous avez raison, Fidelma. Je n'y avais pas songé. Gáeth a usé d'un terme étrange. *Dindgna*.

— Ce qui signifie le petit tumulus. Cela vous rappelle-t-il quelque chose ?

— Non, rien. Notre cimetière, où Donnchad repose, est situé à l'est et c'est un terrain plat entouré d'arbres. Mais à l'origine, notre chapelle a été construite sur une élévation parce que notre fondateur voulait qu'elle domine

la communauté. Les seules personnes à y être enterrées sont notre fondateur, Mo-Chuada, et son successeur, l'abbé Cuanan.

— Laissons frère Gáeth pour l'instant, j'ai besoin de rassembler davantage d'éléments, conclut Fidelma. Cela doit demeurer un secret entre nous.

— Vous êtes une personne avisée, Fidelma de Cashel. J'en ai la conviction. Sinon, je ne vous aurais pas priée de venir mener des investigations ici.

L'abbé montrait des signes de nervosité.

— Vous avez détecté un certain ressentiment de la part de Gáeth, poursuivit-il. Maintenant que vous savez qu'il a menti sur la date de sa dernière entrevue avec Donnchad, qu'est-ce que cela vous inspire ?

— Dites-moi plutôt ce qui vous tourmente. Parlez franchement.

— Quand Donnchad vivait ici, il parvenait à contrôler Gáeth et à lui faire accepter son sort. Mais quand il est parti pour la Terre sainte, Gáeth voulait à tout prix l'accompagner. Il a fallu que je lui explique que ce n'était pas possible.

— Quelles raisons avez-vous données ?

L'abbé haussa les épaules.

— Cathal était contre, ainsi que lady Eithne.

— Depuis quand lady Eithne dicte-t-elle sa loi à l'abbaye ? intervint Eadulf.

Iarnla parut agacé.

— Je vous ai déjà expliqué que, d'après les lois des Fénechus, ces terres sont sous sa juridiction.

— Certes. Mais de là à contrôler cette communauté...

— Nous sommes soumis à la loi des brehons ! En ce qui concerne ce pèlerinage, Cathal a fait connaître sa position à sa mère qui s'est adressée à moi. Gáeth était malheureux d'être laissé en arrière. Sans compter qu'à part Donnchad il n'avait personne parmi nous à qui parler.

— Puis Donnchad est rentré.

— Oui, mais il n'était plus le même. Imaginez un peu ce que son rejet a dû provoquer dans l'esprit de Gáeth.

Il y eut un silence.

— J'ai autrefois connu un homme, dit soudain Eadulf. Il avait un chien qu'il adorait et qui le suivait partout. Il dormait même sur son lit. Puis cet homme rencontra une femme qu'il épousa. Le chien fut chassé de la chambre, mais il ne cessait de geindre, aussi fut-il chassé de la maison. Comme il continuait d'aboyer et de hurler, l'homme lui jeta des pierres et le chien, rendu furieux par ce changement d'attitude, lui sauta à la gorge et le tua.

Eadulf fixait l'abbé.

— À vous de tirer vos propres conclusions, grommela l'abbé. Moi, je me contente de vous rapporter les faits. Nous nous retrouverons ce soir au *refectorium*.

Ils le regardèrent s'éloigner, puis Fidelma se tourna vers Eadulf.

— J'imagine mal Gáeth se lançant dans un crime aussi compliqué. La

serrure, les manuscrits... Non, c'est impossible.

— Oui, mais la motivation est là. Gáeth aurait pu tuer Donnchad par ressentiment et frustration. C'est assez logique.

Fidelma garda le silence.

Chapitre VIII

La *tech-screptra*, ou *scriptorium*, était située à côté d'un chantier boueux où l'on construisait un nouveau bâtiment. Plusieurs hommes s'affairaient avec des échelles, des pierres et des pelles. D'autres sciaient et clouaient du bois. Glassán, le maître d'œuvre, était absent, sans doute occupé ailleurs. L'ancienne *tech-screptra* en imposait par son architecture. C'était un bâtiment en chêne à un étage, de forme ovale, lambrissé d'if et décoré d'inscriptions, de symboles et de représentations diverses.

Ils pénétrèrent par une double porte sculptée dans une grande salle qui s'élevait jusqu'à un plafond voûté. Deux escaliers, placés de part et d'autre de la pièce, donnaient accès à une galerie. Les murs étaient couverts de *pels*, des casiers, avec des portants auxquels étaient accrochés des *tiaga lebar*, des sacoches à livres en cuir contenant un ou plusieurs manuscrits dont les titres étaient gravés dans le cuir. Ces sacoches étaient aussi utilisées par les missionnaires au cours de leurs missions. On leur portait une certaine vénération. Quand mourut Longarad de Sliabh Mairge, le plus éminent érudit de son époque et ami de Colomba, les sacoches à livres d'Irlande tombèrent de leurs casiers.

À l'extrémité du *scriptorium*, sous deux grandes fenêtres qui laissaient passer des flots de lumière, s'alignaient six tables en bois poli. Chacune reposait sur un socle sculpté en forme de trépied. Six jeunes moines étaient penchés sur des livres, le poignet droit reposant sur un appuie-main tandis qu'ils écrivaient sur des feuilles en vélin.

L'homme qui surveillait le travail d'un des scribes releva la tête et son visage rond et sanguin s'éclaira d'un grand sourire. Puis il se dandina jusqu'à eux, gêné par sa corpulence mais rayonnant de plaisir.

— Sœur Fidelma ! Je savais qu'en venant à l'abbaye vous ne tarderiez pas à me rendre visite.

Fidelma saisit une des grosses mains du bibliothécaire entre les siennes.

— Frère Donnán, je suis si heureuse de vous revoir !

Le moine rosit sous le compliment.

— La fois où vous étiez venue ici pour siéger à la cour remonte déjà à quelques années.

— Vous étiez alors mon assistant et aviez tout mis en œuvre pour le bon déroulement du procès.

Fidelma se tourna vers Eadulf.

— Frère Donnán est le *leabhar coimedach* de Lios Mór. Donnán, je vous présente frère Eadulf.

— Vous êtes le bienvenu, déclara le bibliothécaire. Maintenant on m'appelle le *scriptor*, frère Lugna insiste pour que l'on utilise les termes latins.

Il se mit à rire.

— Mais il a quelques difficultés à se faire appeler *oeconomus* plutôt que *rectaire*.

— Frère Lugna est le seul ici à arborer la tonsure romaine, fit remarquer Fidelma.

— Il soutient les préceptes énoncés aux conciles de Streonshalh et d'Autun. Et il a commencé à imposer la règle de Benoît.

— Comment réagit la communauté ?

— Nous préférons suivre notre propre liturgie. Mais frère Lugna s'ingénie à changer de petits détails, comme le nom de nos fonctions. Et il décourage la convivialité du *conhospitae*. Il s'est prononcé en faveur du célibat et mène une vie d'ascète.

— Aujourd'hui, il y a bien peu de femmes dans votre communauté, murmura Fidelma.

— C'est vrai, et des arrangements ont été faits pour qu'elles soient transférées ailleurs. Le célibat se répand rapidement.

— Frère Lugna paraît très impliqué dans la reconstruction de l'abbaye.

— Quand il est arrivé ici, il ne cessait de louer les bâtiments en pierre qu'il avait vus à Rome. Il voulait que l'abbaye prenne modèle sur eux.

— Je croyais que c'était lady Eithne qui avait pris l'initiative de la reconstruction pour honorer ses fils ? Mais peut-être est-ce frère Lugna qui lui a mis cette idée en tête ?

— Il a une forte personnalité et il ne fait aucun doute que le jour où l'abbé sera rappelé au ciel, Lugna lui succédera, répondit Donnán d'un air lugubre. Dès qu'il sera intronisé abbé, il imposera les pénitentiels et la règle bénédictine. Je prie pour que l'abbé vive longtemps.

— Dois-je en déduire que l'intendant n'est pas en odeur de sainteté auprès de tous les membres de la congrégation ? ironisa Eadulf.

Le gros bibliothécaire sourit.

— Vous avez l'esprit vif, mon frère.

— Pour parvenir à ses fins, frère Lugna devra d'abord être élu à la tête de la congrégation et lui demander d'approuver les changements, fit observer Fidelma. C'est la coutume dans les abbayes des cinq royaumes. Les abbés sont élus, tout comme les chefs et les rois. Dans les monastères où la communauté est considérée comme la famille de l'abbé, c'est le *derbhfine*, le collège électoral, qui choisit le successeur du défunt.

— Certes, mais les temps changent. Je suppose que vous êtes venue me parler de la mort de ce pauvre Donnchad ? Si je peux vous aider, vous m'en

verrez ravi.

— Je suppose que vous l'avez bien connu. Sa réputation d'érudit n'était plus à faire.

— Je l'ai bien connu en effet. J'ai rejoint la communauté juste après lui et Cathal. Tous deux passaient une bonne partie de leur temps dans le *scriptorium*. Ils étaient considérés comme des lettrés de grande valeur, dont l'abbaye s'enorgueillissait.

— Vous avez une magnifique *tech-screptra*, s'extasia Eadulf.

— Qui regorge de magnifiques ouvrages, renchérit Donnán avec fierté.

Puis il poussa un profond soupir.

— Malheureusement, ce n'est pas pour les consulter que vous vous êtes déplacés.

— Reconnaîtriez-vous l'écriture de frère Donnchad ? demanda Fidelma.

Le *scriptor* hocha la tête.

— Elle était très particulière.

Fidelma lui tendit le bout de parchemin qu'elle avait trouvé sous la fenêtre de Donnchad.

— *Si vis transfer calicem istum a me... Deicide ! Deicide ! Deicide !* lut frère Donnán à mi-voix.

— Est-ce de sa main ?

— Difficile de se prononcer sur un texte aussi court, pourtant je dirais que non.

— À quoi s'intéressait-il ?

— Essentiellement à des ouvrages de philosophie. Mais c'était avant qu'il parte en pèlerinage.

— A-t-il continué ses recherches après son retour ?

— Non. Il a demandé des feuilles de parchemin, de l'encre et des plumes, que je lui ai fournies.

— Où sont passées ses écrits ?

— Je pensais qu'ils étaient dans sa chambre, mais on m'a rapporté qu'on n'avait rien trouvé.

— Vous a-t-il laissé quelque chose ?

— Oui, ses premiers travaux ainsi que les copies de ceux d'autres lettrés. C'était un excellent scribe dont les commentaires suscitaient l'admiration. Mais cela se passait avant son périple en Terre sainte, or je suppose que vous vous intéressez à ce qu'il a rédigé par la suite.

— Oui.

— Il est venu ici à plusieurs reprises, mais seulement pour consulter des ouvrages.

— Certaines bibliothèques ont des registres où sont inscrits les livres empruntés par leurs visiteurs, dit Eadulf.

Frère Donnán jeta un coup d'œil en direction d'une table.

— Je garde effectivement une liste des œuvres réclamées par les membres de la communauté.

— Et ces derniers temps, qu'est-ce qui excitait la curiosité de frère Donnchad ? s'enquit Fidelma.

— Je dirais les travaux des Pères de la foi.

— Vous avez des noms ?

— Eh bien... Origène, par exemple.

— Origène ? répéta Eadulf en fronçant les sourcils.

— Un Grec d'Alexandrie, un des premiers théologiens de la foi. Il vivait il y a de nombreux siècles et on le surnommait Adamastos, l'« Indomptable ».

— Vous avez des copies de ses œuvres ? demanda Fidelma.

— Quelques-unes. Par exemple *Des principes*, et aussi des commentaires sur la Bible, des essais sur la prière et le martyre.

— À votre avis, en quoi ces thèmes fascinaient-ils frère Donnchad ?

Donnán haussa les épaules.

— Aucune idée.

— Peut-être que si vous consultiez vos documents ? suggéra Eadulf.

Le bibliothécaire se dirigea vers la table au registre. Non loin, un moine qui lisait leva la tête. C'était le *bruigad*, le gardien de l'hôtellerie des invités. Ils se saluèrent et frère Máel Eoin retourna à sa lecture. Frère Donnán commença à tourner les pages du registre, s'arrêta au nom de Donnchad et fit glisser son doigt le long de la liste qu'il avait sous les yeux.

— Origène, dit brusquement Fidelma. Vous l'avez manqué. Huit manuscrits intitulés *Contra Celsum*. Il s'agit d'une demande inhabituelle qu'il a faite quelques jours avant sa mort.

Le moine rougit.

— Une semaine exactement. J'étais distrait.

— Qu'est-ce que ce *Contra Celsum* ? demanda Eadulf.

— Des arguments contre les thèses de Celse, un auteur païen.

— Jamais entendu parler de lui.

— C'est aussi bien, répliqua le *scriptor* d'un air désapprobateur. Il s'opposait avec violence à la vraie foi. Origène souligne ses erreurs de jugement et démontre que ses argumentations sont fallacieuses.

— Vous avez ses œuvres ici ? s'enquit Fidelma.

— Vous plaisantez ! s'indigna Donnán. Cette bibliothèque chrétienne ne contient aucun auteur païen, Dieu merci.

— Je voulais parler de cet ouvrage d'Origène qu'avait emprunté frère Donnchad.

Fidelma préféra ne pas lui faire remarquer que la plupart des bibliothèques étaient pleines de livres grecs ou latins écrits bien avant l'avènement du christianisme.

— Nous l'avions. L'abbaye d'Ard Mór a demandé que nous lui prêtions notre copie, ce que nous avons fait dès que Donnchad nous l'a rendue. Quelqu'un se rendait à Ard Mór justement à ce moment-là, nous nous échangeons souvent des livres.

— Je me demande ce qui intéressait Donnchad dans ce traité, murmura

Fidelma.

— On ne sait pas grand-chose de Celse, si ce n'est que c'était un Grec vivant à l'époque de l'empereur romain Marc Aurèle.

À l'évidence, le bibliothécaire aimait faire étalage de son savoir :

— Il vivait donc deux siècles après la naissance de Jésus-Christ. Son œuvre maîtresse s'appelle *Logos alêthês*, « le discours véritable », et c'était un ennemi déclaré des chrétiens qu'il tentait de ridiculiser. Il stigmatisait leur soumission aveugle à la foi et leur refus de s'appuyer sur la raison.

Fidelma tressaillit. Au cours des nombreuses années où elle avait servi le christianisme et les lois des Fénéchus, elle s'était toujours sentie mal à l'aise devant les questions sans réponses. Elle se demanda quels arguments Origène avait bien pu opposer à Celse quand ce dernier avait remis en cause l'acte de foi.

— Que savez-vous du *Contre Celse* ?

— Je ne l'ai pas lu.

— Quel dommage ! soupira Eadulf. Vous n'avez jamais eu la copie de l'œuvre originale de Celse ? Si vous possédez la réfutation, il aurait semblé logique que vous disposiez de l'œuvre originale.

— Frère Donnchad partageait votre point de vue, mais nous n'avons jamais estimé utile de conserver ce genre d'ouvrage. Et frère Lugna insiste pour que nous respections cette règle. Il m'a prié de me débarrasser des écrits de ceux qui critiquent le christianisme.

— Parfois nous aiguïsons nos arguments en les confrontant à ceux dont les opinions sont contraires aux nôtres, déclara Fidelma. Quelles sont donc les thèses de Celse qui appelaient la controverse ?

— L'important, c'est de savoir qu'il avait tort, lança Donnán d'un air recueilli.

— Oui, mais comment en être certains ?

— Puisque Origène nous l'affirme !

Fidelma renonça à poursuivre une conversation sans issue.

— Donnchad a-t-il précisé pourquoi il recherchait ce livre en particulier ?

— Contrairement à son frère Cathal, il n'était pas très bavard et plutôt tourné vers l'introspection. Il préférerait sa propre compagnie ou alors celle du simple d'esprit.

— Du simple d'esprit ? répéta Eadulf, visiblement choqué.

Cela n'émut guère le bibliothécaire.

— Gáeth est un paysan qui peut à peine écrire son nom. Quand vous le rencontrerez, vous comprendrez ce que je veux dire.

Fidelma lança un regard d'avertissement à Eadulf qui ravala son indignation.

— Mais il était l'*anam chara* de Donnchad, fit-elle observer.

— Oui, avant qu'il n'accomplisse son pèlerinage. De toute façon, frère Donnchad n'avait sûrement pas besoin d'une âme sœur comme Gáeth.

— Les membres de la communauté se sont-ils inquiétés de savoir pourquoi

Donnchad était devenu aussi réservé ? s'enquit Fidelma, ignorant la remarque désobligeante de Donnán qui haussa les épaules.

— Je n'écoute jamais les commérages.

— Pourtant, il arrive parfois qu'ils mènent à la vérité.

— Certains ont évoqué les épreuves qu'il avait affrontées au cours de ses voyages. D'autres étaient d'avis qu'il s'était senti abandonné par son frère aîné quand celui-ci avait accepté le *pallium* d'une ville étrangère.

— Et vous, qu'en pensez-vous ?

— Moi ? Qu'il était un peu fou.

— Vraiment ?

— Il se méfiait de tout le monde, s'imaginait qu'on complotait contre lui ou qu'on voulait lui dérober ses affaires. Il paraît même qu'il avait fait poser une serrure à sa cellule dont lui seul avait la clé !

Le moine marqua une pause.

— À la réflexion, il n'avait peut-être pas tout à fait tort si on considère la façon dont il est mort.

— Comme vous dites, ironisa Eadulf.

— Il semblerait qu'il ait rapporté de précieux manuscrits de son périple, ainsi que des objets, poursuivit Fidelma.

Frère Donnán s'anima.

— Pour les manuscrits, j'étais impatient de les consulter. Notre bibliothèque n'aurait pas manqué de tirer avantage de ces nouvelles acquisitions.

— Mais vous ne les avez jamais vus ?

— Donnchad craignait qu'on ne les vole, ce qui explique qu'il ait voulu les garder dans son *cubiculum*.

— Et les objets ? intervint Eadulf. À qui les a-t-il donnés ?

— Il a ramené un morceau de la vraie croix, qui est maintenant dans un renfoncement derrière l'autel.

— Quoi d'autre ?

— Des cadeaux pour sa mère, lady Eithne. Par exemple une croix de très belle facture. Les pierres sont magnifiques. Quand il a apporté ses présents à la forteresse...

Il s'interrompit.

— Vous y étiez ? dit aussitôt Fidelma.

— Je m'y suis rendu à plusieurs reprises pour remettre des manuscrits à lady Eithne, avoua le bibliothécaire.

— Frère Donnchad y allait-il souvent ?

— Le château fort n'est pas très loin d'ici. Vous êtes passés devant, il est situé au bord de la route qui traverse la rivière avant de tourner vers l'abbaye, plus à l'ouest.

— Je le connais bien. Donc vous avez croisé récemment Donnchad chez sa mère ?

— Il s'était rendu chez elle le lendemain de son arrivée, au début de l'été.

Et il avait passé plusieurs jours avec elle. Je l'avais rencontré là-bas par hasard.

— Et plus récemment, avait-il revu lady Eithne ?

— Pas que je sache. Je porte souvent des livres au château.

— On aurait donc envoyé chercher sa mère quand on a commencé à comprendre qu'il allait mal ?

— Oui, tous les frères en avaient été informés. Quant à moi, c'est le maître d'œuvre qui m'avait averti. Il avait parlé à lady Eithne alors qu'elle quittait l'abbaye, quelques jours avant l'assassinat de Donnchad. Glassán est plutôt bavard.

— Hum. Nous n'allons pas vous déranger plus longtemps. Ah ! Connaissez-vous une bibliothèque qui posséderait le livre original de Celse ?

Frère Donnán prit son temps.

— Non, aucune, dit-il enfin.

— En résumé, frère Donnchad a travaillé au *scriptorium*, mais vous ignorez sur quoi. Il a cependant passé de longues heures sur le texte d'Origène.

— C'est exact.

— Et il se conduisait bizarrement les quelques jours avant son assassinat.

— Oui, chacun vous le confirmera. Cependant, il était très calme et...

— Sauf le dernier jour où il est entré ici.

Le trio se tourna vers frère Máel Eoin qui venait de se lever et refermait son livre.

— Expliquez-vous, dit Fidelma.

— J'étais là. Rappelez-vous, frère Donnán. Quand j'ai du temps libre, j'aime venir ici étudier la vie des saints dans les ouvrages qui leur sont consacrés.

— Que s'est-il passé ?

— Frère Donnchad est arrivé en hurlant, une attitude tout à fait contraire à sa discrétion habituelle.

Le gardien de l'hôtellerie des invités avait utilisé le terme de *bláedach*, inconnu d'Eadulf, pour signifier l'état d'excitation de Donnchad.

— Il était rouge de colère et criait qu'on lui avait volé quelque chose. Vous ne pouvez pas avoir oublié cet incident, frère Donnán ?

— Lui avait-on dérobé un manuscrit ? demanda Eadulf.

— Euh... non, pas un manuscrit mais un *pólaire*, balbutia le bibliothécaire. Cet épisode m'était sorti de la tête.

— Un *pólaire* ?

— Un *ceraculum*, si vous préférez.

Frère Máel Eoin acquiesça.

— Il s'agit d'une tablette en bois creuse remplie de cire sur laquelle on peut prendre des notes ou rédiger un brouillon, puis on chauffe à nouveau la cire, on la lisse et la tablette est prête à être réutilisée.

— Et il avait perdu la sienne ? s'enquit Fidelma.

— Il affirmait qu'on la lui avait volée. Je lui ai assuré qu'il ne l'avait pas

laissée ici. Je l'avais vu à plusieurs reprises la consulter lors de ses précédentes visites, alors qu'il travaillait sur le texte d'Origène. Mais il l'avait à chaque fois emportée avec lui. Je peux le jurer.

— Il est sorti en trombe, toujours tempêtant, confirma frère Donnán. Et je ne l'ai plus jamais revu.

— Quand cela s'est-il passé, exactement ? demanda Fidelma.

— Le jour de sa mort, cela aussi j'en suis certain, attesta l'hôtelier.

Fidelma se tourna vers le *scriptor*.

— Sans doute, sans doute, grommela-t-il.

— La veille, ne s'était-il pas absenté de l'abbaye toute la journée ?

— Vous avez raison, ma sœur, renchérit Máel Eoin. Et il a très bien pu oublier sa tablette là où il s'était rendu.

— Vous savez où ?

L'hôtelier secoua la tête.

— Peut-être est-il retourné voir sa mère ? avança le *scriptor*.

Fidelma coupa court à la conversation :

— Merci pour vos informations, frère Donnán, et cela vaut aussi pour vous, frère Máel Eoin. Vous nous avez tous deux beaucoup aidés.

Chapitre IX

— Frère Donnán ne nous a pas vraiment aidés, bougonna Eadulf une fois dehors. Nous ne sommes même pas en mesure de mettre un nom sur les manuscrits dont frère Donnchad craignait qu'on les vole.

— Pour l'instant, l'hypothèse que le meurtrier les convoitait demeure la seule motivation possible du crime, dit Fidelma. Et à part ça, je trouve plutôt inquiétant que frère Lugna ait pris le pas sur l'abbé pour tout ce qui touche à la direction de l'abbaye.

— En tant qu'intendant, il a tout de même un rôle important à jouer.

— Sauf que ses opinions s'opposent à celles d'Iarnla sur bien des points et entraînent la désapprobation de certains membres de la communauté, qu'il parvienne à museler mais avec quelques difficultés. Comment expliquer qu'il ait été choisi comme *rechtaire* ?

— Je trouve très contrariant qu'il ait ordonné la destruction des ouvrages païens.

Eadulf marqua une pause.

— Si on y réfléchit, frère Lugna est un suspect parfaitement crédible.

— Il est encore trop tôt pour des suppositions de ce genre, objecta Fidelma. Sans compter que Lugna ne fait pas mystère de ses idées et de ses projets. Un coupable est enclin à la dissimulation et préfère la discrétion. Évitions les spéculations hasardeuses qui ne s'appuient pas sur des éléments concrets.

C'était sa maxime favorite.

— De nombreux religieux, poursuivit-elle, pensent qu'en détruisant les œuvres précédant le christianisme ils travaillent à la glorification de la foi. Ils estiment à tort que pour éloigner les gens des idoles et les amener dans la lumière du Christ ils doivent révoquer tout ce que les Anciens ont produit. Et ils se livrent sans l'ombre d'un remords à un saccage de la mémoire.

— Les ouvrages que Donnchad s'efforçait de protéger devaient représenter une sérieuse menace s'ils ont provoqué son assassinat.

Ils furent interrompus dans leurs réflexions par un cri et un bruit sourd venant du bâtiment en construction. Des voix s'élevèrent. Apparemment, quelqu'un avait laissé tomber un objet lourd et se faisait réprimander. Eadulf aperçut une petite silhouette qui avait évité de peu la catastrophe au milieu des débris. Puis il aperçut frère Lugna qui tournait le coin de la bibliothèque.

— *Lupus in sermone*, murmura Fidelma.

« Le loup de l'histoire » signifiait en langage courant « Quand on parle du loup... »

Le *rechtaire* les salua avec sa réserve habituelle.

— Comment va votre enquête ? Vous avancez ?

— Plutôt lentement, rétorqua Fidelma.

— Lentement mais sûrement, maugréa Eadulf qui ressentait une hostilité grandissante pour l'intendant.

Frère Lugna le fixa d'un air méfiant.

— Je suis heureux de l'apprendre, lança-t-il avec une indifférence feinte.

— Frère Donnchad s'est-il plaint auprès de vous d'avoir perdu son *ceraculum* ? l'interrogea Fidelma.

Une ombre passa sur le visage du *rechtaire*.

— Oui, je me rappelle l'avoir croisé un jour qu'il sortait du *scriptorium*. Il jurait qu'on lui avait dérobé cet objet. Je lui fis remarquer qu'il s'agissait d'une accusation sérieuse, surtout s'il soupçonnait un de ses frères. Il m'a traité d'imbécile et s'est éclipsé. Cela s'est passé peu de temps avant que sa mère vienne l'entretenir de son comportement. Après cette visite, il a condamné sa porte. Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Je me demandais ce qui avait provoqué cette colère alors qu'il aurait pu sans difficultés se procurer un autre *ceraculum*.

— Je suppose qu'il avait pris des notes importantes sur cette tablette et que cette perte le contrariait. C'est une conclusion logique.

— Naturellement, dit Fidelma, comme si cette explication résolvait le problème.

Puis elle jeta un coup d'œil circulaire.

— Je vois que les travaux avancent rapidement. La nouvelle chapelle est splendide.

Eadulf s'extasia à son tour et l'intendant bomba le torse.

— Bientôt notre nom résonnera dans toute la chrétienté et on célébrera la pureté de nos enseignements.

— La pureté de vos enseignements ? s'étonna Fidelma d'une voix douce.

Frère Lugna la fixa avec intensité avant de répondre :

— La tâche qui nous attend est immense. Nous devons éliminer les habitudes néfastes qui se sont développées dans la communauté. C'est la fonction que je me suis assignée. On donne trop vite l'absolution à ceux qui n'adhèrent pas pleinement à la discipline de la foi. Ceux qui se détournent de la vérité pensent qu'ils seront immédiatement pardonnés, mais j'estime...

Il s'arrêta, réalisant qu'il en avait trop dit, les salua et s'éloigna à grands pas. Fidelma le suivit du regard d'un air rêveur.

— Cet homme ne me plaît guère, murmura Eadulf.

— Il n'est pas très aimable, en effet. Viens, nous devons partir en quête de cette « place des morts » auquel frère Gáeth aurait fait allusion. Nous allons commencer par la chapelle.

Le *daimhliag* – le terme s'appliquait aux églises en pierre – avait été édifié

avec des blocs soigneusement taillés et lissés. Comme beaucoup d'églises, il suivait un axe est-ouest, l'entrée à l'ouest, l'autel à l'est. Les moines avaient planté des arbres tout autour, essentiellement des ifs décoratifs qui formaient comme un sanctuaire autour du lieu de culte. On appelait ce bosquet *fidnemed* et il était considéré comme sacrilège de couper ses arbres. Dans les cinq royaumes, cette coutume remontait à bien avant le christianisme et ils se demandèrent si frère Lugna approuvait cette plantation.

L'église était de taille raisonnable si on la comparait à celle d'autres abbayes. Elle mesurait douze toises et demie de long sur trois de large et était coiffée d'un toit en pente douce. Près de la porte en chêne pendait une corde rattachée à une cloche que l'on actionnait pour appeler les moines à la prière. Les huisseries, pour la porte et les fenêtres surmontées d'un linteau horizontal, étaient inclinées de telle façon que le bas était plus large que le haut. De grosses pierres en relief en soulignaient les contours. Les fenêtres, longues et étroites, étaient coiffées d'un triangle et les pans du toit recouverts de tuiles plates en pierre fine.

À l'intérieur, des tapisseries retraçaient la vie de saint Carthach, dit Mo-Chuada, le fondateur de l'abbaye. À l'extrémité est se dressait l'autel en chêne sculpté, derrière lequel le prêtre célébrait la messe. Mais avec l'avènement de la liturgie romaine, il n'était pas rare que le prêtre conduise le service devant l'autel, le dos tourné à la congrégation. Il n'y avait pas de bancs, les fidèles restaient debout, alors que ce n'était pas le cas dans beaucoup d'églises que Fidelma avait visitées sur le continent.

— C'est un endroit bizarre pour y cacher quelque chose, dit Eadulf.

— D'abord, trouver les tombes des abbés, répliqua Fidelma.

Ils découvrirent qu'elles étaient sous leurs pieds. Celle du bienheureux Carthach avait été placée devant l'autel. Aucun dénivelé des dalles ne permettait de la repérer. Un symbole Chi-Ro¹ était gravé dessus, avec le simple nom de Mo-Chuada. Le cercueil avait la tête à l'ouest et les pieds à l'est, selon l'usage le plus répandu. La sépulture du second abbé de Lios Mór, l'oncle maternel de Mo-Chuada, était pareillement orientée du côté sud de la chapelle. Ils explorèrent les lieux de fond en comble. Eadulf alla même jeter un coup d'œil sous l'autel, mais ils ne trouvèrent aucun endroit où un objet aurait pu être dissimulé.

— Il ne nous reste plus qu'à demander à frère Gáeth de nous fournir des explications, soupira Eadulf.

— Tu crois vraiment qu'il nous répondra ? S'il a gardé cet épisode pour lui, c'est qu'il a ses raisons. Si nous le bousculons, il se fermera. Réfléchis un peu.

Eadulf s'empourpra sous la réprimande.

— Le problème, c'est qu'il y a deux personnes en toi ! s'écria-t-il avec véhémence.

Fidelma, qui ne l'avait encore jamais entendu lui parler sur ce ton, le fixa d'un air stupéfait.

— La personne dont je suis tombé amoureux, poursuivit Eadulf, la

compagne sensible et pleine d'humour, et la femme arrogante à la langue acérée, qui cherche l'affrontement. Celle-là est prête à condamner et à critiquer avant même d'avoir entendu les arguments de son interlocuteur. Tu me traites avec condescendance. Mes opinions sont aussi intéressantes que les tiennes et parfois même davantage. Moi, je t'écoute avec attention, même quand nous sommes en désaccord. Une fois sur deux quand je pose une question, tu estimes que c'est une remise en cause de tes compétences.

Fidelma se figea comme si elle venait de recevoir une gifle. Puis ses mâchoires se crispèrent et ses yeux lancèrent des éclairs.

— Il semblerait que nous nous approchions de la vision que tu as de moi, lança-t-elle d'une voix glaciale.

— Réfléchis à ce que je viens de te dire, maugréa Eadulf qui avait repris le contrôle de lui-même. Je ne suis pas indifférent au point de ne pas apprécier tes qualités, mais il faut que je t'avoue une chose : je suis fatigué d'être un... *idbartach*.

Ce terme signifiait « sacrifice » et il espérait qu'elle comprendrait qu'il en avait assez d'être une victime.

Alors qu'il attendait une explosion, il la vit brusquement changer de visage. Ses traits exprimaient maintenant un profond désarroi.

— Qu'est-ce que tu attends de la vie, Eadulf ? murmura-t-elle d'une voix sans timbre.

— Eh bien... la passer avec toi et notre fils Alchú. Mais je veux aussi être considéré comme quelqu'un dont les sentiments ne sont pas moins importants que les tiens.

— En me forçant à abandonner la loi pour m'enfermer dans une communauté, tu crois vraiment que nous aurions été heureux ?

— J'avais tort et je le reconnais volontiers. Mais je refuse de n'être que l'époux de Fidelma de Cashel. J'existe en dehors de toi, j'ai ma propre conception des choses et ma valeur ne dépend pas de la tienne.

— C'est vraiment ce que tu ressens ? demanda-t-elle, les sourcils froncés.

— Oui et, bien que j'aie passé de nombreuses années dans ton pays, on me considère comme un étranger. Et je dépends de ta charité pour ma subsistance.

Elle eut un sourire triste.

— Nous savions que notre vie commune ne serait pas un lit de roses. Voilà pourquoi j'avais insisté pour que nous respections la coutume du mariage à l'essai d'un an et un jour avant de prononcer nos vœux définitifs.

— Sans doute est-ce ma faute... il y avait le petit Alchú à prendre en compte, grommela Eadulf entre ses dents.

— Je suis vraiment désolée que tu aies l'impression de ne pas être traité comme tu le mériterais. J'ai mauvais caractère, j'en suis consciente, et je ne parviens pas à tenir compte des critiques quand je suis contrariée. Mais je te suis très reconnaissante d'une chose : sans tes conseils, ton intelligence et tes analyses, j'aurais échoué dans certaines des investigations que nous avons menées ensemble. Et ce grâce à ta maîtrise des lois des Fénechus. Souviens-

toi comment tu m'as défendue quand j'ai été accusée de meurtre. Qui, parmi les dirigeants de ces royaumes, t'a manqué de respect ? Mon frère et les nobles de Muman t'estiment beaucoup. L'abbé Ségdæ d'Imleach te porte aux nues, ainsi que la majorité des religieux de Muman. Même le haut roi reconnaît tes qualités.

Eadulf resta un instant silencieux.

— Je suppose, dit-il d'une voix hésitante, que j'ai parfois le sentiment de ne pas être respecté par la seule personne dont l'opinion m'importe.

Fidelma regarda au loin. Ses yeux brillaient.

— Tu m'en vois désolée. Et si je veux bien faire des efforts pour maîtriser mon tempérament trop impulsif, je ne changerai pas mes ambitions. Je t'ai souvent expliqué que mon cousin l'abbé Laisran m'avait poussée à rejoindre la communauté de Cill Dara. À l'époque, j'étais jeune et inexpérimentée, et cela m'a semblé une bonne idée, mais j'ai vite découvert que je n'étais pas faite pour la vie religieuse. Aujourd'hui, je sais que la loi et l'administration de la justice sont ma passion et je n'y renoncerais pour rien au monde.

— Regretterais-tu le temps passé avec moi comme tu regrettes le temps perdu à Cill Dara ?

— Loin de moi pareil calcul. Cela me torture de penser qu'en dépit du chemin que nous avons parcouru ensemble nous puissions décider de nous séparer. Je ne veux pas te perdre. Tu demeureras pour toujours mon *anam chara* et si tu me quittes, une part de mon âme en mourra. Mais si ma vocation est empêchée, c'est mon cœur qui saignera. Je suis la proie d'un cruel dilemme.

Eadulf, qui s'efforçait de mettre de l'ordre dans ses pensées, garda le silence.

— Qu'est-ce que tu ferais dans une communauté religieuse ? insista Fidelma.

— Je me sentirais en paix et en sécurité.

— Vraiment ?

Elle se mit à rire.

— Depuis le temps que nous sommes conviés dans des abbayes où nous exerçons nos talents, je n'ai pas été frappée par la paix et la sécurité qui y règnent.

Eadulf se surprit à sourire.

— Je parlais d'une sécurité financière.

— Ne l'as-tu pas trouvée à Cashel ? Ne fait-on pas appel à nos services dans toute l'Irlande et même au-delà ? Nous avons enquêté à Tara sur la mort du haut roi, nous nous sommes rendus à Autun, en Bourgogne, pour conseiller les religieux irlandais au concile. Aujourd'hui nous sommes à Lios Mór. On nous confie les affaires les plus intéressantes. Rappelle-toi ce que disait Horace : *Vestigia nulla retrorsum* – il ne faut jamais revenir en arrière. Dès notre retour à Cashel, nous parlerons sérieusement de notre avenir. Je te jure de tout entreprendre pour réconcilier nos aspirations, pour notre bien et celui

d'Alchú.

Eadulf se mordit la lèvre.

— J'accepte. Et laisse-moi à mon tour te citer un conseil d'Horace qui nous concerne tous les deux : *Ira furor brevis est : animum rege : qui nisi imperat.*

Fidelma posa la main sur son bras.

— Tu as raison, Eadulf. La colère est une folie temporaire qu'il faut contrôler avant qu'elle ne s'empare de nous. Et maintenant je te propose de retourner à l'hôtellerie des invités et de nous préparer pour le repas du soir.

Alors qu'elle descendait les marches de la chapelle, elle s'arrêta si brusquement qu'Eadulf la heurta.

— Je crois que tu viens de faire une excellente suggestion, s'écria-t-elle avec enthousiasme.

— Comment cela ?

— N'y a-t-il pas un proverbe qui dit que la vérité se cache dans la colère ?

— Cela m'étonnerait !

— Alors nous allons l'inventer.

Elle lui adressa le sourire espiègle qui l'avait tellement charmé quand ils s'étaient rencontrés.

— J'ai une idée...

Avant qu'elle ait eu le temps de s'expliquer, ils furent hélés par Gormán qui traversait la cour.

— Je vous cherchais !

— Que se passe-t-il ? s'enquit Fidelma, intriguée par l'excitation du jeune guerrier.

— Je viens de bavarder avec l'*echaire*, qui dirige les écuries, à propos des bâtisseurs.

— Les discours de Glassán l'autre soir ne vous avaient pas suffi ? dit Eadulf qui avait recouvré son sens de l'humour.

— Nous discussions justement de Glassán. Echen est originaire de Laighin.

— Nous l'ignorions, dit Fidelma. Mais nous sommes heureux de savoir qu'il porte un nom en harmonie avec sa fonction.

Echen signifiait « coursier ».

Gormán n'avait pas l'esprit à l'étymologie.

— Son cousin est le *táisech scuir*, l'homme en charge des écuries du roi de Laighin.

— Et alors ?

— Saviez-vous que Glassán avait été élevé au rang d'*ollamh* ?

Dans les cinq royaumes, l'*ollamh* était le niveau le plus élevé que l'on pouvait atteindre dans une profession.

— Je suis surprise qu'il ne nous en ait pas parlé. Pourtant, il s'est montré très disert sur ses mérites. Et à part ça, il n'y a rien d'étonnant à ce que l'abbaye emploie un maître d'œuvre aussi qualifié.

— Sauf qu'auparavant il était celui du roi de Laighin.

— Je croyais que les maîtres d'œuvre d'un monarque restaient en place

jusqu'à la fin de leur carrière, intervint Eadulf. Il est encore trop jeune pour songer à s'arrêter de travailler.

— C'est un peu plus compliqué que cela, le corrigea Fidelma. Normalement, un *ollamh* est au service direct du souverain et il est payé sept *cumals* par an, ce qui équivaut à vingt et une vaches laitières. Cependant, il lui est permis d'exercer son art pour des commandes extérieures. Il a probablement accepté la proposition de l'abbaye en plus de son engagement auprès du roi. Mais je suis tout de même surprise qu'il ne soit pas resté à Laighin et qu'il soit venu à Muman.

Gormán secoua la tête.

— Vous avez tort, lady, et frère Eadulf a posé une bonne question. Après avoir partagé un flacon de *korma* avec frère Echen, il s'est montré très loquace. Et il tient l'histoire que je vais vous conter de son frère, qui sert le roi de Laighin.

— Ne nous faites pas languir ! s'énerva Fidelma.

Puis elle croisa le regard d'Eadulf, fit la grimace et ajouta :

— Excusez-moi, mais je meurs d'impatience.

— Figurez-vous qu'il y a quelques années Glassán a été congédié et, depuis, il est en disgrâce à la cour du souverain. On l'avait prié de mettre au point un projet d'hôtellerie à la forteresse d'un ami du roi. Il devait également surveiller les travaux. La construction était défectueuse et le toit s'est effondré, tuant plusieurs personnes dont un des artisans.

Eadulf émit un sifflement silencieux et se retourna d'un air anxieux vers la chapelle.

— Et ensuite, que s'est-il passé ? s'enquit Fidelma.

— Il a été présenté devant le brehon du roi et il a été prouvé qu'il avait mal surveillé les travaux, confiés à un assistant. Les soutènements trop faibles et les appuis mal répartis ont provoqué la catastrophe.

— Que stipulait le jugement ?

— Son assistant a dû s'acquitter auprès des familles endeuillées du prix de l'honneur des personnes ayant péri. Quant à Glassán, il a payé de fortes amendes au souverain et a été destitué de son rang d'*ollamh*.

— Et on l'emploie à l'abbaye ? s'écria Eadulf, effaré.

— Votre ami, frère Echen, sait-il comment il a été enrôlé ici ? s'enquit Fidelma.

— Oui, à l'invitation de frère Lugna.

— Echen a-t-il rapporté à l'abbé Iarnla ce qu'il savait de Glassán ?

— Non, pas à l'abbé, mais à l'intendant qui est en charge des chantiers. Frère Lugna lui a dit de tenir sa langue, car Glassán avait payé les réparations auxquelles il avait été condamné.

— Il n'a pas tort. Aux yeux de la loi, quand une personne a purgé sa peine, elle est libre de reprendre sa vie là où elle l'a laissée. Mais une chose m'intrigue. Quelle défense Glassán a-t-il présentée au procès ?

— D'après Echen, c'est justement sa plaidoirie qui lui a valu d'être

lourdement condamné par le brehon. Il a essayé de rejeter le blâme sur son assistant alors qu'il avait mal supervisé les différentes étapes de la construction. Il avait mis en route plusieurs édifices dans d'autres parties du royaume et, à l'évidence, il ne pouvait pas être à la fois au four et au moulin.

— Moi, je l'aurais également chargé de s'acquitter du prix de l'honneur des personnes décédées. Le brehon a été trop indulgent avec lui. Et je ne parviens pas à comprendre qu'Iarnla et Lugna lui fassent confiance pour une entreprise aussi vaste que la reconstruction de l'abbaye.

— Quand ce désastre a-t-il eu lieu ? s'enquit Eadulf.

— Il y a une dizaine d'années.

— Cela ne date pas d'hier, réfléchit Fidelma. Et Glassán a commencé à travailler ici il y a deux ou trois ans, peu de temps après l'arrivée de frère Lugna qui venait directement de Rome.

— Comment frère Lugna a-t-il fait sa connaissance ? se demanda Eadulf d'un air songeur.

Gormán sourit.

— Ça, je peux vous le dire. Toujours d'après frère Echen, Glassán serait parti en exil dans le Connacht où il a repris ses activités.

— Frère Lugna vient lui aussi du Connacht.

— Glassán s'était apparemment spécialisé dans les réserves souterraines. Il était devenu un maître des *uamairecht*, des caves.

Soudain, Fidelma se mit à courir vers la chapelle.

— J'ai oublié quelque chose ! cria-t-elle à Eadulf par-dessus son épaule.

Eadulf, après un regard méfiant au toit de la petite église, se décida à la suivre et Gormán leur emboîta le pas.

— Quelqu'un peut-il m'expliquer ce que j'ai dit de si extraordinaire ? grommela-t-il d'une voix plaintive.

— Je cherche des catacombes dont l'entrée serait cachée, expliqua Fidelma.

Ses attentes furent déçues. Aucune dalle ne sonnait creux et aucune porte secrète n'ouvrait sur des cryptes. La « place des morts » ne se trouvait certainement pas ici.

Quand le trio se retrouva dehors, elle leva les yeux vers le ciel d'un air maussade.

— Nous avons tout juste le temps de nous préparer pour le repas du soir.

Elle s'éloigna en direction de l'hôtellerie des invités avec Eadulf tandis que Gormán, qui les suivait du regard, tentait en vain de comprendre quelle mouche les avait piqués.

1- Un des premiers signes cruciformes utilisés par les chrétiens. Superposition des deux premières lettres du mot « Christ » en grec.

Chapitre X

Eadulf frappa à la porte. Fidelma vint lui ouvrir et il resta figé sur le seuil.

Elle ne portait pas ses vêtements ordinaires mais les atours de fille et sœur d'un roi de Muman, qu'elle était légalement autorisée à revêtir. Eadulf ne l'avait pas revue habillée ainsi depuis qu'elle avait plaidé devant les Airechtais, la grande assemblée du haut roi à Tara l'année précédente. Il trouva cette tenue plutôt étrange pour une religieuse invitée dans une abbaye.

Elle arborait une robe serrée à la taille, en satin d'un bleu profond tissé au fil d'or de motifs élaborés. La jupe aérienne tombait jusqu'aux chevilles. Les manches ajustées bouillonnaient à partir du coude – cette coupe s'appelait le *lamfhoss*. Par-dessus la robe elle avait passé une courte tunique sans manches, l'*inar*. Un *lummon*, une cape en satin rouge bordée de fourrure de blaireau, était accrochée à son épaule gauche par une broche ronde en argent sertie de pierres semi-précieuses. Et elle avait chaussé des sandales cousues de perles de verre coloré, les *mael-assa*.

Des bracelets assortis cliquetaient à ses poignets et un torque d'or enserrait son cou. Il proclamait sa position royale et aussi qu'elle appartenait au Nasc Niadh, l'élite des gardes des Eóghanacht de Muman. Le cercle d'argent posé sur sa chevelure rousse était incrusté de deux émeraudes du pays des Corco Duibhne, à l'ouest du royaume, et d'un rubis d'une eau très pure. Ce serre-tête retenait un voile en soie ou *conniul* qui indiquait son statut de femme mariée.

— Est-ce bien raisonnable ? murmura Eadulf.

Fidelma arborait son air espiègle.

— J'ai besoin de prouver quelque chose. Ne crains rien, Eadulf, je sais ce que je fais. Et maintenant, donne-moi ton bras : j'ai comme l'impression que je vais avoir besoin de ton appui.

Eadulf, qui portait sa robe de bure habituelle, s'exécuta en soupirant.

Le *bruigad*, frère Máel Eoin, les attendait avec Gormán devant le réfectoire. Il ouvrit de grands yeux tandis que le jeune guerrier se redressait avec un large sourire.

— Cela fait plaisir de voir une Eóghanacht affirmer son rang.

Il précéda Fidelma et Eadulf qu'il conduisit jusqu'à la table qui leur avait été assignée. Tandis qu'ils passaient dans les travées, le silence se fit et des murmures s'élevèrent. Quant à Glassán et à Saor, déjà assis, ils étaient bouche bée. C'est alors qu'une voix aiguë s'éleva de la table de l'abbé.

— Ceci est un affront ! Un sacrilège !

Fidelma se tourna posément vers frère Lugna, qui avait bondi sur ses pieds, cramoisi et tremblant de rage.

— Un sacrilège, frère Lugna ? lança Fidelma d'une voix coupante.

— Comment osez-vous vous présenter au *refectorium* dans ces... ces vêtements dégradants ?

— Vous vous permettez d'insulter les Eóghanacht ? Vous êtes resté trop longtemps à Rome, frère Lugna. Vous oubliez que vous êtes maintenant dans le royaume de Muman et en présence d'une princesse du sang.

— Qu'est-ce que vous dites ? répliqua l'intendant, interloqué.

— Je suis Fidelma de Cashel, sœur du roi Colgú, roi de Muman, lança Fidelma du ton hautain et méprisant dont elle savait user en cas de nécessité. Votre abbé, Iarnla, qui commande en ces lieux, n'a-t-il pas requis mes services ? Ne suis-je pas une invitée d'honneur dans cette abbaye qui fait partie du royaume de mon frère, dois-je vous le rappeler ? Il est l'autorité suprême qui s'exerce sur les chefs, les nobles, les abbés et les évêques de ce pays. Je suis ici en tant que *dálaigh*, venue enquêter sur une affaire de meurtre au nom du roi. Si l'abbé Iarnla désire me congédier, qu'il le fasse, et j'instruirai le monarque et ses conseillers de cette insulte.

— Il y a des règles dans cette abbaye...

— ... comme partout, dont la communauté décide et qui ne lui sont pas imposées.

— Nous parlons des règles régissant l'habit des religieux, éructa frère Lugna. Que vous entriez ici revêtue... de ces... de cette tenue outrageante...

— Vous avez des objections à mes vêtements qui me signalent comme étant un *dálaigh* et la sœur de votre roi ?

— En tant que religieuse vous êtes soumise aux édits de l'Église.

— Je vous l'accorde. Et les édits sur ma robe sont très clairs. Le Saint-Père a écrit aux évêques de Vienne et de Narbonne que les religieux se distinguaient par leurs croyances et leurs prières, non par leurs vêtements. L'important, c'est de mener une vie pieuse.

Frère Lugna fronça les sourcils.

— Quel est le Saint-Père qui a prononcé de telles paroles ?

— Célestin, le premier du nom.

— Célestin ? hurla Lugna comme si elle avait prononcé une obscénité. Il n'avait aucun droit au trône de saint Pierre. Sans les manigances de l'impératrice Galla Placidia, il n'aurait jamais été élu évêque de Rome. Il a persécuté des membres de la vraie foi parce qu'ils avaient des idées contraires aux siennes.

Dans le *refectorium*, on aurait entendu une mouche voler tandis que les frères essayaient de comprendre de quoi il retournait.

— Ceux qu'il considérait comme hérétiques le sont toujours aux yeux de l'Église, rétorqua Fidelma.

Frère Lugna se rassit brusquement sur son siège, pâle de colère. Les

murmures s'amplifièrent. Fidelma avait à l'évidence marqué un point, mais personne n'avait compris lequel.

L'abbé Iarnla se leva et frappa le sol du bâton de sa fonction.

— *Tacet !* Taisez-vous ! ordonna-t-il. Nous sommes au *praintech*.

Il se reprit.

— Je veux dire au *refectorium* où nous nous rassemblons pour rassasier nos corps, de même que dans la chapelle nous nous réunissons pour nourrir nos âmes. Ce n'est pas un endroit pour les débats théologiques.

— Considérant les objections soulevées par votre intendant, dit Fidelma, maintenez-vous la requête que vous avez envoyée au roi ou désirez-vous que je retourne à Cashel ?

L'abbé Iarnla jeta un rapide coup d'œil à son *rechtaire* avant de répondre :

— Vous et vos compagnons êtes naturellement les bienvenus. J'ai sollicité votre présence par l'intermédiaire du roi et de ses conseillers, auxquels j'ai adressé une supplique en bonne et due forme. Mais à l'avenir, je vous prierai instamment de composer avec les règles de notre communauté.

Fidelma s'inclina.

— Je ferai de mon mieux. Et je vous propose d'en discuter après le repas, dans vos appartements, en présence bien sûr de votre intendant.

Avant que l'abbé ait pu répondre, elle s'assit, imitée par ses compagnons. Maintenant, les conversations allaient bon train. Glassán et Saor semblaient nerveux.

— Vous êtes vraiment la sœur du roi Colgú ? bégaya Glassán. La Fidelma de Cashel à qui on attribue tant de hauts faits ?

— C'est bien elle, annonça fièrement Gormán. Et vous avez sûrement entendu parler de son compagnon, Eadulf de Seaxmund's Ham.

— Je savais seulement qu'une avocate des cours de justice devait mener des investigations sur la mort d'un moine, confessa le maître d'œuvre.

— C'est sans importance, dit Fidelma qui n'en pensait pas un mot.

Son entrée théâtrale, dont elle espérait qu'elle porterait ses fruits, avait déjà confirmé certains des soupçons qu'elle entretenait à l'égard de frère Lugna.

Glassán semblait distrait. Il ne mangeait rien. Puis il repoussa son assiette et fit un signe à son assistant.

— Excusez-nous, grommela-t-il, mais nous devons aller vérifier quelque chose avant la tombée de la nuit.

Saor le suivit à regret après avoir attrapé une part de fromage et un morceau de pain.

Gormán se mit à rire.

— Quel dommage qu'on ne lui ait pas annoncé qui vous étiez le premier soir, lady ! Sans doute nous aurait-il épargné le récit de ses exploits. Apparemment, depuis ses mésaventures avec le roi de Laighin, il n'apprécie guère la fréquentation des têtes couronnées et de leur famille.

— Hum ! Mais n'oubliez pas, Gormán, qu'on peut apprendre bien des choses au contact des personnes ennuyeuses.

Eadulf se racla la gorge.

— Et à ce propos, je ne suis pas certain d'avoir saisi l'enjeu de cette joute verbale avec frère Lugna. Tout ce que tu as réussi à prouver, c'est que l'abbé Iarnla est une marionnette entre les mains de son *rechtaire*.

— L'abbé a parfois des sursauts d'autorité, et il ne reste plus qu'à espérer qu'il n'est pas totalement sous le contrôle de son intendant.

— Mais à quoi rime cette tenue ? Tu as agi ainsi dans le seul but de remettre Lugna à sa place ?

— Disons plutôt que je cherchais la confirmation de certaines suspicions, répondit-elle en se servant de la soupe de légumes.

— Et ?

— Et je sais maintenant qu'il appartient à une secte hérétique. Mais pour l'instant, je garderai pour moi les détails de cette découverte. En tout cas, Lugna est un fanatique qui ne tolère aucune contradiction.

— Je déteste cet homme, souffla Eadulf. Je persiste : on devrait le considérer comme un suspect.

— Suspect ou pas, il occupe ici un poste important. Et il va falloir qu'il se prononce clairement sur les libertés qu'il nous accorde.

Après la bénédiction du repas par l'abbé, Gormán se pencha vers Fidelma.

— Je viens avec vous chez Iarnla, lady ?

Il tapota sa ceinture, là où aurait dû être accrochée son épée.

Fidelma feignit l'indignation.

— Dieu du ciel, surtout pas ! Je n'ai pas l'intention de déclarer la guerre, juste d'engager une discussion diplomatique.

— Je ne vois rien de diplomatique dans la façon dont le *rechtaire* s'est adressé à vous, grommela Gormán.

— Ne vous inquiétez pas, Eadulf sera avec moi.

Eadulf se garda bien de poser des questions. Il préférerait se laisser porter par les événements plutôt que révéler qu'il ignorait les projets de son épouse.

Quand le couple quitta le *refectorium*, l'abbé et son *rechtaire* avaient disparu. Dehors, ils tombèrent sur frère Máel Eoin qui se dissimulait dans l'ombre. L'hôtelier s'avança vers eux et ils le reconnurent à la lumière de la lanterne suspendue au-dessus de la porte. Il posa un doigt sur ses lèvres et les attira à l'écart.

— Je voulais juste vous prévenir, murmura-t-il. Frère Lugna est une personne dangereuse. Ce soir, vous vous êtes fait un ennemi, lady. Vous l'avez obligé à reculer devant la congrégation, dont il sait qu'elle ne l'apprécie guère.

Fidelma posa la main sur son bras.

— Ne vous inquiétez pas, frère Máel Eoin. Nous sommes conscients que frère Lugna n'est pas exactement un enfant de chœur.

— Avant qu'il arrive à l'abbaye avec ses idées bizarres, l'abbé était un homme fort et indépendant. Maintenant, chaque fois qu'on l'interroge sur un point précis, Lugna répond à sa place que c'est comme ça à Rome, le centre

de la foi où réside le Saint-Père. Au début, Lugna a persuadé un bon nombre de moines du bien-fondé de ses réformes, ce qui lui a permis d'accéder à la fonction d'intendant de la communauté. Après, tout a changé.

— Ces changements n'ont pas été appréciés ?

— Ils ont bouleversé une bonne partie d'entre nous et c'est triste de voir comment frère Lugna a usurpé la position de l'abbé Iarnla. L'abbé est incapable de s'opposer à lui.

— Connaissez-vous la raison de cette attitude ? s'enquit Eadulf.

— C'est comme si Lugna exerçait un pouvoir incompréhensible sur lui. J'ignore de quoi il s'agit, mais faites bien attention, lady.

Sur ces mots, l'hôtelier s'éclipsa.

Quand ils frappèrent à la porte des appartements de l'abbé, il les pria d'entrer et ils le trouvèrent assis dans son fauteuil habituel tandis que frère Lugna se tenait debout près de lui et légèrement en retrait.

— Que signifiait votre discours au réfectoire, Fidelma ? demanda aussitôt l'abbé. Je n'ai rien compris.

— Ce qui n'est pas le cas de votre *rechtaire*, répliqua Fidelma.

Lugna se balançait d'un pied sur l'autre sans rien dire.

Quand il leva les yeux sur lui, l'abbé semblait avoir récupéré un peu de son autorité.

— Eh bien, expliquez-vous, frère Lugna.

Comme l'intendant demeurait silencieux, Fidelma prit la parole.

— À mon arrivée ici, frère Lugna a eu l'honnêteté de me prévenir qu'il n'appréciait guère ma présence. Il estimait que l'affaire qui nous préoccupe trouverait sa solution grâce aux membres de la communauté.

— Effectivement, grommela Lugna.

— Mais quand l'abbé a rejeté vos objections et a insisté pour que je mène les investigations, vous auriez dû vous plier à sa décision.

— D'ailleurs, je vous confirme que vous avez ici toute autorité pour exercer votre fonction, renchérit l'abbé.

— Je ne pense pas que frère Lugna partage votre point de vue, lança Fidelma en fixant l'intendant droit dans les yeux.

— Lugna ? dit l'abbé.

L'autre demeura muet.

— Ce qu'il a du mal à expliquer, poursuivit Fidelma, c'est pourquoi il a donné la consigne à ceux que je voulais interroger de ne pas coopérer avec moi. Car il leur a bien précisé d'en dire le moins possible.

Lugna releva le menton.

— Je suppose que c'est le simple d'esprit qui vous a raconté cette histoire, ironisa-t-il.

— Si vous vous référez à frère Gáeth, alors vous vous trompez, sans compter qu'il n'a rien d'un simple d'esprit. Et je serais fâchée qu'il subisse un quelconque châtiment à cause de vos soupçons.

— Personne n'a jamais eu l'intention de punir Gáeth, voyons ! s'écria

l'abbé.

Il marqua une pause.

— Frère Lugna, est-il vrai que vous avez exigé de nos frères qu'ils refusent d'aider Fidelma ?

Comme l'intendant hésitait, Fidelma le devança.

— La façon dont le médecin a répondu à mes questions était assez extraordinaire. Un médecin s'efforçant de ne fournir aucun renseignement à un *dálaigh* des cours de justice, je n'en avais encore jamais rencontré. J'ai découvert qu'on lui avait dicté sa conduite.

— Pourquoi cela, frère Lugna ? insista l'abbé.

L'intendant haussa les épaules.

— Mes opinions n'ont pas changé depuis que vous avez négligé mes conseils, lança-t-il d'un air de défi. Cela me déplaît que des étrangers viennent fouiller dans les affaires de l'abbaye.

— Ce monastère n'est pas indépendant du royaume, fit observer Eadulf. Il doit se conformer à ses lois.

— Qu'en savez-vous, Saxon ?

— Mon mari, Eadulf de Seaxmund's Ham, est un des plus proches conseillers du roi, répliqua Fidelma. Et sa remarque est des plus pertinentes.

— De nombreuses abbayes ont adopté les pénitentiels et réclament le droit d'édicter leurs propres règles.

— Encore les pénitentiels ? s'énerva Eadulf. Ils ne sont pas en usage ici.

— Les religieux ne devraient pas être autorisés à se marier, rétorqua l'intendant.

— Aucune règle ne leur impose le célibat. Pas même à Rome.

— Pas encore.

— Cela signifierait le rejet de notre condition humaine, voulue par Dieu. Et ce serait une insulte à la création que nous devons nous efforcer d'accepter dans la joie.

Fidelma sourit.

— Je te l'accorde. Mais laissons les querelles théologiques et concentrons-nous sur la justice, dont je suis la représentante. Il existe différents types d'amendes pour ceux qui font entrave à la loi devant un *dálaigh* chargé d'enquêter sur un meurtre, frère Lugna.

Elle se tourna vers l'abbé.

— Peut-être frère Lugna n'avait-il pas saisi que d'après le texte des *Din Techtugad*, une personne qui dissimule des preuves, porte un faux témoignage ou persuade d'autres personnes de le faire perd son prix de l'honneur. Bien sûr, si frère Lugna parvient à convaincre un brehon qu'il a agi en toute bonne foi, les amendes seront divisées par deux. Même chose pour son prix de l'honneur.

Frère Lugna pinça les lèvres et lui adressa un regard mauvais. Quant à l'abbé Iarnla, il leva les mains en un geste d'impuissance.

— Si frère Lugna est coupable de ce dont vous l'accusez, il a sûrement agi

en ignorant les sanctions auxquelles il s'exposait.

— Je n'en doute pas. Nul ne serait assez stupide pour mettre sciemment son prix de l'honneur en péril. Cependant, dans la mesure où il s'est opposé aux ordres de son abbé, il devrait faire l'objet de mesures disciplinaires en accord avec les règles de l'abbaye. Il s'est persuadé qu'il était au-dessus des lois, du royaume et de son ordre. Et maintenant, je serais reconnaissante à frère Lugna de nous accompagner, moi et frère Eadulf, jusqu'à l'hôtellerie des invités.

— Pourquoi ? demanda l'intendant, les sourcils froncés.

— Parce que je vous le demande, susurra Fidelma d'une voix mielleuse.

Ils laissèrent derrière eux un abbé Iarnla consterné.

Grâce à la lune, ils n'avaient pas besoin de lanterne pour traverser la cour pavée.

— C'est un charmant vieil homme, murmura Fidelma alors qu'ils passaient devant la fontaine.

Elle s'arrêta.

— Je n'aimerais pas le contrarier outre mesure avec ces investigations sur l'assassinat de frère Donnchad. Afin de l'épargner et maintenant que ma position a été confirmée, je serais heureuse de pouvoir compter sur votre collaboration pleine et entière.

Frère Lugna poussa un profond soupir.

— Plus vite cette affaire sera résolue, mieux cela vaudra.

— Qu'est-ce qui vous a amené à choisir Glassán comme maître d'œuvre ?

La question prit l'intendant par surprise et il se raidit.

— Il était maître d'œuvre dans mon pays, le Connacht, répondit-il.

— Ah bon ? Je croyais qu'il venait de Laighin ?

Il y eut un silence embarrassé.

— Qu'est-ce que vous voulez, Fidelma de Cashel ?

C'était la première fois qu'il reconnaissait le rang de la jeune femme.

— Moi ? Accomplir la mission dont mon frère m'a chargée, rien de plus.

— Je ne vous en empêcherai pas.

— Et vous aviserez les autres de faire de même ?

— Oui, car j'ai hâte qu'on en finisse.

— Parfait. Il y a des siècles de cela, dans un pays étranger, il y avait un érudit qui avait des idées bien arrêtées et ne supportait pas la contradiction. Comme son supérieur n'était pas toujours d'accord avec lui, il tenta de le renverser pour prendre sa place. Mais son supérieur représentait la majorité et c'est l'érudit qui fut chassé. On dénonça son orientation, considérée comme hérétique, et on mit au point des sanctions pour ceux qui s'aviseraient de le suivre et tenteraient d'imposer leurs opinions aux autres.

Dans la semi-obscurité, frère Lugna la regardait comme un chasseur guettant sa proie.

La malignité que dégageait cet homme donnait le frisson, songea Eadulf.

— Pardonnez-moi d'avoir essayé d'entraver votre enquête, lady, dit le *rectaire*.

Puis il ajouta :

— De nombreux chemins mènent à la foi et chacun est autorisé à chercher le sien.

— C'est exactement ce que je pense. Nous devrions nous montrer plus tolérants. La conformité de pensée mène à la stérilité.

— Autre chose ?

— Non, vous pouvez disposer.

Frère Lugna s'éloigna, les abandonnant au milieu de la cour.

— Je ne lui fais aucune confiance, murmura Eadulf tandis qu'ils rejoignaient l'hôtellerie. Ce qu'il a voulu dire, c'est plus tôt vous quitterez l'abbaye, mieux ça vaudra.

— Je crois qu'aujourd'hui nous avons tout de même accompli quelques progrès.

Arrivée devant sa porte, elle lui souhaita une bonne nuit.

Eadulf ne pouvait pas dormir. Il réfléchissait aux disputes avec son épouse au cours de ces dernières semaines. Qu'avait dit Énée en abandonnant Didon, la reine de Carthage ? *Varium et mutabile semper femine*. La femme est inconstante et toujours elle varie. Fidelma n'était pas vraiment capricieuse, mais elle manquait de tolérance non seulement envers les défauts des autres mais aussi envers les siens propres. Il avait eu le temps de s'en rendre compte. Ses critiques acerbes suscitaient chez lui la colère et la frustration.

Elle avait eu raison en lui demandant ce qu'il voulait. Il désirait vivre auprès d'elle et d'Alchú, bien sûr, mais il s'était montré maladroit en exigeant que sa femme et son fils le rejoignent dans une communauté religieuse. Pensait-il vraiment que cela leur assurerait à tous trois la sécurité et leur épargnerait les tourments de l'existence ? Ou était-ce un moyen de s'affirmer ? Quand il était jeune, dans son village de Seaxmund's Ham, il avait croisé la route d'un missionnaire du nom de Fursa. Fursa l'avait persuadé de l'accompagner jusqu'en Irlande et là, il avait étudié dans la grande abbaye de Tuaim Brecaïn, fondée par Bricin, où on enseignait la médecine, la poésie et le droit.

Eadulf était arrivé longtemps après la mort de Bricin. Cennfaeladh dirigeait alors l'école de médecine. Jeune guerrier, il s'était battu à la bataille de Magh Rath où il avait été gravement blessé à la tête. On l'avait conduit à l'école médicale de Bricin où on l'avait trépané. Cette opération était courante chez les Gaulois, les Britons et les habitants des cinq royaumes. Après son complet rétablissement, Cennfaeladh s'était consacré aux études et avait fini à la tête du collège.

C'est lui qui avait appris le celte d'Éireann à Eadulf. Puis il l'avait poussé à poursuivre ses études à Rome. Là, on l'avait envoyé au grand concile de l'abbaye de sainte Hilda à Streonshalh, en Northumbrie, où il avait rencontré Fidelma. Ensuite, il était retourné à Rome et avait voyagé dans le royaume de Dyfed, en Bourgogne, en Francie, en Gaule et en petite Bretagne.

On ne pouvait pas l'accuser d'avoir fui le monde. Peut-être était-il passagèrement fatigué de voyager. Et maintenant il se retrouvait dans cette abbaye peu accueillante, qu'il avait brièvement visitée auparavant. À l'époque, les édifices étaient en bois. Les nouveaux bâtiments...

Il s'assit sur son lit. Voilà ce qui le tourmentait. L'échelle et le jeune garçon... comment s'appelait-il déjà ? Gúasach. Fidelma n'avait pas donné suite à l'idée que l'enfant aurait pu accéder à la cellule de Donnchad grâce à l'échelle sur le chantier. Cela semblait pourtant une excellente réponse à l'énigme qui les préoccupait. Et ce ne serait pas la première fois qu'un enfant de cet âge aurait tué quelqu'un. Fidelma disait toujours que la réponse la plus évidente, même déplaisante, était souvent la bonne.

Eadulf se leva. Il allait jeter un coup d'œil à l'échelle posée près du nouvel édifice. Était-elle assez longue pour atteindre le *cubiculum* de frère Donnchad ? Inutile d'attendre que le soleil se lève. Il ne voulait pas que Fidelma sache que, sur ce point précis, il doutait de sa perspicacité.

Il alluma la chandelle sur sa table de chevet avec son *tenlachteined*, sa boîte à amadou qui contenait aussi une pierre à silex et un morceau de fer. Avec les années, Eadulf était devenu un expert du *tenlam* ou « feu à la main », comme on l'appelait : c'est Gormán qui l'avait initié. Les guerriers maîtrisaient très bien ce procédé. Eadulf enfila sa robe et ses sandales et se rendit dans la cour. L'abbaye était enveloppée d'ombre et de silence. Ici et là, des lanternes brûlaient devant la porte des principaux bâtiments.

Eadulf se repéra tant bien que mal grâce à sa lanterne car la lune était cachée par les nuages. Le bruit de ses pas était étouffé par le murmure de la fontaine. Le monastère et ses occupants semblaient dormir à poings fermés. Un loup hurla au loin. Alors qu'il passait devant la bibliothèque, les nuages s'écartèrent et la lune apparut, diffusant une lumière éthérée. Les murs de pierre du bâtiment en construction s'élevaient jusqu'aux premières fenêtres dont les linteaux n'avaient pas encore été posés, contrairement à celui de la porte, qui formait un angle bizarre.

Eadulf écouta. Il crut avoir perçu un bruit, mais ce n'était qu'une chouette perchée dans les charpentes.

Il regarda autour de lui pour tenter de localiser l'échelle. Ne la voyant pas, il s'avança vers la porte et entendit le crissement d'une pierre qu'on déplaçait. Il leva sa lanterne. Derrière lui, quelqu'un expira bruyamment et quelque chose le frappa dans le dos avec violence. La lampe lui échappa et il tomba la tête la première sur un objet dur. Une lumière vive l'éblouit et ce fut le noir complet.

Chapitre XI

Quand Eadulf reprit conscience, sa tête le lançait. Il faisait jour et il était étendu sur un lit.

— Comment vous sentez-vous ?

Il passa la langue sur ses lèvres sèches.

— Comme si le ciel m'était tombé dessus, coassa-t-il.

— Vous savez qui vous êtes ?

— Eadulf de Seaxmund's Ham.

— Et moi, qui suis-je ?

Il fixa l'homme penché sur lui et réussit à distinguer les traits de son visage.

— Le médecin, frère Seachlann.

— Parfait. Buvez ceci, après vous vous sentirez mieux.

— Où suis-je ? demanda Eadulf en se redressant sur un coude.

Il n'était pas dans l'hôtellerie des invités, cet endroit dégageait une forte odeur de simples et de potions.

— Au *bróinbherg*, le petit hôpital de l'abbaye.

Ce terme signifiait « la maison des chagrins ».

— Pourquoi suis-je ici ?

— Vous posez trop de questions. Allons, buvez, cela calmera votre mal de tête.

— Qu'est-ce que c'est ?

Frère Seachlann fronça les sourcils, puis se détendit.

— Ah, j'oubliais que vous aviez étudié à Tuaim Breacain. C'est un *deoch suain*, pour vous faire dormir, une infusion de valériane, de menthe sauvage et de romarin.

Eadulf but à la coupe que lui tendait le médecin.

En se rallongeant, il porta la main à sa tête qui avait été bandée. Le médecin, qui s'était assis sur le lit, se redressa.

— Que m'est-il arrivé ? murmura Eadulf.

— J'ai préparé une pâte de racines de consoude que j'ai étalée sur votre blessure. Dans quelques jours il n'y paraîtra plus.

— Mais...

— C'est moi qui vous ai transporté jusqu'ici.

À cet instant, la porte s'ouvrit en coup de vent et Fidelma entra, le visage marqué par l'inquiétude.

— Je viens d'apprendre ce qui s'était passé. Comment te sens-tu ?
— *Non omnis moriar*, répondit-il avec un petit sourire, je ne suis pas encore tout à fait mort.

Fidelma poussa une exclamation agacée.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter. Que t'est-il arrivé ?

— Justement, cela m'intrigue.

Frère Seachlann reposa la coupe sur une table.

— Cela se résume à peu de chose. Tard hier soir, je longeais l'édifice en construction quand j'ai entendu un gémissement. Je me suis dirigé vers la plainte, ma lanterne à la main, et j'ai trébuché sur frère Eadulf. Il y avait du sang sur son front et j'ai constaté qu'il avait perdu connaissance, sans doute à la suite d'une chute. J'ai tout d'abord vérifié qu'il n'avait rien de cassé, puis je l'ai porté jusqu'ici pour le soigner. Au petit matin, j'ai envoyé un message à frère Máel Eoin afin qu'il vous prévienne.

Eadulf avait fermé les yeux mais sa respiration était régulière, et le médecin s'employa à rassurer Fidelma.

— C'est l'infusion que je lui ai donnée qui fait son effet. Quand il se réveillera, son mal de tête devrait avoir disparu.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas avertie plus tôt ? Eadulf a passé toute la nuit ici ?

— Je ne voulais pas le laisser seul, au cas où il y aurait eu des complications. Il a repris conscience il y a quelques minutes. Et puis, à quoi bon vous réveiller ? Vous n'auriez rien pu faire.

Fidelma acquiesça tout en regrettant d'être obligée d'attendre avant de questionner Eadulf. Cela ne lui ressemblait pas d'aller se promener à une heure pareille sans l'en informer. Et il n'était pas du genre à perdre bêtement l'équilibre.

À cet instant, Gormán fit une entrée précipitée.

— Je viens d'apprendre...

Son regard se fixa sur Eadulf.

— Il n'est pas...

Fidelma se tourna vers le médecin.

— Vous êtes sûr qu'il est hors de danger ?

Frère Seachlann haussa les épaules.

— Un médecin trop sûr de lui devrait inspirer la méfiance. Je jurerais cependant qu'il s'en sortira avec quelques contusions et une blessure peu profonde à la tête.

— Eh bien, si Gormán reste avec lui, peut-être pourriez-vous me montrer l'endroit où vous l'avez trouvé ?

Le médecin parut étonné.

— Pour quoi faire ?

— Pour ma propre satisfaction.

Frère Seachlann la mena jusqu'au chantier, où quelques hommes déjà au travail les observèrent avec curiosité. Il désigna un morceau de bois de

charpente, non loin d'un linteau en pierre qui allait bientôt être hissé sur des colonnes de part et d'autre d'une porte.

Fidelma inspecta le bois, repéra une tache sombre, y frotta son doigt et le porta à sa bouche.

— Du sang séché, murmura-t-elle. Eadulf a dû heurter cette poutre en tombant.

— À mon avis, il a trébuché, dit le médecin.

— En tout cas, il n'est certainement pas allé se cogner de son plein gré !

— Faites attention !

Ils se retournèrent, et virent Glassán qui s'avavançait vers eux accompagné de Saor, son assistant.

— C'est dangereux de se promener par ici !

— On s'en est déjà rendu compte, ironisa Fidelma.

Glassán baissa les yeux.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Saor ? Ce linteau était en place quand vous avez fini le travail hier au soir.

Saor semblait mal à l'aise.

— Sans doute était-il mal assuré...

— Même s'il était en place, il suffisait de le pousser pour le déloger, fit remarquer Fidelma en étudiant les colonnes.

— Comment cela ? s'écria Glassán.

— Il a pu tomber tout seul, suggéra Saor.

— Il semblerait que frère Eadulf se soit blessé en tombant, peut-être sur cette pierre, là, près de vous, dit le médecin.

Glassán ouvrit de grands yeux.

— Frère Seachlann a découvert frère Eadulf inconscient hier au soir, expliqua Fidelma.

Glassán pâlit, serra les mâchoires, et se tourna vers Saor.

— Veillez à ce que ce linteau soit correctement fixé.

Puis il revint à Fidelma.

— Comment va votre époux, lady ?

— Bien, répondit le médecin. Il a juste une estafilade au front et une forte migraine. Et maintenant, j'aimerais retourner au chevet de mon patient.

Fidelma le congédia d'un geste de la main.

— Que faisait frère Eadulf, ici, en pleine nuit ? demanda Glassán après le départ de Seachlann. Je suis sincèrement désolé d'apprendre qu'il s'est ouvert le front, mais je ne peux pas être tenu pour responsable de cet incident. Il est interdit d'accéder au chantier sans autorisation.

— Je n'accuse personne pour l'instant. Nous ignorons les faits et tant que frère Eadulf ne sera pas rétabli...

Le maître d'œuvre hésita.

— Naturellement, murmura-t-il. Et maintenant si vous avez terminé...

Après s'être attardée un peu sur le lieu de l'accident, Fidelma s'éloigna, Glassán sur les talons. C'est alors qu'elle aperçut le jeune Gúasach qui

tournait le coin du bâtiment. Il sourit à Fidelma et s'adressa au maître d'œuvre.

— Bonjour, *aite*. Qu'est-ce que je fais, ce matin ?

Fidelma ne put retenir un geste de surprise car le terme d'*aite* désignait un père nourricier.

Glassán envoya le garçon rejoindre Saor.

— Vous avez des artisans bien jeunes, commenta Fidelma.

— Ce garçon est mon *dalta*, mon apprenti, nous sommes liés par un contrat d'adoption temporaire. Dans six ans, il pourra commencer une carrière de constructeur.

— Cela fait longtemps qu'il vit avec vous ?

— Depuis l'âge de sept ans, comme le prescrit la loi.

La plupart des enfants mâles étaient envoyés dans une famille d'accueil à sept ans. À dix-sept, on estimait qu'ils avaient atteint l'âge de la maturité et ils étaient alors responsables devant la loi. Cette coutume était une des clés de la société irlandaise et on la pratiquait dans les cinq royaumes depuis des temps immémoriaux, quel que soit le rang des intéressés. Les parents adoptifs étaient censés enseigner aux enfants les compétences nécessaires à la vie d'adulte. Certains garçons étaient accueillis par affection et d'autres pour l'argent. Les détails de l'accord étaient formalisés par un contrat en bonne et due forme.

— Il semble intelligent. C'est un de vos neveux ?

— Je touche un *iarraith*, une rémunération pour son éducation. Et maintenant, lady, si vous voulez bien m'excuser...

Fidelma hocha la tête et retourna au petit hôpital de frère Seachlann, où elle trouva Gormán assis au chevet d'Eadulf. Le médecin préparait une potion sur la table.

— Cela m'étonnerait qu'il se réveille avant midi, déclara-t-il en la voyant entrer. Mieux vaut le laisser tranquille. Ne vous inquiétez pas, je prendrai bien soin de lui. Ce soir, il sera en état de retourner à son *cubiculum*.

Fidelma fit signe à Gormán de la suivre et ils s'éclipsèrent.

— Avez-vous découvert ce qui s'était passé ? demanda Gormán.

Fidelma lui résuma ce qu'elle savait.

Alors qu'ils traversaient la cour, ils virent l'abbé Iarla qui venait à leur rencontre.

— Je viens d'apprendre l'accident dont frère Eadulf a été la victime. C'est affreux ! Comment va-t-il ?

— Il n'a pas de fracture, juste besoin de repos, le rassura Fidelma.

— *Deo gratias* ! murmura l'abbé. Mais que faisait-il sur le chantier en pleine nuit ?

— Qui vous a averti de la mésaventure d'Eadulf ?

— Frère Lugna, qui l'avait appris de la bouche de frère Máel Eoin.

Elle allait lui répondre quand elle avisa frère Lugna qui s'approchait.

— Je suis désolé de ce qui est arrivé, déclara-t-il d'une voix dépourvue d'émotion. On m'a rapporté que frère Eadulf se remettrait rapidement.

— C'est exact, répliqua l'abbé d'un ton sec.
— Vous m'en voyez soulagé. Mais expliquez-moi...
— Frère Eadulf cherchait quelque chose et il est tombé, voilà tout, le coupa Fidelma.

— Au milieu de la nuit ? s'étonna l'intendant.
— Il avait ses raisons, conclut Fidelma qui se sentait obligée de défendre son époux. Vous devez vous montrer indulgent avec nous pendant que nous menons nos investigations.

— Je ne comprends pas très bien en quoi cette expédition hasardeuse était liée à l'assassinat de frère Donnchad ! rétorqua Lugna.

— Le temps est le révélateur de toute chose, susurra Fidelma avec un petit sourire.

Lugna pinça les lèvres et tourna les talons tandis qu'Iarnla le suivait du regard.

— J'espère que votre enquête sera bientôt couronnée de succès, Fidelma, soupira-t-il.

— La vérité ne se laisse pas attraper facilement, il faut s'armer de patience.

— Mais vous me tiendrez informé des progrès de vos recherches ?

— Je vous le promets, père abbé.

Iarnla s'éloigna d'un pas lourd en direction de ses appartements.

— Cet homme a l'air bien malheureux, fit observer Gormán.

— Je vous l'accorde. D'ailleurs, cette abbaye respire l'angoisse et la tristesse. Ouvrez l'œil, Gormán. Et n'oubliez pas de me faire part des rumeurs qui courent sur le chantier. Moi, je vais rendre visite à frère Donnán, le *scriptor*. J'ai encore quelques questions à lui poser.

Près de la bibliothèque, les travaux avaient repris. Les marteaux frappaient la pierre, les scies attaquaient le bois et les hommes s'interpellaient en hurlant. À l'intérieur de la *tech-screptra*, le vacarme était à peine moins fort et frère Donnán faisait les cent pas en se tordant les mains. Il se précipita vers la porte en la voyant s'ouvrir et parut très déçu quand Fidelma apparut.

— J'attendais frère Lugna dans l'espoir qu'il arrêterait les travaux pendant une heure ou deux, gémit Donnán. J'ai dû renvoyer les lettrés et les copistes : on ne s'entend plus et travailler ici est une vraie torture.

L'endroit était effectivement désert et frère Donnán semblait au bord des larmes.

— Vous comprenez, frère Lugna interdit que les livres ou les manuscrits sortent d'ici et je ne peux pas demander à mes copistes d'aller calligraphier ailleurs.

— Personnellement, je suis contente de vous trouver seul, dit Fidelma, car je voulais m'entretenir avec vous.

— Frère Eadulf va bien ? s'inquiéta le *scriptor*. Frère Máel Eoin m'a informé de ce qui s'était passé.

— Il se repose et sera très vite sur pied.

— Dieu soit loué ! J'ai hâte que le nouvel édifice soit terminé. Cet endroit

est vraiment dangereux.

Il lui désigna une chaise.

— Asseyez-vous, nous serons plus à l'aise pour discuter.

Ils prirent place à une table.

— Qu'entendez-vous par « dangereux » ? s'enquit Fidelma.

— Au cours de ces dernières semaines, il y a eu plusieurs incidents sur le site. J'ai même entendu frère Lugna réprimander Glassán car il craignait pour la sécurité des frères.

— Quel genre d'incidents ?

— Des chutes de poutres qui étaient mal assurées. Une pierre tombée d'un mur a même failli assommer Glassán. Il était furieux.

— Il y a eu combien d'incidents de ce genre ?

— Quatre au cours des dernières semaines. Cinq avec frère Eadulf.

— Ça fait beaucoup ! Qui d'autre a été blessé ?

— Deux des ouvriers. Un bras contusionné pour l'un et quelques coupures pour l'autre.

— A-t-on trouvé le responsable des imprudences ayant entraîné ces fâcheux contretemps ?

— Non... ah si, une fois un des hommes de Glassán a été mis à l'amende pour négligence.

— Je vous remercie de ces renseignements, frère Donnán, mais ce n'est pas de cela que je voulais vous entretenir.

— Je suis à votre service, lady.

— Vous et moi sommes de vieux amis.

Le *scriptor* se rengorgea.

— Le jour où vous avez siégé ici comme brehon, vous avez été confrontée à des cas difficiles. C'est moi qui ai reçu les témoins. Vous rappelez-vous de l'affaire du fils de Suanach et Muadnat, des marais noirs ? C'était une histoire très compliquée dont vous avez admirablement démêlé les fils.

— Sans votre assistance, je n'aurais jamais pu juger la moitié de ces affaires en un temps aussi court. Vous avez introduit les témoins dans l'ordre qui convenait et veillé au bon fonctionnement de la cour.

Fidelma se pencha vers lui d'un air complice.

— Voilà pourquoi je me tourne vers vous aujourd'hui.

— Je suis tout ouïe.

— Quand frère Seachlann a-t-il rejoint l'abbaye ?

— Il y a environ un mois.

— C'est tout récent ! Que savez-vous de lui ?

— Il a étudié à Sléibhte. Ma foi, je n'en sais pas beaucoup plus.

— Pourquoi a-t-il choisi Lios Mór ?

Le moine au visage lunaire fit la moue.

— Aucune idée. Sans doute aura-t-il été attiré par la réputation de l'abbaye, qui est devenue un centre d'enseignement important.

— Je suppose qu'avant lui, quelqu'un occupait la fonction de médecin ?

— Ce pauvre frère Siadhail est mort d'une congestion des bronches. Il toussait à fendre l'âme.

— Il était estimé et apprécié des frères ?

— Nul ne s'est jamais plaint. Mais c'était plutôt un solitaire et il n'entretenait de liens d'amitié avec personne.

— Donc il n'avait pas de confident.

— Cela ne vaut-il pas mieux quand on exerce la fonction de guérisseur ? Ainsi, tout le monde est traité de la même manière, pas de favoritisme.

Fidelma sourit.

— Vous avez peut-être raison. L'autre jour, nous avons évoqué un ouvrage d'Origène où il répondait à une argumentation de Celse.

Le *scriptor* fronça les sourcils.

— Intéressant, cet ouvrage d'Origène.

— En tout cas, il fascinait frère Donnchad et je me demande bien pourquoi.

— Je n'ai rien d'autre à ajouter à ce que je vous ai déjà dit. Donnchad était un lettré renommé et il estimait que nous devions comprendre les origines de la foi. Je parle de l'époque antérieure à son pèlerinage.

Fidelma poussa un soupir.

— J'espérais que vous ou un autre aviez lu ce livre. Cependant, vous m'avez bien aidée et je vous en remercie.

Frère Donnán parut déconcerté. À cet instant, la porte s'ouvrit et un guerrier apparut. Il jeta un coup d'œil à Fidelma et se dirigea vers le bibliothécaire.

— Excusez-moi de vous déranger, frère Donnán. Je viens de la part de lady Eithne qui m'envoie prendre les ouvrages qu'elle vous avait prié de mettre de côté.

Le bibliothécaire rougit et alla à un coffre dont il sortit deux sacoches à livres qu'il tendit au guerrier. L'homme le remercia et s'en fut aussitôt.

— Je croyais que frère Lugna interdisait que les livres sortent d'ici ? s'étonna Fidelma.

— Cette règle ne s'applique pas à lady Eithne, qui est la bienfaitrice de l'abbaye.

— Quels ouvrages avait-elle retenus ?

— Elle s'intéresse essentiellement à la théologie. Elle désirait étudier les épîtres du bienheureux Paul de Tarse.

— Le texte original en grec ?

— Non, une traduction en latin.

— Maintenant je me rappelle, elle nous a confié qu'elle ne parlait pas le grec mais se débrouillait en latin. C'est sans importance.

Elle prit congé du *scriptor*. Dehors, le soleil brillait dans un ciel sans nuages. Il faisait très chaud, une chaleur moite. Fidelma, qui transpirait dans sa robe de bure, décida de retourner à l'hôtellerie des invités pour se rafraîchir avant le repas de midi.

Dans l'entrée, elle tomba sur frère Máel Eoin qui lavait le plancher à grande

eau.

— Comment va frère Eadulf, lady ? demanda-t-il aussitôt.

Elle le rassura.

— J'ai vu un des guerriers de lady Eithne sortant du *scriptorium*, poursuivait l'hôtelier. Pour sûr, cette dame aime les livres.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Elle en envoie quérir par des gens à elle, quand ce n'est pas l'intendant ou le bibliothécaire qui s'en charge. Frère Lugna, surtout, qui est un de ses conseillers les plus proches.

— Cela fait longtemps qu'elle s'est prise de passion pour la lecture ?

L'hôtelier réfléchit un instant.

— Depuis que son fils est rentré de pèlerinage. Sans doute est-ce lui qui a éveillé sa curiosité pour de tels sujets.

— Quels sujets ?

— On m'a rapporté qu'elle s'intéressait essentiellement aux principes de la foi.

— Elle a donc passé un accord avec l'abbé pour avoir accès aux manuscrits et aux ouvrages de la bibliothèque.

Frère Máel Eoin eut un sourire en coin.

— L'abbé ? Je ne pense pas qu'il soit informé de cet arrangement, qui a sûrement été organisé par frère Lugna. Ce pauvre frère Donnán a dû courir après lady Eithne alors qu'elle aurait pu venir se servir elle-même.

— Que voulez-vous dire ?

— Après son entretien avec frère Donnchad, le soir où il a été assassiné, elle a envoyé Donnán lui chercher des manuscrits.

— Comment le savez-vous ?

— Par frère Gáeth. Il travaillait dans les champs quand il a aperçu lady Eithne sur son cheval qui retournait à la forteresse. Un peu plus tard, il a vu frère Donnán trotter sur la route avec des manuscrits pour elle. Je suppose qu'en tant que chef de ce territoire elle en a le droit, mais je regrette que le *scriptor* soit contraint de servir de messenger.

Une cloche sonna pour l'*eter-shod*, le repas de midi.

Fidelma rejoignit Gormán dans le *refectory*. Glassán et Saor étant restés avec les artisans sur le chantier, ils étaient seuls à leur table. Fidelma n'était pas d'humeur à bavarder. Après le repas, elle se rendit au *bróinbherg* où elle trouva frère Seachlann sans Eadulf, dont le lit était vide.

— Je n'ai pas pu l'arrêter, se plaignit Seachlann. Difficile de s'opposer à sa volonté. Quand il s'est réveillé, il a décidé de retourner à la *tech-oíged*. Je lui avais préparé un onguent pour se masser le front et une cruche d'infusion pour soulager un éventuel mal de tête. Assurez-vous qu'il en fera usage. J'aurais préféré qu'il reste auprès de moi jusqu'à ce soir.

Fidelma remercia le médecin et courut rejoindre son époux.

Il était assis sur le lit de son *cubiculum*.

— Et maintenant, vas-tu me dire ce qui t'est arrivé ? demanda Fidelma

après avoir vérifié qu'il ne souffrait d'aucun trouble particulier.

— Que veux-tu que je te raconte ? Une fois de plus, on m'a frappé et je me suis évanoui. Cela devient une habitude.

Fidelma sourit. Il se référait à une corniche qui avait failli les tuer tous les deux, à Autun, au début de l'été. Il s'agissait d'une tentative d'assassinat.

— J'attends les détails de ton expédition. Que faisais-tu sur ce chantier en pleine nuit ? Tu sais bien que c'est dangereux.

— Je suivais mon idée.

— Je t'écoute.

— Dans mon lit, je réfléchissais aux échelles qu'on utilise dans la construction. Je voulais vérifier si l'une d'elles était assez longue pour atteindre la fenêtre de frère Donnchad.

— Il me semble pourtant qu'on avait rejeté cette hypothèse.

— Tu as affirmé que seul un nain pourrait se glisser par cette fenêtre.

— Ah ! Tu penses que le petit Gúasach aurait pu tuer Donnchad ?

— C'est cela et puis j'ai réfléchi à l'histoire de Glassán. Et si Donnchad avait découvert le secret de Glassán et avait menacé de tout révéler à l'abbé ? Le maître d'œuvre aurait eu un bon motif pour...

— Ce n'est pas vraiment un secret, le coupa Fidelma. Je suis certaine que l'intendant n'ignore rien des déboires de Glassán si on en juge par sa réaction quand j'ai mentionné Laighin l'autre soir. Je te garantis qu'on n'a pas demandé son avis à l'abbé et, d'un autre côté, Lugna ne s'intéresse sûrement pas au maître d'œuvre : son comportement me suggère qu'une autre affaire le préoccupe.

Eadulf paraissait déçu.

— Cependant, poursuivit Fidelma, je parierais que Glassán a quelque chose à se reprocher et le fait que le jeune Gúasach soit son fils adoptif suffit à ce qu'on leur prête la plus grande attention. Mais si je te comprends bien, c'est poussé par les soupçons que tu t'es aventuré seul en pleine nuit jusqu'au chantier ?

Eadulf fit la grimace.

— Sur le moment, cela m'a semblé une bonne idée.

— Et une fois sur place... quoi ?

— Ma chandelle à la main je me dirigeais vers l'endroit où ils avaient laissé les échelles quand j'ai entendu un grincement.

— Comme une pierre qui glisse sur la pierre ?

— Exactement.

— Et ce bruit, d'où venait-il ?

— Difficile à dire. J'ai levé ma chandelle, j'ai... entendu une respiration et on m'a poussé avec violence.

— Tu as trébuché ?

— Non, quelqu'un m'a donné une bourrade dans le dos, ma bougie m'a échappé, j'ai perdu l'équilibre... et je me suis réveillé dans le petit hôpital de frère Seachlann.

— Celui qui t’a poussé t’a sauvé la vie.
— Comment cela ?
— Un linteau a failli te broyer le crâne dans sa chute.
— Cela expliquerait le grincement.
— Quand je suis allée examiner l’endroit où on t’a trouvé, le linteau gisait sur le sol.

— Celui qui m’a écarté de sa trajectoire a dû voir la personne qui en voulait à ma vie.

— Une conclusion logique. Mais rien n’explique un acte pareil.
— Peut-être savait-on que j’allais découvrir l’assassin de Donnchad ?
— Rien de moins certain. Frère Donnán m’a dit qu’il y avait eu plusieurs accidents sur le chantier au cours de ces dernières semaines. Plutôt étrange.
— Quand des artisans travaillent à d’importants édifices, les accidents sont inévitables, non ?

— As-tu vu quelque chose avant de perdre connaissance ?
— Je ne disposais que d’une malheureuse chandelle, et même en la levant je ne distinguais pas grand-chose.

— La bougie aurait dû te tomber sur la figure. Peut-être n’étais-tu pas la personne dont on désirait se débarrasser ?

— Mais alors, à qui en voulait-on ?
— Si je connaissais la réponse, tous ces mystères seraient élucidés.
— Peut-être est-ce Glassán et son fils adoptif qui...
— Je doute que le garçon soit assez fort pour te pousser, toi ou le linteau.
Reste Glassán.

— Je pense que nous devrions parler à Gúasach. Même s’il n’est pas directement impliqué, il peut nous apprendre des choses.

— Je te l’accorde. Mais je préférerais l’interroger seule à seul, loin de Glassán ou de Lugna.

— Il y a un détail qui me tracasse. Que faisait le médecin sur le chantier à pareille heure ? C’est tout de même curieux que ce soit lui qui m’ait ramené à l’hôpital.

— Voilà un détail qui appelle plusieurs questions, ironisa Fidelma. Et je crois que je vais les poser sans plus tarder.

Elle se leva.

— Tu as tout ce qu’il te faut ? Tu prends bien la potion que frère Seachlann t’a donnée ?

Eadulf désigna la cruche sur sa table de chevet.

— Espérons que le baume et ce bouillon amer feront leur effet.

Fidelma prit la cruche et la renifla d’un air suspicieux.

— Ça sent la menthe. Tu sais ce qu’il y a dedans ?

— Ne t’inquiète pas, personne n’a l’intention de m’empoisonner. Cette mixture correspond à ce que préparerait n’importe quel apothicaire en pareille circonstance. Je vais essayer de dormir.

— Je demanderai à Gormán de rester dans les parages au cas où tu aurais

besoin de quelque chose.

Quand elle se retourna avant de fermer la porte, Eadulf avait déjà fermé les yeux.

Chapitre XII

Dans le *bróinbherg*, Fidelma trouva frère Seachlann qui soignait un membre de la communauté.

— Je vous dérange ?

Le médecin haussa les épaules.

— Je termine avec ce malade.

Il se tourna vers l'homme, dont la mine trahissait l'embarras, et lui tendit une jarre.

— Vous en prenez par petites quantités et à intervalles rapprochés. Si vous ne vous sentez pas mieux, vous revenez me voir.

L'homme hocha la tête, se leva et quitta la pièce.

Frère Seachlann fit la grimace.

— Un cas flagrant d'empoisonnement par la nourriture. Il souffre de *buinnech*. Hier, je lui avais prescrit de la reine-des-prés, mais ce n'était pas assez efficace. Je lui ai donc préparé une infusion d'aigremoine et il devrait être rétabli d'ici trois jours.

— Qu'est-ce que ce *buinnech*, ce... ce flux ?

— Une diarrhée. Comme personne d'autre n'en est atteint, je suppose que ce frère a mangé un aliment avarié en dehors des repas, qui sont plutôt frugaux. Frère Lugna, notre intendant, croit à la tempérance, mais à l'abbaye, tout le monde ne partage pas ses croyances.

— L'aigremoine a un goût atroce, commenta Fidelma. Je préfère de beaucoup l'oseille infusée dans du vin rouge.

— Tout le monde n'a pas les moyens d'acheter du vin rouge, rétorqua le médecin. Et maintenant, que puis-je pour vous ? J'espère que frère Eadulf ne se sent pas plus mal ?

Fidelma lui adressa un sourire rassurant.

— Je suis venue vous remercier pour vos bons soins.

— Je n'ai rien fait d'extraordinaire, je vous assure.

— Eadulf a eu de la chance que vous soyez passé près de l'endroit où il gisait.

L'autre ne réagit pas.

— Qu'est-ce qui vous avait amené à vous promener en pleine nuit ? insista Fidelma.

Seachlann entreprit de laver les récipients qu'il avait utilisés pour préparer

ses potions.

— J'aime bien marcher un peu avant d'aller me coucher. Cela m'aide à m'éclaircir les idées.

— Si tard ?

— Je ne m'attache pas aux mouvements du soleil et de la lune, répliqua-t-il. Heureusement, d'ailleurs, sinon je ne serais pas médecin, car la maladie et les blessures n'en tiennent pas compte non plus.

— C'est bien vrai. Qu'est-ce qui vous a poussé à choisir le métier de guérisseur ? Venez-vous d'une famille où on exerce cette fonction de façon héréditaire ?

Frère Seachlann rougit et ses traits exprimèrent des émotions contrastées.

— Je me suis intéressé aux arts de la médecine après avoir constaté que mon peuple en avait grand besoin.

— Voilà qui est fort louable. Et ce monastère est très fortuné que vous y exerciez vos talents après avoir décidé de quitter vos compatriotes.

— Un médecin est tenu de soigner tous ceux qui le sollicitent.

— Donc, vous avez vu que votre peuple manquait de médecins mais, après avoir passé vos examens, vous avez choisi de vous consacrer aux religieux ?

— À l'évidence ! répliqua Seachlann d'un ton agressif.

Fidelma sourit tout en lui faisant comprendre qu'elle attendait des précisions.

— J'ai fait mes études chez les religieux et, pour finir, je n'ai pas pu me résoudre à les abandonner, se justifia-t-il.

— Vous êtes donc venu au royaume de mon frère. Et lors de notre première rencontre, vous avez appris que les prérogatives d'un *dálaigh* sont d'autant plus pesantes quand elles sont étayées par un titre de noblesse. En temps ordinaire, le rang n'a que peu d'importance, sauf si quelqu'un tente d'usurper l'autorité de la loi.

Il y eut un moment de silence. Le moine fixait ses sandales.

— Je vous prie de m'excuser, dit-il enfin, mais quand vous vous êtes présentée ici, on m'avait prié de me montrer laconique. J'ignorais tout de votre rang et de votre position.

— Ce « on » désigne frère Lugna, je suppose ?

Cette insinuation ajouta au malaise du médecin.

— Ne vous inquiétez pas, frère Seachlann. Sans doute étiez-vous absent du *refectorium* hier au soir ?

Il hocha la tête.

— Puis-je vous demander où vous étiez ? Même un médecin est obligé de manger.

— J'ai été appelé au chevet d'un patient et je suis rentré tard à l'abbaye.

— De qui s'agit-il ?

— D'un guerrier d'une forteresse de la région.

— Quelle forteresse ?

— Celle de lady Eithne.

— De quoi souffrait ce guerrier ?
— Une plaie ulcérée. Il n'était pas vraiment nécessaire que je me déplace. Lady Eithne ou un simple herboriste aurait pu traiter cet homme. D'ailleurs, lady Eithne s'y connaît assez bien en simples et en anatomie, mais elle estimait au-dessous de sa dignité de soigner un de ses guerriers.

— Comment cet homme s'est-il blessé ?
— En s'entraînant à l'épée, il s'est fait une entaille au bras qu'il a rincée avec de l'eau et ça s'est infecté. J'ai mélangé du jus de pomme avec de l'oseille et un blanc d'œuf pour nettoyer la plaie. S'il la garde bien propre, il se rétablira promptement.

— Donc vous avez été retenu à la forteresse.
— C'est cela.
Il marqua un temps d'hésitation.
— Qu'ai-je donc manqué en n'assistant pas au repas ?

— J'ai rappelé l'intendant à ses devoirs et lui ai démontré qu'il était soumis à mon autorité. J'avais appris qu'il vous avait mal conseillé, vous et les autres.

— J'aurais dû éviter de me laisser influencer, soupira le médecin.
— Oui, bien sûr, mais après tout, vous n'étiez ici que depuis quelques semaines... Pourquoi avez-vous choisi ce monastère plutôt qu'un autre ?

Une expression de méfiance passa sur le visage du moine.
— Lios Mór a une excellente réputation sur le plan de l'érudition et de l'enseignement.

— Vous avez étudié à Sléibhte, il me semble ?
— Oui, à l'école médicale attachée à cette abbaye, dans le royaume de Laighin.

— Je l'ai visitée à plusieurs reprises quand j'étais rattachée à l'abbaye de Cill Dara, non loin d'ici. Aedh est toujours abbé de Sléibhte ?

Seachlann acquiesça.
— Le monde est petit, susurra Fidelma.
— Vous savez donc que Sléibhte entretient des relations étroites avec Lios Mór ?

— Je le sais, concéda Fidelma, consciente que le médecin s'efforçait de donner le moins d'informations possibles sur son parcours.

Puis elle le remercia pour son aide et retourna à pas lents vers le chantier. Transporter seul le corps inerte d'Eadulf sur cette distance n'était pas une mince affaire et elle faillit retourner voir Seachlann pour lui demander qui l'avait aidé dans cette tâche. Mais elle réfléchit que, s'il cachait quelque chose, il esquiverait sa question.

On était en fin d'après-midi et Fidelma fut surprise de trouver le chantier déserté. Aucun bruit de marteau, de scie ou de rabot, pas d'artisans qui s'interpellaient. Devant la porte au linteau qui avait failli être fatal à Eadulf, elle frissonna. S'il lui était arrivé quelque chose, elle n'aurait jamais pu poursuivre ses investigations sans lui. Les larmes lui montèrent aux yeux et elle réprima une forte envie de pleurer.

Le linteau avait été fixé et encastré dans le mur. Fidelma s'apprêtait à rebrousser chemin quand elle entendit une voix d'enfant qui chantait à l'intérieur de l'édifice en construction.

*Hymum dicat turba fratrum
Hymnum canos personet...*

Les frères entament l'hymne solennel
Que l'hymne résonne par nos voix...

Fidelma découvrit le jeune Gúasach qui empilait des morceaux de bois épars.

— Bonjour, dit Fidelma.

L'enfant tourna vivement la tête et, en la reconnaissant, il lui adressa un large sourire.

— Vous cherchez Glassán, ma sœur ?

— Où sont passés les autres ? La journée est loin d'être finie.

— Ils sont partis tailler des pierres à la carrière.

Fidelma se percha sur un mur.

— On dirait que tu aimes bien ton travail.

— Oh, oui ! Je veux devenir maître d'œuvre comme mon *aite*.

— D'où viens-tu, Gúasach ?

— Du royaume de Connacht et j'appartiens aux Uí Briuin.

— Mais ton père adoptif n'est-il pas originaire de Laighin ?

— Peut-être bien. On m'a raconté qu'il était venu vivre parmi nous juste après ma naissance. Mon père, qui construisait des moulins, collaborait parfois avec Glassán. Quand j'ai atteint l'âge de sept ans, ma famille m'a envoyé en apprentissage chez lui.

La loi des Fénechus stipulait que les honoraires d'un constructeur de moulins étaient de deux *cumals* par moulin, soit l'équivalent de six vaches laitières. Mais un maître d'œuvre pouvait faire augmenter les tarifs.

— Mon père paye un *cumal* pour mon apprentissage, précisa l'enfant.

— Et donc tu apprends en travaillant.

— Oui. J'ai été placé chez Glassán en même temps qu'il était invité ici à reconstruire l'abbaye. Je ne suis pas aussi fort que les artisans et je ne peux pas exécuter les travaux difficiles. Mais j'ai appris à travailler le bois. Je sais aussi utiliser le fil à plomb et les baguettes à mesurer les pierres.

— Bravo. Mais tu dois faire très attention à ne pas te blesser. Le linteau mal assuré la nuit dernière aurait pu te tomber dessus.

— Certes, mais ce n'est pas moi qui ai mesuré les pierres ! Et puis, sur les chantiers, on risque de gros problèmes quand on n'est pas concentré. C'est Glassán qui me l'a appris.

— Il a raison.

— Glassán était fâché quand le frère saxon a été blessé.

— Ah bon ?
— En vérité, il y a eu plusieurs accidents après que Gealbháin nous a quittés.

— Gealbháin ?

— L'assistant de Glassán. Chaque soir, il faisait le tour du site pour s'assurer que tout était en ordre. Il était très prudent.

— Et maintenant c'est Saor, le charpentier, qui l'a remplacé ?

— Oui, il nous a rejoints il y a quelques semaines pour occuper la fonction de Gealbháin.

— Pourquoi donc ?

— Aucune idée. En tout cas, Saor n'est pas aussi consciencieux que Gealbháin.

— Mais n'est-ce pas la tâche de Glassán de veiller à la sécurité ?

Le garçon haussa les épaules.

— Il est très occupé. J'aime bien Saor, mais il m'a pas appris grand-chose.

— Dommage.

— Il a jamais le temps.

— Mais alors qui t'a enseigné la menuiserie ?

— Gealbháin.

— D'où venait-il ? Du Connacht ?

— Non, c'est un homme de la région, qui appartient au clan des Uí Liatháin.

— Et les autres artisans, ils sont aussi de la région ?

— Oui, pour la plupart. Mais Saor est un Uí Bairrche.

— Les Uí Bairrche vivent au sud de Laighin.

— C'est ce que Saor m'a expliqué. Moi, je ne connais que mon pays et Lios Mór. Et depuis mon arrivée, je ne me suis pas beaucoup éloigné de l'abbaye.

— Je ne t'ai jamais vu au *refectorium*.

— On mange sur place et on vit dans les *bothans* que nous avons construits hors les murs du monastère. C'est aussi là qu'on garde les outils et le matériel. Ainsi, nous ne dérangeons pas les moines. Glassán, lui, loge à l'hôtellerie des invités.

Une cloche sonna.

— C'est la cloche du repas du soir, ma sœur. Je vais aller retrouver les autres.

Fidelma prit la direction du *refectorium*. Elle n'avait pas vu le temps passer et devrait se priver du bain qu'elle prenait habituellement avant le repas. Alors qu'elle s'était arrêtée à la fontaine pour se rafraîchir le visage et se laver les mains, elle vit Eadulf appuyé au bras de Gormán.

— Eadulf ? Était-ce bien raisonnable de te lever ?

Il fit la grimace.

— J'en avais assez du bouillon de légumes. J'ai faim. Je souffre juste d'un vague mal de tête et je dois avouer que la potion au goût atroce de frère

Seachlann m'a fait le plus grand bien.

— Si tu penses que ça va...

— J'espère seulement que Glassán ne va pas se montrer trop proluxe.

— Il y a quelques heures, il sortait de l'abbaye avec une bande d'artisans, intervint Gormán. Et je ne l'ai pas vu rentrer.

— Le jeune garçon m'a dit qu'ils étaient partis chercher des pierres à la carrière. Donc nous voilà sauvés.

Glassán et Saor s'étaient effectivement absentés. Plusieurs personnes, dont l'abbé, vinrent à leur table pour s'enquérir de l'état de santé d'Eadulf. Même frère Lugna se déplaça, et demanda d'un ton pincé si Eadulf était suffisamment rétabli pour manger au *refectorium*. Frère Gáeth et frère Donnán les saluèrent de la main, et le vénérable Bróen vint chuchoter d'une voix sifflante à Eadulf tout en s'appuyant lourdement sur sa canne :

— Je savais que vous vous rétabliriez, frère Eadulf. L'ange ne m'est pas apparu la nuit dernière.

— Je vous remercie de votre sollicitude, répondit Eadulf avec un sourire forcé.

Le vénérable Bróen se pencha encore plus près, le fixant de ses yeux larmoyants.

— L'ange m'est apparu quand il est venu chercher l'âme de ce pauvre frère Donnchad. Je l'ai vu qui flottait dans le ciel.

Frère Gáeth prit le vieil homme par le bras.

— Allons, venez, il est temps d'aller se restaurer.

Le vieil homme jeta un regard égaré autour de lui.

— Déjà ? Très bien. Alors il faut se rendre au réfectoire.

Frère Gáeth leur adressa un sourire d'excuse et entraîna le vieil homme à sa suite.

Dans la salle étrangement calme, on leur jetait des regards subreptices. Cette atmosphère était contagieuse et ils échangèrent à peine quelques mots. Puis tous trois firent plusieurs fois le tour de la cour pour faciliter la digestion et discuter loin de la communauté. Fidelma rapporta sa conversation avec le garçon et le médecin, qui une fois de plus ne s'était pas présenté au réfectoire. Puis elle annonça qu'elle avait l'intention de se rendre à la forteresse de lady Eithne afin de lui poser quelques questions supplémentaires. Eadulf insista pour l'accompagner, de même que Gormán, qui mourait d'ennui et était ravi à la perspective d'échapper à l'ambiance délétère de l'abbaye. Ils tombèrent d'accord pour se retrouver le lendemain matin.

Fidelma fut réveillée par quelqu'un qui frappait doucement à sa porte. Il faisait encore sombre et elle avait le sentiment de ne pas avoir dormi longtemps.

Elle se leva et enfila sa robe à la clarté de la pleine lune qui baignait sa chambre.

Elle ouvrit, s'attendant à voir Eadulf, et se retrouva face à l'abbé Iarnla

muni d'une lanterne dont il tentait de tamiser la lumière avec la main.

Fidelma le fixa avec stupéfaction.

— Mes excuses, sœur Fidelma, murmura l'abbé. Il fallait que je vous parle de toute urgence à l'abri des oreilles indiscrètes. Voilà pourquoi j'ai attendu le silence de la nuit.

Fidelma s'effaça pour le laisser passer et vérifia dans le couloir que personne n'avait suivi l'abbé avant de refermer sa porte. Puis elle débarrassa l'unique fauteuil des vêtements qui l'encombraient afin de permettre au visiteur de s'asseoir. La lanterne qu'il avait posée sur la table éclairait la scène. Fidelma prit place sur son lit et attendit.

— Je veux que vous sachiez que je ne suis pas complètement idiot, commença Iarnla.

— Mais je ne vous ai jamais considéré comme tel ! Vous appartenez à cette communauté depuis plus de trente ans, vous la dirigez depuis des années, et tout le monde vous respecte.

L'abbé hocha la tête d'un air absent.

— Je sais bien ce que vous et Eadulf pensez de moi. Pauvre Iarnla. Il radote. Il a perdu le contrôle de l'abbaye au bénéfice de ce jeune ambitieux des Uí Briuin Sinna. Ne le niez pas. D'ailleurs, de nombreux frères partagent votre opinion.

Fidelma sourit.

— Vous êtes loin de radoter, père abbé. Mais il y a là un mystère qui mérite d'être résolu. Pourquoi avez-vous accordé tant de pouvoir à ce jeune homme ? Il n'y a que quelques années qu'il est entré à l'abbaye et ses croyances extrémistes et son fanatisme vont finir par ternir la réputation de Lios Mór.

L'abbé haussa les épaules.

— Je ne suis pas aveugle et j'ai conscience du dogmatisme borné de frère Lugna, qui n'a jamais réussi à entraîner la majorité des frères dans son sillage.

— Alors pourquoi avoir favorisé son ascension ?

— Je n'y suis pour rien. Et maintenant je ne sais plus comment me dépêtrer de cette situation.

— Expliquez-moi ça.

— Quand frère Lugna est arrivé ici, il venait de passer quelques années à Rome. Ard Mór, où il a débarqué, était sur le chemin de son pays d'origine, le Connacht. Alors qu'il passait non loin de la forteresse de lady Eithne, elle lui offrit l'hospitalité. Ses fils étaient alors en pèlerinage en Terre sainte et elle invita Lugna à prolonger son séjour. Elle était sensible aux récits de ses voyages et il lui redonna l'espoir de retrouver ses fils sains et saufs.

— L'engouement de lady Eithne est assez compréhensible.

— Succombant à son charme, elle encensa ses idées et suggéra même qu'il rejoigne la congrégation. À l'époque, c'était un jeune homme brillant et séduisant. Mon vieil intendant, qui avait attrapé la fièvre jaune, finit par la surmonter, mais il tomba à nouveau malade et décéda. Voilà comment frère Lugna, qui était tenu en haute estime par les frères à cause de son long séjour

à Rome, fut élu à la fonction de *rechtaire*.

L'abbé se mit à tousser. Fidelma prit la cruche sur sa table de chevet et lui versa un gobelet d'eau qu'il vida d'un trait.

— Plus tard, nous avons découvert que frère Lugna était lié aux sectes extrémistes de Rome. Il a entrepris de changer nos coutumes ancestrales et nos rituels. Il a même détruit des livres qui n'avaient pas l'heur de lui plaire.

— N'aviez-vous pas la possibilité de le remettre dans la bonne voie ?

— Malheureusement non, car il jouit de l'appui inconditionnel de lady Eithne. Pour elle, tout ce que dit Lugna est pain béni. Il a rempli le vide qu'avait laissé l'absence de ses fils et il la mène par le bout du nez.

— Comment supportez-vous cela ? Vous devez user de votre autorité.

— Vous connaissez la loi mieux que moi, Fidelma. Le chef et le conseil du clan qui ont prêté ces terres, où est construite l'abbaye, décident en dernier ressort du destin de la communauté religieuse servant sur leur territoire.

Il en était ainsi dans certaines régions du pays. Dans de nombreux monastères, l'abbé était aussi le chef du clan, élu selon la même procédure. De plus, la position d'abbé ou d'évêque se transmettait souvent à l'intérieur d'une même famille. En l'occurrence, lady Eithne était à la fois chef d'un clan et d'une congrégation, une situation curieuse mais relativement courante.

— Cependant, lady Eithne n'a pas le pouvoir de vous destituer, fit remarquer Fidelma.

— Non, mais elle peut chasser la communauté ou en établir une nouvelle sous la férule de frère Lugna.

— Mon frère et l'abbé Ségdae d'Imleach ont-ils été informés de cette situation ?

Ségdae était aussi évêque de Muman.

Iarnla poussa un profond soupir.

— La loi favorise lady Eithne. Et si je m'oppose aux volontés de mon intendant, on racontera que, dans mon grand âge, je crains le sang neuf et les idées nouvelles.

— Apparemment, vous craignez aussi d'en appeler à Colgú et à Ségdae.

Elle marqua une pause.

— Croyez-vous que ces sujets de controverse sont liés à la mort de frère Donnchad ?

L'abbé ouvrit de grands yeux.

— Le Ciel nous en protège ! Vous pensez qu'au retour de Donnchad frère Lugna a estimé que sa position était affaiblie ? Que lady Eithne allait le rejeter en faveur de son fils et que...

— On a déjà vu pire, répondit Fidelma sans s'émouvoir. Cependant, il semble peu probable que Lugna ait assassiné Donnchad, sinon il se serait montré plus prudent avec moi. Mais je ne rejette pas tout à fait cette hypothèse.

— Jusqu'ici, l'abbaye avait toujours été un lieu de joie et de prières, même quand notre vieux chef, Maolochtair, était devenu sénile et voyait des

complots partout. Aujourd'hui, quand je me promène au milieu de ces édifices en construction, j'ai le sentiment que Lios Mór est devenu un lieu sombre et menaçant.

Fidelma posa une main apaisante sur le bras du vieil homme.

— Nous surmonterons cette période troublée, abbé Iarnla. *Dabit Deus his quoque finem* – Dieu mettra fin à vos tourments, j'en suis persuadée. Frère Lugna a éprouvé sa force contre la mienne et il a compris que je n'étais pas du genre à me laisser impressionner. Non seulement il n'est pas assez idiot pour se mettre en travers de ma route, mais il n'ignore pas que je le surveille. En attendant, j'aimerais en apprendre davantage sur lady Eithne. Demain, je me rendrai à la forteresse en compagnie d'Eadulf et de Gormán.

L'abbé se leva et prit sa lanterne.

— Surtout, pas un mot de cette conversation à quiconque.

— Ne vous inquiétez pas, Lugna n'en saura rien et lady Eithne non plus. Mais dans la mesure où il est chargé de cette enquête avec moi, je suis obligée d'informer Eadulf de notre entretien, de même que Colgú et l'abbé Ségdæ pour des raisons évidentes.

L'abbé Iarnla semblait soudain très vieux.

— Je vous remercie, Fidelma. Espérons que vous parviendrez à restaurer l'ordre et la justice à Lios Mór, et qu'à nouveau la joie règnera parmi nous. Je ne devrais pas dire cela mais la mort de Donnchad, quelle que soit l'horreur qu'elle suscite, a quelque chose de providentiel dans la mesure où elle vous a conduite jusqu'ici.

— Cette idée est plutôt malséante et mieux vaut l'oublier, répliqua Fidelma. À propos d'autre chose, confirmez-vous que c'est Lugna qui a amené Glassán ici ? Que savez-vous de ce maître d'œuvre ?

— Je crois que c'est lady Eithne qui l'a recommandé. Mais comme elle appuie tous les choix de Lugna... Quelque chose vous dérange en ce qui concerne Glassán ?

— Non, rien d'important.

Elle alla ouvrir la porte, vérifia que la voie était libre, et l'abbé s'en fut comme il était venu, la main devant sa lanterne pour en filtrer la lumière. Pendant un instant, Fidelma fut plongée dans l'obscurité. Puis le nuage qui passait devant la lune s'éloigna et elle ferma la porte.

D'un geste automatique, elle reposa ses vêtements sur le dossier du fauteuil et alla s'asseoir sur le lit. Elle réfléchit longtemps à ce que l'abbé lui avait confié. Le sommeil la surprit sans qu'elle y prenne garde et quand elle se réveilla de nouveau, ce fut grâce aux rayons du soleil. La lune s'était enfuie.

Chapitre XIII

An Dún, la forteresse de lady Eithne, était située à deux milles à l'est de Lios Mór. Elle dominait la route de Cashel qui à cet endroit franchissait l'An Abhainn Mór, la grande rivière. Juchée sur une colline, elle avait autrefois été construite pour surveiller les alentours. Fidelma était souvent passée devant mais n'y était jamais entrée. Le chemin, depuis Lios Mór, serpentait au milieu des terres cultivées appartenant à l'abbaye et rejoignait la Rian Bó Pádraig. Sur les collines peu élevées au nord, on distinguait des tumulus qui formaient de petites saillies. Les remparts du château fort, en pierre et en bois, étaient assez impressionnants.

Gormán, qui chevauchait entre Fidelma et Eadulf, attira l'attention de Fidelma sur les silhouettes qui se détachaient en haut des murs.

— Lady Eithne ne manque pas de guerriers, fit-il observer. Je croyais que cette dame privilégiait la religion, non la guerre.

Au détour du sentier, une avenue bordée d'ifs qui menait aux portes de la forteresse s'ouvrit devant eux et une voix leur ordonna de s'arrêter. Un instant plus tard, un guerrier sortit de derrière un arbre. Il avait dégainé son épée et les examinait d'un œil exercé.

— Posez votre arme et descendez de cheval, lança l'homme à Gormán.

Il parlait avec un accent étranger.

— Je suis Fidelma de Cashel et je voudrais parler à lady Eithne, dit Fidelma d'un ton sec.

L'homme remarqua le torse d'or à son cou.

— Vous et votre compagnon religieux, vous pouvez avancer, lady. Mais je ne suis pas autorisé à laisser passer les guerriers.

— Mon ami porte l'emblème des Nasc Niadh, la garde du roi, et il agit en son nom. Où je vais il me suit.

— J'ai des ordres, lady, s'obstina l'homme.

— Vous êtes étranger en ce pays, je l'entends à votre accent.

— Je suis un Breton employé par lady Eithne, se défendit le guerrier.

— Un mercenaire ? ironisa Gormán.

— Mon épée est effectivement au service de lady Eithne. Après l'assassinat de son fils, elle a le droit de craindre pour sa sécurité. Au sud résident les Uí Liatháin et à l'ouest, les Fir Maige Féne. Elle se méfie de ces deux clans. Même chez son peuple, les Déisi, il y a des chefs qui lui envient ce territoire.

— Vous affirmez que lady Eithne a été menacée par ces tribus et qu'elle a besoin de mercenaires étrangers pour la protéger ? s'étonna Fidelma.

— Ce n'est pas à moi de vous répondre, je me contente de suivre ses instructions.

— Très bien. En tant que sœur du roi de Muman et *dálaigh* des cours de justice, j'exige que vous me laissiez passer avec mes compagnons. Suis-je claire ?

Voyant que Gormán avait posé la main sur la poignée de son épée, l'homme céda avec un haussement d'épaules et ils s'avancèrent au pas de leurs chevaux jusqu'aux portes.

Les archers sur les remparts avaient engagé des flèches dans leurs arcs.

— Voici Fidelma de Cashel qui est venue parler à lady Eithne, rugit Gormán.

Des murmures leur parvinrent et une voix répondit :

— Attendez !

Les minutes s'écoulaient, puis ils entendirent qu'on tirait les barres en fer verrouillant les portes en chêne massif. L'une d'elles s'ouvrit en grinçant et un guerrier apparut qui leur fit signe d'entrer. La porte se referma derrière eux avec un bruit sinistre. Une fois dans la cour intérieure, ils se retrouvèrent entourés de sentinelles, l'arc à la main. Celui qui semblait les commander s'approcha d'eux.

— Lady Eithne va vous recevoir, ainsi que frère Eadulf, annonça-t-il à Fidelma. Elle n'a rien dit pour votre escorte qui doit vous attendre ici.

Fidelma sauta de son cheval, adressa un regard d'excuse à Gormán et se tourna vers le guerrier.

— Veillez à ce que mon compagnon puisse se rafraîchir et nourrir les chevaux.

— Il peut les emmener à la forge.

L'homme désigna un forgeron qui actionnait ses soufflets dans un coin de la cour. Puis il les conduisit jusqu'au bâtiment principal. Les portes qui donnaient accès à la grande salle s'ouvrirent sans délai et lady Eithne apparut, affichant un sourire attristé.

— Mes amis, je suis ravie de vous revoir. Entrez, je vais nous faire porter une collation.

Elle leur désigna deux fauteuils garnis de coussins près du feu et prit place à leurs côtés. Puis, sur un signe à un serviteur, on leur servit du vin doux et des pâtisseries.

— On nous a rapporté que vous redoutiez une attaque, lady, déclara Fidelma après les amabilités d'usage. Qui donc vous inspire de la crainte ?

Lady Eithne plissa les paupières.

— De qui tenez-vous cela ? murmura-t-elle.

— De personne, mais la présence de vos nombreux guerriers... et de vos mercenaires le proclame.

La dame sourit et haussa les épaules.

— Que voulez-vous, mon fils a été assassiné sans qu'on en sache la raison. Mon autre fils a choisi de demeurer en un pays étranger et je ne suis qu'une pauvre veuve. Du temps du vieux Maolochtair des Déisi, mes fils ont été menacés, comme vous le savez, et peut-être cette menace flotte-t-elle encore dans l'esprit de certains chefs de notre peuple. Maolochtair était le cousin de mon mari et il s'imaginait que mes fils voulaient lui ravir son titre. Certains de ses parents, qui vivent au-delà des rives de l'An Abhainn Mór, s'obstinent encore à ajouter foi à ces balivernes. D'où mon désir de protection.

— Qui est bien naturel, rétorqua Fidelma d'un ton léger. Vous ne redoutez rien des clans environnants, les Uí Liatháin et les Fir Maige Féne ?

— Une bande d'hirondelles est souvent annonciatrice de la pluie, susurra lady Eithne, usant d'un proverbe qui invitait à se prémunir contre les intempéries.

— Pourtant, ces deux clans doivent allégeance à Cashel, de même que celui des Déisi, releva Fidelma.

La dame renifla.

— C'est exact, mais les Uí Fidgente, qui ont juré fidélité à Cashel, ne cessent de se rebeller.

— Je vous le concède. Il est donc compréhensible que vos guerriers se tiennent prêts à contrer une attaque éventuelle. On m'a rapporté que l'un d'eux s'était blessé à l'entraînement. J'espère que la plaie est maintenant bien cicatrisée ?

Lady Eithne parut interloquée.

— Qui vous a raconté cela ?

— N'avez-vous pas envoyé chercher le médecin de l'abbaye ?

— Frère Seachlann ?

Elle marqua un temps d'hésitation.

— Je n'ai pas de guérisseur personnel et j'ai déjà vu des hommes mourir d'une écorchure sans gravité apparente après qu'elle s'était envenimée.

— D'où j'en déduis que ce guerrier s'est rétabli. Vous m'en voyez ravie. Il semble que frère Seachlann soit rentré au monastère à la nuit tombée, ce qui a causé quelque inquiétude parmi les religieux.

— L'important, c'est qu'il ait regagné l'abbaye sain et sauf. Avec les loups des collines, on ne sait jamais. Ils descendent boire à l'An Abhainn Mór la nuit et il leur arrive même de rôder dans les environs en plein jour. Et maintenant, dites-moi ce qui vous amène, car vous ne vous êtes sûrement pas déplacée jusqu'ici pour vous enquérir de l'état de santé d'un de mes guerriers.

— Certes. En vérité, j'aurais aimé que vous m'en disiez davantage sur les intrigues que votre fils aurait pu susciter à l'abbaye.

Les yeux bleus de lady Eithne étincelèrent.

— Donnchad n'a accusé personne en particulier, sa grandeur d'âme ne l'y autorisait pas, mais il était très jaloué.

— On lui enviait son érudition ? s'enquit Eadulf.

— Oui et sa piété. Il aurait pu être le plus grand lettré de la foi. Certains

sont allés jusqu'à tenter de ternir sa réputation en l'accusant d'hérésie ou d'autres sottises.

— Vous soupçonnez quelqu'un ? la pressa Fidelma.

— Ce n'est pas à moi de formuler des accusations, je suis certaine que vous pourrez sans peine deviner qui, dans la congrégation, peut envier le talent et la jeunesse.

À l'évidence, lady Eithne désignait l'abbé Iarnla comme un possible suspect.

— Et vous croyez qu'une telle personne aurait pu tuer votre fils ?

Lady Eithne pinça les lèvres.

— Vous m'avez demandé mon avis, je vous l'ai donné. Et oui, cela m'a traversé l'esprit.

— Et frère Lugna ? demanda Eadulf d'un air faussement innocent. Il est arrivé à l'abbaye il y a quelques années alors que vos fils étaient en pèlerinage. Ne pourrait-on imaginer qu'il ait éprouvé du ressentiment au retour de Donnchad ? Frère Lugna semble s'être assuré une position prédominante à l'abbaye.

Une ombre passa sur le visage de lady Eithne qui luttait contre l'émotion.

— Frère Lugna, un jeune homme pieux d'un commerce agréable, est ce qui est arrivé de mieux à l'abbaye depuis le départ de mes fils pour la Terre sainte. Il a toute ma confiance et mon affection.

Fidelma hocha la tête.

— Vous le connaissez bien ?

— Je lui ai offert l'hospitalité alors qu'il revenait de Rome et avait l'intention de retourner dans le Connacht.

— Vous l'avez persuadé de rester ici et de se joindre à la communauté ?

— Il aimait tant cet endroit qu'il ne m'a pas été difficile de le convaincre. Le monastère a de la chance de s'être assuré les services d'une personne aussi dévote et talentueuse. J'irai jusqu'à affirmer qu'il dégage une aura de sainteté. Un jour, il pourrait bien devenir l'abbé le plus célébré du monastère.

Durant son panégyrique, sa voix était montée dans les aigus, puis elle se reprit en secouant la tête d'un air mélancolique.

— C'est un rôle dont j'avais espéré qu'il incomberait à un de mes fils, mais Dieu ne l'a pas voulu.

— Je suppose donc, dit Eadulf, que vous appuyez les changements qu'il a apportés, tant dans la liturgie que dans les coutumes, pour mieux asseoir l'influence de Rome. Par exemple, frère Lugna aimerait que l'abbaye adopte les pénitentiels au détriment des lois des Fénechus.

— Quelles que soient les transformations qu'il préconise, je suis persuadée qu'elles renforceront la communauté et que Lios Mór sera vénérée dans toute la chrétienté, lui assura lady Eithne.

— Malgré l'opposition qu'il suscite auprès des moines ?

Elle eut une grimace de dégoût.

— Ce sont des personnes sans envergure. Les vieux ont toujours jaloué les

jeunes. J'appuierai de toutes mes forces la régénérescence de l'abbaye telle qu'elle a été entreprise par frère Lugna. C'est Dieu qui nous l'a envoyé. J'ajouterai qu'avant de l'avoir rencontré j'ignorais ce qu'était réellement la voie du Seigneur. C'est lui qui m'a montré le chemin.

Un instant de silence succéda à cette déclaration véhémence.

— Il doit être un puissant avocat de la foi, murmura Fidelma.

— Il m'a convaincue de me mettre en quête de la vérité, reprit la dame d'une voix vibrante, même mes fils ne m'avaient pas inspiré une telle ardeur.

— Je crois qu'une autorisation spéciale vous permet d'emprunter des livres à la bibliothèque. Frère Donnán se déplace-t-il en personne pour vous apporter des ouvrages sur les saints ?

Lady Eithne haussa les sourcils.

— Vous avez le regard aiguisé et l'oreille fine, lady. Quelqu'un se serait-il plaint de mes emprunts ?

— Du tout et du moment que frère Lugna vous y autorise... Quel genre de livre vous intéresse ?

— Essentiellement les épîtres des fondateurs de la foi. Pourquoi cette question ?

— Simple curiosité. Nous avons également appris que vous supportiez les frais de la reconstruction de l'abbaye. Cela représente une lourde charge.

— Je suis heureuse de participer à la glorification du Seigneur.

— Entre le maître d'œuvre, les matériaux et les artisans, cela doit vous revenir très cher.

— Vous avez rencontré Glassán, l'ancien maître d'œuvre du roi de Laighin ? Il m'a été chaudement recommandé.

— À ce propos... on m'a rapporté que Glassán était indésirable au royaume de Laighin et avait été exilé dans le Connacht pendant quelques années. Il avait été jugé coupable d'avoir provoqué par négligence l'effondrement d'un bâtiment ayant tué et blessé plusieurs personnes.

Lady Eithne blêmit.

— D'où tenez-vous cela ?

— De telles informations sont difficiles à cacher, elles appartiennent au domaine public. C'est frère Lugna qui vous l'avait présenté, je crois.

— Il m'a été vanté par d'autres et je n'ai pas à me plaindre de son travail, bien au contraire. Il fera de Lios Mór un admirable mémorial pour Donnchad.

Elle se leva, contrôlant difficilement son irritation.

— Et maintenant, je vous prierai de m'excuser. Des affaires urgentes m'attendent.

Quand ils arrivèrent à Lios Mór, il était presque midi et frère Echen, le palefrenier en chef, les accueillit d'un air soucieux.

— Frère Lugna vient de me demander si vous étiez de retour.

— Pour quelle raison ? s'enquit Fidelma en sautant à terre.

— Cumscrad des Fir Maige Féne est ici en compagnie d'une petite troupe

de guerriers. Il voulait voir l'abbé.

Eadulf croisa le regard de Fidelma.

— Les Fir Maige Féne sont un des clans que redoute lady Eithne.

— En ce qui me concerne, ce n'est pas mon clan préféré, dit Gormán. Leur capitale, Fhear Maighe, est située à une trentaine de milles à l'ouest.

— Allons voir ce que frère Lugna nous veut.

Gormán resta avec frère Echen pour l'aider à s'occuper des chevaux. Ils passaient près de la fontaine, dans la cour, quand ils virent frère Lugna qui leur faisait signe d'un air désapprobateur.

— Cumsrad des Fir Maige Féne exige de vous voir, annonça-t-il sans préambule.

— Il exige ? répliqua Fidelma.

— Il ignorait que vous vous trouviez à l'abbaye et maintenant qu'il a été informé de votre présence par l'abbé, il aimerait vous parler, lança l'intendant avec une indifférence feinte.

— Dites à l'abbé que nous le rejoindrons dans un instant.

Frère Lugna s'éloigna à grands pas.

— Je me demande ce qui amène Cumsrad ici, grommela Fidelma. Les Fir Maige Féne ne sont pas un modèle de loyauté aux Eóghanacht de Cashel.

— Cependant, ils reconnaissent bien l'autorité de ton frère ?

— Avec la même aversion que les Uí Fidgente. Et contrairement à ces derniers, qui prétendent appartenir à une lignée Eóghanacht mieux placée que la nôtre pour régner, les Fir Maige Féne affirment qu'ils ne sont en rien apparentés aux Eóghanacht, se distinguant en cela de la plupart des clans. Ils soutiennent que leurs ancêtres sont plus nobles que les nôtres et remontent à plus loin.

— N'est-ce pas un clan connu pour sa maîtrise de la magie noire ?

Fidelma sourit.

— Ils disent descendre de Mug Ruith, un druide borgne dont l'haleine pouvait lever des tempêtes et qui volait comme un oiseau sur un chariot. Ce chariot, en argent incrusté de pierres précieuses, illuminait la nuit comme le soleil et on l'appelait la roue de lumière. Non loin de Cashel, à Cnámhchaill, il y a un pilier en pierre dont les habitants de la région sont persuadés qu'il était un rayon de cette roue.

Eadulf frissonna.

— Comment peut-on se vanter d'avoir pareil ancêtre ?

— Avant l'arrivée du christianisme, il était probablement l'ancien dieu du Soleil. Comme beaucoup de divinités païennes, quand la foi a renié leur existence, il a pris forme humaine à nos yeux. Autrefois, un clan était le dépositaire du savoir traditionnel. Le chef druide était même plus puissant que le roi de Cashel. Cela se passait avant que le roi Oenghus se convertisse au christianisme.

Ils se lavèrent le visage et les mains, étanchèrent leur soif et se dirigèrent vers les appartements de l'abbé.

Cumscrad était un homme assez intimidant, de haute taille et aux traits réguliers. Il avait un teint olivâtre, une épaisse chevelure noire qui lui tombait jusqu'aux épaules et une barbe foisonnante. Ses yeux gris et brillants comme des galets étaient assombris par le sillon qui lui barrait le front. Fidelma fut frappée par sa beauté. Son comportement trahissait une personne habituée à commander. Il se leva.

— Ah, lady Fidelma, je ne vous avais pas revue depuis le jour de votre mariage.

Sa voix grave résonna dans la pièce et il se tourna vers Eadulf, le sourire aux lèvres.

— Où vous étiez vous aussi à l'honneur, Eadulf de Seaxmund's Ham.

Eadulf se souvenait vaguement de lui : il y avait tellement de monde à la cérémonie qu'il avait traversé cette journée éprouvante comme dans un rêve plutôt angoissant.

— Comment allez-vous, Cumscrad ? s'enquit Fidelma.

— Ma santé est excellente, mais mon esprit préoccupé.

Fidelma s'assit et il l'imita. L'abbé, qui n'avait pas bougé, affichait une triste mine. Lugna et Eadulf choisirent de rester debout.

— Cumscrad nous a annoncé une nouvelle inquiétante, déclara l'abbé. Quand je lui ai dit que vous séjourniez ici dans le cadre de vos fonctions, il a exprimé le désir de vous rencontrer.

— Je vous écoute, dit Fidelma à Cumscrad.

— J'étais venu voir l'abbé pour lui demander conseil et, en apprenant votre présence dans ces murs, je me suis dit que deux avis valaient mieux qu'un. Sans compter qu'à travers vous je pourrai peut-être déposer une plainte auprès du roi votre frère.

Cumscrad marqua une pause pour rassembler ses idées.

— Voilà des siècles que mon peuple fait du commerce sur l'An Abhainn Mór. C'est un axe de communication qui traverse notre territoire, passe à proximité de Lios Mór et s'infléchit vers le sud avant d'atteindre le port d'Ard Mór.

— Je connais bien la grande rivière, indispensable à vos forgerons et à vos artisans.

— Ils dépendent de ce cours d'eau. Comme vous le savez, notre territoire s'appelle également Magh Méine, la plaine des métaux, et nous possédons de nombreuses mines. Nous exportons des minerais et des objets en métal jusqu'au Connacht, en Ulaidh, et même au-delà des mers.

— Quel est le but exact de votre visite ? l'interrompit Fidelma.

— Nous y venons, répliqua-t-il d'un ton sec. Il y a deux jours, un de nos chalands a été attaqué. Une embarcation qui transportait des marchandises jusqu'à l'abbaye d'Ard Mór.

— Que s'est-il passé ?

— Elle venait de sortir de Fhear Maighe quand des guerriers l'ont arraisonnée, ont attaqué l'équipage et emmené le chaland.

— Y a-t-il eu des morts ?

— Tout le monde a survécu. Quelques marinières ont été blessés, mais l'équipage était composé de marchands désarmés. Ils ont juste été attrapés, ligotés et abandonnés sur la rive. Les bandits sont sûrement passés près de cette communauté.

L'abbé Iarnla ouvrit les mains en un geste d'impuissance.

— Les frères travaillant près de la rivière n'ont rien remarqué. Les chalands ne sont pas rares et rien n'a attiré leur attention.

— Les assaillants s'étaient déguisés en commerçants, précisa Cumscrad.

— Et vous n'avez aucune idée de l'identité de ces voleurs ? s'enquit Fidelma.

Cumscrad eut un sourire sans joie.

— Oh si, on les connaît bien ! Ce sont des Uí Liatháin, nos voisins du sud.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ?

— Le maître de la barge, Muirgíos, ainsi que ses hommes d'équipage, ont été en mesure de les identifier.

— Sans l'ombre d'un doute ?

— J'ai confiance en Muirgíos. Il navigue dans la région depuis de nombreuses années. Et les assaillants n'ont fait aucun effort pour déguiser leur origine. De plus...

Il hésita puis se décida.

— ... un de nos bateliers, Eolann, qui fait lui aussi du commerce sur la rivière, revenait d'Ard Mór quand il a vu la barge de Muirgíos, qui se dirigeait vers le sud. Il voulait saluer son ami mais il n'a pas reconnu l'équipage. Eolann est un homme intelligent qui naviguait sur un petit bateau, ce qui lui a permis de faire demi-tour. Et là il a vu le chaland s'engager dans la Bríd, qui se jette dans la grande rivière plus au sud.

— Oui, c'est le cours d'eau qui marque la frontière entre votre peuple et celui des Uí Liatháin.

— Exactement. Eolann a amarré son bateau et attendu un peu avant de continuer à remonter la rivière. Il ne voulait pas être surpris en train de les suivre. Il n'a pas eu à parcourir une grande distance avant de découvrir le chaland amarré et déserté. Eolann est aussitôt venu me raconter son aventure et moi je suis venu demander conseil à l'abbé. Il faut absolument faire quelque chose pour lutter contre ces brigands.

— Cela ne concerne pas l'abbaye, déclara soudain frère Lugna.

Cumscrad le fixa d'un air stupéfait et se tourna vers l'abbé.

— Si c'est vrai, alors les temps ont bien changé. Vous êtes intervenu plus d'une fois pour résoudre les conflits entre les Fir Maige Féne et les Uí Liatháin. Refuseriez-vous aujourd'hui de m'aider ?

— Je suis l'intendant de ce monastère, intervint de nouveau Lugna avant que l'abbé ait eu le temps de s'exprimer.

— Et moi je suis le chef des Fir Maige Féne, rétorqua Cumscrad. Très bien, j'enverrai un messager à Uallachán, le chef des Uí Liatháin, en exigeant

réparation pour cet acte de vandalisme. Et s'il ne réagit pas, je saurai comment lui répondre.

Il se leva et se dirigea à grands pas vers la porte.

— Un instant, Cumscrad, dit Fidelma d'une voix douce.

Le chef se figea.

— Revenez, nous allons discuter de ce problème d'un point de vue juridique.

Cumscrad lui obéit.

— Je pourrais attaquer Uallachán et ses voleurs. Mais je respecte la loi et, avant d'en arriver à de telles extrémités, j'enverrai un émissaire. Si aucun accord n'est trouvé, mon entreprise sera considérée comme légale.

Fidelma changea de position.

— L'entremise de l'abbaye ou de moi-même au nom du roi ne vous a pas été refusée.

Cumscrad désigna Lugna d'un geste du menton.

— Mais il a affirmé...

— Qu'il était l'intendant. C'est à l'abbé de prendre ce genre de décision.

Le *rechtaire* devint rouge de colère tandis qu'Iarnla s'absorbait dans la contemplation de ses sandales.

— Avant de choisir la stratégie à suivre, poursuivit Fidelma, j'aimerais que vous me confirmiez la valeur de la cargaison. Personne ne prend d'aussi gros risques pour des colifichets.

Cumscrad hocha la tête.

— Il s'élevait à trente *seds*.

Eadulf ouvrit de grands yeux.

— Mais c'est le prix de l'honneur d'un...

— D'un chef, le mien par exemple, confirma Cumscrad.

Un *sed* était l'équivalent d'une vache laitière.

— Je suppose que vous transportiez une certaine quantité d'or ? dit Fidelma.

— Pas du tout, en guise de métal il n'y avait que des pots, des anneaux pour les harnais et des outils agricoles qui ne valaient pas plus de quelques *seds*. D'ailleurs les bandits n'y ont pas touché.

— Mais alors... quels sont les objets qui manquaient et comment votre homme a-t-il pu le déterminer ?

— Il se trouve qu'il venait d'Ard Mór où on attendait la barge qui transportait deux précieux ouvrages à remettre à l'abbaye de cette ville. Deux livres que les scribes de notre *tech-screptra* avaient copiés pendant une année entière.

Fidelma pinça les lèvres.

— De quoi traitent ces manuscrits ?

— Le premier est un recueil de poèmes de notre grand barde Dallán Forgaill.

— Et l'autre ?

- Un ouvrage grec. *Le Discours véritable*, je crois.
 - *Logos aléthês* par Celse ? s'écria Fidelma.
- Cumscrad ne put dissimuler son admiration.
- Vous êtes une érudite, lady. Il s'agit bien du livre de Celse.

Chapitre XIV

Fidelma jeta un regard d'avertissement à Eadulf avant de revenir à Cumscrad.

— D'après la loi, le vol de manuscrits est un crime. Mais qui pourrait tirer profit d'un vol de ce genre ?

— C'est pour le même délit que Colomba a été exilé des cinq royaumes, lui objecta Cumscrad.

Eadulf était stupéfié, car il tenait Colomba pour un des piliers de la foi. Et voilà que cet homme le traitait de voleur.

— Qu'est-ce que vous nous contez ? Le bienheureux Colomba d'Iona, qui a transmis le christianisme jusque chez les Angles et les Saxons...

— Cette histoire est très connue, le coupa Cumscrad d'un ton catégorique.

— Colm Crimthain, aussi appelé Colomba, résidait alors avec Finnén à l'abbaye de Maghbhile, expliqua Fidelma. Finnén avait une copie d'un Évangile de l'abbaye du bienheureux Martin que Colm convoitait. Chaque nuit, il se rendait dans la bibliothèque de l'abbaye où il le transcrivait. Finnén le surprit et déposa une plainte devant le haut roi Diarmait mac Cerbaill et son chef brehon. Le jugement rendu fut le suivant : de même que chaque veau appartient à la mère, chaque copie appartient à l'original. En faisant une copie sans autorisation, Colomba avait subtilisé le livre.

— Et il a été condamné à l'exil pour si peu ? s'étonna Eadulf.

Fidelma sourit.

— La vraie raison de son exil est ailleurs. Colm était un prince de son peuple, les Cenel Conaill, qui font partie des Uí Néill du Nord. C'était aussi une tête brûlée, qui souleva sa tribu et défia le haut roi et son brehon. Il y eut une terrible bataille à Cúl Dreimne, au pied de la montagne Binn Ghulbainn. Beaucoup tombèrent au combat, mais les guerriers du haut roi finirent par l'emporter et Colm fut banni des cinq royaumes. Voilà pourquoi il se rendit à Iona.

— Et tout ça pour avoir copié un malheureux manuscrit ?

— Un livre n'est-il pas plus précieux que l'or ? dit Cumscrad. Il est le fruit des pensées d'un homme et recèle des idées qui peuvent changer le destin des peuples.

— Certains traités se sont avérés dangereux.

Ce dernier commentaire avait été proféré par Lugna, qui jusque-là s'était

tenu tranquille.

— Les chants et les poèmes du chef barde des cinq royaumes ne représentent aucun danger, dit Fidelma en souriant, vu qu'ils sont délibérément obscurs.

Elle s'adressa à Eadulf.

— Dallán Forgaill est mort il y a environ un siècle et il était considéré comme le plus grand barde d'Irlande. Mais il fut tué par jalousie, précisa-t-elle.

— Nous avons beaucoup d'ouvrages anciens, lady, signala avec fierté Cumscrad. Par bonheur, il nous reste des recueils qui ont échappé à la vindicte des avocats du christianisme. Ces textes, qui reflètent l'esprit de nos ancêtres, ont failli périr dans les flammes.

— Des livres hérétiques ! fulmina frère Lugna. Nés des œuvres de païens idolâtres !

— Vous pensez à Celse ? s'enquit Fidelma d'un air faussement innocent.

— Exactement ! Seuls les Évangiles sont indispensables. Quant au reste, on pourrait très bien s'en passer !

Cumscrad lui jeta un regard de pitié.

— *Timeo hominem unius libri*, murmura-t-il.

Fidelma l'approuva du regard. Ce proverbe signifiait : « Je crains l'homme d'un seul livre. » Mais il était impossible d'essayer de raisonner une personne qui s'en tenait à un seul ouvrage dont il prônait une interprétation littérale.

— Brûler des livres est un crime contre la culture et la civilisation, renchérit Eadulf.

— Je ne vous contredirai pas sur ce point, Saxon, lança Cumscrad avec un certain cynisme. On aurait dû l'expliquer à Patrick le Breton qui, d'après son ami et son biographe Benignus, a ordonné la crémation de quatre-vingts livres de druides.

— Des livres hérétiques ! Des idolâtries païennes ! répéta Lugna.

— Ces ouvrages nous auraient aidés à comprendre notre passé sans lequel nous vivons dans l'ignorance, commenta Fidelma.

— Hérésie ! hurla l'intendant. Je refuse d'en entendre davantage.

— Mais personne ne vous retient. L'abbé et moi déciderons seuls de ce qu'il convient de faire concernant cette attaque de la péniche.

L'intendant releva le menton, fixa Fidelma, mais en voyant étinceler ses yeux verts, il quitta la pièce sans un mot.

— Voilà un individu bien déplaisant, Iarnla, soupira Cumscrad. Quelle drôle d'idée d'en faire votre intendant !

L'abbé eut un geste d'impuissance. Il semblait très malheureux.

— Vous avez bien dit que les livres volés étaient des copies d'originaux ? demanda Eadulf pour distraire l'attention du chef.

— Oui et le temps qui leur a été consacré explique leur valeur.

— Mon frère voudra éviter qu'on verse le sang, conclut Fidelma. Cumscrad, attendez que j'aie fini de mener mes investigations avant de

mobiliser votre clan contre Uallachán des Uí Liatháin. Nous devons apporter à Uallachán les preuves de ce que vous avancez et lui permettre de réfuter les accusations portées contre lui si nécessaire.

Le chef réfléchit et approuva sa proposition.

— Très bien. Après le repas de midi, nous partirons avec vous pour Fhear Maighe afin de questionner les mariniers et le bibliothécaire. Ensuite, je rendrai visite à Uallachán des Uí Liatháin pour éclaircir cette affaire avec lui.

L'abbé Iarnla fronça les sourcils.

— Mais que deviendra votre enquête sur l'assassinat de Donnchad ?

— Je vous communiquerai bientôt mon rapport.

Cumscrad secoua la tête.

— Pauvre frère Donnchad ! Il avait l'air bien mélancolique la dernière fois que je l'ai vu.

— Vous le connaissiez ? demanda Fidelma.

— Oui, comme tout le monde. Il était célèbre avant même de partir pour la Terre sainte. J'ai appris qu'il était mort quelques jours après sa visite à Fhear Maighe.

— Vous voulez dire que vous l'avez rencontré quelques jours avant son décès ?

— Il a passé une journée chez nous. En apprenant ce qui est arrivé, j'ai reçu un choc.

Il marqua une pause.

— Vous avez l'air surpris, père abbé. Frère Donnchad vous a pourtant bien demandé l'autorisation de chevaucher jusqu'à Fhear Maighe, comme le veut la règle ?

Fidelma devança Iarnla, de plus en plus mal à l'aise.

— L'absence de Donnchad a bien été remarquée, mais il n'avait prévenu personne. Cela s'est passé quatre jours avant son assassinat. Quelle était la raison de sa visite ?

— Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'est rendu à la *tech-screptra* pour y examiner des textes.

— Lesquels ? s'enquit Eadulf, incapable de dissimuler son excitation.

— Vous le demanderez à Dubhagan, notre *leabhar coimedach*.

— Il est resté longtemps dans la bibliothèque ? le pressa Fidelma.

— Je l'ai croisé le soir, alors qu'il s'en allait. Et on m'a précisé qu'il s'était présenté le matin.

— Donc il a travaillé toute la journée. Il est allé nulle part ailleurs pendant qu'il se trouvait à Fhear Maighe ?

— Non, je ne le pense pas.

— Se rendait-il régulièrement dans cette bibliothèque ?

— Je n'avais rencontré Donnchad que deux fois auparavant, ici à l'abbaye. Mais il avait à plusieurs reprises sollicité les services de mon fils, Cunán, qui est assistant à notre bibliothèque où il est réputé pour la qualité de sa calligraphie. Le plus étonnant c'est que frère Donnchad n'approuvait guère

une bonne partie de nos ouvrages. Un peu comme notre ami l'intendant.

— Comme frère Lugna ?

— Il affirmait que ce lieu était rempli d'écrits profanes et hérétiques. Jusqu'au jour de sa visite, il n'avait jamais exprimé le désir de consulter nos manuscrits.

— Cela n'a-t-il pas éveillé votre curiosité qu'il apparaisse en un lieu qu'auparavant il détestait ?

— Cela m'a surpris, mais je n'y ai pas accordé beaucoup d'attention. J'ai pensé qu'il avait reconsidéré sa position.

— Et quelques jours après on le retrouve mort, grommela Eadulf, ce qui lui valut un nouveau regard sévère de Fidelma.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda aussitôt le chef.

— Eadulf estime que ce serait intéressant de savoir pourquoi il s'est rendu à Fhear Maighe. Nous le saurons cet après-midi en parlant à votre bibliothécaire.

Elle se leva.

— Le repas de midi est maintenant terminé, nous nous contenterons d'une collation. Ensuite, nous partirons avec vous, Cumscrad. Cela vous convient-il ?

— Tout à fait.

Dans le *refectorium* désert, on leur servit de la viande froide, ainsi que du fromage et de l'eau de la fontaine.

— Je vous retrouve dans un instant, déclara Cumscrad une fois la dernière bouchée avalée. Il y a deux ou trois choses dont j'aimerais discuter avec l'abbé Iarnla.

— Parfait, cela nous laisse juste le temps de prendre quelques affaires à l'hôtellerie des invités, dit Fidelma.

Dans la cour, ils virent Gormán qui les attendait. Fidelma se sentit coupable de ne pas l'avoir invité à se joindre à eux mais il la rassura : en entendant la cloche annonçant l'*etar-shod*, il s'était rendu au réfectoire.

— Demandez à frère Echen de seller nos chevaux, lui demanda Fidelma. Nous nous absentons pour un jour ou deux.

— Nous allons à Fhear Maighe avec Cumscrad et ses hommes, lady ?

— Oui.

— Donc il y a du nouveau ? J'ai aperçu l'intendant qui traversait la cour en courant. Il avait l'air en colère. Il s'en est pris à Glassán : ils ont eu une courte conversation puis Glassán a pris un cheval aux écuries et il est parti.

Fidelma fronça les sourcils. Elle avait oublié Lugna.

— Avez-vous remarqué de quel côté Glassán se dirigeait ?

— Non, mais il a passé les portes à toute allure.

— Cela n'a pas d'importance. Occupez-vous de nos montures.

Fidelma en profita pour interroger frère Echen, le palefrenier en chef.

— Vous avez confié à Gormán ce que vous avait rapporté votre cousin, au sujet d'un bâtiment dont le maître d'œuvre avait la responsabilité et qui s'est

écroulé entraînant la mort de plusieurs personnes.

— Tout à fait.

— Savez-vous où ce bâtiment était situé ?

— Dans le pays des Uí Dúnlainge, au sud du royaume.

— Pouvez-vous préciser ?

— Non, je regrette. Mon cousin a juste dit qu'il s'agissait d'un chef vivant sur la côte sud. Et puis, cela s'est passé il y a une dizaine d'années. Glassán n'a pas été tenu directement responsable, on lui a juste reproché d'avoir négligé son travail de surveillance et d'avoir tenté de faire accuser les autres.

À cet instant Cumscrad émergea du *refectorium* avec l'abbé Iarnla. Frère Echen s'excusa et se précipita dans les écuries dont il ressortit avec la jument du chef.

— Frère Donnchad s'est rendu à cette bibliothèque pour consulter un livre dont une copie a plus tard été volée, dit Eadulf à Fidelma tandis qu'ils se mettaient en selle. Tu crois que c'est une coïncidence ?

— Sûrement pas, mais mieux vaut garder ça pour nous.

Elle jeta un coup d'œil à Gormán qui prétendait s'absorber dans l'ajustement du harnais de sa monture.

— On vous expliquera tout ça plus tard, lui souffla Fidelma.

— J'ai remarqué que Cumscrad n'appelle pas son *scriptor* par la désignation latine, fit remarquer Eadulf.

— Parce que la bibliothèque de Fhear Maighe est encore séculière.

Alors que les religieux s'étaient approprié un grand nombre de fonctions, il y avait encore des laïques poètes, docteurs, juristes, etc., qui n'étaient pas rattachés à des abbayes.

— Cela me surprend. J'aurais pensé que Fhear Maighe était trop retirée pour posséder une bibliothèque libre de toute attache religieuse. D'où j'en déduis que les moines ne contrôlent pas la totalité des connaissances.

— Le jour où nous serons tous obligés de penser de la même façon sera bien triste, car l'individu ne comptera plus pour grand-chose. Pour en revenir à nos moutons, frère Donnchad voulait étudier une copie du livre de Celse. Frère Donnán nous a appris qu'il a vu une réponse d'Origène à cet ouvrage, mais qu'elle a été envoyée à l'abbaye d'Ard Mór. Cumscrad affirme que l'original de l'œuvre de Celse est à Fhear Maighe, mais qu'une copie a été volée alors qu'elle devait être remise à l'abbaye d'Ard Mór.

— Ard Mór n'est-elle pas située dans le territoire des Uí Liatháin ?

— Non, dans celui des Déisi, mais face à l'autre rive de la grande rivière qui appartient aux Uí Liatháin.

— Je serais curieux de savoir comment frère Donnchad a appris que le livre de Celse se trouvait à Fhear Maighe, dit Eadulf. Et les poèmes de Dallán Forgaill, quel rôle jouent-ils ?

— Aucun. Les voleurs convoitaient l'ouvrage de Celse. Dallán Forgaill ne représente pas de danger pour la foi.

Cumscrad s'avança vers eux sur sa jument noire.

— Vous chevaucherez avec moi, Fidelma. Mes guerriers nous attendent.

À l'extérieur des portes, six guerriers étaient assis sur l'herbe et jouaient aux *disle*, aux dés. Dès qu'ils virent leur chef, ils bondirent sur leurs pieds et allèrent chercher leurs chevaux attachés non loin. Puis deux d'entre eux prirent la tête du cortège qui s'ébranla vers l'ouest.

Ils laissèrent Lios Mór pour rejoindre la route qui longeait l'An Abhainn Mór. Fidelma et Cumscrad précédaient Eadulf et Gormán. La promenade était plaisante, l'après-midi agréable, et même Eadulf se sentait de bonne humeur. Les collines boisées au sud, larges et rondes, dégageaient une impression de sérénité. Les ruisseaux qui les dévalaient se déversaient dans l'An Abhainn Mór et les bêtes n'avaient pas à chercher bien loin pour se désaltérer.

— Bien que j'en aie vu de plus larges, je comprends pourquoi vous appelez ce cours d'eau la « grande rivière », fit observer Eadulf.

Gormán sourit.

— Elle ne doit pas son nom à sa largeur.

— À sa longueur alors ? On m'a dit qu'elle prenait sa source dans des montagnes éloignées et coulait vers le sud avant de se jeter dans la mer.

— Sa longueur n'est pas non plus en cause. Autrefois, du temps du paganisme, elle s'appelait la Nemh, celle qu'on a renoncé à mesurer.

— Dans quel sens ?

— De nombreux cours d'eau en Éireann ont reçu le nom de dieux ou de déesses auxquels ils sont consacrés.

— Comme dans plusieurs pays que j'ai visités, objecta Eadulf.

— Je ne suis jamais sorti des cinq royaumes et je le regrette, mais mon peuple considère qu'on ne doit jamais mentionner le nom de certains lieux considérés comme sacrés. C'est un *geis*.

— Le *geis* est bien une interdiction qui, si elle est enfreinte, entraîne une malédiction ?

— Oui. Briser un *geis* peut entraîner la mort ou un grand malheur dans votre famille. Par exemple, « la brillante » ou « la reine de la nuit » désigne la lune. Personne n'oserait l'appeler par le nom de la déesse qu'elle représente.

— Donc on peut être certains que cette rivière a reçu le nom d'un dieu païen puissant ?

— Oui, et on m'a rapporté que le long de ses berges, des gens se rassemblaient pour adorer les esprits.

Ils s'approchaient de la colline de Stone Ridge, là où le sentier s'écartait de la rivière et s'enfonçait dans la forêt, vers le nord. Soudain, un des guerriers devant eux poussa un cri d'alarme et signala des cavaliers au loin. Ils étaient une vingtaine et se dirigeaient vers le sud-est.

— Des guerriers, murmura Cumscrad en plissant les yeux. Des Uí Liatháin, si j'en juge par l'oriflamme de leur porte-enseigne.

Ils venaient de s'arrêter quand ils entendirent hurler un ordre. Les guerriers en face d'eux, qui les avaient repérés, s'immobilisèrent à leur tour.

— S'ils nous attaquent, à trois contre un on ne pourra pas gagner ! s'écria

Gormán.

— Préparez-vous à fuir ! lança Cumscrad qui savait quand une bataille était perdue d'avance.

À cet instant, le chef ennemi leva le bras, sa troupe tourna bride et ils disparurent dans une pente.

— Bizarre... dit Cumscrad.

— Vous êtes certain que c'étaient des Uí Liatháin ? demanda Fidelma.

— Vous avez vu leur drapeau blanc avec une tête de renard gris ? C'est leur emblème.

— Je n'ai pas les yeux aussi perçants que vous, Cumscrad, je n'ai vu qu'un drapeau blanc mais je vous fais confiance. Ce qui m'inquiète, c'est le lieu d'où ils venaient.

Cumscrad la fixa sans comprendre, puis un juron monta à ses lèvres.

— En avant ! hurla-t-il. À Fhear Maighe !

Ils pénétrèrent au galop dans la forêt. Les arbres défilaient. Tandis qu'ils chevauchaient, ils remarquèrent que les oiseaux poussaient des piailllements bizarres, ils semblaient très excités et même Eadulf leva la tête. Puis ils débouchèrent sur des champs cultivés qui dominaient Fhear Maighe. Cumscrad poussa un grand cri.

À l'orée de la ville, un bâtiment était en feu. De la fumée noire s'élevait du brasier.

— La bibliothèque est en train de brûler !

Cumscrad enfonça ses talons dans les flancs de sa monture.

Chapitre XV

Eadulf eut à peine le temps de reprendre sa respiration qu'ils descendaient la pente à grande allure. Fhear Maighe était un rassemblement de bâtiments qui se pressaient aux abords de l'An Abhainn Mór. La forteresse de Cumscrad, loin d'être aussi impressionnante que celle d'An Dún, se dressait sur une éminence de la rive sud. À ses pieds, l'incendie dévorait la bibliothèque, une construction en pierre et en bois, rectangulaire comme la salle d'un monastère, avec une curieuse tour à une extrémité. Le feu avait pris dans la tour, peut-être à cause de sa structure en forme de cheminée.

Alors qu'ils dégringolaient la colline, Eadulf aperçut un cheval dans un champ et un corps sans vie, une flèche plantée dans le dos. Ils n'avaient pas le temps de s'arrêter. Toute la population, hommes, femmes et enfants, s'était réunie pour combattre les flammes. Des jeunes gens faisaient des allers-retours par la porte principale avec des brassées de livres, des manuscrits, des rouleaux et des *tiaga lebar*, des sacoches à livres. De temps à autre, l'un d'eux arrivait vacillant sous le poids d'une boîte en métal appelée *lebor-chomet* ou coffre à livres, qui contenait les ouvrages les plus précieux.

Tous ces chargements étaient jetés à terre où ils étaient piétinés, on formait des files pour faire circuler des baquets. Eadulf remarqua un dispositif d'auges attachées à une roue qui se remplissaient d'eau de la rivière grâce à un curieux mécanisme.

Fidelma et Eadulf avaient tout de suite compris que ces efforts étaient vains. Cumscrad et ses guerriers, qui avaient mis pied à terre, assistaient au désastre, paralysés par l'impuissance. Soudain, le feu rugit, des étincelles s'élevèrent dans le ciel et le toit principal s'effondra, précédant de peu l'implosion de la tour. Rassasié, l'incendie ne tarda pas à s'assoupir sur un tas de débris noircis. Au moins, il avait été stoppé. Seuls quelques murs et une grande arche de pierre restaient encore debout, fumant dans le soir.

Fidelma désigna Cumscrad, près d'un groupe de personnes qui fixaient un corps tiré de la fournaise.

— Je peux vous aider ? proposa Eadulf. J'ai quelques connaissances dans l'art de la médecine.

— Trop tard, répliqua Cumscrad d'une voix étranglée. Dubhagan est mort.

— Il s'agissait bien de votre *leabhar coimedach* ? s'enquit Fidelma.

Un jeune homme s'avança, le visage balafré de traces de charbon.

— Nous n'avons pas eu le temps de le sauver, dit-il en toussant, l'air égaré.
— Comment a-t-il péri ? demanda Cumscrad d'un ton plein de compassion.
Le jeune homme secoua la tête.
— Il a été assassiné d'un coup d'épée avant que ces bandits ne mettent le feu.

La colère durcit les traits du chef et Fidelma posa une main sur son bras.
— Laissez-moi interroger ce témoin.
— Je vous présente mon plus jeune fils, Cunán, dit Cumscrad. Il était l'assistant de Dubhagan.

— Cunán, bien que vous soyez dans un état de choc, j'aimerais que vous me racontiez ce qui s'est passé.

Le jeune homme passa la main dans ses cheveux.
— Nous travaillions dans la section des scribes quand j'ai senti l'odeur de fumée et entendu le crépitement des flammes. J'ai donné l'alarme et je me suis lancé à la recherche de Dubhagan.

— Où était-il ?
— Dans la tour.
— Et où se trouvait la section des scribes ?
— Les douze copistes travaillaient dans la salle principale, de l'autre côté de la tour où Dubhagan avait son cabinet et gardait les ouvrages les plus précieux. Je me suis précipité dans son officine. Les livres et les manuscrits y brûlaient déjà, j'avais du mal à respirer. Et là, j'ai vu notre *leabhar coimedach* gisant visage contre terre. J'ai aussitôt remarqué deux plaies béantes, l'une à la poitrine et l'autre au cou. Sachant qu'il était perdu, je l'ai quand même attrapé par les poignets pour le tirer hors du bâtiment.

Cunán passa la langue sur ses lèvres desséchées.
— Le temps que je retourne à la bibliothèque, le bâtiment s'était embrasé. De la tour, les flammes gagnaient la salle principale. Un des copistes avait sonné le tocsin et les gens se précipitaient déjà pour voler à notre secours. Une aide dérisoire, comme vous avez pu le constater. Nous n'avons sauvé que fort peu de choses. Tous ces chefs-d'œuvre inestimables réduits en cendres...

Il réprima un sanglot.
— D'après vous, on a d'abord tué Dubhagan avant d'incendier la tour ? le pressa Fidelma.

— Vous avez bien compris, intervint Cumscrad. Et les cavaliers que nous avons aperçus prenaient la fuite après avoir commis leur forfait ! Des Uí Liatháin !

Fidelma gardait les yeux fixés sur le jeune homme qui acquiesça.
— Et vous n'avez surpris aucun assaillant quand vous l'avez découvert ?
— Aucun.
— Notre chef a raison, lança dans la foule un petit homme avant de s'avancer vers eux. Moi je les ai vus et j'ai reconnu la bannière au renard gris que portait l'un d'entre eux.

— Comment avez-vous pu autoriser pareille infamie ? hurla le chef. N'y

avait-il pas d'hommes parmi vous pour prendre une épée et un bouclier afin de défendre mon peuple en mon absence ? Qui a permis à ces bandits de pénétrer ici sans qu'on les arrête ?

Un solide gaillard qui s'était empourpré sous l'insulte se fraya un chemin.

— Ils sont arrivés ici bien poliment avec leur épée au fourreau ! Et leur chef a simplement dit qu'il venait consulter Dubhagan sur un sujet précis.

— Et alors ? dit Fidelma, prévenant une remarque cinglante de Cumscrad.

— Eh bien, deux d'entre eux sont entrés dans la tour. Les autres sont restés à l'extérieur. Et puis on a entendu des protestations et on a vu les flammes. Les deux guerriers sont ressortis, l'épée à la main, ils ont sauté sur leur monture et tous sont repartis au galop avant que nous ayons compris de quoi il retournait.

— Tous sauf un, dit le petit homme tandis que les regards convergeaient vers lui. J'étais en train de réparer mon arc quand ils se sont enfuis. J'ai décoché une flèche et je crois bien que j'ai touché l'un d'entre eux.

— Effectivement, confirma Eadulf en se rappelant le cheval et son cavalier mort à ses pieds. Il est tombé dans un champ en bordure de la ville.

Des volontaires allèrent récupérer le corps qu'ils ramenèrent sur le cheval, des gens les entourèrent et Gormán se tourna vers Fidelma, le visage grave.

— Je crois que vous devriez examiner le cadavre de plus près, lady.

L'homme était mince, avec des cheveux blancs comme neige et une peau très pâle. Fidelma se redressa et son regard croisa celui de Gormán.

— C'est bien le *bánai*, confirma-t-il. Celui qui a tenté de nous tuer sur la route de Lios Mór. Et regardez ça.

Il désigna le cou de l'albinos où on distinguait une marque sombre, comme une irritation de la peau.

— Quelqu'un reconnaît cet homme ? demanda Fidelma d'une voix forte.

Il y eut des murmures de dénégation.

— Il s'agit à l'évidence d'un guerrier, dit l'archer qui l'avait tué.

— Dommage qu'ils n'aient pas été plus nombreux à payer pour leurs crimes ! s'exclama Cumscrad.

— Qu'est-ce qu'on pouvait faire ? grommela celui qui tout à l'heure avait apostrophé le chef. Mieux valait lutter contre le feu que les poursuivre.

— C'était le bon choix, le réconforta Fidelma avant de se tourner vers Cunán. Vous avez précisé que le cabinet de Dubhagan se trouvait dans la tour où étaient gardés les livres les plus précieux. Quels étaient-ils ?

Le jeune homme demeura sans réaction et ce fut Cumscrad qui répondit à sa place.

— Des ouvrages très anciens que certains esprits étroits auraient pu qualifier d'hérétiques.

Puis il ajouta à l'adresse de son fils :

— Quand tu te sentiras mieux, viens au *rath*. Il faut qu'on parle.

Il se tourna vers la femme qui soignait ceux qui s'étaient épuisés à lutter contre le feu et souffraient de brûlures.

— Occupez-vous de Cunán et veillez à ce qu'il ne manque de rien.

Le jeune scribe se laissa emmener sans protester.

Fidelma voulut parler au chef mais il lui tourna le dos pour donner des ordres. Il fallait enterrer les corps, évaluer les dégâts, s'occuper des personnes les plus gravement atteintes. Un des scribes s'était déjà proposé pour ranger et nettoyer les livres qui avaient été sauvés et faire la liste de ceux qui manquaient. Cumscrad organisa aussi des tours de veille au cas où les assaillants reviendraient, ce qui était peu probable. Quand tout fut terminé, il revint à Fidelma.

— Allons dans ma salle de réception, nous y serons plus à l'aise.

Puis il se dirigea sans attendre vers sa jument noire et les autres le suivirent. Le *rath* n'était qu'à une courte distance et tous les quatre chevauchèrent en silence jusqu'aux portes. Des palefreniers prirent leurs montures en charge et le chef mena ses hôtes jusqu'à la salle. Là, il ordonna à un serviteur qu'on leur serve de l'hydromel et une collation, et ils s'installèrent près du feu. Puis Cumscrad s'adressa à Fidelma.

— On a incendié ma bibliothèque, tué mon bibliothécaire et attaqué une de nos péniches pour voler deux manuscrits de grande valeur. Pourquoi ?

— Je ne peux pas encore fournir d'explication satisfaisante à ces agressions mais j'y réfléchis.

— Si cette bibliothèque contenait des livres considérés comme « impies » par les partisans les plus extrémistes du christianisme, nous tenons peut-être une indication précieuse, suggéra Eadulf.

— Vous voulez dire qu'ils s'en sont pris à ces manuscrits parce qu'ils posaient des questions embarrassantes pour les chrétiens ? ironisa Cumscrad.

— Ce ne serait pas la première fois.

— Quelle bêtise de vouloir détruire les idées qui vous dérangent plutôt que de les contredire par des arguments convaincants !

Gormán toussota. Il était resté silencieux depuis si longtemps qu'ils avaient oublié sa présence.

— Mais pourquoi les Uí Liatháin se montreraient-ils aussi intolérants sur des questions religieuses ? Je les connais. Ce n'est pas la piété qui les étouffe.

— Votre compagnon a raison, lady, acquiesça Cumscrad. Mais il oublie que les Uí Liatháin sont des ennemis de mon peuple.

— À combien évaluez-vous le prix de votre *tech-screptra* ? demanda Eadulf. Ce qu'elle contenait était-il aussi inestimable que vous l'affirmez ?

— Elle existait depuis l'époque de Mug Ruith, longtemps avant que la nouvelle foi n'atteigne ces rivages. Elle était donc unique.

— Pourtant, jusqu'à aujourd'hui je n'en avais jamais entendu parler.

— Ce qui ne reflète pas le degré de notoriété de cette bibliothèque mais votre ignorance, rétorqua le chef d'un ton glacial.

— Pardonnez notre incompetence et racontez-nous son histoire, dit Fidelma, qui se retint de sourire devant l'air mortifié d'Eadulf.

Le chef s'adoucit.

— Eh bien il y a quatre siècles, un érudit de l'Est, du nom d'Aethicus d'Istria¹, a écrit ce qu'il appelait une *Cosmographie*, une cosmographie du monde. Aethicus avait navigué jusqu'à nos rivages depuis l'Ibérie parce qu'il avait eu vent de l'importance de nos bibliothèques. Il parlait de leur *volumina*.

— Il y a quatre siècles ? s'étonna Eadulf. Mais alors...

— Cela implique que la réputation de nos ouvrages avait gagné le monde deux siècles avant que la nouvelle foi ne parvienne jusqu'à nous. De plus, Aethicus a écrit sur l'*ideomochos* de notre littérature, jusqu'alors inconnue de lui. Le terme grec dont il usait signifiait que ces textes appartenaient en propre aux Irlandais.

— Ils étaient transmis sur des *flesc filidh* ou baguettes de poètes, précisa Fidelma. Ces *flesc filidh* étaient des branches polies de hêtre ou de bouleau. Et Aethicus s'est déplacé jusqu'ici pour les consulter ?

— Oui, et puis il y a eu des tentatives répétées de détruire ce qui avait précédé le christianisme. D'ailleurs, les fanatiques ont presque réussi dans leur entreprise. Nous sommes les témoins de crimes contre la science. Aethicus d'Istria louait haut et fort nos *tech-screptra* et nous savons qu'il s'était déplacé jusqu'ici pour les visiter. Sa *Cosmographie* nous le dit.

— Jamais entendu parler de cet Aethicus et de sa cosmographie, grommela Eadulf.

— N'avez-vous pas lu *Histoires contre les païens* de Paul Orose, qui cite des passages d'Aethicus sur ses voyages dans notre île ? Orose était un chrétien qui cherchait à dénigrer les païens et il nous a décrit comme des cannibales !

— Pardonnez-nous, Cumscrad, intervint Fidelma qui craignait de voir à nouveau monter la colère du chef, mais c'est dans la nature des juristes de se montrer sceptiques quand ils rassemblent des preuves.

— La vérité est grande et elle finira par prévaloir : c'est une des maximes favorites de votre mentor, Fidelma, le brehon Morann de Tara. Sauf que la vérité ne gagne pas toujours. Je suppose que vous connaissez Mug Ruith ?

— Du temps des païens, il était considéré comme le fils du soleil chevauchant les cieux dans un char de lumière.

Cumscrad fit la grimace.

— Ça c'est la légende. Il avait pris le nom d'un dieu solaire, mais en réalité Mug Ruith était un homme de chair et d'os, un druide de mon peuple. Mon clan le considère comme son ancêtre.

— Je serais ravi de connaître son histoire, dit Eadulf.

— Les zélotes de la foi le considéraient comme un magicien. Aujourd'hui, voilà à quoi on réduit les druides : à des sorciers. Les fanatiques affirment également que Mug Ruith partit pour la Terre sainte afin d'étudier sous la férule d'un dénommé Simon Magus.

— Ah ! Simon le Magicien, qui est considéré comme la source de toutes les hérésies.

— Exactement. Or Mug Ruith, sage parmi les sages, n'avait sûrement pas

besoin de ce genre d'initiation.

— Simon le Magicien étant mal considéré chez les chrétiens, il s'agissait d'une tentative de dénigrement.

— Votre bibliothèque avait-elle un exemplaire d'*Apophysis megalè*, la « grande déclaration » que Simon est censé avoir écrite ? dit soudain Fidelma.

— Il faudra que vous demandiez à mon fils.

— Nous avons beaucoup de questions à lui poser. J'espère qu'il va bientôt nous rejoindre.

— À propos d'autre chose, dit Eadulf, j'ai remarqué une étrange machinerie qui pompe l'eau de la rivière près de votre *tech-screptra*.

Cumscrad eut un sourire triste.

— Une création de Dubhagan, qui avait l'intention de la perfectionner. Un piston au sommet d'un cylindre crée un vide aspirant l'eau qui passe par des valves pour remplir les auges. Je ne fais que vous répéter des termes dont je ne comprends pas vraiment le sens. Pauvre Dubhagan !

— C'est lui qui avait inventé ce dispositif ?

— Il en avait trouvé la description dans le *De architectura*, un des livres latins de la bibliothèque écrit par un Romain il y a de nombreux siècles. Espérons qu'il a été sauvé. D'après Dubhagan, Vitruve avait vu cette machine en Égypte et l'avait adoptée quand il servait dans l'armée de César.

— Vous me rappelez que les livres que vous possédiez ne procédaient pas tous des cinq royaumes, dit Fidelma qui ne s'intéressait que moyennement aux machines.

— Nous disposions aussi d'ouvrages religieux qui, n'étant pas l'œuvre de chrétiens fanatiques, étaient considérés par certains comme hérétiques. Par exemple celui de Celse, qui a été volé.

— Vous saviez ce qu'ils contenaient ?

— Seuls nos bibliothécaires seraient en mesure de vous renseigner.

— Si je peux vous aider...

Cunán venait d'entrer. Il s'était lavé et semblait plus calme. Les traces de brûlure sur son visage étaient maintenant clairement visibles.

— Comment vas-tu, mon fils ? demanda le chef avec anxiété.

— Mieux, et je vous prie de m'excuser pour le moment d'égarement qui m'a tout à l'heure submergé. La mort de Dubhagan et la destruction de ces ouvrages inestimables... il me faudra du temps pour m'en remettre.

Il prit un siège et un serviteur lui tendit une timbale d'hydromel qu'il but d'un air absent.

— Nous savons que la *tech-screptra* contenait des manuscrits qui ne recevaient pas toujours l'approbation de certains chrétiens, dit Fidelma.

— Nous travaillions à les sauver, soupira Cunán. Une bonne partie a été réduite en cendres et quand l'inventaire sera terminé, nous connaîtrons dans le détail l'étendue de notre perte.

— Vous avez exécuté des copies de deux ouvrages destinés à la bibliothèque d'Ard Mór qui ont été volés. Il s'agissait des poèmes de Dallán

Forgaill et d'un livre de Celse.

— C'est exact.

— Le Celse m'intéresse particulièrement.

Cunán parut surpris mais ne fit aucun commentaire.

— Étiez-vous ici quand frère Donnchad de Lios Mór vous a rendu visite ?

Cunán hocha la tête.

— Vous rappelez-vous quel genre de livre il cherchait ?

— Il s'est enfermé avec Dubhagan et donc j'ignore de quoi ils ont parlé.

Il marqua un temps d'hésitation.

— Mais je me suis rendu dans le cabinet de Dubhagan alors que frère Donnchad était présent. Il consultait des ouvrages.

— De Celse ?

— Non, des manuscrits en hébreu.

Fidelma était déçue.

— En quoi consistaient ces manuscrits ?

Le visage de Cunán se figea en une expression amère.

— Ils représentaient nos possessions les plus précieuses. Surtout le rouleau en parchemin du Sefer Torah – les cinq livres en entier : Béréchit, Chémot, Vayiqra, Bamidbar et Devarim.

Devant la perplexité de Fidelma, il poursuivit :

— La foi les appelle les cinq livres de Moïse.

— Mon Dieu ! s'exclama Eadulf. Et ils ont été détruits !

— Sans doute. Enfin, on ne sait jamais.

— Donnchad s'intéressait à la Torah ?

— Non, je ne crois pas. Il était assis près des livres hébreux dont les sacoches étaient toutes en place à l'exception d'une seule. J'ai inconsciemment enregistré l'espace vide. Les bibliothécaires développent un sixième sens pour ces détails.

— Donc vous avez repéré de quel livre il s'agissait ?

Le jeune homme fronça les sourcils.

— Je n'en suis pas certain.

— Faites-nous part de vos incertitudes, insista Fidelma.

— À mon avis, c'était la Tosefta.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— Il s'agit d'un traité de lois juives, qui se transmettent oralement, et qui ont été consignées par écrit il y a trois ou quatre siècles dans un collège rabbinique de Judée.

— Qu'est-ce qui pouvait bien intéresser frère Donnchad dans la loi juive ? s'étonna Eadulf.

— Vous êtes sûr que Donnchad n'a pas également demandé à voir un livre de Celse ? renchérit Fidelma. Le même que celui qui a été copié et volé ?

Troublé, Cunán ne répondit pas tout de suite.

— Pourquoi hésitez-vous ?

— C'est juste que Dubhagan m'avait demandé de n'en souffler mot à

personne. Mais maintenant que lui et Donnchad nous ont quittés...

— Pourquoi Dubhagan avait-il exigé que vous gardiez le silence ?

— Il est venu me trouver dans la salle principale, où je terminais de copier le Celse pour Ard Mór, et il m'a fait jurer de ne pas mentionner qu'il allait par faveur spéciale le montrer à frère Donnchad. Frère Donnchad ne voulait pas qu'on sache qu'il s'y intéressait.

Fidelma réfléchit.

— C'est assez naturel.

— Nous accueillons les livres en tout genre. Des frères, à leur retour de Rome ou d'autres villes du monde, nous ont même rapporté des critiques des chrétiens non seulement par l'empereur Julien, mais par Porphyre de Pergame – nous avons une copie de son *Adversus Christianos*, contre les chrétiens – et bien sûr par Celse avec son *Logos alêthês*, le discours véritable. On nous confie des ouvrages dans toutes les langues.

— Combien de ceux-ci ont survécu au feu ? demanda Eadulf. Vous avez une idée ?

— Parmi ceux qui critiquent la foi ?

Il haussa les épaules.

— La plupart ont été détruits. Ils se trouvaient dans la tour avec ce pauvre Dubhagan. L'ouvrage de Julien *Contra Galilaeos*, contre les Galiléens, était unique. Mais je crois qu'il nous reste la réponse de Clément d'Alexandrie.

— C'est Celse qui nous intéresse. Vous l'avez lu ?

Cunán jeta un regard de conspirateur autour de lui.

— Oui, je l'ai lu, et j'ai trouvé ses arguments très convaincants. Ils rétablissent pour une bonne part les croyances de nos ancêtres.

— Je ne sais rien de Celse, ni de la réponse d'Origène. Que dit Celse ?

— Souvenez-vous qu'il écrivait il y a plusieurs siècles. Il affirmait que l'idée d'une incarnation de Dieu en homme était absurde et il ne comprenait pas pourquoi l'homme s'estimait supérieur aux abeilles, aux fourmis et aux éléphants. Les éléphants sont des animaux étranges dont j'ai lu des descriptions. Claude, l'empereur romain, en avait convoyé en Bretagne pour l'aider à battre les Bretons.

Il réfléchit.

— Celse se demandait pourquoi les chrétiens se plaçaient dans une position privilégiée vis-à-vis de leur créateur, au point de lui donner leurs caractéristiques physiques. Et pourquoi Dieu devrait-il se présenter aux hommes pourvu d'une nationalité et de croyances particulières ? Pour Celse, le concept même de l'élection divine des Juifs était absurde et il estimait que tout, dans la création, était extraordinaire. Il comparait les premiers chrétiens à un conseil de grenouilles sur une flaque de boue, coassant « nous sommes les maîtres du monde qui a été créé pour nous ».

Fidelma fronça les sourcils.

— Mais en quoi croyait Celse ?

— Il conseillait d'accepter les dieux, les prophètes et les messagers de

chaque nation et il accusait les chrétiens de se montrer intolérants avec les autres religions. Il s'étonnait qu'ils ne parviennent pas à trouver un terrain d'entente avec les autorités politiques et philosophiques. Il estimait qu'un effort pour interpréter correctement les croyances des hommes, la fonction de leurs dieux et de leurs démons, était compatible avec le monothéisme prêché par les chrétiens. Si les chrétiens ne comprennent pas cela, disait-il, ils ne parviendront ni à gagner les gens à leur foi ni à un accord universel sur la transcendance et le concept de divinité.

— Voilà des critiques sévères, murmura Fidelma.

Elle avait toujours trouvé difficile de ne pas questionner des dogmes qui manquaient parfois de logique. Elle en éprouvait un malaise certain.

— Celse est très complexe, je ne vous en ai donné qu'un petit aperçu, poursuivit Cunán. Hélas, il est rare de rencontrer quelqu'un qui avouera étudier sa philosophie. Il paraît que Tertullien et Minucius Felix, un Père de l'Église, connaissaient Celse qui les a influencés. En résumé, son principal argument était que les chrétiens ne devaient pas se tenir à l'écart de la politique et des autres religions. Il les pressait de renoncer à créer un nouvel empire ou à acquérir une position privilégiée dans l'Empire romain, et de faire la paix avec les empereurs. D'après Origène, il affirmait que si toutes les religions suivaient l'exemple des chrétiens et se tenaient à l'écart de la politique, l'Empire romain tomberait entre les mains des barbares.

— Vous semblez en savoir long sur sa pensée, commenta Eadulf d'un air sévère.

Cunán sourit.

— Copier un des ouvrages de Celse m'a permis de le fréquenter quotidiennement pendant une année. J'ai été surpris de l'intérêt que frère Donnchad portait à ce livre. Je ne le connaissais personnellement pas mais il y a quelques années de cela, nous avons échangé une correspondance. J'ai la réputation d'être un bon scribe et il m'avait confié des textes à lui.

Une idée traversa l'esprit d'Eadulf.

— On prétend que chaque scribe a un « style », une façon de former les lettres, et aussi des habitudes syntaxiques quand il traduit.

— C'est vrai, répliqua aussitôt Cunán, et je me vante de connaître l'écriture de la plupart des grands scribes du royaume.

Eadulf croisa le regard de Fidelma qui comprit aussitôt ce qu'il avait en tête. Elle sortit de son *ciorbholg*, son « sac à peignes », le morceau de parchemin qu'elle avait ramassé sous la fenêtre de Donnchad et le tendit à Cunán.

— Qu'est-ce que cela vous inspire ?

— Alors... *si vis transfer calicem istrim a me... Deicide ! Deicide ! Deicide !* ... si tu veux, éloigne de moi cette coupe... déicide, déicide, déicide. C'est une supplique qui a souvent été adressée aux Juifs par les Pères de l'Église. Frère Donnchad voulait-il se pénétrer du sens de cette phrase ? Tout de même, c'est bizarre.

1- Ou Aethicus Ister, auteur de la *Cosmographie d'Ethicus*.

Chapitre XVI

Stupéfaits, Fidelma et Eadulf fixaient Cunán.

— Vous voulez dire que c'est Donnchad qui a tracé ces lettres ? s'écria Fidelma.

— J'étais le scribe en chef de cette bibliothèque. Qui ne connaît pas l'écriture de frère Donnchad, l'un des érudits les plus importants de ce royaume ?

— Pouvez-vous prouver que ce document est de sa main ? s'enquit Eadulf.

— Oui, bien sûr. N'importe quel lettré qui connaît son travail vous le confirmera. C'est un échantillon suffisant pour définir une écriture. Regardez les mots *calicem* et *deicide*. Frère Donnchad formait les *c* et les *d* de façon très particulière. Vous voyez ?

Son visage s'éclaira.

— Je peux vous le démontrer de façon plus convaincante.

Il sortit précipitamment de la pièce

Cumscrad sourit d'un air approbateur.

— Mon fils n'a pas la vocation de gouverner, il ne sera jamais le chef des Fir Maige Féne, mais il a étudié pendant six ans dans une école de bardes où il a obtenu le grade de *clí*. Il a été initié au langage secret des poètes, peut réciter bon nombre de textes par cœur et connaît au détail près quatre-vingts des anciennes légendes.

— Vous pouvez être fière de lui, répliqua Fidelma à l'instant où Cunán réapparaissait, tenant un petit cylindre.

— Ce rouleau m'a été envoyé par frère Donnchad il y a quelques années. Il vous confirmera ce que je vous ai dit.

Fidelma examina le document. Cunán avait raison. Les mêmes caractéristiques apparaissaient clairement.

Elle lut à haute voix :

— « Donnchad, un humble serviteur et apôtre du Christ Jésus, à Cunán le scribe. Que la grâce et la paix vous soient accordées par l'esprit de Dieu et de Jésus Notre-Seigneur. » Donc vous le connaissiez bien ?

— Nous avons juste échangé une correspondance et j'ai retranscrit des textes pour lui. Notre bibliothécaire le connaissait mieux.

— Cela remonte à quand ?

— À bien avant son départ pour la Terre sainte.

— Vous rappelez-vous de la tâche qu'il vous avait confiée ?

— Oui, j'ai recopié pour lui des épîtres de l'apôtre Paul.

— Rien d'hostile à la foi, donc ? s'enquit Eadulf.

Cunán secoua la tête et le fixa avec attention.

— Seriez-vous en train de me dire qu'il y a un lien entre les manuscrits qu'il étudiait ici, sa mort et l'attaque de la bibliothèque ?

— Les livres qui abordent la vie des peuples avant le christianisme provoquent parfois des troubles de ce genre, commenta son père avec acrimonie. Regardez comment ce frère Lugna, un jeune intrigant plein d'ambition, se permet de nous parler.

— Cela n'explique pas pourquoi les Uí Liatháin auraient incendié notre bibliothèque et volé les ouvrages destinés à Ard Mór, fit remarquer Cunán.

— Vous n'avez pas tort, renchérit Fidelma. J'aimerais m'entretenir avec les bateliers.

— Très bien, déclara Cumscrad en se levant. Allons chercher Muirgíos.

Muirgíos portait fort bien son nom qui signifiait « force des océans ». Ils le trouvèrent à bord d'une de ces grandes barges qui faisaient du commerce sur l'An Abhainn Mór. Robuste avec des cheveux blond cendré, des yeux verts et un visage tanné par le soleil et le vent, il avait tout du marin ayant écumé les mers et les rivières. Debout sur le pont, les jambes écartées, il réparait des cordages.

Il accueillit Cumscrad d'un mouvement du menton en direction des braises encore fumantes de la bibliothèque.

— Une sale affaire. Cette fois-ci, les Uí Liatháin se sont surpassés.

Cumscrad lui présenta Fidelma et ajouta :

— La sœur du roi Colgú s'est déplacée pour recevoir notre plainte.

Muirgíos ne prit même pas la peine d'interrompre son travail.

— Vous êtes arrivée au bon moment, lady, maintenant vous pourrez porter témoignage de la sauvagerie de ces gens.

Gormán, choqué par ce qu'il considérait comme un manque de courtoisie à l'égard de sa maîtresse, le foudroya du regard.

— Je voudrais vous parler de l'attaque de votre péniche, dit Fidelma sans s'émouvoir

— Eh bien, comme je l'ai expliqué à notre chef, nous approchions de Lios Mór quand nous avons vu un homme allongé sur la rive sud de la rivière. Il semblait en difficulté. Nous nous sommes dirigés vers lui mais il s'agissait d'une ruse : l'instant d'après une flèche frappait notre timonier. Puis des guerriers ont surgi de derrière les arbres et ont pris la barge d'assaut par le flanc. Un de nos hommes a blessé un de ces bandits au bras avec son couteau. Mais nous n'étions pas vraiment armés. Pour quoi faire ? Nous nous sommes donc rendus.

« Notre timonier, gravement blessé, a tout de même survécu. L'homme qui avait tailladé le bras d'un guerrier a été sévèrement battu, puis ils nous ont fait sortir du bateau et nous ont ligotés sur le rivage. Ensuite, ils sont montés à

bord de la péniche et ont pris la direction de la mer. C'est aussi simple que ça.

— Comment saviez-vous qu'il s'agissait d'Uí Liatháin ? demanda Eadulf.

L'homme éclata d'un rire amer.

— Si j'en juge par votre accent, vous n'êtes pas d'ici. Tout d'abord, étranger, sachez que chaque clan a un emblème. Celui des Uí Liatháin est une tête de renard gris sur fond blanc. Un de nos attaquants brandissait une bannière portant ce blason.

— Quoi d'autre ?

— Comment, quoi d'autre ?

— Vous avez dit « tout d'abord », ce qui laisse supposer un deuxième point.

— Ah oui ! Vous avez raison. Alors qu'ils partaient, l'un d'eux a dit à son compagnon : Uallachán sera content. Uallachán est...

— Je sais, l'interrompit Fidelma. Vous rappelez-vous les traits d'un de ces brigands ?

Interdit, l'autre secoua la tête.

— Non.

— N'y avait-il pas un *bánai* parmi eux ? Un homme mince avec des cheveux blancs et...

— On m'a rapporté que le guerrier abattu cet après-midi était un albinos. Mais je ne peux pas vous dire s'il accompagnait les brigands qui ont pris la barge d'assaut.

— Vous n'avez pas trouvé bizarre que ces voleurs ne fassent aucun effort pour dissimuler leur identité ?

Le batelier haussa les épaules.

— Tous les maux qui nous frappent dans cette région viennent des Uí Liatháin. Ils convoitent nos terres fertiles et ce n'est pas la première fois qu'ils traversent la Brid pour nous attaquer.

— Je m'étonne cependant qu'ils agissent ouvertement. Ils n'ignorent pas que de tels méfaits leur vaudront la colère de mon frère et de ses guerriers.

— Peut-être ne craignent-ils pas le roi de Cashel, qui vit loin d'ici dans son beau château ?

Gormán respira bruyamment et posa la main sur la poignée de son épée tandis que Fidelma lui faisait signe de se calmer.

— Il est bien connu que les Eóghanacht de Cashel sont mal considérés par les Uí Liatháin et les Fir Maige Féne, Muirgíos. Il n'en demeure pas moins que ces deux clans sont les vassaux de Colgú. Si les Uí Liatháin entrent en rébellion, ils devront en payer le prix... de même que n'importe quel clan de Muman qui ne respecterait pas la loi.

Muirgíos leva les yeux sur Fidelma, surpris par l'autorité qui se dégageait de son discours et de sa personne. Puis Cumscrad interrompit un silence gêné en interpellant un passant auquel il fit signe de les rejoindre sur le bateau.

— Voici Eolann, l'homme qui a retrouvé la barge volée.

Eolann ne se différenciait guère de Muirgíos. Et lui aussi conta posément son histoire :

— Je m'étais rendu à Ard Mór avec un religieux qui voulait regagner l'abbaye. Il venait de Gúagan Barra, un petit monastère à l'ouest. J'ai une embarcation que je peux manœuvrer seul et je rentrais chez moi après avoir rempli ma mission lorsque j'ai vu le chaland de Muirgíos venir à ma rencontre. J'allais interpellier les hommes d'équipage quand j'ai constaté que je ne les connaissais pas. Pas trace de Muirgíos et de ses compagnons. J'ai donc poursuivi ma route après avoir brièvement salué le timonier.

Il marqua une pause.

— Je connaissais bien Muirgíos et il m'avait dit qu'il transporterait des livres à Ard Mór lors de son prochain voyage. Je savais aussi qu'on l'attendait à Ard Mór. J'ai donc hissé ma voile pour virer de bord et suis parti en quête du chaland de Muirgíos en longeant la rive. J'ai vu la barge s'engager dans la Bríd et j'ai attendu un moment, abrité par des buissons sur la berge. Puis je n'ai pas tardé à découvrir la barge abandonnée en remontant la Bríd.

— De quel côté de la rivière était-elle ? demanda Fidelma. Celui du territoire des Uí Liatháin ou celui des Fir Maige Féne ?

— Côté Uí Liatháin.

— Et alors ?

— Le pont était désert. Je suis monté à bord, craignant de découvrir Muirgíos et son équipage à fond de cale, peut-être assassinés. Mais il n'y avait personne. Bizarrement, la cargaison semblait intacte, malgré quelques coffres qui avaient été forcés. J'avais déjà navigué avec Muirgíos et je savais qu'il y gardait les copies des manuscrits et des livres qu'il transportait de la bibliothèque de Lios Mór à celle d'Ard Mór.

— Comment avez-vous fait pour donner aussi rapidement l'alarme ? Vous ne pouviez pas manœuvrer la barge, et naviguer jusqu'ici à contre-courant vous aurait pris une éternité.

Eolann sourit.

— Je connais un village, en amont de la rivière, où pousse la *campara*.

Fidelma fronça les sourcils.

— Les arbustes qui donnent le henné, lui expliqua Eadulf.

— Arrivé au village, poursuivit Eolann, j'ai demandé à des hommes de ramener la barge sur la rive nord, dans notre territoire. Puis j'ai emprunté un cheval et j'ai chevauché jusqu'ici à travers les collines, afin que notre chef soit immédiatement informé de ce qui s'était passé.

Fidelma hocha la tête.

— Vous avez bien réagi, Eolann. Une dernière question. Avez-vous repéré un *bánai* chez les bandits ?

— J'ai appris qu'un *bánai* avait été tué lors de l'incendie de la bibliothèque, mais je ne l'avais jamais croisé.

Fidelma jeta un coup d'œil au soleil, bas sur l'horizon.

— J'en ai assez entendu. Avec mes compagnons, nous allons dès l'aube chevaucher vers le sud pour nous expliquer avec Uallachán avant de retourner à Lios Mór. Je vous demanderai donc l'hospitalité pour cette nuit, Cumscrad,

et aussi votre parole d'honneur que vous n'entreprendrez rien contre les Uí Liatháin tant que Gormán ne vous aura pas apporté la réponse d'Uallachán. Ainsi que mes conseils.

Cumscrad hésita un instant et finit par donner son accord.

— Parfait. N'ayez pas d'inquiétudes, s'ils ont enfreint la loi, les Uí Liatháin répondront de leurs actes. Ils sont redevables de leurs actions devant mon frère, tout comme vous si vous décidiez de vous substituer à la justice.

Aux aurores, Fidelma, Eadulf et Gormán prirent le chemin des collines pour rejoindre la Bríd qui séparait les territoires des deux clans. La journée s'annonçait magnifique, les quelques nuages cotonneux dans le ciel bleu se disperseraient bientôt. Le glorieux coucher de soleil de la veille, de pourpre et d'or, l'avait annoncé.

Six milles séparaient Fhear Maighe de la Bríd. Ils s'engagèrent sur le sentier qui serpentait vers le sud-est et traversèrent une petite vallée. Maintenant, il ne leur restait plus qu'à franchir une colline pour rejoindre la rivière qui circulait dans la plaine. Là se dressait une forteresse. Autrefois, elle dominait un gué que s'étaient longtemps disputé les Fir Maige Féne et les Uí Liatháin. À l'heure actuelle, la forteresse était considérée comme appartenant aux Fir Maige Féne, mais elle s'appelait encore Caisleán Uí Liatháin. Des pierres levées parsemaient la campagne environnante.

Quand ils atteignirent le château fort, ils trouvèrent l'endroit étrangement silencieux. Au loin, on entendait caqueter des poules, bêler des moutons et meugler des vaches qui appartenaient sans doute à une ferme isolée. Gormán était nerveux et Fidelma scruta les bâtiments désertés.

— C'est trop tranquille, murmura Eadulf à l'instant où Fidelma venait de repérer quelque chose qui bougeait à l'ombre d'un mur.

— Gormán, dit-elle à mi-voix.

Le guerrier s'apprêtait à sortir son épée quand il se figea.

— Ne bougez pas ou vous êtes mort !

Gormán venait de repérer deux archers en même temps que deux cavaliers qui avaient surgi pour leur bloquer le passage.

— Qui êtes-vous ? dit un des deux cavaliers. Encore des voleurs et des menteurs des Fir Maige Féne ?

Fidelma et Eadulf se tinrent cois. La forteresse abritait plusieurs personnes et l'embuscade avait été rondement menée.

— Je vous préviens que vous êtes en présence de Fidelma de Cashel, sœur du roi Colgú, et de son époux Eadulf de Seaxmund's Ham, annonça Gormán d'une voix de stentor. Les menacer est un affront au roi votre suzerain.

— Je ne connais qu'Uallachán, chef des Uí Liatháin, répliqua l'homme avec un sourire goguenard. Je ne crains que son déplaisir si je n'exécute pas ses ordres.

Il fit signe à ses guerriers de se rapprocher. Eadulf vit que l'un d'eux portait une bannière avec une tête de renard gris. Un autre cavalier, vêtu de la robe de

bure des religieux, s'avança.

— Fidelma ? Fidelma de Cashel ?

Apparemment, l'homme reconnaissait la jeune femme et il se tourna vers le chef de la troupe.

— C'est bien elle.

Puis il revint à Fidelma.

— Que faites-vous ici ? Vous me reconnaissez ?

Elle fronça les sourcils.

— Votre visage ne m'est pas inconnu.

— À Ard Mór, quand vous attendiez de monter à bord de l'*Oie bernache* pour partir en pèlerinage !

Le visage de Fidelma s'éclaira.

— Vous êtes le bibliothécaire de l'abbaye, frère... frère...

— Temnen !

— Cela remonte déjà à quelques années.

— Je me souviens aussi de l'été où vous avez résolu le meurtre de cette pauvre sœur Aróc.

— Ravie de vous revoir, Temnen. Je vous présente Eadulf de Seaxmund's Ham et voici Gormán, un des guerriers de la garde de mon frère.

— Je connaissais déjà Eadulf de réputation.

Il s'adressa à ses compagnons.

— À l'évidence, ces personnes n'appartiennent pas aux Fir Maige Féne.

Le commandant des guerriers semblait hésiter.

— Uallachán devrait arriver sous peu. Ce sera à lui de prendre les décisions.

— Quelles raisons l'ont poussé à vouloir se déplacer jusqu'ici ? demanda Fidelma.

— Nous sommes venus en reconnaissance pour surveiller ce gué au cas où Cumscrad et sa tribu de menteurs nous attaqueraient. Je suggère que nous mettions tous pied à terre en attendant mon chef.

Fidelma croisa le regard de Gormán et haussa les épaules en signe d'impuissance. Les chevaux furent conduits dans la forteresse abandonnée tandis que des gardes se postaient à des points stratégiques. Puis le commandant rejoignit Fidelma, Eadulf, Gormán et frère Temnen qui s'étaient assis sur des pierres.

— Qu'est-ce qui vous amène dans le pays des Fir Maige Féne ? demanda Fidelma à Temnen.

— Je regrette que nous ne nous soyons pas retrouvés dans des circonstances plus agréables, soupira le moine.

— Comment l'entendez-vous ?

— Eh bien, on m'a prié d'accompagner les troupes de guerre d'Uallachán.

— Les troupes de guerre ?

— Il veut attaquer Fhear Maighe en représailles.

Le regard de Fidelma se durcit.

— Je croyais que c'était déjà fait.

— Pardon ?

— Nous arrivons de Fhear Maighe. Hier, des guerriers portant le même emblème que le vôtre ont pris d'assaut la bibliothèque et l'ont incendiée.

— Ce sont des mensonges propagés par nos ennemis, répliqua le commandant d'un ton sec.

— Alors nous sommes nous aussi des menteurs, car nous avons assisté à l'attaque.

— Aucun guerrier des Uí Liatháin n'est responsable de ce crime. Uallachán est à une heure de chevauchée derrière nous et il n'a jamais donné l'ordre de mettre le feu à la *tech-screptra*.

— Parmi vos guerriers, avez-vous un *bánai* ? Un homme mince avec la peau très pâle et les cheveux blancs ?

— Absolument pas, répondit aussitôt le commandant.

Puis il s'immobilisa. À l'évidence, il avait déjà rencontré le *bánai*.

— Vous l'avez déjà croisé ? le pressa Fidelma.

— Oui, à la tête d'une bande de guerriers, admit le commandant. Il y a plusieurs semaines il descendait d'un navire dans la baie d'Ard Mór.

— Ah !

— Son physique particulier a attiré mon regard. Il portait un torque d'or autour du cou, différent, cependant, du genre qu'arborent nos guerriers.

Et il désigna celui de Gormán.

— Vous n'en savez pas plus ?

L'Uí Liatháin fit la moue.

— Non. Douze guerriers ont débarqué avec lui. Le navire arrivait d'un royaume assez éloigné... la Cornouaille.

— Qu'ont-ils fait après avoir débarqué ?

— Ils ont acheté des chevaux à des maquignons et ils sont partis vers le nord. Ils portaient des armes. À mon avis, c'étaient des *dilmainech*.

— Des mercenaires ?

— Exactement.

— Que faisiez-vous à Ard Mór ?

— Il n'est pas rare que nous allions voir les bateaux rentrer au port afin d'acheter des marchandises si nous sommes intéressés.

Fidelma scruta le visage du guerrier, puis du religieux. Ils avaient l'air sincère.

— Et maintenant, expliquez-nous pourquoi vous êtes venus ici.

— Pour donner une bonne leçon à Cumscrad, aboya le commandant.

— Je vais vous expliquer, intervint frère Temnen sur un ton plus calme. Notre abbé, Rian d'Ard Mór, qui est un de vos parents, est entré en relation avec Dubhagan, le bibliothécaire de Fhear Maighe. Comme vous le savez, cette bibliothèque possède des ouvrages uniques, dont il n'existe pas d'autres exemplaires dans les cinq royaumes.

— Et que désirait l'abbé ?

— Une copie d'un recueil de poèmes de notre grand barde Dallán Forgaill, et une autre d'un auteur du nom de Celse, un étranger.

— Pourquoi votre abbaye voudrait-elle dépenser de l'argent pour posséder une copie d'un livre qui attaque la foi ? s'enquit Eadulf.

— Vous connaissez ce texte ? s'étonna frère Temnen. Un de nos érudits avait lu une critique de Celse par Origène et il voulait apporter sa contribution à la réfutation des arguments de Celse. Il craignait que nous ne tombions dans les pièges qu'il avait tendus.

— Poursuivez.

— Dubhagan accepta l'offre et l'accord fut conclu. Puis nous avons appris que les copies avaient été remises à un batelier attendu à Ard Mór. Or la barge n'est jamais arrivée et nous avons eu vent de rumeurs selon lesquelles des guerriers Uí Liatháin l'auraient attaquée pour voler les livres. Uallachán a été convoqué à l'abbaye mais il a nié avec véhémence, affirmant que les Fir Maige Féne étaient des menteurs. La troupe que je dirige doit demander réparation à Cumscrad et aux Fir Maige Féne pour leurs calomnies.

— Et vous, frère Temnen, vous avez accompagné ces guerriers en tant que bibliothécaire d'Ard Mór ?

— Uallachán est persuadé que ces livres n'ont jamais été envoyés et que Cumscrad s'est livré à une escroquerie. Il veut que j'aille fouiller la bibliothèque pour retrouver ces ouvrages. Je suis supposé être un témoin.

— Comment savoir lequel des deux chefs est un menteur ? dit Fidelma.

— Quand l'abbé Rian a convoqué Uallachán à l'abbaye, il lui a fait jurer devant l'autel qu'il disait vrai. Uallachán estime qu'il s'agit d'une manœuvre de Cumscrad qui cherche à provoquer une guerre pour s'emparer des terres des Uí Liatháin.

— Je ne pense pas que ce soit si simple, frère Temnen. Si vous aviez été présent au moment de l'incendie de la *tech-screptra* de Fhear Maighe, où le fils de Cumscrad a failli perdre la vie et où Dubhagan a trouvé la mort, vous ne tiendriez pas de tels propos. De plus, le *bánai* a été tué alors qu'il prenait la fuite avec les autres, après l'exécution de leur sinistre mission.

Frère Temnen haussa les épaules.

— Attendons Uallachán. Après vous être entretenue avec lui, peut-être parviendrez-vous à cerner la vérité.

— C'est bien mon intention. Si les Uí Liatháin n'ont pas pris d'assaut le chaland et la bibliothèque, alors quelqu'un cherche à semer la discorde entre Uallachán et Cumscrad. Mais pourquoi ? À qui profitent ces forfaits ?

Eadulf réfléchissait.

— Qui, à part votre abbaye et Dubhagan, avait été informé de cette commande de votre abbé à la *tech-screptra* de Fhear Maighe ? demanda-t-il.

— Plusieurs personnes, sûrement.

— Mais qui connaissait les titres et la nature des ouvrages devant être retranscrits ?

— Les moines d'Ard Mór, Dubhagan et ses scribes. Mais n'y a-t-il pas un

proverbe qui dit qu'un secret n'en est plus un quand plus de trois personnes ont été mises dans la confidence ?

— Comment avez-vous appris que Fhear Maighe possédait ces ouvrages ?

— Je l'ai vérifié.

— Comment ?

— En envoyant un messenger. Mais cela s'est passé il y a longtemps. Il faut prévoir de longs mois pour obtenir une copie. Ce n'est que la semaine dernière qu'on m'a prévenu que les livres étaient prêts. Nous devons payer trente *seds*.

— C'est une grosse somme.

— Considérable, acquiesça le moine. Mais ce livre de Celse est très rare. On n'en connaît pas de copie dans les cinq royaumes à cause de la nature du texte.

— Parce qu'il s'agissait d'une attaque contre les fondateurs de la foi ? s'enquit Eadulf.

— Exactement.

— Qui vous a avertis que les copies étaient prêtes à être livrées ?

— Un des frères.

— Le messenger de votre abbaye ?

— Non, pas de chez nous.

— De Fhear Maighe, alors ?

— Non plus. Il s'agissait d'un médecin de Lios Mór qui nous a rendu visite pour collecter des herbes apportées par un des navires marchands.

L'abbaye d'Ard Mór était située au sud du port, à l'embouchure de la « grande rivière » où les navires marchands arrivaient de la Bretagne, de la Gaule, et même du sud de l'Ibérie.

— Vous voulez parler de frère Seachlann ? s'enquit Fidelma.

— Oui, c'est cela. Cela s'est passé il y a quelques jours, et il nous a prévenus que les livres étaient prêts et seraient livrés par bateau au monastère. Nous devons rassembler trente *seds* pour les remettre aux mariniers, mais la barge n'est jamais arrivée. Puis on a appris que les Uí Liatháin avaient volé ces précieux ouvrages.

— Comment frère Seachlann savait-il que les livres de Fhear Maighe étaient terminés ?

Le bibliothécaire haussa les épaules.

— Personne ne s'est posé la question. Pour quoi faire ? On était juste contents d'apprendre la nouvelle.

À cet instant, une sentinelle poussa un cri d'alarme et ils entendirent des chevaux approcher. Le commandant des guerriers se précipita à l'entrée de la forteresse alors qu'un groupe de cavaliers se dirigeait vers eux.

À première vue, le chef des nouveau venus ne présentait pas de caractéristique physique particulière à part une stature hors du commun. Il était brun, barbu, d'âge moyen, vêtu de noir avec une armure cuivrée et un casque à panache. À la façon dont il portait ses armes, on devinait qu'il

n'avait rien d'un novice.

Le commandant le salua respectueusement et tint son cheval pendant qu'il mettait pied à terre.

— Qui sont ces gens ? lança le chef avec désinvolture. Des voyageurs innocents ou des espions de Fhear Maighe ?

Ils s'étaient tous levés et Gormán fit un pas en avant. Fidelma voulut l'arrêter mais le jeune guerrier trop fougueux ne lui prêta aucune attention.

— Vous vous tenez en présence de Fidelma de Cashel, sœur de votre roi Colgú, fils de Failbe Flann, s'écria-t-il. Dois-je vous apprendre, moi Gormán des Nasc Niadh, à lui témoigner davantage de respect ?

Le chef fixa Gormán d'un air éberlué, remarqua le torque d'or à son cou, regarda Fidelma et ouvrit de grands yeux en la reconnaissant.

Il s'avança vers elle, lançant à Gormán au passage :

— Du calme, jeune coq.

Puis il tendit les mains à Fidelma.

— Voilà une rencontre inattendue, lady. Comment allez-vous depuis la dernière fois que je vous ai vue, le jour de votre mariage ?

Il se tourna vers Eadulf.

— Avec Eadulf de Seaxmund's Ham, le Saxon dont la renommée a franchi les frontières et est arrivée jusqu'à cette petite partie du monde.

Il les embrassa à tour de rôle dans une puissante étreinte et tonna à l'adresse de ses hommes :

— Pourquoi sont-ils retenus prisonniers ?

Le commandant baissa la tête.

— J'avais pensé...

— Vous ne pensez pas assez !

Puis il revint à Fidelma.

— Pardonnez-nous, lady.

Fidelma resta de marbre.

— À quels affrontements vous préparez-vous à la tête d'une troupe de guerriers, Uallachán des Uí Liatháin, alors que la paix règne dans le royaume de mon frère ? demanda-t-elle. On m'a dit que vous aviez l'intention d'attaquer Fhear Maighe.

Le chef fit la moue.

— Il est vrai que j'ai un différend à régler avec Cumscrad, que je veux punir de ses mensonges.

— Vous êtes sûr de ne pas avoir déjà livré bataille contre lui ?

L'autre se figea.

— Nous arrivons de Fhear Maighe, poursuivit Fidelma, où nous avons vu la bibliothèque incendiée par des hommes en armes. Elle est maintenant entièrement détruite et avec elle, des ouvrages inestimables qui sont à jamais perdus. Le bibliothécaire, Dubhagan, a été assassiné, plusieurs personnes ont été blessées, et les assaillants arboraient votre bannière. L'un d'eux a été tué, un *bánai*. Et maintenant, Uallachán, expliquez-moi de quel affront il vous

reste encore à vous venger ?

L'ahurissement du chef n'était pas feint ou alors il était un excellent comédien.

— Je ne suis nullement responsable de cet incendie, protesta-t-il. Et je n'ai jamais eu de *bánai* sous mes ordres.

— Alors nous devons découvrir le nom du coupable. Les mêmes guerriers, sous la même bannière usurpée, ont arrêté la barge de Muirgíos des Fir Maige Féne et ont volé deux précieux ouvrages. Je crois que le sang des Fir Maige Féne a suffisamment coulé.

— Pas par notre faute ! Asseyons-nous un instant, lady, et contez-moi votre histoire afin que nous puissions éclaircir ce malentendu.

Le chef écouta Fidelma sans l'interrompre et quand elle eut terminé, il poussa un profond soupir.

— Sur le Christ, je ne savais rien de tout cela. Pourquoi voudrais-je détruire ces ouvrages et à quel titre, je vous prie ? Cumscrad exige réparation pour une offense qui ne me concerne en rien. Ne pourriez-vous le persuader de s'en remettre à votre jugement et à celui de votre frère ?

— Volontiers. À la condition que vous acceptiez tous deux mon arbitrage.

Elle soupira à son tour et demanda brusquement :

— Connaissez-vous un de vos cousins, Gáeth, qui appartient à l'heure actuelle à la communauté de Lios Mór ?

Uallachán parut surpris.

— Gáeth fils de Selbach de Dún Guairne ?

— Lui-même.

— Son père, mon cousin, a été reconnu coupable de *fíngal*, d'assassinat d'un proche, en l'occurrence de mon oncle à qui j'ai succédé en tant que chef. Selon moi, la sentence qui l'a frappé était d'une sévérité inhabituelle. Mais à la veille d'être livré à la mer et aux vents, il s'est échappé à la faveur de la nuit avec sa femme et son fils Gáeth, un enfant en bas âge. Pourquoi cette question ? Quel lien avec l'affaire qui nous occupe ?

— Sans doute aucun. Mais en tant que juriste je sais qu'une épouse et un enfant ne sont pas obligés de partager la condamnation du coupable qui les fera tomber dans la catégorie des *daer-fudir*.

— C'est exact, mais la femme de Selbach a choisi d'accompagner son mari dans son exil. Elle s'est montrée loyale envers lui. D'autre part, si Gáeth est devenu un membre de la communauté de Lios Mór, cela signifie qu'il s'est libéré des entraves qui lui avaient été imposées.

Fidelma lui adressa un regard étonné.

— N'avez-vous pas fait valoir que même s'il était moine, il n'en était pas moins considéré comme un *daer-fudir* astreint aux travaux des champs ?

Uallachán eut un rire bref.

— Pourquoi diable aurais-je fait cela ? La punition infligée à son père était déjà très exagérée et s'acharner sur Gáeth aurait relevé d'un sinistre esprit de vengeance.

— Vous n’avez jamais informé l’abbé que même si Gáeth rejoignait la communauté, il devrait être cantonné à des travaux subalternes ?

— N’est-il pas écrit quelque part dans vos textes de loi que les dettes d’un homme meurent avec lui ?

Fidelma hocha la tête en souriant.

— Merci, Uallachán. Et maintenant revenons à votre querelle avec Cumscrad. Voilà ce que je vous propose à tous deux : j’aimerais que vous, frère Temnen et un guerrier de votre choix vous rendiez dans une *bruden*, une auberge sur la Rian Bó Pádraig, là où elle traverse l’Abh Beag au sud de Lios Mór. Vous connaissez cet endroit ?

— Oui.

— Vous y attendrez que je vous convoque à Lios Mór pour juger votre affaire.

— Auriez-vous l’intention de me réunir avec Cumscrad dans la même auberge ? Cela me semble peu raisonnable.

— Cumscrad attendra ailleurs et vous ignorerez tous deux le lieu de résidence de l’autre, ce qui vous protégera mutuellement. Les messagers vous priant de rejoindre Lios Mór partiront en même temps et vous demanderont de les suivre à l’abbaye, sans guerriers à l’exception de vos gardes du corps. Me donnez-vous votre assentiment ?

— Je comprends bien ce que vous exigez, lady, mais j’en pénètre mal les raisons.

— Il se peut que vous deviez patienter plusieurs jours, mais mon message vous parviendra, et je vous promets de résoudre vos différends en prononçant un jugement qui apaisera les tensions entre vos deux peuples. Je commence à comprendre que votre affaire fait partie d’un vaste complot visant à me détourner de la vérité.

Chapitre XVII

C'est frère Echen, chargé des écuries, qui les accueillit quand ils franchirent les portes de l'abbaye de Lios Mór, tôt le matin suivant. Ils avaient passé la nuit à l'auberge près de l'Abh Beag où ils avaient laissé Uallachán et ses compagnons, qui y attendraient le message de Fidelma. Gormán avait été envoyé à Fhear Maighe pour donner des instructions à Cumscrad. Quand frère Echen s'avança vers eux, il semblait très agité.

— Glassán, le maître d'œuvre, a été assassiné ! lança-t-il avant que Fidelma ait mis pied à terre.

— Quand cela ?

— On vient de retrouver son corps.

— Où a-t-il été tué ? s'enquit Eadulf.

— Sur le chantier. C'est le jeune garçon, son fils adoptif, qui l'a découvert alors que les artisans allaient embaucher.

À l'autre extrémité de la cour rectangulaire, frère Lugna les interpella et ils se dirigèrent vers lui tandis que frère Echen s'occupait des chevaux.

— Je suppose que vous avez appris la nouvelle ? demanda l'intendant d'un air impassible.

— Oui, à l'instant.

— Il s'agit d'un accident. Une pierre lui est tombée sur la tête.

— Décidément, on ne compte plus les accidents, ironisa Eadulf.

— La malchance, rétorqua Lugna d'un ton sec.

— Allons voir ça de plus près, dit Fidelma en se dirigeant vers le bâtiment en construction.

Frère Seachlann examinait le corps en compagnie de Saor, le charpentier assistant du maître d'œuvre.

En voyant Fidelma, l'abbé Iarnla parut soulagé.

— Dieu merci vous êtes rentrée ! Comme vous pouvez le constater, nous avons une nouvelle tragédie sur les bras.

Le groupe resta en retrait tandis que Fidelma allait à son tour examiner le cadavre étendu sur le dos, sous une arche, au milieu de gravats. Des pierres de taille avaient été superposées pour compléter le mur juste à côté. L'une d'elles, au sol, était maculée de sang, mais il n'y avait aucune trace sanglante sur le visage de l'homme, ni sur son corps.

— Il a été déplacé, dit Eadulf.

— C'est exact, acquiesça frère Seachlann. Il reposait face contre terre, le crâne ouvert. Je l'ai retourné pour voir s'il avait été touché au visage, qui est intact.

— C'est triste, grommela Saor. Glassán est venu ici à l'aube, pour inspecter le travail de la veille, et une pierre s'est détachée alors qu'il passait près de ce mur qui n'avait pas été monté correctement.

Il poussa un soupir.

— Ce genre de drame est malheureusement assez fréquent.

— Trop fréquent ? hasarda Eadulf d'un air faussement innocent.

Il se pencha sur le corps.

— Avec votre permission, frère Seachlann ?

— Je vous en prie, j'en ai terminé.

Eadulf retourna le cadavre et palpa la nuque. La blessure était évidente pour chacun des observateurs, et la façon dont le maître d'œuvre avait perdu la vie laissait peu de doutes. Cependant, Fidelma remarqua qu'Eadulf s'attardait sur l'examen de la plaie. Quand il se redressa, elle aurait juré qu'il avait découvert quelque chose.

— Puis-je le faire emporter ? demanda frère Seachlann.

Fidelma consulta du regard Eadulf, qui acquiesça.

— J'ai cru comprendre que c'est le fils adoptif de Glassán qui a découvert le corps, dit Fidelma. J'aimerais lui parler.

— Frère Donnán s'emploie à le reconforter dans le *scriptorium*, murmura l'abbé Iarnla.

Saor aida frère Seachlann à soulever la dépouille du maître d'œuvre afin de la transporter dans le *bróinbherg*.

Frère Lugna les observa un instant, puis il les suivit en grommelant des excuses incompréhensibles.

L'abbé Iarnla se tourna vers Fidelma, la mine abattue.

— À votre avis, que dois-je faire ?

— Contentez-vous de me dire ce que vous savez. Il y a quelques instants, le jeune Gúasach, dont je suppose qu'il s'apprêtait à se mettre au travail, a fait cette macabre découverte. Et après, que s'est-il passé ?

— Je me trouvais dans mes appartements quand frère Lugna est venu frapper à ma porte.

— Comment avait-il appris la nouvelle ?

— Le garçon et frère Seachlann ont donné l'alarme. Quand je suis arrivé ici avec frère Lugna, le médecin et Saor m'avaient devancé. Le médecin a demandé à notre *scriptor* de s'occuper du garçon. Alors que nous allions transférer le corps, nous vous avons aperçue aux portes et Lugna est allé à votre rencontre.

Fidelma garda un instant le silence.

— Très bien, dit-elle enfin. Assurez-vous de prévenir les frères avec ménagement. Un second décès au monastère ne manquera pas de les perturber. Ensuite, vous poursuivrez vos activités comme si de rien n'était.

L'abbé Iarnla semblait épuisé.

— Oui, vous avez raison... Croyez-vous qu'il y ait un lien entre cet accident et la mort de Donnchad ?

— Non, je ne le pense pas, le rassura Fidelma, désireuse de calmer son anxiété.

L'abbé Iarnla dodelina du chef et s'éloigna d'un pas pesant.

Fidelma se tourna vers Eadulf.

— Tu as quelque chose à me dire ?

— Il a été assassiné.

— Tu en es sûr ?

Eadulf ouvrit le poing. Sur sa paume reposaient des éclats de bois ensanglantés.

— De l'épine noire. Personne n'a remarqué que j'avais prélevé ces fragments sur la blessure à la nuque. L'épine noire est un bois particulièrement dur.

Fidelma se pencha sur les échardes.

— Bien observé, Eadulf, murmura-t-elle. Comment interprètes-tu les événements ?

— Je pense que quelqu'un l'a attaqué par-derrière. Quand je l'ai examiné, il était mort depuis un certain temps.

Fidelma savait qu'il ne s'agissait pas de conclusions établies à la légère.

— Pourquoi ?

— Le corps était déjà froid et commençait à se roidir.

— Donc il est venu ici pendant la nuit ?

— Oui, bien avant l'aube.

Tout en parlant, Eadulf regardait autour de lui.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Ça ! s'exclama-t-il d'un air triomphant.

Juste derrière Fidelma gisait une chandelle à moitié consumée et un vieux bougeoir terni. Eadulf se souvint que tout à l'heure, quand il avait retourné le cadavre, ses pieds pointaient vers la chandelle.

— À mon avis, déclara-t-il en pesant ses mots, il est venu ici parce qu'il avait un rendez-vous. Ceux qui attendaient le maître d'œuvre n'ont pas pu répéter la même opération qu'avec moi. Glassán était maintenant sur ses gardes. Ils l'ont donc frappé directement à la tête, avec une telle force que le bâton a éclaté. Mais je m'étonne que la chandelle ait été projetée derrière lui et pas devant.

— Voilà une constatation des plus pertinentes, approuva Fidelma. Comment l'expliques-tu ?

— Après l'avoir tué, ils ont traîné son corps jusqu'à l'endroit où nous l'avons trouvé, près d'un mur à moitié terminé. Ils ont mit du sang sur une des pierres afin qu'on en déduise qu'elle lui était tombée dessus. Mais ils ont oublié la chandelle.

— Tu es certain qu'ils ont bougé le corps ?

Il examina la zone juste derrière elle et pointa du doigt des taches sombres sur les décombres et une petite flaque rougeâtre pratiquement sèche.

— Dans l'obscurité, le tueur n'a pas pu nettoyer toutes les preuves et, à la réflexion, il est évident qu'on m'a pris pour Glassán lors de mon expédition nocturne. Mais quand ils m'ont reconnu à la lueur de ma bougie, un des assassins m'a poussé, évitant le pire.

Fidelma hocha la tête.

— Il y avait forcément deux hommes en embuscade pour toi aussi.

— Oui.

— Les autres accidents devaient tous viser à éliminer Glassán. Mais après l'échec qu'ils avaient essuyé avec toi, ils ont préféré en finir avec le maître d'œuvre avant d'organiser la mise en scène.

Elle jeta un coup d'œil circulaire et ajouta :

— Il est temps d'aller s'entretenir avec le garçon.

— Je ne vois pas le rapport entre Glassán et Donnchad, dit Eadulf tout en marchant.

— Il n'y en a peut-être pas.

— Tout de même, cela ressemble fort à une étrange coïncidence.

— Et les coïncidences ont tôt fait de brouiller un projet bien établi.

Cette dernière remarque laissa Eadulf songeur.

— Moi, j'aurais tendance à croire que le motif se dissimule dans la réputation du maître d'œuvre. Bonne ou mauvaise, la notoriété d'un homme le suit comme son ombre.

Fidelma sourit sans offrir de commentaire.

Un frère Donnán attristé les accueillit à la porte du *scriptorium*.

— Vous êtes venu voir le garçon ? leur demanda-t-il.

— Est-il en mesure de répondre à quelques questions ? s'enquit Fidelma.

— Il est jeune et solide, mais il a reçu un sacré choc et il est complètement perdu loin de chez lui.

— Merci de vous occuper de lui, mon frère. Où est-il ?

Le *scriptor* indiqua l'enfant, perché sur une chaise à l'autre bout de la bibliothèque. Il fixait le vide, avec un gobelet à la main qui penchait dangereusement.

— Je me suis dit que vu les circonstances, un peu de vin ne lui ferait pas de mal, murmura le bibliothécaire.

Fidelma rejoignit le garçon, accompagnée des deux hommes.

— Gúasach ?

— Ah, sœur Fidelma, murmura l'enfant.

— Comment te sens-tu ?

— Je sais pas. Cela faisait trois ans que j'avais été confié à Glassán. Je ne l'aimais pas beaucoup, il ne me prêtait guère attention, mais il était mon père nourricier et mon guide selon la loi. Qu'est-ce que je vais devenir ?

Fidelma prit un tabouret et s'assit près de lui.

— Avant que tu m'apportes ton témoignage, je tiens à te rassurer. On va

s'occuper de toi. Et maintenant je t'écoute.

— Eh bien je me suis levé à l'heure habituelle et je suis venu m'assurer que tout était prêt pour qu'on se mette au travail. Cela faisait partie des tâches qui m'étaient confiées.

— Tu vis dans les cabanes des artisans, près du monastère ?

— Oui, non loin de la rivière, confirma Gúasach.

— Et Glassán, lui, occupait une chambre dans l'hôtellerie des invités. Donc vous ne vous étiez pas parlé avant d'arriver sur le chantier. N'est-ce pas inhabituel pour un enfant dans ta situation ?

Le garçon haussa les épaules.

— Je l'ignore. C'est ainsi qu'on s'était organisés. Glassán m'a toujours traité comme un de ses artisans et ce sont eux qui m'enseignent leur art quand ils ont un moment.

Fidelma eut une moue désapprobatrice. Un enfant pris en charge par une famille adoptive devait être traité de la même façon que n'importe quel membre de la famille. Il vivait et dormait près des parents nourriciers qui se chargeaient de son éducation. Glassán, lui, avait utilisé la force de travail de Gúasach tout en touchant de l'argent de son père pour son apprentissage.

— Quand tu es venu à l'abbaye à l'aube, as-tu rencontré quelqu'un ?

— Frère Echen était déjà debout et il nettoyait les écuries. En général, c'est lui qui se lève le premier et ouvre les portes de l'abbaye. Et le frère peu aimable est arrivé à cet instant.

— Quel frère peu aimable ?

— Celui qui s'appelle « vent » ou quelque chose comme ça.

Fidelma fronça les sourcils.

— Il veut parler de frère Gáeth, intervint frère Donnán.

Gáeth signifiait « intelligent » ou « sage », et *gáith* le vent. Fidelma sourit.

— Tu as vu quelqu'un d'autre ?

— Oui, l'intendant qui traversait la cour.

— Frère Lugna ?

— Celui-là aussi, je l'aime pas beaucoup, confessa le garçon. Et lui aussi ne se montre guère gentil avec moi.

— Il t'a dit quelque chose ?

— Il me parle jamais.

— Et après ?

— Je suis arrivé au bâtiment en construction, je me suis dirigé vers les outils pour vérifier qu'il n'en manquait aucun et c'est là que je suis tombé sur le corps. Je pouvais pas le manquer. J'ai tout de suite compris que Glassán était mort. À l'arrière du crâne...

— On a vu la même chose que toi. N'y pense plus.

— Je suis aussitôt allé trouver le médecin et je lui ai tout raconté.

— Frère Seachlann était déjà levé ?

— Oui, il s'affairait dans le cabinet où on nous frotte avec des onguents si on s'est fait mal. Quand on est sortis, un moine passait par là et le médecin lui

a demandé d'aller chercher l'intendant parce qu'il y avait eu un accident et qu'un homme était gravement blessé.

Il marqua une pause.

— Pourtant, je lui avais déjà dit qu'il avait rendu l'âme. Je suis jeune, mais je sais reconnaître un mort.

— Tu as mené frère Seachlann jusqu'au cadavre ?

— Il a confirmé que Glassán était décédé et puis l'intendant est arrivé avec l'abbé et Saor a suivi. Saor a proposé qu'on me conduise chez frère Donnán et c'est à ce moment-là que vous avez passé les portes avec frère Eadulf.

Il resta un instant silencieux et ajouta :

— Je suis bien content que vous soyez là, ma sœur. Mon maître n'est plus et je suis loin de mes parents. J'ai peur.

Fidelma caressa les cheveux du garçon.

— Ne t'inquiète pas, tout ira bien. Dis-moi, quand Glassán vivait dans ton pays avant de rejoindre ce monastère, avait-il une maison ? Des troupeaux ?

Le garçon hocha la tête.

— Avait-il une femme et des enfants ?

— Non, il avait juste une ferme et un *saer-fudir* pour s'en occuper.

— Très bien. Je veillerai à ce que tu retournes chez toi sain et sauf, et j'instruirai le brehon de ton clan de ta situation. On va remettre les vaches de Glassán à ton père, en dédommagement de l'argent donné pour ton apprentissage. Plus tard, si tu le désires, toi et ton père signerez un contrat avec un autre maître d'œuvre pour que tu puisses parfaire tes connaissances.

Le garçon semblait soulagé qu'on ne le chasse pas purement et simplement de l'abbaye, et bien qu'il ne comprenne pas les détails de l'arrangement que Fidelma lui avait exposé, il lui faisait confiance.

Fidelma jeta un coup d'œil à Donnán.

— Le mieux serait que cet enfant demeure à l'abbaye le temps que son affaire soit réglée. Ensuite, je m'arrangerai pour qu'il soit pris en charge.

— Je vais donner des instructions à frère Máel Eoin à l'hôtellerie des invités.

Le *scriptor* se tourna vers le garçon avec un grand sourire.

— Tu vois, il ne faut jamais perdre espoir.

Fidelma et Eadulf embrassèrent le gamin et sortirent de la bibliothèque.

— Tu es sûre que les promesses que tu as faites à Gúasach seront tenues ? s'inquiéta Eadulf.

— Il ne s'agit pas d'un engagement personnel de ma part, je ne fais que respecter la loi, rétorqua Fidelma. Ce garçon a été confié à Glassán qui devait lui enseigner son art selon les modalités consignées dans les *Cáin Iarraith*, les lois sur l'adoption et les rémunérations qui s'y rattachent. Glassán était son *fithidir*, son instructeur, et l'enfant son *felmac*, son élève. Quelle qu'en soit la raison, si un enfant confié à un père nourricier est rendu à son père naturel, le prix de l'adoption temporaire ou *iarraith* doit être remboursé dans son intégralité. C'est seulement si Gúasach s'était montré coupable de mauvaise

conduite que Glassán aurait pu être exempté de la restitution de l'argent. Et donc, toujours selon la loi, l'enfant doit être reconduit chez lui et les sommes engagées remises au père.

— Parfait. Et maintenant, que proposes-tu ?

— Nous allons jeter un coup d'œil dans la chambre de Glassán : peut-être a-t-il laissé un *audacht*, un testament. La plupart des gens qui pratiquent un métier dangereux le font. Cependant, à la réflexion, je préférerais parler d'abord à frère Seachlann.

Eadulf connaissait la coutume du peuple de Fidelma de laisser un testament. Cette ancienne pratique remontait à bien avant la conversion au christianisme. À l'époque, on croyait que la mort donnait automatiquement accès à « l'autre monde ». Et donc avant qu'une personne entreprenne son *fecht-uath* ou voyage dans la tombe, on prenait bien soin de coucher ses dernières volontés par écrit.

Ils trouvèrent frère Seachlann seul dans son *bróinbherg*. Il préparait un *racholl*, un linceul, pour envelopper le corps de Glassán avant la mise en terre.

Le médecin releva la tête.

— Vous voulez encore examiner le corps ? demanda-t-il d'un air irrité. Je l'ai déjà lavé.

— Ce n'est pas de Glassán que je voudrais vous entretenir, dit Fidelma. J'ai appris que vous vous étiez récemment rendu à Ard Mór.

Seachlann parut surpris.

— C'est exact.

— Je peux vous demander pourquoi ?

— Ce n'est pas un secret. Je suis allé collecter des simples destinées à des préparations médicinales. Il y a là un marché bien fourni. Il est approvisionné par des navires marchands.

— Il me semble aussi que vous vous êtes rendu à l'abbaye avec un message de Fhear Maighe.

— Oui et alors ?

— Qui vous a remis ce message ?

— Un jeune homme de Fhear Maighe qui savait que je devais me rendre à Ard Mór.

Fidelma réprima un soupir.

— Qui était-il et comment avait-il appris que vous vous rendiez à Ard Mór ?

— Je ne connais même pas son nom. Il s'agit d'un jeune religieux rencontré au *scriptorium*. Le *scriptor* m'a dit qu'on utilisait souvent ses services d'un monastère à l'autre. Il arrivait de Fhear Maighe et avait un message urgent pour l'abbé d'Ard Mór. Il était embêté car il avait un message tout aussi urgent pour l'abbaye de Fionán Heights, de l'autre côté des montagnes au nord. Comme ce jour-là j'avais l'intention de chevaucher jusqu'à Ard Mór pour y acheter des herbes, cela ne me coûtait pas grand-chose de le remplacer.

— Et en quoi consistait le message ?

— Il disait que des livres seraient acheminés par la rivière depuis Fhear Maighe jusqu'à Ard Mór. J'ai oublié le nom de la barge et l'heure de son arrivée, ce qui était pourtant consigné dans la missive. L'abbé devait préparer la somme requise pour la livraison. Qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Rien, sans doute, répliqua Fidelma d'un air détaché. Vous connaissiez le titre des ouvrages ?

— Je ne m'en souviens pas. Ils avaient pourtant été griffonnés sur un morceau d'écorce par le *scriptor*, au cas où je les oublierais. Je l'ai également remis à l'abbé d'Ard Mór.

— Je vous remercie pour votre aide, frère Seachlann.

— Je peux donc disposer du corps ? dit le médecin en désignant le cadavre du maître d'œuvre.

— Tout à fait.

— Il sera veillé une journée et enseveli à minuit, comme le veut la coutume. Nous l'avons découvert sans vie à l'aube mais frère Lugna affirme qu'il a trépassé pendant la nuit. Il sera donc enterré ce soir.

Fidelma croisa le regard d'Eadulf.

— Excusez-moi, mais les *laithina canti*, les lamentations, prennent habituellement une journée et une nuit.

Frère Seachlann eut un reniflement méprisant.

— Glassán ne faisait pas partie de la communauté et je suppose que frère Lugna en a tenu compte. Bien peu de gens sont prêts à prendre part à l'*aire*. Lugna a donné des instructions pour qu'il soit porté en terre dans un coin du cimetière où il y a de la place.

— Frère Lugna semble pressé d'en finir avec Glassán, fit observer Eadulf quand il se retrouva seul avec Fidelma. Tout de même, cela m'étonnerait que les artisans ne soient pas prêts à sacrifier à l'usage de la veillée.

— J'en toucherai un mot à Saor. Frère Lugna ne laisse pas de me surprendre.

— Nous avons aussi quelques raisons de nous méfier de frère Seachlann.

— Je suis certaine qu'il a bien transmis le message dont il nous a exposé le contenu. Mais il a très bien pu faire partie du complot qui a permis à ceux qui ont attaqué le chaland d'en prendre connaissance.

— Pourquoi ce livre de Celse est-il si important et comment est-il lié à la mort de frère Donnchad ainsi qu'aux récents événements qui se sont déroulés ici ? demanda Eadulf au bord de l'exaspération. Je n'y comprends rien.

— Comme le disait Jules César : *In bello parvis momentis magne casus intercedunt*.

— Oui, dans la guerre les grands événements naissent de petites causes, grommela Eadulf. Et alors ?

— En d'autres termes, ne jamais négliger les détails. Ainsi, tu découvriras que la patience aide à cerner l'essentiel.

— Tout cela m'épuise à l'avance ! s'écria Eadulf tandis qu'ils traversaient la cour rectangulaire. Ces derniers jours, nous n'avons pas arrêté de nous

déplacer.

— Heureusement. C'est grâce à cela que nous nous rapprochons de la résolution de ces énigmes.

Avant qu'Eadulf puisse la questionner, elle accéléra le pas en direction de l'hôtellerie.

— La chambre de Glassán nous attend ! lança-t-elle par-dessus son épaule.

Chapitre XVIII

Alors qu'ils passaient devant la fontaine, ils perçurent des éclats de voix du côté des portes de l'abbaye. Et ils découvrirent Lugna qui faisait face aux artisans menés par Saor. Frère Lugna avait pris une posture belliqueuse, assez grotesque pour un homme de la foi. Tout à coup, les artisans lui tournèrent le dos et sortirent du monastère. Gormán, qui arrivait à ce moment-là, sauta de son cheval. Fidelma et Eadulf le rejoignirent. L'intendant n'avait pas bougé et fixait d'un air courroucé le groupe des artisans qui s'éloignait.

— Tout va bien, Gormán ? s'enquit Fidelma.

— Oui, lady. J'ai accompli la mission que vous m'aviez confiée et les deux chefs attendent votre message.

Fidelma se tourna vers l'intendant dont le visage exprimait une violente colère. En voyant Fidelma et Eadulf, il fit un effort pour arborer une contenance plus courtoise.

— Il semblerait que vous ayez des problèmes avec les hommes de Glassán, remarqua Fidelma.

— Ils refusent de reprendre le travail, grommela Lugna. Ils prétendent qu'il y a eu trop d'accidents et ils exigent qu'on leur donne leurs gages car ils veulent quitter l'abbaye.

À l'évidence, le *rechtaire* était davantage contrarié par l'argent qu'on lui réclamait que par la mort de Glassán.

— Sans maître d'œuvre, vous allez être obligé d'interrompre le chantier, dit Eadulf.

— Quelqu'un peut toujours prendre la relève, rétorqua aussitôt l'intendant. Par exemple Saor, qui est suffisamment qualifié. Sauf qu'il a pris le parti des artisans. Les superstitions ridicules de ces gens de la campagne créent bien des problèmes. Si nous avons adopté les pénitentiels, je les ferais fouetter jusqu'à ce qu'ils changent d'avis et retournent à leurs outils avec enthousiasme.

Cette déclaration était tellement choquante qu'Eadulf ne put dissimuler sa réprobation. Comme la loi romaine dont ils procédaient, les pénitentiels se fondaient sur les châtiments corporels, la mortification et les mutilations rituelles. Ils allaient même jusqu'à la section des membres. Ces lois étaient totalement contraires à celles des Fénechus, qui représentaient les instances juridiques des Irlandais. Eadulf savait que Fidelma détestait les pénitentiels.

Ils avaient provoqué son indignation quand elle avait visité les quelques abbayes où les fanatiques du christianisme les appliquaient, et où la règle du célibat ne pouvait être enfreinte. Eadulf frissonna. Lui aussi était un fervent adepte des lois des Fénéchus, reposant sur un système de compensations pour la victime et de réhabilitation pour le coupable. Quant aux châtiments corporels, ils n'étaient qu'un autre nom pour l'esprit de vengeance.

Frère Lugna toisa Eadulf avec un mépris arrogant.

— Un jour, tous les membres de la foi craindront Dieu et les pénitentiels ! lança-t-il. Le laxisme est beaucoup trop répandu en Éireann.

Il marqua une pause.

— La peur, qui est un grand maître, serait le seul moyen de retenir ces artisans en proie aux superstitions. Devant des craintes irraisonnées, il faut utiliser une crainte plus puissante.

Fidelma secoua la tête.

— Je vais m'entretenir avec Saor et ses hommes. Non pour les persuader de rester afin qu'ils terminent leur ouvrage mais parce qu'ils sont tenus d'attendre que mes investigations soient terminées.

— Je doute que Saor vous écoute. Je vais prévenir l'abbé, qui comme d'habitude ne saura à quel saint se vouer et se montrera incapable de prendre une décision.

— Glassán était tenu de vous remettre une liste de ses artisans. L'a-t-il fait ?

— Bien sûr. Et si ces hommes s'entêtent dans leur décision, je considérerai que le contrat qui les lie à l'abbaye a été rompu et je refuserai de les payer.

— Vraiment ? Le contrat n'était-il pas établi au nom de Glassán qui était tenu d'engager une équipe d'hommes qualifiés ?

— Je les payais individuellement au nom de l'abbaye. Je ne faisais pas confiance à Glassán qui aurait pu s'arroger une partie de leurs appointements.

Fidelma regarda l'intendant d'un air songeur.

— Je crois tenir l'argument qui persuadera ces hommes de rester, murmura-t-elle.

Gormán et Eadulf emboîtèrent le pas à Fidelma tandis qu'elle se dirigeait vers les *bothan*, les cabanes en clayonnage enduit de torchis où s'étaient installés les artisans. Certains d'entre eux avaient déjà commencé à plier bagages. Deux hommes interrompirent leur conversation à leur approche.

— Où est Saor ? demanda Fidelma.

Ils haussèrent les épaules d'un air gêné à l'instant où le charpentier sortait d'une des huttes. Il s'avança vers le trio, tête basse.

— Les hommes ont pris leur décision, ma sœur. On en a plus qu'assez de ce maudit chantier.

Puis il leva les yeux sur Eadulf.

— Je suis surpris que vous soyez encore là alors que vous avez failli perdre la vie. Il y a ici des forces obscures qui nous sont contraires. Des gens sont morts et nous sommes impuissants devant le mal.

Il y eut des murmures d'assentiment parmi ceux qui s'étaient rassemblés

autour d'eux pour écouter ce que Fidelma avait à leur communiquer.

— Au contraire ! s'écria Fidelma d'une voix forte. Ces forces qui vous effraient sont nées dans l'esprit d'hommes ordinaires. Si vous vous enfuyez, les responsables de ces meurtres, qui sont peut-être parmi vous, en profiteront pour échapper à la justice.

Saor plissa les paupières.

— Accusez-vous l'un d'entre nous ? Pourquoi aurions-nous tué notre maître d'œuvre ? Cela n'a aucun sens.

— Tout deviendra clair quand les causes seront connues, répliqua Fidelma. Voilà pourquoi je prie chacun d'entre vous de suspendre sa décision jusqu'à ce que la vérité éclate.

Saor secoua la tête.

— Nous en avons assez, ma sœur. Dès que frère Lugna nous aura payés, chacun repartira de son côté.

— En agissant ainsi, vous rompez le contrat qui vous lie à l'abbaye et vous devrez faire appel à l'arbitrage d'une cour de justice pour toucher ce qui vous revient. L'abbaye n'est pas obligée de vous payer si vous brisez vos engagements et pour une fois, je suis obligée de me ranger aux raisons de l'intendant.

Des chuchotements hostiles s'élevèrent du groupe, sans compter que Saor ne semblait pas convaincu par les arguments de Fidelma.

— Nous avons passé des contrats avec notre maître d'œuvre, maintenant décédé. Il est donc tout à fait possible de les résilier. L'intendant nous réglait individuellement pour le plaisir d'exercer le pouvoir, mais c'est Glassán qui nous employait. Le monastère n'a pas le droit de nous refuser notre dû.

— Vous parlez comme un juriste, Saor, ironisa Eadulf.

Le charpentier releva le menton.

— Je n'ai pas besoin d'être un juriste pour clore ce chantier.

— Peut-être que la sœur a raison, protesta un homme près de lui. Nous avons des femmes et des enfants à nourrir et si on s'en va maintenant, on risque de tout perdre. Même s'il nous est favorable, un arbitrage prendra beaucoup de temps.

Saor se tourna vivement vers lui.

— Il y a eu trop d'accidents sur ce site. Ce n'est pas un endroit sûr. Et maintenant que Glassán est mort, il n'y a plus personne pour nous défendre.

— En tant qu'assistant, c'est vous qui êtes maintenant responsable de nous, rétorqua un des hommes.

— Eh bien moi, je vais vous dire pourquoi je pars, déclara Saor d'un ton acerbe. Je n'ai aucun désir d'être associé à...

— Je vous propose d'attendre qu'on trouve une solution à ce différend, le coupa Fidelma. Les événements qui ont conduit à la mort de Glassán seront bientôt élucidés. Cela vous permettra de renégocier son contrat avec l'abbaye et vous pourrez partir ou rester avec l'argent qui vous revient. Il semble qu'il y ait des désaccords entre vous sur l'attitude à adopter.

— Du tout, nous parlons d’une même voix, trancha Saor. Et nous partirons avec ou sans notre argent. Rien ne nous retient ici.

Les arguments de Fidelma en avaient ébranlé certains, mais aucun ne choisit de s’exprimer.

— Très bien, lança Fidelma, exaspérée. Puisque vous rejetez mes arguments, je vous ordonne de ne pas bouger d’ici.

— Vous nous ordonnez ? ricana Saor. De quel droit vous permettez-vous de dicter votre volonté ?

Fidelma le foudroya du regard.

— Certains d’entre vous savent que je suis ici pour enquêter sur la mort de frère Donnchad, car je suis un *dálaigh*, un membre des cours des brehons élevé au rang d’*anruth*. Même le haut roi est tenu de se plier à ma volonté.

Le silence se fit.

Elle jeta un coup d’œil en direction de Gormán.

— L’emblème qu’arbore ce guerrier est celui des Nasc Niadh, la garde du roi de Muman. Sachez également que je suis Fidelma de Cashel, sœur de votre roi Colgú mac Failbe Flann. Quelqu’un a été tué ici et vous êtes des témoins des circonstances de sa mort. Il est hors de question que vous quittiez ces lieux avant que j’aie mis un terme à cette affaire. Si jamais vous en décidiez autrement, vous seriez mis à l’amende pour mépris de l’autorité des lois des Fénechus.

Saor la fixait, figé par la stupeur.

— Vous ne pouvez pas faire ça, dit-il d’une voix mal assurée.

— Oh, si ! En accord avec les textes des *Berrad Airechta*, je vous déclare *fiadu*, témoins. Votre *drach*, le terme légal de l’amende si vous refusez de comparaître devant la cour, sera votre prix de l’honneur. Ce qui signifie que si l’un de vous ne remplissait pas ses obligations, il serait lourdement sanctionné.

Saor secoua la tête.

— Vous outrepassiez vos prérogatives.

— Pas le moins du monde. Et si l’un de vous me fait défaut, cela lui coûtera très cher. Comme la loi l’exige, Glassán a remis une liste de ses artisans à l’intendant de cette abbaye. N’espérez pas m’échapper. Si vous ne vous présentez pas à l’audience dont la date vous sera communiquée, les guerriers du roi vous retrouveront et vous traîneront devant un brehon.

Un lourd silence tomba sur le groupe.

— Très bien, nous restons, dit l’un des hommes.

— Parfait. Et surtout n’allez pas vous imaginer que je vous retiens ici par caprice. La loi est dure mais c’est la loi.

Elle s’interrompit quelques secondes pour laisser le sens de ses paroles pénétrer l’esprit de ses interlocuteurs.

— L’enterrement de votre maître aura lieu à minuit, reprit-elle. Le médecin est en train de préparer le corps. Je suppose que certains d’entre vous se rendront à l’*aire* ?

Aucune réponse. Fidelma hésita, se racla la gorge et dit :

— Personne ne vous y oblige. Cependant, cela donnerait à penser que des artisans qui ne respectent pas leur maître dans la mort ne le respectaient pas dans la vie.

Elle tourna les talons et s'éloigna en compagnie d'Eadulf tandis que Gormán fixait un instant le petit groupe, la main sur la poignée de son épée, avant de les rejoindre.

— La disparition de leur employeur n'a pas l'air de les attrister outre mesure ! lança-t-il quand il les eut rattrapés. Quelle bande d'ingrats !

— Peut-être ont-ils leurs raisons. Après tout quelqu'un n'a pas hésité à le tuer, ironisa Fidelma.

— Quant à moi, je ne vois toujours pas le lien entre Glassán et Donnchad, soupira Eadulf. Or ces deux meurtres sont sûrement liés.

— S'il existe une connexion, peut-être ne la cherchons-nous pas au bon endroit, objecta Fidelma. Et pour en revenir à notre enquête, il faut de toute urgence aller fouiller le *cubiculum* de Glassán. Inutile de nous accompagner, Gormán, mais surtout ne vous éloignez pas.

La chambre de Glassán, qu'il avait pourtant occupée pendant trois ans, ne comportait pratiquement aucun objet personnel.

L'ameublement était réduit au strict minimum : un lit, une table, une chaise, un coffre, et l'inévitable crucifix accroché à un mur peint à la chaux. La couverture sur le lit avait été repoussée à la hâte, quelques vêtements étaient pendus à des patères dans un coin, avec deux paires de chaussures crottées en cuir épais rangées juste au-dessous. Un reste de vin, dans deux amphores vides, dégageait une odeur forte. Une lanterne, des chandelles, des bougeoirs et une boîte d'amadou avec deux morceaux de silex reposaient sur le coffre. Sur la table, des rouleaux de papyrus couverts de dessins, de listes et de chiffres.

— Ce sont les plans des futurs bâtiments, murmura Eadulf.

— Étudie-les de plus près, au cas où tu y découvrirais un détail intéressant, dit Fidelma tout en ôtant les objets posés sur le coffre.

Elle essaya de l'ouvrir, mais sans succès.

— Aurais-tu vu une clé sur le cadavre de Glassán quand tu l'as examiné ? demanda-t-elle.

— Non, ni autour de son cou, ni dans une bourse quelconque.

Fidelma alla regarder sous l'oreiller du lit et souleva le matelas en paille où elle découvrit deux clés et une bourse.

— Pas très original !

Puis elle retourna au coffre, l'ouvrit avec une des clés et sous des parchemins elle découvrit trois poches en cuir dont elle desserra les lacets. Elles étaient remplies de pièces d'or et d'argent. Eadulf guigna par-dessus son épaule.

— Tu crois que cet argent lui appartient ou qu'il s'agit de la solde des artisans ?

— C'est frère Lugna qui les rémunère, donc il s'agit de sa fortune personnelle. Une somme assez coquette.

Il y avait aussi un petit rouleau noué par un ruban rouge. Elle le défit et lissa sur la table le document rédigé en celte d'Éireann.

— *Cendaite Glassán*, lut Eadulf. Le testament de Glassán.

Fidelma hocha la tête et lut à haute voix :

— Rédigé en présence du brehon Lurg des Uí Briuin Sinna. Moi, Glassán des Uí Dego de Ferna, pauvre pécheur devant le Christ, sans amis, sans femme ni descendance, je déclare qu'à ma mort ma ferme au pays des Uí Briuin Sinna retournera au chef de ce peuple qui m'a secouru pendant mon exil. Je le charge de régler comme bon lui semblera toute réclamation émanant d'éventuels créanciers ou de mes fermiers. Pour le garçon dont j'ai accepté la charge, si je meurs avant qu'il ait atteint l'âge adulte et terminé son apprentissage, on restituera à son père les sommes qu'il m'a accordées, et ce dans leur totalité comme l'exige la loi. De plus, je veux que l'on remette le prix de l'honneur de son père à Gúasach, afin qu'il soit confié à un maître qui lui permettra d'acquérir les connaissances nécessaires pour devenir maître d'œuvre à son tour. Je mourrai en me repentant du mal que j'ai pu faire dans ma vie et des péchés que j'ai commis par négligence. *Ego contra erravi, ignosco mihi, quaeso !*

— Je suppose que cette phrase en mauvais latin exprimant ses remords et le désir d'être pardonné a été ajoutée par le brehon qui a rédigé le testament, ironisa Eadulf. Glassán n'était pas un latiniste distingué.

— N'empêche qu'il reconnaissait ses fautes et se préoccupait de l'avenir de Gúasach. Comme quoi il n'avait pas que des défauts.

— Sans doute, admit Eadulf à contrecœur. Et maintenant, comment procède-t-on ?

— Le testament et le garçon, ainsi que ces sacs et les quelques possessions de Glassán, seront retournés au brehon Lurg, dans le Connacht.

— Que faites-vous ici ?

La voix de frère Lugna, qui se tenait sur le seuil de la porte, avait résonné dans la pièce.

Fidelma lui jeta un regard froid.

— Glassán est mort dans des circonstances suspectes. Il est de mon devoir de mener les investigations qui permettront d'éclairer ce qui a provoqué son décès.

— Vous n'êtes concernée que par l'assassinat de Donnchad. Ce qui touche à Glassán n'est pas de votre compétence, rétorqua Lugna.

— C'est ce qui vous trompe. En tant que *dálaigh*, j'enquête sur tout ce qui me semble pertinent. J'ai trouvé le testament du maître d'œuvre, avec toute sa fortune. Je vais faire sceller ce coffre après y avoir ajouté ses effets personnels et je le ferai transporter dans ma chambre. Il sera renvoyé dans le Connacht avec Gúasach, qui est un des bénéficiaires.

L'intendant ravala sa rancœur. Il était à l'évidence fort contrarié d'avoir été

devancé.

— Je suppose que vous êtes dans votre droit, reconnu-il à regret.

— Et vous supposez bien, rétorqua Fidelma en le fixant sans aménité.

— J'étais venu m'assurer que ses possessions étaient en sécurité, maugréa le *rechtaire*.

— Alors tout est pour le mieux.

— Le corps sera transféré à la chapelle et veillé jusqu'à minuit, puis on sonnera le *clog estechtae*, le glas, et les frères de la communauté accompagneront Glassán jusqu'à sa dernière demeure. Comme il n'appartenait pas à la congrégation, seuls deux moines seront témoins de l'*aire* dans la chapelle. Notre repas du soir sera considéré comme le *fled cro-lige*, la fête du lit de mort.

Fidelma s'inclina.

— Nous y assisterons.

L'autre hésita, faillit dire quelque chose, se ravisa et disparut.

— Il semblait déçu, murmura Eadulf. À ton avis...

— Et maintenant finissons-en. Tu vas m'aider à déposer ce coffre dans ta chambre.

Eadulf fronça les sourcils.

— Mais tu viens de dire que tu allais le mettre dans la tienne.

Fidelma eut un sourire espiègle.

— Justement. Au cas où.

Eadulf leva les yeux au ciel et alla lui prêter main-forte.

Dans la chapelle, deux membres de la communauté se tenaient près de la dépouille pour l'*aire*. Le seul mouvement provenait des chandelles dont les flammes vacillaient à la tête et aux pieds du cadavre reposant dans le *fuat*, le cercueil. Le silence était impressionnant. Pas de *laithina canti*, de lamentations accompagnées de claquements de mains et de cris de désespoir. De nombreux membres de la foi étaient opposés à cette coutume, une survivance de l'ancien temps. L'abbé Iarnla et frère Lugna vinrent se recueillir un court instant devant le corps, suivis de frère Donnán accompagné du jeune Gúasach. Saor et les artisans brillaient par leur absence. Fidelma et Eadulf s'avancèrent tandis que Gormán restait en retrait.

Au repas du soir, l'abbé dit une prière à la mémoire de Glassán. Puis frère Lugna prononça un éloge du défunt et du travail qu'il avait accompli à l'abbaye. Personne d'autre ne s'avança pour chanter les louanges du maître d'œuvre. Fidelma avait espéré que lady Eithne se montrerait, dans la mesure où elle avait été l'initiatrice de la reconstruction de l'abbaye. Mais elle n'avait pas jugé bon de se déplacer.

Juste avant minuit, le *clog estechtae*, lugubre et solennel, résonna dans tout le monastère. Les moines se rassemblèrent dans la cour tandis que le corps dans le cercueil, enveloppé du *racholl*, était transporté par quatre d'entre eux de la chapelle au cimetière. Des frères tenaient des lanternes, éclairant la

scène impressionnante et lugubre. Des ombres tremblotantes passaient sur les murs et les pavés de la cour.

Fidelma, Eadulf et Gormán se joignirent au cortège, tout en se demandant si Saor et les artisans maintiendraient jusqu'au bout leur refus de participer aux funérailles. Ils découvrirent qu'ils s'étaient massés aux portes pour se joindre à la procession. Pour finir, tout le monde était présent, Lugna, Seachlann, Donnán, Máel Eoin, Echen et Giolla-na-Naomh le forgeron.

L'abbé Iarnla leva le bâton de sa fonction, le cortège s'arrêta, et il se tourna vers l'assemblée pour prononcer la phrase rituelle :

— Le *fě* a mesuré, nous pouvons procéder à l'inhumation.

Le *fě*, qui était la baguette permettant de mesurer la tombe, avait la réputation de porter malheur et les gens ordinaires refusaient de s'en approcher. Seuls les croque-morts étaient autorisés à le manipuler.

La procession se remit en marche tandis que les moines entonnaient le chant rituel :

Hymnum dicat turba fratrum

Hymnum cantus personet...

Que le chœur des moines entonne l'hymne

Qui s'élève vers le ciel pour escorter notre frère...

Ils passèrent les portes et se dirigèrent vers le cimetière à l'est, entouré d'ifs centenaires. Les croque-morts les attendaient, alignés au bord de la fosse avec des branches de bouleau. Quand les voix se turent, le *fuat* fut descendu dans le trou et le corps versé à même le sol. Puis un des croque-morts brisa le cercueil dont les morceaux rejoignirent le défunt. Enfin on jeta les *strophais*, les branches de bouleau qui devaient recouvrir le cadavre avant l'ensevelissement.

L'abbé Iarnla jeta un coup d'œil circulaire pour tenter de repérer Saor et les artisans dans la semi-obscurité.

— Qui parmi vous célébrera Glassán pour l'accompagner dans sa dernière demeure ? Qui chantera l'*ecnaire*, l'intercession pour le repos de son âme ?

Personne ne bougea.

— Tout a été dit au *fled cro-lige*, déclara froidement frère Lugna.

L'abbé poussa un profond soupir, attendit un instant et sa voix s'éleva dans le silence :

— Voici Glassán, qui acheva ici sa carrière de maître d'œuvre. Ses édifices parleront de lui aussi longtemps que l'abbaye sera debout. Que la paix éternelle lui soit accordée.

Puis Iarnla se signa et se tourna vers les croque-morts. Les pelletées de terre se mirent à pleuvoir sur le cadavre et les frères commencèrent à se disperser.

C'est alors qu'Eadulf sentit Fidelma lui agripper le bras.

— Allons nous abriter derrière ces ifs, lui murmura-t-elle.

Elle se tourna vers Gormán.

— Rendez-vous du côté de l'hôtellerie des invités et conduisez-vous comme si vous veniez de nous y raccompagner.

Gormán, qui avait tout de suite compris de quoi il retournait, s'éclipsa sans poser de question.

Quand ils se glissèrent derrière les arbres, personne ne remarqua Eadulf et Fidelma.

Les croque-morts finirent de combler la fosse et disparurent à leur tour.

— Bon, eh bien, voilà, qu'est-ce qu'on attend ? grommela Eadulf.

Il faillit crier quand Fidelma lui donna un coup de pied à l'instant même où une silhouette émergeait de l'ombre. S'orientant à la clarté du disque d'or de la lune, elle s'arrêta au bord de la tombe et se mit à rire.

Le sang d'Eadulf se glaça dans ses veines.

— Eh bien, Glassán, lança distinctement une voix d'homme, nous nous retrouvons enfin. Si tu peux m'entendre depuis l'autre monde, sache que je suis enfin vengé. Ceux que tu as tués peuvent maintenant reposer en paix...

Eadulf, qui se dirigeait vers l'homme pour le démasquer, trébucha sur une souche et s'étala de tout son long. Il entendit Fidelma sommer l'ombre de s'arrêter, mais le temps qu'il se remette sur ses pieds, la silhouette avait disparu. Fidelma, qui avait sans succès tenté de rattraper l'inconnu, revint vers lui tout essoufflée.

Eadulf s'excusa pour sa maladresse.

— As-tu eu le temps de l'identifier ? demanda-t-il.

— Non et je n'ai même pas reconnu sa voix. Tu t'es fait mal ?

— Rien de grave. Dommage que je n'aie pas vu cette maudite souche !

— On trouvera bien un moyen pour confondre ce meurtrier. Dépêchons-nous, la lune risque de disparaître derrière les nuages et nous n'avons pas de lanterne.

— En tout cas, l'assassin n'est pas une femme.

— Et je le regrette. Le nombre des suspects aurait été plus limité !

Elle se figea. Quelqu'un venait dans leur direction avec une lanterne. Ils retinrent leur souffle.

— Vous allez bien, lady ? dit Gormán en levant haut sa lampe.

— Vous nous avez fait peur ! rétorqua Fidelma. Avez-vous croisé quelqu'un qui rentrait à l'abbaye ?

Il n'avait rencontré personne, au grand désappointement de sa maîtresse.

— Frère Echen vient de fermer les portes pour la nuit, ajouta-t-il. J'étais inquiet et suis venu à votre rencontre pour vous guider par un autre chemin.

— Donc il existe une autre issue que l'assassin a pu emprunter ? dit Eadulf.

— Oui, je vais vous la montrer.

Gormán longea le mur à l'est qui appartenait au bâtiment neuf où frère Donnchad et le vénérable Bróen étaient logés. Fidelma se rappela un petit trou dans le mur.

— Tu pensais que le meurtrier viendrait aux obsèques ? s'enquit Eadulf tout

en se faufilant à grand-peine par le trou.

— J'étais persuadée qu'il ne résisterait pas au désir d'y assister, reconnut Fidelma.

— Alors tu dois savoir qui c'est ou du moins avoir des soupçons. Cela t'ennuierait de me faire part de tes déductions ?

— Il me manque le dernier maillon de la chaîne. C'est très frustrant, les soupçons ne sont pas des preuves.

— Bon et maintenant, comment procède-t-on ?

— Il faut que je m'entretienne à nouveau avec lady Eithne. Gormán, vous ferez préparer les chevaux. Demain après le repas du matin, nous partirons à la forteresse.

Chapitre XIX

De gros nuages blancs et rebondis flottaient dans le ciel bleu. Tout là-haut, des hirondelles filaient en criant, reconnaissables à leur queue fendue et à leur vol acrobatique. Le temps s'annonçait magnifique. Dans un mois, les hirondelles se rassembleraient pour leur grande migration vers le sud.

La chevauchée jusqu'au château fort de lady Eithne était plaisante. Ils repérèrent quelques sentinelles le long du chemin et, comme la fois précédente, on ne les interpella qu'aux portes d'An Dún. Les formalités furent plus rapides mais là encore, seuls Fidelma et Eadulf furent conduits jusqu'à Sa Seigneurie tandis que Gormán attendait à l'extérieur.

Quand ils pénétrèrent dans la grande salle, lady Eithne se leva.

— Mes respects, Fidelma de Cashel. On m'a rapporté que vous aviez quitté l'abbaye ?

— Ah bon ? s'étonna Fidelma. Vous avez été mal renseignée.

— Vous avez bien accompagné Cumscrad des Fir Maige Féne pour enquêter sur une plainte ridicule qu'il avait déposée, abandonnant ainsi les investigations sur la mort de mon fils ?

— Aucune plainte n'est ridicule, lady, quand il y a eu des morts. À ce propos, j'ai été surprise que vous n'assistiez pas hier aux funérailles.

— Quelles funérailles ?

— Celles de votre maître d'œuvre, Glassán.

— Pourquoi voulez-vous que j'assiste à l'enterrement d'un artisan ? répliqua la dame d'un ton irrité.

— Je croyais que dans votre esprit, Glassán était le créateur d'un mémorial élevé à la mémoire de votre fils ?

— Il n'était qu'un simple exécutant, tout le mérite des nouveaux édifices revient à frère Lugna.

L'indifférence hautaine de cette femme faisait froid dans le dos.

— Il n'en demeure pas moins qu'il a été tué alors qu'il travaillait à un projet que vous financiez.

— Comme je vous l'ai déjà expliqué, tout repose entre les mains de frère Lugna. Je ne suis pas censée entretenir de relations avec les hommes qu'il emploie pour la réalisation de notre entreprise.

— Saviez-vous que plusieurs accidents s'étaient produits sur le chantier ? Eadulf a reçu une pierre sur la tête et il a perdu connaissance.

— Les accidents sont monnaie courante, rétorqua la dame, impavide. Est-ce mon absence à ces funérailles qui motive votre visite ?

— Nous sommes venus éclaircir quelques points dont nous pensons qu'ils sont liés, expliqua Fidelma. Vous nous avez dit que vous aviez entrepris la rénovation de l'abbaye en l'honneur de votre fils.

— C'est exact.

— Mais elle a commencé il y a trois ans, fit remarquer Eadulf, alors que le retour de Donnchad n'était qu'une lointaine perspective.

La dame émit un sifflement d'exaspération.

— Vous avez de la chance d'être un hôte dans ma maison, Eadulf de Seaxmund's Ham.

— Excusez mon époux pour sa maladresse, intervint aussitôt Fidelma, il ne maîtrise pas très bien notre langue. Sans doute l'idée de ce mémorial pour votre fils vous est-elle venue par la suite, alors que les travaux avaient déjà commencé ?

— Effectivement, répondit lady Eithne avec raideur. La mort de ce pauvre Donnchad m'a convaincue que j'étais sur la bonne voie et m'a soufflé de dédier cette reconstruction à sa mémoire.

— Les frères pensent que ces travaux ont été suggérés par frère Lugna, dit Eadulf, nullement intimidé par la rebuffade qu'il venait d'essuyer.

— C'est bien possible, grommela la dame d'un ton grinçant. Frère Lugna est un jeune homme intelligent et qui voit loin. Nous sommes souvent en accord sur les orientations à donner au monastère.

— Je suppose que vous avez également consulté l'abbé Iarnla ? glissa Fidelma.

— L'abbé Iarnla exerce depuis trop longtemps son office et il est trop conservateur à mon goût. Je vous ai déjà exprimé mes réserves à son sujet. Cet homme souhaiterait que rien ne bouge. Il est jaloux de Lugna, de son énergie et de sa détermination. En ce qui me concerne, j'aimerais, avant ma mort, inaugurer une nouvelle abbaye, phare de la foi dans toute la chrétienté. J'ose espérer que ces édifices de pierre élevés à la gloire du christianisme seront aussi l'orgueil de votre frère le roi, et qu'ils dureront jusqu'à la fin des temps.

— *Nihil aeternum est*, rien ne dure pour l'éternité, murmura Eadulf, qui n'avait pu empêcher cette remarque de monter à ses lèvres.

Lady Eithne le foudroya du regard.

— Vous me décevez, frère Eadulf. Une telle philosophie chez un religieux ne manque pas de surprendre. Je suis convaincue que le christianisme régnera jusqu'à la nuit des temps et Lios Mór en sera la manifestation la plus éclatante. J'y veillerai.

— Le travail accompli est déjà très impressionnant, déclara Fidelma de crainte que son époux ne poursuive la polémique.

— Frère Lugna est un atout majeur pour le monastère, se rengorgea la dame. D'ici quelques années, il sera célèbre dans les cinq royaumes pour les

services considérables qu'il aura rendus à l'Irlande. Je suis très honorée d'avoir contribué à sa carrière et à son œuvre.

— Vous vous êtes montrée très généreuse, la flatta Fidelma.

— Un édit du concile de Nicée ne dit-il pas que l'on doit ériger des lieux de culte partout où c'est possible ?

Eadulf se redressa.

— On peut entendre le sens de ce décret de différentes...

— On se souviendra de vous comme de la grande bienfaitrice de Lios Mór, le coupa Fidelma pour l'empêcher de commettre un nouvel impair.

— Je ne fais que suivre les enseignements de frère Lugna, lança lady Eithne qui n'avait rien remarqué. Il admire saint Timothée qui enjoignait aux riches de donner généreusement aux fondations chrétiennes afin d'assurer leur salut dans les cieux.

Fidelma ne laissa pas le temps à Eadulf de corriger cette interprétation des textes de Timothée d'Éphèse :

— Vous avez beaucoup de chance d'avoir frère Lugna comme guide, lady.

— Oui, il a fait souffler de Rome un vent rafraîchissant. Ici, nos usages et notre morale de plus en plus relâchés nous entraînent sur une pente dangereuse. Les pénitentiels vont bientôt purifier cette atmosphère délétère, effacer la corruption et insuffler une volonté nouvelle.

— Vous voulez dire quand frère Lugna sera abbé ? s'enquit Eadulf.

— Iarnla n'est pas éternel, il cédera la place à Lugna et le plus tôt sera le mieux.

— Je comprends votre fierté devant l'avenir radieux qui s'annonce ! s'écria Fidelma pour faire taire Eadulf. Votre générosité est certainement très appréciée des frères de la congrégation.

— Je m'efforce de les aider.

— On m'a assuré que vous aviez toujours été d'une nature bonne et généreuse.

Lady Eithne fronça les sourcils.

— Eh bien, j'ai toujours essayé d'accorder ma foi et mes actes, et j'ai élevé mes deux fils dans l'amour du Seigneur.

— Je pensais à frère Gáeth.

L'autre cligna des yeux.

— Qu'est-ce que...

Puis elle arbora un sourire triste.

— Une pauvre créature. Mon mari le connaissait mieux que moi. Ses parents se sont réfugiés ici quand il était enfant. Notre brehon nous avait conseillé de leur accorder le sanctuaire mais non la liberté. Voilà comment ils sont devenus des *daer-fudir* sur nos terres.

— La rumeur a couru que Selbach, je crois que c'est son nom, avait été injustement traité et que la sentence pour son crime était d'une sévérité excessive.

— Pas du tout. Les Uí Liatháin ont envoyé des émissaires pour faire

expulser Selbach de notre juridiction, ils ont présenté des témoignages sur les circonstances au cours desquelles Selbach avait tué le chef des Uí Liatháin en employant la ruse. Nous leur avons donné l'assurance que Selbach et sa famille seraient contraints à une vie de servitude sur nos propriétés. Les émissaires sont partis furieux mais soulagés, il faut bien le reconnaître, d'être débarrassés de Selbach.

— Gáeth a donc été élevé ici ?

— Il travaillait dans les champs.

— Et il était un ami de Donnchad, non ?

Lady Eithne eut un rire méprisant.

— Ami n'est pas le terme. Quand il était enfant, Gáeth n'arrêtait pas de courir après mes fils, et c'était Donnchad qui se montrait le plus compréhensif avec lui.

— Je croyais qu'il était devenu son âme sœur ?

— Une fantaisie que j'ai désapprouvée. Même l'abbé Iarnla a tenté de dissuader Donnchad de faire un tel choix. Mais que voulez-vous, sa bonté naturelle l'avait toujours porté à secourir les malheureux. J'ai fini par céder et ce simple d'esprit était enchanté de la faveur qui lui était accordée.

— Gáeth n'est pas aussi bête qu'on l'imagine, objecta Eadulf.

— Je vous l'accorde. En réalité c'est un être retors. Il ressemble à son père, Selbach, et à mon avis il risque de finir comme lui.

— Cela expliquerait que vous ayez prié l'abbé de lui interdire de se joindre à la communauté.

Lady Eithne sourit.

— La loi est claire. Ce n'est qu'à la troisième génération qu'un *daer-fudir* peut être libéré de sa condition. Les Uí Liatháin avaient prononcé le jugement et nous étions tenus de le respecter. L'abbé Iarnla n'a pas protesté. Quand Donnchad est rentré de pèlerinage, sa bonté avait souffert des épreuves qu'il avait endurées et, Dieu merci, il ne prêta plus guère d'attention à Gáeth.

— Vous n'aimez pas Gáeth ? dit Fidelma d'une voix douce.

— Je ne lui accorde aucune espèce d'importance. Ce n'est qu'un serf.

— Il a pourtant grandi avec vos enfants et il était un ami de Donnchad, fit observer Eadulf.

— Dans mes écuries, il y a un vieux cheval qui a grandi avec mes fils. Pour moi, c'est juste un cheval.

Fidelma se leva, imitée par Eadulf.

— Nous n'allons pas vous déranger plus longtemps, lady. Je vous remercie pour votre hospitalité et pour le temps que vous nous avez consacré.

Lady Eithne fit signe à un de ses serviteurs, debout près de la cheminée.

— Mon intendant va vous raccompagner. J'ai hâte que vous découvriez le coupable. Quand vous retournerez à Cashel, rappelez-moi au bon souvenir de votre frère et n'oubliez pas de lui toucher un mot du grand œuvre qui s'accomplit à Lios Mór.

— Quand je retournerai à Cashel, j'espère bien lui annoncer que j'ai résolu

l'affaire du meurtre de votre fils, conclut Fidelma d'un ton solennel.

Alors qu'ils chevauchaient vers l'abbaye, Fidelma demanda que l'on s'arrête pour que les chevaux s'abreuvent à un petit ruisseau. Pendant que Gormán s'occupait des montures, Fidelma s'assit sur un rocher. Elle semblait troublée.

— Toi aussi la froideur de cette femme t'a choquée ? s'enquit Eadulf.

— Elle s'est enamourée de Lugna et n'apprécie guère l'abbé.

— En ce qui concerne Iarnla, c'est un euphémisme. Ne l'a-t-elle pas devant nous accusé à mots couverts d'être responsable du meurtre de son fils parce qu'il en était jaloux ?

— Tout est possible, soupira Fidelma. D'ailleurs, cette pensée m'a traversé l'esprit quand Iarnla est venu me trouver en pleine nuit pour me confesser son impuissance et son désarroi.

— D'après ce que tu m'as rapporté, Iarnla a été presque soulagé par le meurtre de Donnchad qui lui a permis de t'envoyer chercher. Crois-tu qu'il serait allé jusqu'au meurtre pour ça ?

— J'ai déjà envisagé cette hypothèse.

— Et maintenant, on nous annonce qu'Iarnla doit être remplacé au plus vite par Lugna.

— À l'heure actuelle, je crois être en mesure de tout expliquer, mais c'est la motivation qui m'échappe, dit Fidelma après un long silence. Le pivot qui permettrait aux différents éléments de s'emboîter.

Elle haussa les épaules et se leva.

— Laisse-moi réfléchir encore un peu et je te ferai part de ma théorie.

Ils se remirent en selle. Ils avaient à peine pris une route vers le sud à un embranchement qu'une silhouette attira leur attention. Un homme qui leur tournait le dos venait d'atteindre un tumulus funéraire au sommet d'une colline. Il disparut derrière le monticule.

— Vous avez vu qui c'était ? demanda Fidelma à ses compagnons.

— Un religieux, dit Gormán.

— Frère Gáeth ! claironna Eadulf. Il a franchi les limites des champs cultivés de l'abbaye, ce qui est interdit à un *daer-fudir*.

— Peut-être a-t-il la permission de circuler, répliqua Fidelma. Et puis, il est toujours sur les terres des Déisi, je ne vais pas signaler une infraction à la loi aussi insignifiante.

Elle continuait de fixer la colline. Là-haut, il y avait beaucoup d'anciennes sépultures.

Une idée lui traversa l'esprit.

— Gormán, savez-vous comment s'appelle cet endroit ?

Le guerrier releva la tête.

— La place des morts, non ?

Un large sourire éclaira le visage de Fidelma et elle sauta à bas de son cheval.

— Attendez-moi, je reviens tout de suite.

Devant la stupéfaction des deux hommes, elle consentit à leur donner un début d'explication.

— Je ne veux pas effrayer Gáeth.

— Tu ne peux pas grimper là-haut toute seule ! protesta Eadulf.

— Bien sûr que si. Je t'interdis de me suivre.

— Très bien, je vous accompagne, lança Gormán.

— Je ne risque rien avec frère Gáeth.

— On ne sait jamais, il...

— Ce n'est pas un simple d'esprit ! s'énerma Fidelma avant de s'éloigner.

Alors qu'elle approchait du monticule au sommet de la colline, elle constata qu'il avait été édifié par la main de l'homme. C'était une structure en pierre en forme de ruche recouverte de terre. Elle en fit le tour et se pencha sur la petite entrée. Une lumière vacillante à l'intérieur éclairait le visage de frère Gáeth.

— Arrêtez ! s'écria-t-il. Ceci est un monument funéraire.

— Ce qui ne vous a pas empêché d'y pénétrer. Que faites-vous ici ?

Frère Gáeth était assis au centre de ce lieu confiné et humide qui sentait la moisissure. Une lampe à huile était posée sur une tablette en bois. Derrière Gáeth, un crucifix perché sur une autre tablette luisait à la lumière de la lanterne. Des objets divers et de petites boîtes étaient empilés par terre. Deux urnes funéraires trônaient au centre.

— Vous êtes dans le tombeau de ma famille, dit Gáeth d'une voix douce. Ici, elle est protégée de toutes les vicissitudes.

— Je ne vous veux aucun mal, ni à vous ni à vos parents, Gáeth. Me permettez-vous d'entrer ?

Il la fixa un instant, comme s'il tentait de deviner ses pensées, puis il haussa les épaules.

— Vous avez été gentille avec moi, pourquoi vous refuserais-je cette faveur ?

Elle alla s'asseoir près des boîtes. L'odeur la prit à la gorge et elle se mit à tousser. Le diamètre de la construction circulaire était de trois toises environ. Fidelma jeta un coup d'œil au crucifix en argent décoré de pierres semi-précieuses.

— Frère Donnchad vous l'a rapporté de Terre sainte, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est un cadeau, murmura Gáeth.

Elle se tourna vers les urnes.

— Mon père et ma mère, dit Gáeth. C'est Donnchad et moi qui avons récupéré leurs cendres. Nous sommes dans l'ancienne sépulture d'un chef. J'ai sauvé mes parents de la fosse des pauvres. Mon père était Selbach de Dún Guairne, un chef des Uí Liatháin.

— Je sais. Cependant, l'Église n'approuve guère la crémation des corps et je croyais que cette pratique s'était éteinte.

— Comme mes parents étaient des *daer-fudir*, Eochaid a dit que cela

n'avait pas d'importance, d'ailleurs il n'y avait pas de place pour leur élever un mémorial.

Il toucha les urnes du bout des doigts.

— Voici le lieu de repos de ceux que j'ai aimés. Donnchad m'avait aidé à les apporter ici quand j'étais enfant. Juste après leur décès.

— Donc Donnchad connaissait cet endroit.

— Nous y jouions souvent. Nous l'appelions notre camp, c'était notre secret. Personne n'osait s'approcher de la place des morts. On nous laissait tranquilles.

— Et avant son assassinat, Donnchad vous a prié d'apporter ici quelque chose.

Frère Gáeth fronça les sourcils.

— Comment le savez-vous ?

— Il craignait pour sa vie et aussi que ses possessions soient volées. Je me trompe ?

Gáeth eut un geste du bras.

— Il voulait protéger cet endroit et ce qu'il contenait.

— Et il s'en est remis à vous, qui étiez son ami.

— C'est exact. J'étais son ami, n'écoutez pas ce que les autres racontent.

— Je ne les écoute pas plus que vous. Avant de mourir, il vous a confié ce qui pour lui comptait davantage que tout le reste.

Gáeth ne dissimula pas sa contrariété.

— Vous savez cela aussi ?

— Depuis que je suis arrivée ici, je n'ai pas perdu mon temps.

— Et eux, ceux qui l'ont tué...

— Ils ignorent tout, mais j'ai besoin d'utiliser ce que Donnchad vous a confié pour les punir de leur crime. Je vous promets d'en faire bon usage.

Gáeth secoua la tête.

— Une nuit, il m'a conduit jusqu'à sa cellule et m'a demandé de cacher un objet précieux. Je ne devais le remettre à personne.

— Vous avez tenu votre parole ?

— Il n'a pas bougé d'ici.

— Mais maintenant, Donnchad a rendu l'âme. Vous savez ce qu'est un brehon ?

— Naturellement.

— Je me suis déplacée jusqu'à Lios Mór pour découvrir qui a assassiné Donnchad. Le roi, qui a grande autorité sur ce pays, m'a envoyée ici en mission. Il veut que ceux qui ont tué votre ami soient démasqués et punis.

Gáeth réfléchit un instant.

— Le roi a plus de pouvoir que frère Lugna ?

— Oui.

— Et que l'abbé ?

— Absolument.

— Mais j'avais juré de garder le secret, grommela Gáeth.

— Ne seriez-vous pas contrarié si l'assassin de votre meilleur ami n'était pas châtié pour l'acte irréparable qu'il a commis ?

Frère Gáeth semblait perdu.

— J'ai juré, murmura-t-il.

— Maintenant, les circonstances ont changé, et si vous voulez que l'âme de Donnchad trouve le repos, je vous supplie de m'écouter.

— Vous croyez que Donnchad me pardonnerait de rompre mon serment ?

— J'en suis persuadée.

Gáeth pesa le pour et le contre. Puis il se leva et se dirigea vers une pile de pierres qu'il déplaça une à une, révélant un trou. Il en sortit un coffret qui contenait un rouleau de papyrus.

Fidelma le déroula avec soin. Le document était écrit en celte d'Éireann, d'une écriture ferme et élégante.

— *Do Bhualadh in Brégoiri* – L'endoctrinement des maîtres menteurs, lut Fidelma à voix haute.

Elle leva plus haut la lampe.

— *Ni rádat som acht bréic togáis*, ils ne cherchent qu'à tromper et calomnier...

Elle avala sa salive et continua sa lecture en silence.

Quand elle s'arrêta, elle avait la bouche sèche et se passa la langue sur les lèvres. Ce manuscrit n'était pas très long, mais il s'agissait d'une diatribe glaçante. Elle roula à nouveau le papyrus et le tendit à Gáeth qui la fixait avec un regard troublé.

— Qu'est-ce que ça dit, ma sœur ? demanda-t-il. Je ne suis pas capable de lire ce texte, trop compliqué pour mes maigres connaissances.

Elle lui adressa un petit sourire.

— Frère Donnchad y consigne ses doutes et il était très malheureux.

— Vous pensez que cela peut aider à retrouver le meurtrier ?

— Oui. Vous allez conserver ce rouleau et surtout, vous n'en parlerez à personne.

Elle se dirigea vers l'entrée et se retourna.

— D'ici quelques jours, je vous prierai de m'apporter ce coffret. Puis je révélerai le nom de la personne qui a tué votre ami.

— De votre côté, vous me promettez de rester discrète sur l'existence de cette tombe ?

— Ne craignez rien, c'est la dernière fois que ce monument à vos morts est violé par un étranger.

Elle le quitta et descendit la colline. Eadulf et Gormán l'attendaient, le visage marqué par l'inquiétude.

— Tout va bien ? lança Eadulf.

— Je ne courais aucun risque.

— Qu'as-tu découvert ?

— La dernière pièce du jeu de patience.

— Vous savez maintenant qui a tué frère Donnchad ? s'enquit Gormán.

— Oui, et je préférerais ne pas le savoir, répondit Fidelma, le visage fermé. Mes déductions menaient à une personne dont je ne parvenais pas à comprendre les motivations. C'est maintenant chose faite, mais prouver sa culpabilité ne va pas être une mince affaire. Gormán, il faut que vous partiez pour Cashel avec des instructions pour mon frère...

— Des instructions pour le roi ? balbutia Gormán.

— Il doit les appliquer à la lettre, la sécurité du royaume en dépend, et ce sera à vous de le convaincre.

— Le convaincre ? répéta le jeune guerrier.

— Gormán, réveillez-vous ! Et arrêtez d'ouvrir et de fermer la bouche comme une carpe hors de l'eau ! Quand vous chevaucherez en direction de Cashel, évitez les routes, prenez les chemins de traverse. Personne ne doit être informé de votre absence.

— À vos ordres, lady.

— Et maintenant, voici le message que vous devrez transmettre à mon frère.

Avec sa concision habituelle, elle exposa la stratégie qu'elle avait imaginée et Gormán hocha la tête avant de sauter sur son étalon. Elle lui sourit.

— Je vous attends dans trois jours.

Gormán leva la main et s'éloigna au galop de sa monture.

— Que signifient ces instructions bizarres ? s'écria Eadulf. À moins que tu ne me juges pas digne de tes confidences ?

— Calme-toi, je vais t'expliquer. Ensuite, il ne nous restera plus qu'à attendre Colgú tandis que nous préparerons le procès. Tout reposera sur moi puisque je suis le *dálaigh*, mais je compte sur ton appui. J'en aurai besoin. Et il faut que tu me trouves des références. Ce ne sera pas facile, les précédents ne sont guère très nombreux.

La jurisprudence, dans le droit irlandais, jouait un rôle capital.

— Je ferai de mon mieux, dit Eadulf.

Fidelma parut soudain très fatiguée.

— Je n'aurais jamais cru que la vertu pouvait causer de tels ravages, murmura-t-elle.

Chapitre XX

Trois jours plus tard, Gormán réapparut dans la soirée, déclarant non sans fierté que le roi avait donné les ordres nécessaires. Aussitôt, Fidelma annonça à l'abbé Iarnla et à frère Lugna qu'elle présenterait son rapport le lendemain à midi dans le *refectorium*. On envoya un messenger à lady Eithne, à Uallachán et à Cumsrad pour qu'ils se présentent à l'abbaye à l'heure dite.

Fidelma et Eadulf se levèrent à l'aube et sortirent dans la cour. La matinée s'annonçait magnifique. Le calme régnait et le chant des oiseaux se mêlait à la voix des moines qui chantaient l'*Altus Prosator*, l'hymne de Colomba, dans la chapelle.

*Regis regum rectissimi
Prope est dies Domini :
Dies irae et uindicatae
Tenebrarum et nebulae...*

Grand et très juste roi des rois,
Le jour du Jugement approche :
Jour de colère et de vengeance,
Jour de ténèbres, sombre et nébuleux...

Eadulf sourit à Fidelma.

— Ce texte convient assez bien aux circonstances.

Fidelma écoutait, la tête penchée. Au-delà des portes de l'abbaye elle perçut un tonnerre de sabots : des cavaliers arrivaient. Elle rendit son sourire à Eadulf.

Gormán apparut du côté des écuries et, un instant plus tard, frère Echen se précipitait pour aller ouvrir les portes. Le porte-enseigne, qui levait haut la bannière azur au cerf rampant des Eóghanacht, fit son entrée dans la cour. Derrière lui venaient Caol, commandant du Nasc Niadh, le souverain en personne, Ségdae, l'abbé d'Imleach, archevêque de Muman, et frère Madagan, l'intendant de Ségdae, accompagné d'un vieil homme. Deux guerriers fermaient la marche.

Fidelma et Eadulf s'avancèrent. Impressionné par ces visiteurs de marque, Echen se tordait les mains, ne sachant plus à quel saint se vouer. Caol sauta à

terre, adressa un signe de tête à Fidelma et donna des instructions à frère Echen pour qu'on prenne soin des montures. Colgú descendit de cheval à son tour tandis que sa sœur se précipitait vers lui.

— Tu as bien suivi mes instructions ?

Colgú éclata de rire et salua chaleureusement Eadulf avant de répondre :

— En voilà une façon d'accueillir ton roi ! Rassure-toi, tout est prêt. Le gros de mes troupes a dormi chez frère Corbach, à Cill Domnoc, dans la montagne. Comme tu l'avais suggéré, ils sont restés là-bas pendant que nous nous rendions sur la rive nord de l'An Abhainn Mór où nous avons établi un camp pour la nuit. À l'aube, nous avons traversé la rivière à gué. Cela m'étonnerait qu'on nous ait repérés.

— Qui as-tu placé à la tête de tes guerriers ?

— Dego et Enda, répliqua son frère en nommant deux des membres émérites du Nasc Niadh. Je leur ai transmis tes ordres.

Fidelma poussa un soupir de soulagement.

— En tant que *dálaigh*, j'ai souvent rencontré le mal, Colgú, mais jamais sous une forme aussi abjecte. Je suis heureuse que tu sois là.

Elle étreignit son frère et, accompagnée d'Eadulf, alla saluer l'abbé Ségdæ et frère Madagan. C'est alors que Colgú leur présente le vieil homme.

— Voici le brehon Aillín. C'est lui qui jugera l'affaire.

Fidelma connaissait le vieux juge de nom. Chef brehon des Eóghanacht Glendamnach, il avait la réputation d'être un magistrat juste et scrupuleux.

— Savez-vous qui a tué frère Donnchad ? demanda-t-il aussitôt.

— J'avais des soupçons depuis un certain temps, répondit Fidelma, mais la motivation du criminel m'échappait. Une fois l'énigme résolue, j'ai aussitôt envoyé un message à Cashel.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— *Tempus omnia revelat*. Le temps révèle toute chose. Cumscrad des Fir Maige Féne et Uallachán des Uí Liatháin seront bientôt ici, de même que lady Eithne, d'An Dún, à l'est. Je les ai prévenus que la cour siégerait dans le *refectorium* de l'abbaye à midi.

— Disposons-nous de suffisamment de guerriers s'il y a des problèmes ? demanda Colgú.

— Oui, à condition que Dego et Enda attendent l'heure qui leur a été assignée avant de bouger.

— Ils attendront.

— Parfait.

Elle se tourna vers la chapelle.

— Ah, le premier service vient de se terminer. Voici notre aimable intendant, frère Lugna, suivi de l'abbé Iarnla. Tous deux paraissent inquiets. Ta présence et celle de l'abbé Ségdæ ne sont pas faites pour les rassurer.

— Nous allons tenter de les tranquilliser ! ironisa Colgú.

Fidelma semblait soulagée d'un grand poids et Eadulf l'entendit fredonner une vieille chanson :

*Diesque mirabilium
Tonitruorum forium
Dies quoque angustiae
Maetoris ae trititae...*

Le tonnerre va déchirer la lumière,
L'horreur pétrifie les âmes craintives,
La détresse, les lamentations et le chagrin
Marqueront ce jour d'amertume...

Dans le *refectorium* plein à craquer, des moines qui n'avaient pas trouvé de siège étaient restés debout. La table surélevée de l'abbé et de ses conseillers les plus proches était occupée par Colgú encadré par le brehon Aillín à sa droite et l'abbé Ségdae à sa gauche. Derrière Ségdae intervenant en tant qu'évêque du royaume se tenait son intendant, frère Madagan. De même, Caol, en tant que commandant du Nasc Niadh, veillait sur le roi avec le porte-enseigne. En face d'eux, mais dans la salle, Iarnla et son intendant frère Lugna avaient pris place. Lady Eithne, escortée de trois de ses gardes du corps, s'était assise à leur gauche. Derrière l'abbé se pressaient les membres les plus importants de l'abbaye. Les deux chefs rivaux, Cumscrad, accompagné de son fils Cunán, et Uallachán, accompagné de frère Temnen d'Ard Mór, plus leurs quatre gardes du corps, avaient été installés aux deux extrémités du *refectorium*. Saor, le jeune Gúasach et les artisans étaient pressés comme des harengs dans un coin. Gormán et deux des guerriers de Colgú montaient la garde devant la porte.

Fidelma avait établi ses quartiers à une table à droite de la plate-forme. Après d'elle, Eadulf feuilletait une pile de notes et de documents afin de l'appuyer dans sa plaidoirie. Il lui était cependant interdit d'intervenir pendant l'exposition des faits.

Le brehon Aillín jeta un coup d'œil à Fidelma, prit le bâton de sa fonction et se leva pour frapper les trois coups inaugurant l'audience.

— Nous sommes ici pour tenter d'élucider les circonstances du meurtre de frère Donnchad et de démasquer le ou les coupables de son décès. Nous chercherons également des réponses aux attaques contre les Fir Maige Féne et à la mort de Dubhagan de la *tech-screptra* de Fhear Maighe. Enfin, nous nous efforcerons de comprendre les causes du trépas du maître d'œuvre Glassán.

Une vague de murmures s'éleva. La plupart des personnes composant l'assistance savaient que la mort de Donnchad était suspecte mais attribuaient le décès de Glassán à un accident. Quant à la mort de Dubhagan et aux attaques subies par les Fir Maige Féne, les rumeurs n'avaient pas encore filtré jusqu'à l'abbaye.

Frère Lugna sauta sur ses pieds.

— Ces affaires ne sont-elles pas distinctes ? Les traiter toutes ensemble ne pose-t-il pas un problème ? Sœur Fidelma n'était chargée que des

investigations sur la mort de Donnchad.

Le brehon Aillín lui adressa un regard réprobateur.

— Vous êtes ici devant une cour de justice et c'est à moi qu'il revient de décider des termes de la procédure. Fidelma de Cashel, je vous écoute.

Fidelma s'inclina devant lui, comme l'exigeait le cérémonial de la cour, et se tourna vers l'assemblée.

— Pour commencer, nous allons examiner le meurtre de Glassán.

Il y eut quelques exclamations de surprise.

— Oui, il s'agissait bien d'un meurtre et non d'un accident, affirma Fidelma d'une voix forte. Glassán a été frappé à la tête avec un bâton d'épine noire et traîné jusqu'à un mur afin que l'on croie qu'une pierre mal fixée lui avait malencontreusement fracassé le crâne. Cet assassinat avait été prémédité avec soin.

Tout le monde était suspendu à ses lèvres.

— Quand on mène des investigations depuis aussi longtemps que moi, on a tendance à négliger les solutions les plus simples. Avec l'assassinat de Glassán, je me suis perdue dans des recherches inutiles car j'avais imaginé un lien avec le meurtre de frère Donnchad. Et ce qui était l'évidence même a failli m'échapper.

— Allons aux faits. De quoi s'agit-il ? ne put s'empêcher de crier frère Lugna.

Le brehon Aillín frappa des coups répétés sur le plancher avec son bâton.

— Veuillez à vous contrôler, frère Lugna, je ne tolérerai pas une autre interruption. Un tribunal n'est pas une foire, il est régi par un protocole que je vous prierai de respecter.

— J'en venais justement aux faits, reprit Fidelma. Nous sommes confrontés à un acte de vengeance, à un crime d'honneur. Dans n'importe quelle société, priver un être humain de la vie est l'offense la plus grave. Cependant, ayant voyagé dans de nombreux pays j'ai pu constater que les lois variaient sur la punition à infliger.

Frère Lugna se manifesta de nouveau.

— À Rome, l'exécution du délinquant est la règle. Et au-delà des mers, chez les membres de la foi, on approuve cette sentence qui s'accorde aux textes bibliques. Rappelez vous : Œil pour œil, dent pour dent, pied pour pied¹. Même s'il s'agit d'un décès provoqué par négligence, la mort doit en être le châtiment.

Le brehon Aillín tendait déjà la main vers son bâton quand Fidelma le retint.

— Même si elle est mal venue, j'aimerais répondre à cette intervention. Frère Lugna a vécu si longtemps à Rome qu'il a oublié le fonctionnement des tribunaux de son pays. Nous ne croyons pas aux enseignements qu'il professe, ils ne sont pas compatibles avec la foi et le Christ a commandé de les ignorer. Brehon Aillín, autorisez-vous frère Eadulf, qui a lui aussi étudié à Rome, à nous rappeler les enseignements du Christ ?

Le brehon hocha la tête et Eadulf se leva.

— Voici ce que rapporte Matthieu dans son Évangile :

« Audistis quia dictum est oculum pro oculo et dentem pro dente... ego autem dico vobis non resistere malo sed si te percusserit in dextera maxilla tua praebe illi et alteram... »

— Permettez-moi de traduire, le coupa Fidelma : « Vous avez entendu qu’il a été dit : *Œil pour œil et dent pour dent*. Eh bien ! moi je vous dis de ne pas tenir tête au méchant : au contraire, quelqu’un te donne-t-il un soufflet sur la joue droite, tends-lui encore l’autre² », etc. Je suis certaine que frère Lugna connaît ce passage par cœur, comme nous tous. Je me réjouis que nous soyons soumis à des lois éclairées, et je regrette que certains d’entre nous veuillent appliquer les pénitentiels de Rome. Ces pénitentiels veulent que l’on coupe la main qui a volé, que l’on aveugle l’œil cupide, que l’on tue celui qui est responsable de la mort d’un autre, directement ou indirectement.

Frère Lugna échangea un regard outragé avec lady Eithne.

— Notre justice, poursuivit Fidelma, repose sur le rachat, et c’est aussi valable pour un meurtre. Cette possibilité de réhabilitation pour le meurtrier s’accompagne d’une exigence de compensation pour la victime ou sa parentèle. À quoi sert le corps sans vie d’un tueur à une épouse privée de son mari ? À un enfant qui grandira sans sa mère ou sans son père ? La vengeance est une satisfaction passagère. C’est seulement dans des circonstances particulières, quand le coupable refuse de se repentir et de payer des amendes, que nous le plaçons dans un bateau sans voile ni rames, avec de l’eau et de la nourriture pour un jour. Les vents et les flots deviennent alors les maîtres de sa destinée.

« Peut-être certains d’entre vous ont-ils entendu l’histoire de Mac Cuill, surnommé “le fils du coudrier”, qui était un voleur et un assassin dans le royaume d’Ulaidh. Ses crimes étaient si abominables et il affichait une telle arrogance qu’il fut abandonné dans une barque au large des côtes d’Ulaidh. Après avoir dérivé pendant plusieurs jours, il fut rejeté sur les côtes d’une île portant le nom du dieu des Océans, Mannanán mac Lir. Deux ermites, des membres de la foi, le recueillirent. Il comprit alors qu’il avait été sauvé pour mener une vie plus utile. Prêchant la foi, il parcourut l’île avec ses compagnons et fonda une abbaye qui aujourd’hui porte son nom latin – Saint-Maccaldus. Il finit sa vie comme abbé, puis comme évêque. N’est-ce pas une contribution plus exaltante à la communauté des hommes que de périr oublié de tous ? »

— Je suis sûr que les membres de cette assemblée peuvent se passer d’un cours de droit sur les lois des Fénechus, Fidelma, l’interrompt le brehon.

Elle lui adressa un bref sourire.

— Pour certains, ce n’est pas un rappel inutile. J’estime que nos lois sont plus en accord avec les enseignements du Christ que celles professées par les pénitentiels de Rome. Mais j’y reviendrai plus tard. Il me faut encore éclaircir un ou deux points avant d’en arriver au cœur du sujet. J’aimerais rappeler les

Cáin Sóerraith, les lois traitant des devoirs d'un homme envers le chef de son clan.

Surpris, Colgú releva la tête.

— Cela concerne-t-il l'affaire en cours ? demanda-t-il au brehon.

— Ce traité, poursuivit Fidelma, établit qu'un *sóerchéile*, le membre d'un clan, a le devoir d'assister son chef. Quelle que soit la fonction qu'il occupe, quand son seigneur l'appelle à l'aide, il doit lui obéir sous peine de sanctions. S'il le prie de participer à une chasse aux loups ou aux voleurs de chevaux ou à une guerre pour protéger les terres de son clan, le *sóerchéile* est contraint de le suivre. Il a même le devoir de l'assister dans la mise à exécution d'une vengeance du sang. N'est-ce pas, Saor ?

L'assistant du maître d'œuvre sursauta.

— Vous connaissez la loi, Saor ?

— Oui.

— Et vous pensiez que vous vous conformiez à la loi.

— Êtes-vous en train de nous dire que c'est Saor qui a tué Glassán ? intervint l'abbé Iarnla, très agité. Mais il travaillait pour lui. Techniquement, cela signifie que son seigneur était Glassán.

— Du tout. Saor était un *sóerchéile* enrôlé dans une vengeance du sang par son chef de clan. Je précise tout de suite que Saor a des circonstances atténuantes dans sa participation à l'assassinat de Glassán.

Fidelma devança l'intervention du brehon Aillín.

— J'atteindrai plus sûrement la vérité par mes propres moyens, honoré brehon.

Aillín lui fit signe de poursuivre.

— Glassán, certains d'entre vous l'ignoraient peut-être, a été le maître d'œuvre du roi de Laighin. Il y a une dizaine d'années, on lui commanda une salle de réception pour un des parents du roi, au sud du royaume. Homme vaniteux et cupide, il entreprenait trop de chantiers à la fois et ce faisant, il manqua à ses obligations envers le roi. Des erreurs furent commises. Le bâtiment s'effondra, tuant des parents du souverain.

— Pourquoi n'a-t-il pas été amené devant le brehon du monarque ? s'enquit Aillín.

— Il y a bien eu procès. Il affirma que c'était son assistant le coupable. Il n'avait pas tort, et l'assistant fut condamné à payer le prix de l'honneur de ceux qui avaient péri. Mais Glassán fut lui aussi sanctionné. Relevé de ses fonctions auprès du roi, il fut astreint à de lourdes indemnités et s'exila dans le royaume de Connacht. Là, il s'établit chez les Uí Briuin Sinna où il reprit ses activités.

— Les Uí Briuin Sinna ? intervint l'abbé Iarnla. Mais c'est de là...

— Que vient votre intendant. Avant de partir pour Rome, frère Lugna connaissait déjà les édifices construits par Glassán. À son retour, quand il fut chargé de faire reconstruire l'abbaye, il s'adressa à Glassán qu'il amena ici.

— Il n'y a pas de mal à cela, grommela Lugna.

— Non, mais en agissant ainsi, vous avez involontairement ouvert la voie qui allait conduire à son assassinat.

— Comment cela ?

— Nous ne sommes pas loin des frontières avec le royaume de Laighin et quelqu'un a très bien pu remarquer la présence de Glassán. Frère Echen, par exemple, qui est originaire de Laighin.

L'attention se tourna vers frère Echen qui fronça les sourcils.

— Je suis innocent de toute implication dans le meurtre de Glassán. N'est-ce pas moi qui vous ai informé de son passé ?

— C'est exact, reconnut Fidelma. Frère Echen avait un cousin, chargé des écuries du roi de Laighin. Il n'ignorait rien du passé de Glassán et quand son nom fut mentionné dans la conversation, il donna des informations qui circulèrent. Asseyez-vous, frère Echen, vous n'avez rien à vous reprocher, bien que comme Lugna vous ayez sans le vouloir contribué à la perte de Glassán.

— Mais vous venez de dire que Glassán avait payé ses amendes au roi de Laighin, intervint le brehon. Il était donc blanchi aux yeux de la loi.

— Oui, sauf que des parents de ceux qui avaient péri estimaient qu'il s'en était sorti à bon compte. N'avait-il pas conçu l'édifice et négligé son inspection ? Les parents des victimes n'avaient reçu aucune compensation de sa part et ils étaient convaincus qu'il n'éprouvait aucun remords. Le fils du chef qui avait péri dans cette catastrophe avait juré d'être le *díglaid*, celui qui se vengerait au nom du clan. Il vint à l'abbaye et envoya un message à l'un des membres de ce clan pour qu'il vienne lui prêter main-forte. Je veux parler de Saor.

Elle marqua une pause.

— Peu de temps après l'arrivée de Saor, des incidents sans gravité se multiplièrent sur le chantier. Jusqu'à ce qu'Eadulf se rende une nuit sur le site afin de vérifier une hypothèse qui lui était passée par la tête. Dieu merci, il portait une lanterne. Alors qu'il passait sous une arche à moitié terminée, il entendit qu'on poussait un linteau. Il aurait eu le crâne fracassé s'il n'avait levé sa lampe pour comprendre d'où venait le grincement. En éclairant son visage, il permit à l'un des deux conspirateurs de le reconnaître. L'homme lui donna une bourrade et Eadulf chut sur une pièce de bois qui l'assomma.

Saor fixait ses sandales.

— N'ai-je pas raison, Saor ? C'est vous qui avez poussé le linteau.

L'assistant du maître d'œuvre haussa les épaules en silence.

— Selon vos propres critères, vous étiez dans l'obligation d'assister votre chef. Vous aviez dit au jeune Gúasach que vous apparteniez aux Uí Bairrche, un clan au sud de Laighin. Or c'est là que la bâtisse s'était effondrée. Je me trompe ? La justice tiendra compte du fait que vous avez été sollicité par votre chef pour réparer ce qu'il jugeait être une tache à son honneur.

Saor la fixa d'un air résigné.

— Je n'ai pas seulement obéi à mon chef, dit-il d'une voix ferme. Mon

frère, un charpentier, a été tué lors de l'effondrement de l'édifice à Laighin. C'est en toute conscience que j'ai collaboré à cette action.

— Je vous remercie de confirmer mes déductions et aussi la présence de votre chef en ces lieux. Est-ce vous qui avez payé Gealbháin, le charpentier et assistant de Glassán que vous avez remplacé ? Cet argent était destiné à le convaincre de quitter le chantier pour vous laisser la place.

Saor pinça les lèvres.

— Je n'ai rien d'autre à ajouter.

— Aucune importance.

Fidelma se tourna vers le médecin, frère Seachlann.

— Votre chef peut maintenant s'exprimer en son nom propre.

Le médecin se leva et s'inclina devant Fidelma.

— Je suis Seachlann des Uí Bairrche, dit-il avec une grande maîtrise de soi.

On entendit quelques exclamations étouffées dans l'assemblée.

— Vous reconnaissez les charges portées contre vous ? demanda le brehon Aillín.

— Il serait vain de les nier. Cependant, en tant que *díglaid*, j'estime que la loi est en ma faveur. Quand un criminel ne propose pas de compensations aux victimes et à leurs familles, la *Críth Gabhlach* dit que le *díglaid* peut chercher vengeance même dans un territoire où le coupable aurait cherché refuge. Je me réjouis donc d'avoir rempli mes obligations envers ma famille et mon clan.

— Vous êtes vraiment le chef des Uí Bairrche apparenté au roi Fáelán de Laighin ? s'enquit Colgú, plutôt surpris.

— Tout à fait. Mes parents ont tous les deux péri dans le bâtiment que Glassán s'était engagé à réaliser, ainsi que mon frère, héritier de mon père, et quinze autres personnes de mon peuple. Auxquelles appartenait le frère de Saor. Je n'étais alors qu'un jeune homme venant d'embrasser la vocation de religieux et je venais de terminer mes études de médecine à l'abbaye de Sléibhte.

« Glassán n'a manifesté aucun regret pour ses négligences. Il répétait à qui voulait l'entendre qu'il ne se considérait nullement responsable du drame. Il poussa des cris d'orfraie quand le roi lui imposa des amendes et le condamna à l'exil. Mais comme il n'était pas idiot, il s'empressa de disparaître et pendant des années, personne dans mon entourage ne sut où il s'était enfui. Entre-temps, j'avais été élu chef et je chargeai mon *tanist*, mon héritier, de veiller aux affaires de mon peuple tandis que je continuais à pratiquer mon art. Puis j'appris du cousin de frère Echen, au palais de mon parent le roi Fáelán, que Glassán était ici. Et voilà pourquoi, Fidelma de Cashel, je suis entré dans cette communauté. Mes félicitations pour votre enquête.

— Ce qui a été avancé par Fidelma de Cashel est donc exact ? demanda le brehon Aillín.

— Oui et en tant que *díglaid*, je répète que j'estime être dans mon droit.

— Vous avez omis un détail, dit Fidelma. Dans mon préambule, j'ai

expliqué que nos lois reposaient sur les compensations et la réhabilitation. La vengeance par le sang ne s'applique qu'à celui qui s'est soustrait à une cour de justice. Or Glassán n'entrait pas dans cette catégorie.

Des murmures s'élevèrent dans le *refectarium*. Fidelma se leva et se dirigea vers le brehon Aillín. Elle lui chuchota quelque chose à l'oreille et le vieil homme hocha la tête. Puis elle retourna à sa place et le brehon prit la parole :

— Il y a peut-être des circonstances atténuantes à votre action, Seachlann. Mais je préfère que vous fassiez valoir vos arguments devant le chef brehon de Laighin et votre roi. C'est devant eux que Glassán avait comparu. Dans la mesure où il s'était soumis à leur jugement, il était un homme libre dont la liberté devait être protégée. Je conseillerai donc à mon souverain de vous faire escorter avec Saor jusqu'au roi de Laighin, qui pourra reconsidérer votre affaire s'il le désire.

— Cela me semble une décision raisonnable, dit Seachlann en s'inclinant. Je suis prêt à assumer la conséquence de mes actes.

Il jeta un coup d'œil à Saor qui hocha la tête.

— Et mon compagnon également.

Colgú se pencha vers le brehon Aillín, ils échangèrent quelques paroles, puis le juge se tourna vers Seachlann et Saor.

— Ma recommandation a été acceptée. Dès que cette séance sera terminée et qu'on aura couché les débats par écrit, deux des guerriers du roi vous mèneront à Ferna. Je déclare que cette affaire ne concerne plus ma juridiction mais celle du royaume de Laighin.

Seachlann adressa un sourire rassurant à Saor et se rassit.

Le brehon Aillín se renversa sur son siège.

— Et maintenant, Fidelma, passons aux affaires suivantes.

Fidelma chercha le regard de son frère qui lui adressa un petit signe pour lui donner du courage.

— Nous allons donc aborder le meurtre de frère Donnchad, déclara-t-elle d'un air sombre.

1- Exode, 21, 24.

2- Évangile de Matthieu, 5, 38.

Chapitre XXI

— Frère Donnchad était victime de sa vertu. Ou devrais-je dire de son intolérance sous couvert de vertu ? Cet érudit aurait pu devenir, s'il avait vécu, un des plus grands lettrés des cinq royaumes.

— On se rappellera son nom, intervint lady Eithne d'une voix forte. Voilà pourquoi j'ai voulu la reconstruction de cette abbaye. Grâce à ces bâtiments en pierre, on se souviendra de Donnchad comme d'un pilier de la foi.

Fidelma attendit que les murmures s'apaisent.

— Êtes-vous sûre que c'est ainsi qu'il désirait qu'on se souvienne de lui ?

Un mouvement de surprise parcourut l'assemblée.

— La vérité est puissante et elle prévaut, reprit Fidelma. Qu'est-ce que la vérité ? J'ai eu du mal à comprendre les raisons de l'assassinat de frère Donnchad. La motivation m'échappait et m'empêchait de traduire l'assassin devant un tribunal. Puis j'ai découvert le mobile du crime...

On entendait les mouches voler.

— ... Il avait perdu la foi, voilà la raison qui a précipité sa mort.

Les cris d'indignation de lady Eithne se perdirent dans un vacarme assourdissant. L'abbé Iarnla avait pâli et un rictus de colère déformait les traits de frère Lugna.

— Frère Donnchad était célèbre pour ses interprétations des textes sacrés, protesta le brehon Aillín. De telles assertions devant une cour de justice frôlent le sacrilège, Fidelma.

Même l'abbé Ségdæ semblait scandalisé.

— Tout ce qui peut être prouvé peut être prononcé, déclara Fidelma sans se départir de son calme.

— Dans le sens où nous l'entendons, une telle preuve n'existe pas, assena le brehon. Dans la mesure où les écrits de frère Donnchad démontrent le contraire de ce que vous avancez, ils établissent un *fásach*, un précédent incontestable.

Eadulf se leva et toussota pour attirer l'attention.

— Excusez-moi d'intervenir, brehon Aillín, mais j'aimerais porter à votre attention un des *senfásach* de l'*Uraicecht Becc* : un brehon ne peut à lui seul dévoiler toute la vérité contenue dans un *fásach*. Ce qui autorise ce brehon à prendre en considération tout argument pouvant inverser le *fásach* susnommé.

Fidelma, étonnée, se tourna vers Eadulf. Il lui passa le texte qu'elle

parcourut avant de le remettre au juge qui le lut, les sourcils froncés.

— Très bien. Je suis prêt à suivre cette recommandation de l'*Uraicecht Becc*, Fidelma. Cependant, si vous ne pouvez prouver ce que vous avancez, je devrai vous mettre à l'amende. Confirmez-vous votre décision de poursuivre votre argumentation ?

— Absolument, répliqua Fidelma, et dans les termes mêmes de frère Donnchad.

— Comment est-ce possible ? s'écria frère Lugna. Allez-vous grâce à la sorcellerie le faire sortir de sa tombe ?

Il y eut des protestations horribles et plusieurs moines se signèrent.

— Cela n'est pas digne de vous, frère Lugna, le réprimanda le brehon Aillín. Chercheriez-vous à ternir la réputation de l'honorable *dálaigh* de ce royaume et même au-delà ?

— Je m'explique, dit Fidelma sans s'émouvoir. Avant sa tragique disparition, frère Donnchad avait écrit un texte qu'il avait caché, car il craignait qu'on le détruise après l'avoir assassiné. Il n'avait pas tout à fait tort. Après sa mort, toute trace de document avait disparu de sa cellule, de crainte que des déclarations considérées comme blasphématoires aient pu s'y dissimuler. Mais un texte a survécu à son auteur.

— Êtes-vous en mesure de nous le présenter ? s'enquit le brehon Aillín.

— Je le suis mais j'y répugne, car les arguments que présente frère Donnchad pour justifier son rejet de la foi sont particulièrement dérangeants.

Une certaine confusion régnait maintenant dans la salle.

— Avez-vous des preuves que ce texte a été rédigé par lui ? insista le juge.

— Je peux faire appel à une personne experte en écriture. Chaque scribe a une manière particulière de former les lettres et son style est aisément identifiable. D'autre part, je peux aussi faire témoigner l'homme auquel ce texte a été confié sous le sceau du secret.

Un lourd silence s'abattit sur le réfectoire.

— Très bien, dit le brehon Aillín après avoir consulté Colgú et l'abbé Séгдаe. Vous êtes priée de résumer le contenu de ce manuscrit qui sera ensuite examiné par nous avant d'être dûment authentifié.

— Comme tout érudit digne de ce nom, frère Donnchad lisait et écrivait plusieurs langues. Le bibliothécaire de cette abbaye, frère Donnán, a souvent souligné que Donnchad portait un intérêt particulier aux œuvres des Pères de l'Église. Il était fasciné par la rapidité de la propagation de la foi à partir de la Terre sainte.

— Il se passionnait pour les origines du christianisme, confirma l'abbé Iarnla.

— Et son pèlerinage en Terre sainte était l'occasion rêvée d'approfondir ses connaissances. Les références à Jacques dans les Évangiles de Marc et de Matthieu, ainsi que dans l'Épître aux Galates, avaient tout particulièrement retenu son attention. On dit de Jacques qu'il était le frère du Christ, exécuté une trentaine d'années après la crucifixion de Jésus. On se réfère à lui comme

à Jacques Adelphotheos, frère du Seigneur.

— C'est un contresens ! s'écria frère Lugna. Le nom a été mal orthographié. Il s'agit de Jacques Alphaeus qui...

— Nous ne sommes pas ici pour débattre de sujets pour lesquels nous ne sommes pas qualifiés, le coupa Fidelma. Je me contente de rapporter ce dont j'ai eu connaissance. Donnchad avait étudié les textes traduits en latin par le bienheureux Jérôme, également connu sous le nom d'Eusebius Hieronymus. Donnchad était troublé par les références à Jacques, considéré comme le frère de Jésus tout comme José, Simon et Judas. On attribuait aussi des sœurs au Christ, dont l'une se serait appelée Salomé.

Frère Lugna se lança dans une nouvelle diatribe, aussitôt interrompue par le brehon :

— Asseyez-vous, frère Lugna ! Nous ne sommes pas réunis ici pour un débat scholastique.

Il se tourna vers Fidelma.

— Si je comprends bien, vos déclarations ne concernent en rien vos opinions mais visent à éclairer celles de Donnchad, qui restent à démontrer, et auraient eu un lien direct avec son assassinat ?

— C'est exact.

— Poursuivez.

— D'après frère Donnchad, les hommes que j'ai mentionnés sont qualifiés d'*adelphos* dans ces textes, *adelphos* signifiant frère de sang. Si l'auteur avait voulu désigner des frères d'une communauté religieuse, il aurait utilisé le terme de *suggeneia*.

L'assemblée demeura muette.

— Je répète que je ne suis pas une érudite dans ce domaine. Frère Donnchad croyait qu'il en apprendrait davantage en Terre sainte. Là-bas, il mena des investigations et alors qu'il était à Sidon, une ville portuaire, il entendit des histoires qui le choquèrent. Et il découvrit qu'il ne pouvait pas s'ouvrir de ses tourments à son frère Cathal, que rien ne faisait vaciller dans sa foi. Il le commente dans son manuscrit.

« Un récit qui se référait à Jésus, et nous devons nous rappeler que Jésus est la forme grecque du nom hébreu de Yeshu ou Joshua, le troubla tout particulièrement. L'histoire parlait d'un certain Yeshu ben Pantera.

— Jésus était à l'époque un nom hébreu très ordinaire, il se traduit par « héros à la main rouge », dit frère Donnán avec un regard d'excuse en direction du brehon. Il me semble que c'est une précision importante.

— Je vous remercie, dit Fidelma. Donnchad fut dirigé vers un ouvrage appelé la Tosefta, un recueil de lois juives transmises oralement, dans lequel on se réfère à Yeshu ben Pantera. Il est clair dans ce texte qu'il s'agit de Jésus de Nazareth. Le mot *ben* signifie « fils de », comme *mac* dans notre langue.

Elle dut attendre que cesse la cacophonie dans le réfectoire.

— Je n'ai pas l'intention de rapporter ici les différentes recherches d'un Donnchad égaré. Par ailleurs, je sais qu'il étudiait un ouvrage d'un philosophe

grec, du nom de Celse, qui a écrit que Marie, Myriam en hébreu, était une jeune fille de Sepphoris en Galilée. Lors du sac de la ville par les Romains, elle aurait été violée par un soldat de Phénicie, du nom d'Abdes Pantera, dont elle aurait eu un enfant...

— Sacrilège ! hurla frère Lugna. Blasphème !

— Je vous rapporte ce que contient l'ouvrage de Celse que je ne confonds en aucun cas avec la vérité. D'après cet auteur, les parents de Marie, que d'autres sources font également naître à Sepphoris près de Nazareth, la chassèrent de chez eux. Et ce fut Joseph, un charpentier, qui accepta de la recueillir, elle et son fils.

« En Phénicie, frère Donnchad trouva d'autres textes évoquant Abdes Pantera, un archer originaire de Sepphoris qui avait rejoint l'armée romaine quelques années avant la naissance de Jésus. En devenant citoyen romain, il avait pris le nom de Tiberius Julius Abdes Pantera. Plus tard, son régiment aurait participé à la destruction de Sepphoris sous le commandement du gouverneur Quintilius Varus.

— C'est ridicule ! brailla Lugna. Une profanation de la foi ! Allons-nous rester ici à écouter ces insanités sans réagir ?

— Allez-vous vous taire ! gronda le brehon Aillín.

— Je ne fais que rapporter ce que frère Donnchad a relevé dans des textes, poursuivit Fidelma. Qu'il ait fini par y croire est un autre problème. Il découvrit donc que dans la langue en usage en Phénicie, le nom d'Abdes signifie « serviteur d'Isis », une divinité des Égyptiens. Abdes intégra la première cohorte d'archers dont il devint le *signifer*, le porte-en-seigne. D'après Donnchad, il servit pendant quarante ans dans l'armée romaine. Son régiment, le Cohors Primus Sagittariorum, d'abord stationné en Judée jusqu'à ce que Jésus atteigne l'âge de neuf ans, fut transféré sur les rives du Renos, à la frontière nord de la Germanie. Abdes était stationné dans un fort du nom de Bingium, où il mourut à l'âge de soixante-deux ans et où il fut enterré.

— Votre récit est-il fidèle au manuscrit de frère Donnchad ? demanda l'abbé Séгдаe.

Puis il se tourna vers le brehon.

— Excusez-moi, mais je tiens à m'en assurer.

— Il est fidèle, répondit Fidelma. Et le manuscrit vous sera présenté comme preuve. Je ne connais ni les endroits auxquels il est fait référence, ni leur histoire. Lors de son voyage de retour, Donnchad s'arrêta à Tarente où il dit adieu à son frère Cathal, puis il poursuivit sa route vers le nord. Il traversa les montagnes et arriva à Bingium après avoir navigué sur le Renos. Là, d'après ce qu'il raconte, un guide le conduisit sur la tombe d'Abdes Pantera. L'inscription latine était encore lisible. Il l'a transcrite mot pour mot.

— Cela ne nous avance guère sur les motifs de l'assassinat de Donnchad, maugréa le brehon Aillín.

— Au contraire, l'état d'esprit de Donnchad, que je me suis attachée à décrire, est à lui seul un mobile suffisant pour son assassinat. Frère Donnchad

était sincèrement troublé par cette histoire de viol à Nazareth, connue du peuple de Judée, mentionnée dans un texte de loi juif, repris par les Phéniciens et par des écrivains grecs et latins comme Celse. Le récit de Celse fut même évoqué par Origène, qui prit ces arguments suffisamment au sérieux pour se lancer dans une controverse. Quant à frère Donnchad, il poussa son obsession des origines de l'Église jusqu'à retrouver la tombe d'Abdes en Germanie.

« Ce qu'il avait découvert l'ébranla au point qu'il perdit la foi. C'était un homme très logique, mais il est parfois nécessaire d'abandonner les raisonnements de l'esprit pour accepter avec le cœur ce que l'on est incapable de prouver. *Credo quia impossibile est*, je crois parce que c'est impossible, comme disent nos prêtres. Confronté à un récit apparemment rationnel de la vie du Christ, frère Donnchad sombra dans le désespoir.

Une vague de murmures menaçants s'éleva de l'assemblée et Eadulf regarda autour de lui avec anxiété. Les précautions oratoires ne servaient à rien : Fidelma, pour des chrétiens enracinés dans leurs croyances, semblait prêcher l'hérésie et s'attaquer aux fondements de la foi.

Le brehon Aillín frappa le sol de son bâton.

— Et d'après vous, les doutes qui rongeaient Donnchad auraient provoqué une telle colère chez un de ses compagnons qu'il l'aurait assassiné ?

— Il suffit de constater les émotions qu'a provoquées l'exposé de Fidelma pour s'en convaincre, intervint Colgú.

— Exactement, approuva Fidelma. Qui, dans cette abbaye, est assez fanatique pour avoir recours aux pires extrémités, afin d'empêcher un érudit jouissant de l'audience de frère Donnchad d'exposer des vues aussi subversives ? Ceux qui, dans nos peuples, n'ont pas adopté la foi sont encore nombreux. Cela ne fait que deux siècles que la voix du Christ a commencé à se faire entendre dans les cinq royaumes. Que se serait-il passé si frère Donnchad, à son retour de Terre sainte, s'était mêlé d'exprimer publiquement ses doutes ?

Les murmures reprirent, assourdis et angoissés.

L'abbé Iarnla était blême.

— Dans un monastère, renier sa foi est un grand péché, dit-il en détachant ses mots.

— Mais nous sommes un peuple tolérant, conscient qu'il ne s'est engagé que depuis peu dans une nouvelle intelligence avec Dieu, déclara le brehon Aillín. Nous nous efforçons de ne pas brusquer ceux qui craignent de faire un saut dans l'inconnu, dans un nouveau monde venu de l'Orient.

— La tolérance est pour les faibles, rétorqua frère Lugna. La foi est inviolable et chaque âme que nous pardons est nécessairement vouée aux flammes de l'enfer.

— Frère Lugna est assez dogmatique sur ce genre de sujet, souligna Fidelma d'une voix douce.

— Seulement quand on attaque la foi !

— Seriez-vous un croyant fanatique ?
— Je défends le christianisme, c'est tout.
— Et si quelqu'un n'est pas d'accord avec vous, comment réagissez-vous ?
Frère Lugna allait répondre quand il comprit où Fidelma voulait en venir et il serra les dents.

Fidelma le fixa, les yeux mi-clos.

— Votre secte ne supporte guère les dissensions, n'est-ce pas, frère Lugna ?
Le brehon Aillín, qui avait renoncé à faire respecter le protocole en usage dans une cour de justice, s'écria d'une voix forte pour dominer le vacarme :

— Sa secte ? Que voulez-vous dire ?

— J'ai une fois discuté avec frère Lugna des règles instaurées par le pape Célestin.

— Un renégat ! rugit Lugna.

— Célestin a banni certaines philosophies qu'il estimait incompatibles avec la foi.

— Et persécuté les manichéens et les donatistes !

— Et aussi les novatianistes, la secte à laquelle vous appartenez.

Le brehon Aillín semblait perdu, et il n'était pas le seul.

— Novatien était un religieux qui enseignait à Rome, expliqua Fidelma. Il est considéré comme le premier membre de la foi à avoir écrit ses ouvrages en latin plutôt qu'en grec. Mais il s'opposa à l'élection de Corneille comme pape au prétexte qu'il était trop conciliant avec les chrétiens apostats. Il estimait que ceux qui avaient renié leur foi sous la torture et les persécutions ne devaient pas être réintégrés dans le sein de l'Église. Il jugeait également que si un veuf ou une veuve se remariait, cette union était illégitime. Les contrevenants devaient être punis et publiquement reniés. Cependant, il commit l'erreur de se poser en rival de l'Église de Rome. Quand il se proclama pape, il fut aussitôt excommunié par le concile de Rome et ses enseignements furent déclarés hérétiques.

— J'ignorais le destin de cet homme, avoua l'abbé Ségdae. Quand a-t-il vécu ?

— Il y a environ trois siècles d'après les annales.

— Dans ce cas, comment pouvez-vous affirmer que frère Lugna est un membre de cette secte ? s'étonna le brehon.

— Les novatianistes sont toujours influents. Novatien fut exécuté au cours du massacre des chrétiens à Rome, ordonné par l'empereur Valérien. Sa secte prit de l'ampleur après sa disparition. Ses adeptes s'appelaient les *katharoi*, les puritains en grec, pour marquer leur opposition aux règles des papes romains qu'ils estimaient trop magnanimes. Ils exigeaient que ceux qui étaient nés et avaient été baptisés dans le christianisme soient à nouveau baptisés avant de rejoindre les novatianistes. D'après eux, c'était la condition de leur salut. Bien sûr, les novatianistes sont toujours considérés comme hérétiques, mais je ne suis pas certaine qu'on les ait suffisamment surveillés depuis l'époque de Célestin.

L'abbé Iarnla foudroya son intendant du regard.

— Est-il exact que vous ayez fait allégeance aux doctrines de ce Novatien ?

— Pourquoi le nierais-je ? répliqua frère Lugna avec aplomb. Je suis partisan d'une foi pure et sans tache. Il n'y a pas de place pour ceux qui pactisent avec leurs faiblesses.

— Quand frère Donnchad est rentré de Terre sainte, non pas conforté dans sa foi mais plein de questions sans réponses, je suppose que cela vous a violemment contrarié ?

— Le démon a tenté Donnchad alors qu'il errait dans le désert, déclara Lugna avec componction. N'étant pas assez fort pour lutter contre les tentations, il renia sa foi, un péché mortel. Même s'il avait imploré son pardon à genoux, rien n'aurait pu le sauver.

— On croirait entendre prêcher votre maître Novatien, ironisa Fidelma.

— Ce sont ceux qui remettent les fautes qui sont les vrais apostats. Au jour du Jugement dernier, quand leur temps viendra, le Seigneur les condamnera aux flammes de l'enfer.

— Avec votre permission, aujourd'hui nous nous contenterons de la justice des hommes. Nous sommes ici pour démasquer le coupable de l'assassinat de frère Donnchad.

— Je ne renierai pas ma foi, s'obstina Lugna, et ne mourrai pas dans le péché et le blasphème comme Donnchad.

— Donc vous avouez avoir tué Donnchad ! s'écria l'abbé Iarnla d'une voix aiguë.

— Je suis innocent de ce crime ! hurla Lugna, le visage congestionné.

Renonçant à l'usage de son bâton, le brehon Aillín attendit que le calme revienne.

— Il y a là des chapitres sujets à controverse qui menacent la paix de ce monastère, Fidelma, dit-il enfin. Je vous demanderai donc d'en finir au plus vite.

— Je ferai de mon mieux au vu des circonstances, honoré brehon. Mais les positions de frère Lugna représentent en tout lieu une grave menace pour la paix. L'intolérance mène à la guerre... et parfois au meurtre.

« Comme pour Glassán, le maître d'œuvre, deux personnes sont impliquées dans cette affaire. Toutes deux prônaient une foi aveugle et ne supportaient pas que Donnchad se pose des questions. Que ces interrogations aient été bonnes ou mauvaises ouvre un autre débat.

« Quand ces deux personnes comprirent que Donnchad se livrait à des études critiques qu'il menaçait de diffuser, elles décidèrent de le réduire au silence, de crainte qu'il ne nuise à la bonne réputation de l'abbaye.

Tous les regards étaient maintenant fixés sur frère Lugna et l'abbé Iarnla, le buste droit et le regard perdu au loin.

Le brehon Aillín se pencha en avant.

— Accusez-vous l'abbé, son intendant ou les deux ? N'étaient-ils pas les mieux placés pour défendre la réputation de l'abbaye ?

— Patience, je vais y venir. Une de ces deux personnes commit l'irréparable pendant que l'autre lui servait de complice. Une fois Donnchad mis hors d'état de nuire, il était urgent de faire disparaître toute trace de document.

— Tout cela est bien beau, mais il ne vous reste plus qu'à le démontrer, lança l'abbé Iarnla. Il n'y avait qu'une seule clé donnant accès au *cubiculum* et elle était posée près du corps. Or personne n'est sorti de cette cellule avec des manuscrits avant la découverte du cadavre de Donnchad.

— C'est là que la seconde personne intervient. Le vénérable Bróen m'a fourni un indice précieux avec son histoire d'ange voletant dans le ciel. Le vénérable Bróen occupait le *cubiculum* juste au-dessous de celui de frère Donnchad. En réalité, ce qu'il a vu était des feuilles de parchemin flottant dans l'air. Une fois débarrassé de Donnchad, le meurtrier avait jeté les manuscrits par la fenêtre, qui donne sur le terrain à côté du cimetière. Son complice attendait en bas pour en rassembler les feuilles.

Elle se retourna brusquement vers frère Donnán.

— Les avez-vous détruits, confiés à votre acolyte ou cachés dans la bibliothèque ?

Frère Donnán avait pâli. Il se leva, se rassit et se leva de nouveau.

— C'est une calomnie ! dit-il d'une voix qui manquait de conviction.

— Votre première erreur fut de négliger le morceau de parchemin que nous avons trouvé sous la fenêtre. Il était si petit que vous n'y avez pas prêté attention. Et vous, un expert en écriture, avez nié que les quelques mots écrits dessus puissent être de la main de frère Donnchad. Pourtant, Cunán, l'assistant bibliothécaire à Fhear Maighe, a aussitôt affirmé le contraire et l'a démontré en produisant des textes que Donnchad lui avait confiés.

« Donnchad avait rédigé une supplique demandant que le calice soit ôté de ses lèvres. Quel calice ? Celui de la connaissance. Il avait ajouté *Deicide*, trois fois. Il ne se référait pas aux Juifs crucifiant le Christ mais à ses recherches qui tuaient sa foi. Il avait choisi les mots de l'Évangile de Luc, alors que même Jésus avait été saisi par le doute : "Père, si tu veux, éloigne de moi cette coupe !" Pour frère Donnchad, c'était un calice amer.

« Frère Donnán a également essayé de nous tenir éloignés des livres que Donnchad étudiait. Puis il découvrit que le livre original de Celse était à Fhear Maighe. Par le plus grand des hasards, l'abbaye d'Ard Mór avait commandé et payé une copie de cet ouvrage : des frères d'Ard Mór avaient lu la réponse d'Origène à Celse, prêtée par Lios Mór après que Donnchad en avait pris connaissance. Un messenger se présenta à la bibliothèque pour annoncer que la copie était prête et qu'elle serait envoyée à Ard Mór par péniche. Comme le médecin, frère Seachlann, devait se rendre à Ard Mór, il accepta de transmettre le message. Frère Donnán, qui était présent, l'entendit et il écrivit même les titres des livres. Mais il se trompa en pensant que Fhear Maighe envoyait les originaux. Il fit passer l'information à quelqu'un sur la barge, qui s'arrangea pour qu'elle soit prise d'assaut afin de voler les copies, dont celle

de Celse.

L'assemblée attendait sans broncher le dénouement de cette incroyable succession d'événements.

— L'attaque du chaland fut organisée de façon qu'on l'attribue aux Uí Liatháin. J'expliquerai pourquoi dans un instant.

Uallachán et Cumscrad changèrent de position sur leurs sièges.

— Le complice de frère Donnán, qui était le principal instigateur de ce complot, apprit alors que Fhear Maighe possédait toujours l'original du livre de Celse. Cela se solda par une attaque contre la bibliothèque pour le détruire et tuer le bibliothécaire au passage, qui avait sans doute lu cet ouvrage. Frère Donnán, en quoi étiez-vous impliqué dans cette affaire ? demanda Fidelma au *scriptor*. Voilà bien longtemps que vous avez rejoint cette abbaye et je suppose que vous êtes fier de votre *scriptorium* : vous espériez que ce monastère deviendrait un des centres les plus réputés de la chrétienté. Et vous craigniez que si un érudit aussi célèbre que Donnchad parlait ouvertement de ses doutes, cela détruise vos ambitions pour l'abbaye.

Frère Donnán croisa les mains devant lui, le visage fermé et les mâchoires crispées.

— Ne comptez pas sur moi pour dénoncer l'instigateur de cette entreprise.

Fidelma haussa les épaules et s'adressa à Iarnla.

— Qui nourrissait les plus grands projets et était prêt à tout pour les accomplir ? Qui désirait élever des bâtiments en pierre à la gloire de la foi qui dureraient pour l'éternité ?

Des regards indignés fixèrent frère Lugna tandis que d'autres s'orientaient vers l'abbé.

— Qui, reprit Fidelma en détachant ses mots, dispose ici des plus grands pouvoirs ?

L'abbé Iarnla battit des paupières, puis une expression d'horreur passa sur son visage tandis qu'il se tournait lentement vers lady Eithne, imité par les membres de l'assistance.

— Comment osez-vous proférer une accusation aussi scandaleuse ? martela-t-elle, immobile sur son siège. Suis-je accusée d'avoir tué mon propre fils ? Je vous préviens que je ne le tolérerai pas.

— Avez-vous tué votre fils, lady Eithne ?

— Je l'aimais tendrement et j'aurais été physiquement incapable d'accomplir un tel acte. L'unique clé de la cellule verrouillée a été retrouvée près du corps de Donnchad et ce après ma dernière visite, effectuée à la demande de frère Lugna.

— Vous aviez une autre clé, affirma Fidelma d'un ton sans réplique.

— Et comment me la serais-je procurée ?

Fidelma concentra son attention sur le brehon Aillín.

— Quatre jours avant sa mort, frère Donnchad, qui avait disparu un beau matin, réapparut le soir et s'enferma dans sa chambre. Frère Lugna m'a dit que, le lendemain, il avait envoyé chercher lady Eithne. Elle est donc venue

pour s'entretenir avec son fils. Plus tard dans la journée, Donnchad se rendit au *scriptorium*. Frère Máel Eoin se rappelle qu'il était contrarié parce qu'il avait perdu sa *pólaire*, la tablette de cire qui lui servait à prendre des notes. Or il ne l'avait pas égarée : lady Eithne la lui avait subtilisée au cours de sa visite.

— Pour en faire quoi, mon Dieu ? ironisa la dame.

— Vous avez profité d'un instant d'inattention de Donnchad pour presser la clé dans la tablette que vous avez ensuite dissimulée dans vos vêtements. Et comme vous disposez d'un forgeron à la forteresse, c'était un jeu d'enfant de lui faire fabriquer un double. Quant à la clé originale, lorsque frère Giolla-na-Naomh me l'a montrée, j'ai constaté en la prenant dans ma main que la surface en était glissante à cause de la cire.

— C'est exact, confirma frère Giolla-na-Naomh.

Lady Eithne pinça les lèvres.

— Vous êtes retournée voir Donnchad le jour de sa mort, lady, dans le but de l'assassiner, reprit Fidelma. Après l'avoir tué, vous avez jeté les documents et les livres par la fenêtre pour que votre complice, frère Donnán, les récupère. Puis vous êtes ressortie en laissant la clé originale près du corps et vous avez refermé la porte avec le double. C'est en comprenant que vous aviez effectué deux visites et pas une seule que pour moi les événements se sont ordonnés de façon cohérente.

— Je n'ai rien à voir avec tout cela ! s'écria frère Lugna dans le bref silence qui suivit cette stupéfiante démonstration.

— Bien que n'ayant pas agi directement, vous en êtes le principal responsable ! Vous avez été le mauvais génie de cette femme.

Fidelma revint au brehon.

— Elle puisait une fierté démesurée dans la foi. Cet orgueil s'accrut quand elle fit la connaissance de frère Lugna et qu'elle vit à travers lui la possibilité de reconstruire l'abbaye, futur monument à la gloire de ses fils. Mais Cathal avait choisi de rester dans la ville de Tarente dont il avait été élu évêque. Restait Donnchad. Mais là, horreur, lady Eithne découvre qu'il entretient des doutes sur les fondements du christianisme et a entrepris des recherches sur le sujet. Il fallait mettre un terme à cette démarche impie.

Fidelma s'adressa de nouveau à lady Eithne.

— Vers qui vous êtes-vous tournée pour empêcher votre fils de ruiner vos projets d'embellissement du monastère, et par là même la gloire que vous en attendiez pour vous-même ? Frère Lugna, bien qu'il espérât lui aussi participer de la splendeur à venir de l'abbaye, était trop pieux. En revanche, le naïf *scriptor*, fier de son état et de la bibliothèque qu'il avait édifiée, était une proie idéale. Vous l'avez attiré dans vos filets et il a accepté de détruire les documents ramassés sous la fenêtre ainsi que ceux qui questionnaient la foi.

— Elle ne m'a jamais dit qu'elle allait tuer Donnchad ! lança frère Donnán d'une voix sonore. Jamais je n'aurais accepté d'être le complice d'un tel crime !

— Taisez-vous, imbécile ! cria lady Eithne.

— Quand le crime a été consommé, poursuivit Fidelma, vous étiez impliqué jusqu'au cou dans ce complot et trop effrayé pour oser reculer, n'est-ce pas, frère Donnán ? Après avoir collecté les feuilles que lady Eithne vous avait jetées, vous avez croisé frère Gáeth et lui avez dit que vous alliez porter des livres à Sa Seigneurie. Mais comment avez-vous fait, alors que nous nous préparions à nous rendre à Fhear Maighe, pour prévenir lady Eithne de l'existence de l'ouvrage original de Celse ?

— J'étais en chemin pour la forteresse quand j'ai croisé Glassán à cheval. Il m'a annoncé que frère Lugna venait d'apprendre par Cumscrad que la bibliothèque de Fhear Maighe possédait le livre de Celse. Or je savais que cela intéresserait lady Eithne.

— En effet puisqu'elle a envoyé des guerriers à Fhear Maighe. Donc je suppose que tous les documents rédigés par Donnchad sont maintenant détruits ?

Frère Donnán haussa les épaules et Fidelma s'adressa au brehon.

— Donnán et lady Eithne ignoraient que Donnchad avait rédigé un bref résumé de ses recherches, en préambule à l'ouvrage qu'il se proposait d'écrire. Il avait bien essayé de vous parler, lady Eithne, pour vous faire part de ses doutes et de la crise qu'il traversait. Loin de lui porter secours, vous l'avez menacé des pires représailles s'il s'avisait de diffuser ses idées. Il était maintenant convaincu que vous tenteriez de lui dérober ses travaux. Et il s'imagina que votre complice était frère Lugna, dont il craignait qu'il n'en vienne à utiliser la violence à son égard. Voilà pourquoi il réclama une clé à l'abbé Iarnla pour s'enfermer dans sa cellule.

Un silence de mort avait envahi le réfectoire.

— J'ajouterai que, quand lady Eithne apprit que l'abbé Iarnla m'avait fait appeler, elle envoya deux hommes à sa solde pour m'éliminer moi et mes deux compagnons. Leur embuscade échoua. Un guerrier fut tué et quant à l'autre, un *bánai*, il réussit à s'enfuir. Il devait périr plus tard, lors de l'attaque de Fhear Maighe. Il semblerait qu'il ait été le chef d'une bande de mercenaires originaire de la Cornouaille sur l'île de Bretagne. Des mercenaires à votre solde, lady Eithne. J'ai découvert que votre clan, les Déisi, possédaient un petit territoire dans ce royaume. Vos hommes étaient déguisés en Uí Liatháin et l'un d'eux fut blessé lors de l'assaut contre Fhear Maighe. Quand vous avez envoyé chercher le médecin, frère Seachlann, vous avez commis une erreur, lady. J'avais pu constater à maintes reprises que vous n'accordiez aucune attention à ceux que vous considériez comme des inférieurs. Ce qui explique que vous n'ayez pas pris la peine d'assister aux funérailles de Glassán.

« Vous avez raconté à Seachlann que votre guerrier s'était blessé en s'entraînant à l'épée. C'est alors que Seachlann m'a involontairement fourni une information de première importance. La personne qui avait frappé Donnchad de deux coups de couteau dans le dos, entraînant une mort quasi instantanée de la victime, avait des connaissances en anatomie. Et Seachlann

constata votre science dans ce domaine en examinant votre guerrier. Si vous vouliez éviter d'éveiller les soupçons, lady, il eût mieux valu le soigner vous-même.

Colgú semblait perplexe.

— Je ne comprends pas la raison du déguisement des mercenaires en Uí Liatháin. Était-ce pour provoquer une guerre avec les Fir Maige Féne ?

— L'objectif de lady Eithne était encore plus sinistre. Connaissant les tensions qui divisaient les deux clans, elle savait qu'ils portaient le blâme de nombreux désordres. Elle décida donc de créer un conflit de toutes pièces. Elle loua les services d'un nombre impressionnant de mercenaires afin de susciter la discorde pour ensuite intervenir comme médiateur. Pour paiement de son intercession, elle aurait exigé certains des territoires des deux clans afin d'étendre son pouvoir autour de l'abbaye. Et accessoirement accroître ses revenus pour financer la reconstruction.

Fidelma se tourna vers le brehon Aillín.

— J'ai rarement eu l'occasion de me pencher sur un crime aussi infâme. Le *fingal*, l'assassinat d'un proche, touche le cœur de notre société qui repose sur la famille, les tribus et les relations qu'elles entretiennent. Nos lois le tiennent pour la transgression ultime, impossible à racheter par des compensations. La forteresse d'un chef qui a commis un tel acte doit être rasée afin d'effacer toute trace de son passage sur terre. Une telle malveillance...

On entendit un bruit de sabots résonnant sur les pavés de la cour. Lady Eithne se leva et jeta un coup d'œil circulaire. Les trois guerriers qui l'avaient escortée l'entourèrent et dégainèrent leur épée tandis que les frères, effrayés, s'écartaient de leur chemin. Le brehon Aillín demeura imperturbable.

— Votre attitude, lady, ressemble fort à un aveu, fit-il remarquer.

Sur un signe de Colgú, Gormán et ses deux compagnons avaient eux aussi tiré leur épée, de même que Caol, debout derrière le roi.

— Avant de sortir d'ici, vous devrez affronter mes guerriers, avertit Colgú.

Lady Eithne éclata d'un rire rauque.

— Vous êtes naïf, majesté. Vos gardes du corps ne feront pas le poids devant mes mercenaires. Votre sœur a raison. Suspectant qu'elle pourrait bien découvrir la vérité, j'ai renforcé mon armée en achetant des professionnels hors pair.

Elle se tourna vers Fidelma.

— Quand vous êtes venue me voir il y a quelques jours, j'ai lu la méfiance dans votre regard. Votre époux, Eadulf, a même failli formuler ses soupçons à voix haute. Une femme avertie en vaut deux. Mes guerriers assiègent cette abbaye et ma garde avancée vient de pénétrer dans la cour.

Des cris de frayeur retentirent tandis que Colgú demeurait détendu et souriant. Le brehon Aillín réclama le silence.

— Et maintenant, Eithne des Déisi, qu'avez-vous l'intention de faire ? demanda-t-il. Nous tuer tous ?

— Je n'ai pas le choix, répliqua la dame d'une voix douce. Je crains

une attaque des Uí Liatháin qui convoitent depuis longtemps ce monastère et les terres qui l'entourent...

— C'est faux ! s'écria Uallachán en bondissant sur ses pieds. Mes guerriers ne bougeront pas.

— Nous laisserons suffisamment de preuves pour identifier les assaillants, ironisa lady Eithne. On vous retrouvera mort à la tête de vos guerriers, une épée sanglante à la main. Au cours de cet assaut, vous aurez assassiné Cumsrad, l'ennemi séculaire de votre race. Même le roi et son escorte n'auront pas survécu.

L'abbé Iarnla la fixait, les yeux agrandis par l'horreur.

— Vous êtes folle. Vous croyez vraiment qu'un tel massacre vous permettra d'échapper aux foudres de la loi ?

— Je suis très sérieuse. Tout le monde va périr et cette abbaye sera enfin nettoyée des tièdes et des craintifs. Purifiée, elle renaîtra sous l'égide de Lugna, son nouvel abbé. Frère Lugna, vous serez l'ange annonciateur des temps nouveaux.

Frère Lugna était en état de choc, le visage blême, les yeux écarquillés et la bouche ouverte. Quant à Fidelma, elle venait de comprendre que lady Eithne était atteinte d'une forme de démence mystique.

— Les Uí Liatháin seront naturellement punis pour leurs crimes, poursuivit gaiement la dame. Et maintenant...

La porte du *refectorium* s'ouvrit avec fracas. Des hurlements de terreur retentirent. Le sourire de lady Eithne s'effaça devant le visage satisfait de Colgú qui se leva et ouvrit les mains en un geste d'apaisement. C'est alors qu'elle remarqua que les guerriers qui venaient d'entrer arboraient le torqué d'or du Nasc Niadh.

— Nous avons accompli notre mission, majesté, clama leur commandant d'une voix de stentor qui réveilla un écho dans la salle.

— Vous n'avez rien à craindre ! ajouta le brehon Aillín.

La panique qui s'était emparée de l'assemblée se calma rapidement.

Colgú hocha la tête en direction de Fidelma avant de se tourner vers lady Eithne, toujours entourée de ses gardes.

— Vos noirs desseins présentaient une faille, lady. La requête de ma sœur qui me demandait de me présenter ici était accompagnée d'instructions bien précises. Ce matin, après que vous avez quitté votre château fort, une *catha*, un bataillon de mon armée, faisait mouvement vers votre forteresse pour l'assiéger. Vos hommes, qui s'apprêtaient à vous rejoindre, en ont été empêchés.

Le chef des guerriers de Colgú alla lui chuchoter quelque chose à l'oreille.

— Je vous remercie, Enda, dit le souverain. Lady Eithne, j'ai le plaisir de vous annoncer que vos mercenaires se sont rendus sans combattre.

La dame était exsangue.

— Je ne vous crois pas, coassa-t-elle.

— Oh, votre *lucht-tighe*, votre garde personnelle composée d'hommes de

vosre clan, a opposé une brève résistance. Mais quand on paye des hommes pour mener ses batailles et quand ils sont sommés de se battre jusqu'à la mort, ils choisissent souvent la vie, car l'argent ne sert à rien si on ne peut pas le dépenser.

— Rappelez-vous ce que disent les *Audacht Moraind* sur la noblesse, intervint le brehon d'un ton sentencieux. Le noble qui prend le pouvoir avec l'aide de guerriers étrangers récoltera une seigneurie affaiblie. Si les guerriers partent ou se rendent, la dignité du noble et la peur qu'il inspire déclineront inexorablement. Nous en avons ici une excellente illustration.

Un lourd silence lui répondit.

— Je vous suggère, lady, d'ordonner à vos compagnons de rengainer leur épée, lança le roi d'un ton moqueur. Je n'aimerais pas souiller cette abbaye, qui a déjà connu suffisamment de drames, par des affrontements sanglants.

Sur un geste de Colgú, Caol et ses hommes commencèrent à avancer sur les gardes du corps qui lâchèrent leurs armes et levèrent les mains sans attendre les ordres de la cheftaine.

— Parfait, approuva Colgú. Caol, en attendant que le brehon Aillín ait décidé de leur sort, accompagnez lady Eithne et ses compagnons dans un endroit sûr.

Plus arrogante que jamais, lady Eithne quitta la salle, la tête haute et l'air absent, son escorte dans son sillage.

— Je me demande comment une mère, même démente, peut tuer son fils, chuchota Fidelma à Eadulf qui posa une main sur son bras.

— Je suis désolé de n'avoir pu t'aider davantage. Il s'agissait d'un des réquisitoires les plus compliqués que tu aies jamais présentés.

— Si tu n'avais pas déniché cette loi de l'*Uraicecht Becc* qui m'a permis d'entamer la procédure, nous allions droit à l'échec. Et tu dis que tu ne m'as pas aidée ?

Eadulf haussa les épaules d'un air faussement modeste.

— Tout bien considéré, il m'arrive à moi aussi d'être utile à quelque chose.

Épilogue

Fidelma et Eadulf se reposaient au bord d'un ruisseau. Ils rentraient à Cashel et Gormán était parti devant pour préparer leur venue dans une auberge à quelques milles de là. Tandis que les chevaux se roulaient dans l'herbe, Eadulf mâchonnait un brin d'herbe tout en fixant l'eau, qui cascadaît sur les galets, formait de petits tourbillons... Depuis qu'ils avaient quitté l'abbaye de Lios Mór et traversé les montagnes, il avait beaucoup réfléchi.

— Jamais des investigations ne m'avaient autant démoralisé, soupira-t-il.

Fidelma lui jeta un coup d'œil inquiet. Il avait l'air sombre et mélancolique.

— C'est le meurtre d'un fils par sa mère qui t'attriste à ce point ? Je te comprends.

Mal à l'aise, Eadulf changea de position.

— Bien sûr, cela compte aussi. Mais je pensais plutôt au texte de Donnchad. Et si ce qu'il racontait était vrai ?

— Peut-être se trompait-il ? avança Fidelma.

— Donnchad y croyait dur comme fer. Et sa mère était tellement effrayée à l'idée que cela puisse se vérifier qu'elle le tua plutôt que de le laisser s'exprimer. Si elle n'avait pas douté de ses propres convictions, elle n'aurait jamais réduit son fils au silence en le poignardant.

— La crainte que cela soit vrai n'authentifie pas pour autant les critiques de Donnchad. Mieux vaudrait que tu interrogés ta foi dans le secret de ton cœur.

— Si le christianisme a touché autant de gens, il doit bien y avoir une raison. Tout le monde ne peut pas avoir tort.

— Mais dans ce cas, comment affirmer que ceux qui ne se sont pas convertis et suivent une autre voie se trompent ? Les religions sont multiples.

— Si Donnchad n'avait pas fait le pèlerinage en Terre sainte, il n'aurait pas été informé des diverses versions de la naissance du christianisme qui l'ont amené à se remettre en question. Il aurait pu continuer ses études et devenir un grand érudit de la foi.

— Va savoir.

Elle sourit.

— « Si » est un petit mot magique qui peut susciter bien des controverses.

— Une autre chose me dérange.

— S'il n'y en a qu'une...

— Inutile de le nier, le texte de frère Donnchad est assez remarquable.

Cependant, il nous manque toujours les ouvrages rapportés de son périple et qu'il gardait précieusement dans sa cellule. Ce sont eux qui lui ont valu d'être assassiné par sa mère avant qu'elle ne s'empresse de les détruire. Que pouvaient-ils bien contenir qui a miné la confiance d'un érudit comme frère Donnchad ?

Fidelma hésita un instant.

— Je ne suis pas théologienne, Eadulf, seulement juriste. Voilà pourquoi j'ai délégué ce type de réflexion à d'autres.

Elle marqua une pause.

— Même si je ne deviens pas chef brehon de Muman, je ne changerai pas d'attitude sur ce point.

Eadulf suivit des yeux le vol d'une libellule au ras de l'eau.

— Je me demande ce qui va se passer pour frère Lugna...

— J'ai cru comprendre qu'il allait retourner dans le Connacht, où il emmènera le jeune Gúasach. Maintenant que ses vraies allégeances ont été découvertes, il ne pouvait rester au monastère.

— Le considères-tu comme un hérétique ?

— Je suis mal placée pour me prononcer, mais ce qu'il défend me répugne profondément. Peut-être finira-t-il par réaliser ses ambitions et créer une grande abbaye dans le Connacht ? En tout cas, l'abbé Iarnla est débarrassé de ce fanatique et de l'influence maligne de lady Eithne. Désormais, il gouvernera sa communauté d'une main plus sûre.

— Quant à lady Eithne, elle a été déclarée irresponsable. J'ignore à quoi ce jugement la condamne. L'exil, sans doute ?

— Pas tout à fait. Elle a sûrement été qualifiée de *dásachtach*, de personne dangereuse pour ses semblables. On l'enverra à Gleann-na-nGeilt, la vallée des fous à l'ouest du royaume, où on prendra soin d'elle. La loi protège la société des *dásachtach*, et aussi les *dásachtach* de ceux qui pourraient leur nuire. Le rang d'Eithne permet qu'un tiers de ses possessions serve à l'entretenir pour le reste de son existence.

— Tu crois que l'abbaye de Lios Mór finira par s'élever au rang qu'Eithne et Lugna ambitionnaient pour elle ?

— Pourquoi pas ? Mais elle ne sera jamais un mémorial en pierre destiné à commémorer un mythe. Je la vois plutôt comme un monument vivant, célébrant la part lumineuse de l'être humain, son intelligence et ses efforts pour parfaire ses connaissances.

— Je suppose que la reconstruction sera interrompue ?

— Mon frère a confisqué un tiers des terres de lady Eithne, ce qui paiera les amendes auxquelles elle a été condamnée. Le reste a été remis à l'abbaye. À mon avis, l'abbé Iarnla utilisera ces richesses pour terminer la reconstruction avec un nouveau maître d'œuvre.

Eadulf poussa une exclamation de découragement.

— Je suis désolé pour frère Donnán, qui s'est retrouvé englué dans les intrigues diaboliques de lady Eithne sans comprendre où ça le menait.

— Frère Donnán a accepté de reconstituer la bibliothèque de Fhear Maighe. Malheureusement, quand un livre dont il n'existe pas de copies est détruit, c'est comme un être humain qui disparaît. Personnellement, le seul qui me fasse vraiment de la peine est frère Gáeth. N'a-t-il pas perdu son âme sœur et son unique ami en la personne de Donnchad ?

— Mais grâce à Uallachán, il est enfin sorti de sa condition de *daer-fudir*, et l'abbé Iarnla n'est plus contraint de se plier aux volontés d'Eithne.

— En théorie, sa condition a changé, mais il devra continuer de travailler dans les champs. Rien ne l'a préparé à d'autres tâches. Du moins sera-t-il délivré de la peur et du déshonneur. Mais en d'autres circonstances, sa vie aurait pu prendre un cours bien différent...

— Que deviendra le document que Donnchad avait confié à Gáeth ?

— Le brehon Aillín en a pris connaissance et l'a accepté comme preuve des arguments avancés pour démontrer l'état d'esprit de Donnchad. Mais il ne sera ni détruit ni diffusé. Il restera à la place qu'il occupait dans le tombeau.

Eadulf se leva, jeta son brin d'herbe dans le ruisseau et le regarda flotter et disparaître. Puis il secoua la tête et leva les yeux vers le ciel. Des nuages aux formes changeantes s'étiraient dans l'azur.

— Ciel pommelé le vent va souffler, murmura-t-il. Je sens que nous allons avoir de la pluie.

Fidelma le rejoignit.

— Espérons que nous éviterons les orages avant d'arriver à Cashel.

— Et quand nous serons à Cashel ?

Elle lui jeta un regard triste.

— J'ai pris ma décision, Eadulf. À toi de faire ton choix.

Contexte historique

Il n'est pas nécessaire pour le lecteur d'étudier l'histoire du christianisme pour comprendre les doutes et les conflits qu'affrontait frère Donnchad dans ce roman. Au cours de cette période, ces sujets étaient couramment abordés.

Quand le christianisme s'imposa comme religion officielle dans l'Empire romain, de nombreux ouvrages contemporains de la naissance du christianisme ont été corrigés ou détruits quand ils contredisaient ou remettaient en cause les dogmes instables des dirigeants du mouvement chrétien.

Certains textes ont survécu, par exemple les commentaires de Pline le Jeune (61-v. 114) qui voyait les premiers chrétiens comme une *hetaeria*, un club politique. Le philosophe néoplatonicien Porphyre de Tyr (234-305) les traitait de secte « brouillonne et méchante » dans son *Adversus Christianos*. L'empereur Julien, connu sous le nom de Julien l'Apostat et qui régna de 361 à 363, écrivit un discours, le *Contra Galilaeos* (contre les Galiléens) dont il ne nous reste que des fragments. Il traitait tous les chrétiens de Galiléens et dénigrait leur philosophie. Galien de Pergame (v. 131-v. 201) a parlé d'eux dans son essai *De l'utilité des parties du corps humain*, écrit vers 170. Il jugeait leurs croyances « peu raisonnables ».

Malheureusement, les essais critiques d'un philosophe grec du II^e siècle, Celse, ne nous sont pas parvenus dans leur intégrité. Cependant, ils sont en grande partie reproduits dans la réponse d'Origène, *Contra Celsum*, écrite vers 248. L'ouvrage de Celse, *Logos alêthês* (discours véritable), datant de 178 environ, prenait à partie les chrétiens.

Les historiens regrettent que de nombreux ouvrages du même genre aient été brûlés par des fanatiques de la nouvelle foi, dont les concepts et la philosophie étaient en formation.

Dans la première tradition chrétienne, Joachim, de la maison d'Amram, et Anne, de la maison de David, étaient les parents de Marie, la mère de Jésus. Ils étaient nés à Tzipori, située dans le centre de la Galilée, à six kilomètres au nord-nord-est de Nazareth. Le Protévangile de Jacques (ou Évangile de l'enfance de Jacques) a été rédigé vers 150, bien que les copies qui nous sont parvenues datent du III^e siècle. Elles se trouvent à la Fondation Martin Bodmer (bibliothèque et musée) à Cologny, près de Genève. Bien que dans la version ultime du Nouveau Testament ce texte ait été rejeté par les exégètes

du IV^e siècle, sainte Anne et saint Joachim sont intégrés dans l'Église. Vers 364, quand le concile de Laodicée fixa son choix de textes pour former le Nouveau Testament (à l'exception du Livre de la révélation qui viendra plus tard), le mouvement chrétien mit du temps avant de l'approuver. Les Églises occidentales s'y rallièrent à partir du concile de Rome, en 382. Les Églises orientales l'acceptèrent au siècle suivant. C'est pendant le Moyen Âge que la Bible traduite en latin par saint Jérôme, la Vulgate, devint le texte de référence des Églises occidentales.

La ville de Sepphoris était le centre de la vie religieuse et spirituelle de Galilée. Les premiers textes disaient qu'Anne (de l'hébreu *hannah*, « la grâce ») et Joachim (de l'hébreu « Dieu fera lever ») vivaient là avec leur fille Myriam, un nom qui signifie « rebelle » et fut traduit par Maria en grec et en latin. Le peuple de Sepphoris se révolta contre l'administration coloniale romaine en 750 du calendrier romain *ab urbe condita*, ce qui correspond à quatre ans avant la naissance du Christ du calendrier chrétien. L'an 4 est maintenant reconnu comme celui de la naissance de Jésus. Sous le gouverneur Publius Quintilius Varus (46 av. J.-C.-9 apr. J.-C.), des troupes romaines rasèrent la ville pour la punir de s'être révoltée et vendirent un bon nombre de ses habitants comme esclaves. La campagne de Varus fut brutale. Il crucifia également deux mille Juifs. L'histoire a été contée par l'historien juif Flavius Josèphe (37-100), qui mentionne également la mort de Jacques, le frère de Jésus.

Pendant le sac de Sepphoris, une histoire circula selon laquelle un soldat romain du nom d'Abdes Pantera aurait violé Myriam. L'enfant né de ce viol, Yeshua ben Pantera, était mentionné dans les premiers textes. Yeshua était un nom courant chez les Juifs de la période du Second Temple (516 av. J.-C.-70 apr. J.-C.). Yeshua signifie « Dieu sauve » et il a la même origine que Josué. Jésus est la forme gréco-latine. Celse, avec d'autres écrivains de cette époque, identifia Yeshua ben Pantera avec Jésus de Nazareth.

Le soldat du nom d'Abdes Pantera a bel et bien existé. C'était un Phénicien de Sidon qui servait dans l'armée romaine et son unité aurait pu participer à la destruction de Sepphoris. Plus tard, il devint citoyen romain et ajouta le *praenomen* romain de « Tiberius Julius » à son nom.

La pierre tombale datant du I^{er} siècle de Tiberius Julius Abdes Pantera, qui servait dans la *Cohors I Sagittariorum*, a été découverte, ainsi que d'autres monuments, au cours de la construction d'un chemin de fer à Bingerbrück (l'ancienne Bingium), au bord du Rhin, en 1859. Elle se trouve à l'heure actuelle dans le Schlossparkmuseum à Bad Kreuznach en Allemagne. L'inscription sur la pierre de cet archer phénicien de Sidon est encore lisible.

Accessoirement, Varus avait été nommé commandant en chef en Germanie et il avait mené trois de ses légions, la XVII^e, la XVIII^e et la XIX^e dans la forêt de Teutoburg en l'an 9. Là, elles furent anéanties par le prince allemand Arminius. Varus fut tué au cours de la bataille et on n'a jamais retrouvé les trois aigles des légions.

L'auteur qui a le premier établi des liens entre ces différents événements fut le christologue Marcello Craveri dans *La Vita di Gesù*, en 1966. Ce livre a été traduit en anglais sous le titre *The Life of Jesus : An assessment through modern historical evidence*, Panther Book, Londres, 1967.

Sur l'auteur

Peter Tremayne, de son vrai nom Peter Berresford Ellis, est passionné de culture celte. Né le 10 mars 1943, il s'est fait connaître avec des récits fantastiques fondés sur les mythes et légendes celtiques. Il reçoit en 1988 l'Irish Post Award, en reconnaissance de ses apports importants à l'étude de l'histoire irlandaise. Entre 1983 et 1993, il écrit huit thrillers sous le nom de Peter MacAlan, puis se lance dans la rédaction des mystères de sœur Fidelma, série qui compte aujourd'hui vingt et un titres, dont *Maître des âmes*, lauréat du prix *Historia* du roman policier historique 2010. Peter Tremayne est membre de la Society of Authors ainsi que de la Crime Writers Society.

Consultez nos catalogues sur
www.12-21editions.fr



et sur
www.fleuvenoir.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21
pour être informé des
offres promotionnelles
et de
l'actualité 12-21.

Nous suivre sur



Titre original :
The Chalice of Blood

© Peter Tremayne, 2010.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2013,
pour la traduction française.

Beatus Apocalypse from Santo Domingo de Silos (détail)
British Library | Topham Picturepoint
© The Bridgeman Art Library

ISBN numérique 978-2-823-80617-5

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo